N° 342 — Tome XCIII 16 Septembre 1911

MERCVRE

DE

FRANCE

Vingt-deuxième Année

Paraît le 1er et le 16 de chaque mois



HENRI ALBERT, EDMOND BARTHÈLEMY, EMILE BERNARD, JACQUES BRIEU, R. DE BURY, DÉSIRÉ CORBIER, HENRY-D. DAVRAY, RENÉ DESCHARMES ANDRÉ FONTAINAS, ERNEST GAUBERT, JEAN DE GOURMONT, REMY DE GOURMONT, PIERRE GRASSET, CHARLES-HENRY HIRSCH, PHILÉAS LEBESGUE, JEAN MARNOLD, HENRI MAZEL, CHARLES MERKI, MAURICE PELLISSON, PIERRE QUILLARD, RACHILDE, ARTHUR RIMBAUD, ANDRÉ ROUVEYRE, LÉON SÉCHÉ.

PRIX DU NUMÉRO

France : 1 fr. 25 *net.* | Étranger : 1 fr. 50.

DIRECTEUR

ALFRED VALLETTE

PARIS

MERCVRE DE FRANCE

XXVI, RVE DE CONDÉ, XXVI

—

MCMXI

SOMMAIRE

—

N° 342. — 16 Septembre 1911

REVUE DE LA QUINZAINE

LES MANUSCRITS NE SONT PAS RETOURNÉS

Les auteurs non avisés dans le délai de DEUX MOIS de l'acceptation de leurs ouvrages peuvent les reprendre au bureau de la Revue où ils restent à leur disposition pendant un an.

Les avis de changement d'adresse doivent nous parvenir, accompagnés de 0,50 en timbres-poste, au plus tard le 10 pour le numéro du 16, le 25 pour le numéro du 1er du mois suivant.

LES POÉSIES
DE THÉOPHILE GAUTIER

—

Quoique tant de fois étudié, Théophile Gautier demeure, en grande partie, un auteur ignoré ou méconnu. On a lu, tout jeune, *Mademoiselle de Maupin*, *le Capitaine Fracasse*, peut-être *l'Histoire du Romantisme* et *les Jeune-France*, plus tard *le Voyage en Espagne* ou *le Voyage en Italie*, tel de ses contes ou de ses romans : le *Roman de la Momie*, *Fortunio*, *Avatar*, *Spirite;* au rang des volumes préférés on a placé le petit volume d'*Emaux et Camées*.Dès lors on est persuadé de l'avoir assez fréquenté : on se permet de douter qu'il ait pensé ; on croit démêler en lui une absolue sérénité, faite de dédain et d'artifice ; on lui accorde une habileté d'ouvrier d'art singulièrement subtil et diligent, et on croit le bien connaître.

L'œuvre de Gautier est plus considérable qu'on ne l'imagine. Elle contient, outre les ouvrages dont chacun citerait les titres, d'admirables recueils d'impressions intimes, de critique littéraire, dramatique, musicale et artistique, qui découvrent, chez cet homme réputé indifférent et impassible, une perpétuelle activité de l'intelligence, un perpétuel frémissement de la sensibilité, un esprit large et accueillant que toute chose tient en éveil, et qui partout s'émeut et qui toujours comprend.

Il ne faut pas qu'on se laisse dérouter. Plus que nul autre durant ce dix-neuvième siècle prodigieux, Théophile Gautier s'est défendu d'écrire aucune page d'un style lâche et incorrect ; la moindre de ses phrases se revêt avec orgueil de la plus

grande beauté possible. Jamais il ne défaille à sa tâche souveraine, il ne commet aucune erreur, aucune gaucherie, et c'est pour cela que parfois au premier examen distrait ce qui est sorti de sa plume apparaît lisse, poli, égal et neutre. On a lu! on a parcouru des yeux et de l'esprit une surface de lac paisible et uniformément scintillante; mais les eaux qui la composent sont agitées, se soulèvent à la lumière du soleil, se creusent par remous d'ombres profondes et épaisses: elles vivent, frissonnent, s'écoulent.

Combien peu de lecteurs savent relire, et apportent, à mieux pénétrer la joie concentrée d'une telle œuvre, une attention soutenue et aimante. Les trésors dissimulés exigent, pour qu'on les découvre, une assiduité qui semble pénible; qu'on s'acharne à l'âpre recherche, elle sera heureuse, et, bien longtemps déjà avant d'aboutir, elle se métamorphosera en une intime et infinie volupté, dont on se trouvera à jamais le cœur et le cerveau enrichis.

La légende du gilet rouge signifie, non pas une attitude provocante et tapageuse, mais un ardent dévouement pour la défense de la beauté. Et ce même sentiment on le retrouve, dans la préface volontairement arrogante de *Mademoiselle de Maupin* comme dans le calme assuré et confiant d'*Emaux et Camées*. A lui seul le poète demeure imperturbablement fidèle; il anime les œuvres les plus dissemblables que Gautier ait produites dans les genres les plus différents et dont le caractère se révèle bien dissemblable, s'il n'est même parfois contradictoire. Pour juger cet art complexe, il convient en premier lieu qu'on tienne compte de celles de ses faces où l'artiste s'est le plus laissé transparaître avec sa personnalité vraie, sans ornement apprêté, sans feintise.

N'est-ce pas au moment de la vie où une expérience prolongée n'a pas encore affiné entre ses doigts l'usage des outils et des matériaux qu'il manie ou plie sans résistance à sa guise, qu'on surprendra, en raison de ce qu'il ne peut encore accomplir selon sa volonté visible dans le plus difficile de tous les arts, le secret de ses tendances? Le poète jeune, malgré la faix des influences qu'il supporte, se livre, sans trop grande défense, tel que sans doute il est pour l'instant, tel qu'il se rêve, tel que nous le verrons insensiblement devenir.

Une profonde conviction de romantique imprègne les premières poésies de Gautier ; dès le début, il se déclare disciple d'Hugo avec délices, et, s'il subit volontiers l'ascendant de ce Titan, l'effet d'admirations diverses se laisse entrevoir par endroits, mais surtout, et, malgré tout, il sait donner une suffisante existence déjà à sa verve bien personnelle.

J'ouvre le petit volume : *les Poésies de Théophile Gautier*, qui connut la malchance d'être offert en librairie le 28 juillet 1830, au beau milieu des « Trois glorieuses », ou l'édition de 1833, refondue, augmentée et jointe au poème qui donne son son nom au recueil nouveau : *Albertus, ou l'Ame et le Péché*, et mes yeux s'arrêtent, s'ils parcourent la Table des Matières, à des titres plus ou moins fréquemment répétés, caractéristiques des préoccupations de l'époque : *Méditation*, *Moyen-Age*, *Elégie*, *Pensée d'Automne*, *Ballade*, *la Tête de Mort*, *Imitation de Byron*, etc. Dans aucune de ces pièces ne se décèle un vestige quelconque de la pose romantique : pas un instant Gautier ne nous laisse croire qu'il soit un désabusé, trahi par l'existence, prêt à trouver le salut dans le suicide, désenchanté de tout, supérieur à la vie et au monde, et souverainement dédaigneux. Bien au contraire, tout l'intéresse, le captive, le retient et le charme. Son inspiration puise aux sources les plus éloignées ; parfois il s'arrête auprès des autres, au même bord du chemin, mais son imagination bien vite le guide loin d'eux, par des sentiers qu'elle seule peut lui faire connaître. Le Moyen-Age le séduit, mais aussi les temps antiques, la Grèce et Rome dont il n'a jamais songé à désavouer les fortes beautés en raison de l'abus qu'en ont fait les pédants, et même, chose alors curieuse et hardie, le plus proche présent, qui s'offre en sa réalité nue à ses regards.

Si un goût sûr détermine la délicatesse exquise de sa langue et de son style, dès ses débuts, il s'attache aux choses qu'il sait faire voir avec une force intime de sympathie et de persuasion. Il n'est point indifférent, l'homme dont les premiers vers publiés s'écriaient :

> Virginité du cœur, hélas ! sitôt ravie !
> Songes riants, projets de bonheur et d'amour,
> Fraîches illusions du matin de la vie,
> Pourquoi ne pas durer jusqu'à la fin du jour ?

Il est vrai que le désespoir, la colère, la pitié, l'amour, chez

Gautier, ne se permettent jamais de se présenter sous des voiles en désordre ; le pli en est toujours exactement dessiné ; le tissu, de grand choix, se fait orgueilleusement valoir par l'élégance d'une noble allure. Le désespoir, la colère, la pitié, l'amour sont en eux-mêmes des sentiments de mince importance ; ce qui leur donne leur vrai prix, c'est la façon dont ils s'expriment, c'est le prestige éclatant, émouvant, dont l'art les a dotés.

L'Art ! C'est du poète la religion suprême. Ce mystère en vertu duquel ce qui est bas est exalté, ce qui paraît trop haut peut être rabaissé au gré de l'homme de génie. C'est cette présentation sacrée, qui fait qu'une chose qu'on montre contient toutes les choses de même espèce, qu'elle sort du commun et s'isole dans la splendeur, qu'elle tire de sa propre apparence quotidienne et vulgaire une valeur d'exemple émouvant qui transporte ; magnifie et transfigure, qu'elle se dépouille du poids mort de l'habitude et se produit au monde tout à coup comme un prodige. Poète avant tout, musicien des paroles, sculpteur amoureux des formes en ronde-bosse que son ciseau caresse, ciseleur et graveur de reliefs câlinement creusés, et peintre, comme il le fut de son métier avant même d'avoir écrit, poète, musicien, sculpteur, ciseleur, graveur et peintre, Gautier jamais n'a songé que rien pût être, sous les étoiles, plus splendide : faire, au moyen d'un art savant, sur le modèle et le prétexte qu'on s'est choisis, vibrer à l'unisson, frémir, s'enthousiasmer, jouir, rire ou pleurer, sentir et réfléchir l'humanité entière.

Il est de mode d'affirmer que l'artiste, le poète, peut ne pas penser ; spécialement, il demeure entendu que Gautier n'a pas pensé. Sans doute, il n'a pas construit le système de ses méditations avec la rigueur qui émerveille chez Spinoza. Mais peut-on croire vraiment qu'il n'a pas incliné son front vers les secrets profonds de la vie, lui qui fut dès la jeunesse si particulièrement inquiet de la beauté des formes éternelles, sans cesse renouvelées, en même temps que le choquait le hideux contraste dont les bouscule l'intervention constante et acharnée de la Mort ?

Ce que, depuis que durent les siècles, les hommes ont pu penser, sentir et rêver au sujet de la Mort est à coup sûr bien banal et bien vain. Pourtant il se dégage, de ces bana-

lités répétées, une angoisse renouvelée pour ceux même, s'il en est, qui n'ont pas pleuré. Chacun subit, pour le moins, un frisson d'anxiété devant l'incertitude terrible de son proche destin, devant la certitude fatale et inconnue. Gautier, dont fortunée paraît avoir été sur terre l'existence sentimentale, qui n'a vu disparaître avant lui, sinon suivant l'ordre régulier des âges, aucun des êtres qu'il a le plus profondément chéris, qui n'a pas éprouvé le désastre d'assister impuissant au trépas d'une amante ou, plus déchirant encore, d'un enfant adoré, n'a pu demeurer insensible, pourtant, à l'idée de la Mort. Elle traverse son œuvre, la rend vénérable et profonde, l'ennoblit de sa tristesse.

Peut-être dira-t-on que tous les romantiques en ont agi de même, et Hugo plus qu'un autre. Dans son premier recueil, Gautier disserte en effet au sujet d'une tête de mort. Mais qu'on lise le poème, à quel point ne s'écarte-t-il pas des fausses et conventionnelles redites, plus ou moins musquées, truquées et amusantes dont se constitue ce qu'on nomme le *macabre !* Une impression sincère d'enfant, la contemplation pensive d'un esprit adolescent, la lente sensation du changement fatal de ce qui fut, vivant, le plus beau possible : un beau visage féminin, à la hideur commune d'un crâne dépouillé et vide, voilà ce qui l'arrête, quand il confronte à la réalité définitive la fraîcheur du portrait peint qu'il a devant les yeux :

Belle, qui le dirait ? Où sont ces cheveux blonds,
Qui roulent vers son col si soyeux et si longs ;
Cette joue aux contours ondoyants, aussi fraîche
Qu'au beau soleil d'été le duvet d'une pêche,
Ces lèvres de corail au sourire enfantin,
Ce front charmant à voir, cette peau de satin,
Où comme un fil d'azur transparaît chaque veine,
Ces yeux bleus que l'amour, passion creuse et vaine,
N'a jamais fait pleurer ? — Un crâne blanc et nu,
Deux trous noirs et profonds où l'œil fut contenu,
Une face sans nez, informe et grimaçante,
Du sort qui nous attend image menaçante ;
Voilà ce qu'il en reste avec un souvenir
Qui s'éteindra bientôt dans le vaste avenir.

La critique hésite et s'attarde. Il est vrai : le *duvet de la pêche*, les *lèvres de corail*, la *peau de satin*, dont on a usé à satiété depuis que ces vers ont été écrits ou à l'époque même;

un effort de complaisance est nécessaire pour que de telles images ne nous rebutent point. Pourquoi ne pas faire cet effort? elles datent, ces images, de 1830, ne l'oublions pas, admettons-en à ce moment-là la relative nouveauté ; aussi bien elles sont disposées avec un art fin de pastelliste fervent, se relèvent par le contexte, ou par ce qui en découle si exquisément :

Cette peau de satin,
Où comme un fil d'azur transparaît chaque veine...

A quel esprit obstiné le portrait, un peu pâle et délicat, ne s'évoque-t-il pas dans ses moindres nuances? C'est là ce qui importe. Au reste, à mesure que Gautier vit et écrit, il rejette de ses vers l'expression qui date et qui nous apparaît trop facile, toute faite.

N'y aurait-il à retenir que les trois derniers vers de la pièce, elle conserve une importance décisive : le poète adore, retrouve en toute chose une parcelle de la beauté, d'autant plus poignante pour lui qu'il devine sous la forme radieuse ce qu'il nomme :

Du sort qui nous attend image menaçante,

qu'il sait bien, que, en dépit d'un recommencement perpétuel, rien ne reste, sinon, tout d'abord, le souvenir, lequel lui aussi dans le futur fatalement s'éteint.

Cette pensée austère domine et soutient le diptyque cruel de *la Comédie de la mort*, où par le dialogue entre la Trépassée et le Vers il suggère effroyablement ce qui est *la Vie dans la mort*, et où, par la considération du néant qu'est la Science (Faust), du néant qu'est la Volupté (don Juan), du néant que sont la Gloire et la Renommée (*Lui* ou Bonaparte), il surprend et s'écœure de surprendre *la Mort dans la Vie*. — Et je ne m'arrête ni à la superbe évocation pathétique et désenchantée de Raphaël, ou de ce qui, au delà de l'imagination, a été beau et a aimé le beau, ni à cette prodigieuse peinture d'un Don Juan misérable, vieux, fardé, maigre et funèbre, que les plus célèbres descriptions dans *le Capitaine Fracasse* égalent à peine ; j'en viens à cette conclusion si large, si douloureuse, si humaine du magnifique poème, lorsque, « revenu du pays des fantômes », le poète, éperdu d'horreur, de dégoût et de crainte, invoque en accents enthousiastes et confiants la maternelle sollicitude de la Nature :

Air vierge, air de cristal, eau, principe du monde,
Terre qui nourris tout, et toi, flamme féconde,
Rayon de l'œil de Dieu,
Ne laissez pas mourir, vous qui donnez la vie,
La pauvre fleur qui penche et qui n'a d'autre envie
Que de fleurir un peu !

Il repousse le cauchemar, il se délivre des spectres de la nuit ; il reconnaît et il appelle les roses, les femmes, les chansons, tout ce qui est digne d'amour, la Muse, la

Muse antique,
Muse au frais laurier vert, à la blanche tunique,
Plus jeune tous les jours !

Il se donne à nouveau entièrement à elle, à sa beauté éternelle et toujours ardente et neuve toujours ; il se donne, il chante Io, Péan !... Mais, au plus haut point de son délire et de sa ferveur joyeuse revenue, le voile sur le visage pâle s'est écarté, et il laisse échapper le cri suprême désespéré :

... Ah ! c'est toi, vieille infâme !
Je vois ton crâne ras,
Je vois tes grands yeux creux, prostituée immonde,
Courtisane éternelle environnant le monde
Avec tes maigres bras !

Ainsi se trouvait-il spécialement préparé, lorsqu'il entra pour la première fois en Espagne, à goûter cette menace sourde, cette obsession continuelle de la mort que mêle volontiers à la représentation des plus exquises voluptés l'art sculptural, pictural et monumental dont ses yeux et son esprit allaient à jamais s'enchanter. C'est en 1839 que paraît le si justement célèbre Voyage en Espagne : *Tra los Montes*, et les pièces qui composent le recueil *España* sont datées de 1840 à 1844.

Avant même de traverser la Bidassoa, du côté français, dans le pays basque, il s'arrête au petit village d'Urrugne,

un village charmant,
Sur un sol montueux perché bizarrement.

Et déjà, le thème est fourni à sa méditation par l'inscription que porte le cadran de la pittoresque église, et qu'ont répété par la suite de si nombreux touristes : *Vulnerant omnes, ultima necat.* Qu'il visite Burgos, la Chartreuse de Miraflores, l'Escurial et Tolède, l'impression tragique s'approfondit, et,

devant les Vierges et les Christs sculptés, devant les terribles images peintes par Ribeira, par Zurbaran et par Valdès Leal, elle se revêt de son expression la plus effrayante et la plus sensible. En Théophile Gautier le poète fait appel aux moyens du peintre ; il dessine et il colore des plus effarants prestiges d'une couleur sombre et savamment corrompue la vision redoutable de ces « chefs-d'œuvre affreux », ainsi que lui-même les appelle.

On se souvient sans cesse qu'il fut l'évocateur délicat des jardins du Généralife « où sont les lauriers-roses » et de tels paysages de ville ou de montagne : certes ! et il s'est complu, bien des fois aussi, à redire la grâce des manolas, à inventer ou à reproduire avec galanterie mainte séguidille et mainte malaguena, mais partout, en vérité, il aurait pu, comme au bord de la fontaine limpide où un instant il s'attarde, répéter, en frémissant :

L'eau coule à flots si clairs dans la vasque éplorée,
Que pour en boire un peu je m'approchai du bord.
Dans le cristal glacé quand je trempai ma lèvre,
Je me sentis saisi par un frisson de fièvre ;
Cette eau de diamant avait un goût de mort !

Avec amour il célèbre et décrit le charme de

Martirio, Dolorès, Gracia,
Sœurs de beauté, bouquet de la *tertulia*,
Que tout fin cavalier nomme à la promenade
Les nymphes du Jénil, les perles de Grenade...

Mais il scrute et interroge, avec quelle anxiété d'horreur, de dégoût et d'âpre stupeur, les blancs chartreux aux yeux plombés d'extase, aux têtes malades, les moines enivrés de foi et de vertige divin, les grands moines de Zurbaran :

Comme son dur pinceau les laboure et les creuse !
Aux pleurs du repentir comme il ouvre des lits
Dans les rides sans fond de leur face terreuse !

Comme du froc sinistre il allonge les plis ;
Comme il sait leur donner les pâleurs du suaire,
Si bien que l'on dirait des morts ensevelis !

Qu'il vous peigne en extase au fond du sanctuaire,
Du cadavre divin baisant les pieds sanglants,
Fouettant votre dos bleu comme un fléau bat l'aire,

Vous promenant rêveurs le long des cloîtres blancs,
Par file assis à table au frugal réfectoire,
Toujours il fait de vous des portraits ressemblants.

Deux teintes seulement, clair, livide, ombre noire;
Deux poses, l'une droite et l'autre à deux genoux,
A l'artiste ont suffi pour peindre votre histoire.

Forme, rayon, couleur, rien n'existe pour vous,
A tout objet réel vous êtes insensibles,
Car le ciel vous enivre et la croix vous rend fous;

Et vous vivez muets, inclinés sur vos bibles,
Croyant toujours entendre aux plafonds entr'ouverts
Eclater brusquement les trompettes terribles!

O moines! maintenant, en tapis frais et verts,
Sur les fosses par vous à vous-mêmes creusées,
L'herbe s'étend : — Eh bien, que dites-vous aux vers?

Quels rêves faites-vous? quelles sont vos pensées?
Ne regrettez-vous pas d'avoir usé vos jours
Entre ces murs étroits, sous ces voûtes glacées?

Ce que vous avez fait, le feriez-vous toujours?

C'est là la grande merveille, et, dans la poésie de Gautier, la pensée maîtresse. Ces sourdes méditations sur la destinée dernière de l'homme, sur la chute inévitable et sur l'irréparable néant, n'ont jamais empêché que les roses de la vie s'épanouissent sous un ciel doux et ravissant, que l'homme jouisse d'y passer dans le délice des parfums et des clartés, qu'il admire la beauté pure des formes et l'exalte par l'amour et l'art, ces suprêmes témoignages de transitoire grandeur et de terrestre puissance.

Dans un admirable poème de 1837, *Thébaïde*, le poète, subissant une passe d'ennui et de désespérance, exprimait cette opposition éternelle : la vie, la poursuite de l'amour, de la science, de la gloire, d'un côté; de l'autre, la vanité de cette recherche qui ne conduit qu'au doute et au renoncement :

J'ai mis sur un plateau de toile d'araignée
L'amour qu'en mon chemin j'ai reçue et donnée;
Puis sur l'autre plateau deux grains du vermillon
Impalpable, qui teint l'aile du papillon,
Et j'ai trouvé l'amour léger dans la balance...

Et il demande à une sorte d'engourdissement physique et moral le repos du corps, l'apaisement de l'esprit; non pas à la mort, non : mais à la solitude, à l'âpre et sévère solitude

où il parviendra à atteindre, loin des hommes et de toutes les choses qui séduisent, attachent et trompent les désirs humains, la cime définitive de ses vœux :

Ne plus penser, ne plus aimer, ne plus haïr.

Seulement, comme on ne saurait être en vain un artiste savant et conscient, Théophile Gautier tout aussitôt se met à nous décrire la solitude rêvée :

J'aimerais que ce fût dans une roche creuse,
Au penchant d'une côte escarpée et pierreuse,
Comme dans les tableaux de Salvator Rosa...

Et nous nous demandons, si Gautier n'avait profondément contemplé les chaotiques déserts du maître napolitain, s'il aurait vu naître, en ses réflexions, en ses sensations personnelles, l'idée de se vouloir enclore, éloigné du monde et de la vivante vie, parmi l'épouvante de ces asiles inaccessibles ? Il en oppose la peinture à la peinture des grands cloîtres, où, sous le couvert de la retraite et de l'austérité, les grands moines mystiques s'enivrent de l'amour divin avec plus de volupté que n'en a pu goûter don Juan ! Renoncer, ce n'est pas cela, c'est mieux et plus profond, ce n'est pas prendre en pitié l'homme, adorer la divinité, ce n'est pas espérer sans cesse dans les félicités d'une vie future ; c'est se complaire, sans foi ni passion, dans un dégoût sans haine.

On trouve ainsi dans l'œuvre de Théophile Gautier de longs passages désenchantés et lourds d'amertume. C'est que l'existence parfois lui a été rude. Pour subsister, il a dû se résigner à des labeurs quotidiens peut-être un peu serviles, se soumettre à la discipline absorbante des besognes du journaliste. Certes, dans la voie où il s'est vu contraint d'entrer, sa nature droite et généreuse de critique suprêmement intelligent et sensitif, sa compréhension des arts plastiques et du théâtre, toujours désintéressée, emplie d'une indulgence souriante et équitable, lui assurèrent vite une situation prépondérante en dehors et au-dessus de la tourbe vile, métamorphosèrent ce qui aurait pu n'être qu'un feuilleton trivial en un impérissable monument d'esthétique. Mais le vieux lion d'un romantisme indépendant et glorieux n'en souffrait pas moins avec impatience, avec fureur, et souvent avec ce désespoir auquel nous devons assurément, au même titre que *Thé-*

baïde, plusieurs d'entre les plus parfaits de ses poèmes de 1833 à 1845, ce servage auquel il s'était par nécessité soumis : abandonner à heures fixes la fiction sacrée du romancier et du poète pour la critique et l'analyse d'œuvres étrangères, trop fréquemment insignifiantes, stériles et répulsives.

Plus tard, quand lui est venue avec l'âge mûr cette extraordinaire sérénité de l'âme qui s'égale d'elle-même à la sérénité olympienne de Gœthe, il ne cède plus à de tels mouvements de tristesse et de dépit. S'est-il résigné? Peut-être. En tous cas il n'étalera pas sous les yeux indifférents la plaie qui saigne. Il se réservera des heures de loisir pacifique pour admirer les merveilles sans nombre dont resplendissent, en leurs correspondances mystérieuses, toutes les réalités supérieures de la nature : l'air, les bois, la mer, les oiseaux, les fleurs, et toutes les créations les plus inespérées de l'art, et qui nous instruisent le mieux à en jouir par nos cœurs et par nos cerveaux.

Alors, s'installant à sa table de travail, libre plus ou moins longtemps de ses basses attaches et de n'y plus penser, fût-ce pour les maudire, avec un dilettantisme de choix, une pureté de goût, une sûreté inégalable de métier, il fit, lui-même l'a écrit dans un sonnet-préface, « le parfait magicien ès-lettres françaises » :

Comme Gœthe sur son divan
A Weimar s'isolait des choses
Et d'Hafiz effeuillait les roses,

Sans prendre garde à l'ouragan
Qui fouettait mes vitres fermées,
Moi, j'ai fait *Emaux et Camées*.

Qui n'a pas lu, répété, plein d'une joie absolue, de cette joie paisible et supérieure que seules procurent les jouissances d'art les plus parfaites, les impeccables strophes octosyllabiques d'*Affinités secrètes*, de *Symphonie en blanc majeur*, des *Variations sur le carnaval de Venise*, de *Tristesse en mer*, de *Contralto*, de *le Monde est méchant, ma petite*, et tous les autres, tous les autres joyaux — il les faudrait citer sans en omettre un seul, — dont s'éblouit un même écrin ! Comme harmonie du vers, regorgeant et souple, est-il rien qui surpasse, dans aucune poésie des poètes antiques ou des modernes, ce bref chef-d'œuvre, *Apollonie ?*

J'aime ton nom d'Apollonie,
Echo grec du sacré vallon,
Qui, dans sa robuste harmonie,
Te baptiste sœur d'Apollon.

Sur la lyre au plectre d'ivoire,
Ce nom splendide et souverain,
Beau comme l'amour et la gloire,
Prend des résonnances d'airain.

Classique, il fait plonger les Elfes
Au fond de leur lac allemand,
Et seule la Pythie à Delphes
Pourrait le porter dignement,

Quand relevant sa robe antique
Elle s'asseoit au trépied d'or,
Et dans sa pose fatidique
Attend le dieu qui tarde encor.

Mais sur la beauté d'*Emaux et Camées*, convient-il même que l'on insiste? Quiconque ne s'en est pas imprégné dès l'adolescence ignore un des plus intimes motifs du tressaillement sacré que la merveilleuse poésie française puisse procurer. Il serait intéressant de surprendre la naissance de cette veine particulière dans l'œuvre antérieure du poète ; on la découvrirait, dès le premier recueil, dans le morceau intitulé *Promenade Nocturne* :

La rosée arrondie en perles
Scintille aux pointes du gazon ;
Les chardonnerets et les merles
Chantent à l'envi leur chanson.

Les fleurs, de leurs paillettes blanches,
Brodent le bord vert du chemin ;
Un vent léger courbe les branches
Du chèvrefeuille et du jasmin ;

et surtout, rêve d'un sertisseur déjà accompli de syllabes et de minéraux, cette 3e strophe :

Et la lune, vaisseau d'agate,
Sur les vagues des rochers bleus,
S'avance comme la frégate
Au dos de l'océan houleux.

Les occasions d'employer ce rythme,ce mouvement spécial, ce groupement d'images solides, colorées et sonores n'ont pas manqué à Théophile Gautier ; elles constituent peut-être la

manifestation la plus personnelle de son génie ; il sait les retrouver jusqu'en des confidences intimes, en l'évocation de sensations de telle nature qu'une regrettable et excessive discrétion détourna les éditeurs de les admettre, en dépit de leur magnificence picturale et verbale, dans la publication posthume de ses *Œuvres complètes!* Qui ne répéterait, extasié, les quatrains enchanteurs de ce *Musée Secret* :

. . . .
Aussi j'aime tes courtisanes,
Amant du vrai, grand Titien,
Roi des tons chauds et diaphanes,
Soleil du ciel vénitien.

Sous une courtine pourprée
Elles étalent bravement,
Dans sa pâleur mate et dorée,
Un corps vivace où rien ne ment.

Une touffe d'ombre soyeuse
Veloute, sur leur flanc poli,
Cette envergure harmonieuse
Que trace l'aîne avec son pli.

Toi seul fais sous leurs mains d'ivoire,
Naïf détail que nous aimons,
Germer la mousse blonde ou noire
Dont Cypris tapisse ses monts ;

Et la tribune de Florence
Au cant choqué montre Vénus,
Baignant avec indifférence
Dans un manchon ses doigts menus,

Tandis qu'ouvrant ses cuisses rondes
Sur un autel d'or, Danaé
Laisse du ciel, en larmes blondes,
Pleuvoir Jupiter monnayé.

Maître, ma gondole à Venise
Berçait un corps digne de toi,
Avec un flanc superbe où frise
De quoi faire un ordre de roi !
. . . .

La même tâche, aujourd'hui comme alors, incombe à l'art :

Car il faut des oublis antiques
Et des pudeurs d'un temps châtré,
Venger par des stances plastiques,
Grande Vénus,ton mont sacré !

De vers octosyllabiques groupés par quatrains, que Théophile Gautier sut mettre en un tel honneur, se compose, à l'exception de trois poèmes, tout le volume *Emaux et Camées* ; très tôt, dès ses débuts, nous voyons apparaître cette forme dans l'œuvre du Maître. Il l'a revêtue d'une ampleur sonore jusqu'à lui inusitée, et cependant, chose étrange, elle n'a rien perdu, sous son doigté, de son aisance intime et souvent familière. Plus rare forcément, parce qu'un usage plus constant en deviendrait vite fastidieux et monotone, le mètre de six syllabes est, lorsqu'il l'emploie, tout aussi plein, tout aussi sculptural et conserve cependant toujours la souplesse élégante de sa ligne qui fuit. Enfin, que de fois ne s'est-il pas complu au mélange des vers de différentes mesures, dotant comme pour se jouer le trésor de la haute poésie d'une abondance inattendue d'odelettes charmantes et de gracieuses chansons : *Lamento (la Chanson du Pêcheur)* :

Ah ! sans amour, s'en aller sur la mer !

Tristesse :

Hélas ! j'ai dans le cœur une tristesse affreuse.

La Fuite, les Matelots, Barcarolle, Gazhel, Sultan Mamoud :

Hélas ! j'ai six cents femmes
Et pas d'amour !

l'Esclave, l'Ondine et le Pêcheur, dans *España : Séguidille, l'Echelle d'Amour, Sérénade*, et d'autres, que de motifs à tenter les musiciens, et qui les ont, en effet, tentés bien des fois. C'est une sorte de passetemps fort peu facile où il semble qu'avec légèreté sa Muse se soit un instant délassée, car il sait, aussi, dans ces mêmes rythmes menus et susurrants, enclore et chanter de grandes et d'éternelles idées qui lui sont chères, par exemple, en conclusion à *Emaux et Camées*, ce poème souverainement modelé, *l'Art* :

Tout passe. — L'art robuste
Seul a l'éternité.
Le buste
Survit à la cité.

Et la médaille austère
Que trouve un laboureur
Sous terre
Révèle un empereur.

Les dieux eux-mêmes meurent,
Mais les vers souverains
Demeurent
Plus forts que les airains.

Sculpte, lime, cisèle ;
Que ton rêve flottant
Se scelle
Dans le bloc résistant !

Gautier a été toute sa vie très préoccupé de la valeur du rythme, de ses renouvellements. Aussi maniait-il avec une dextérité magistrale les mesures les plus diverses. Il s'essayait dans la merveille frêle de la chanson si savante avec son apparence spontanée et populaire ; il s'assurait des ressources du grand alexandrin, le ployait à sa convenance en introduisant en France la grave terza-rima dantesque, que nul aussi bien que lui n'a réussie, ni si souvent, il l'affinait à un madrigal galant, encore que sincère, et le premier dans son siècle le fit chanter haut, clair,et si diversement souple par la grâce épanouie du Sonnet! Avant quelques-uns des poètes d'aujourd'hui, avant Verlaine, avant Mallarmé, avant Jose-Maria de Heredia, avant Banville, Leconte de Lisle et Baudelaire, Gautier, sut, de cet instrument à peine restitué en son importance vraie dans notre langue, selon les divins artistes de la Pléiade et les lyriques injustement méprisés du dix-septième siècle à ses débuts, tirer, sur un mode personnel, des sons nouveaux, palpitant de vie, de grâce, d'amour et de fraîcheur. Ah ! les sonnets de Théophile Gautier, on devrait, à part, les réunir en un volume pour la plus parfaite joie des amateurs lettrés !

La plupart des poésies de Théophile Gautier, écrites, ne l'oublions pas, par un poète dont l'œil était d'un peintre, d'un coloriste exercé et conscient des moindres nuances, nous étonnent aujourd'hui parce que nous nous refusons à admettre qu'on s'efforce à nous suggérer l'impression du beau, de la forme, du mouvement même, uniquement au moyen d'une description, si minutieusement exacte, si évocatoire qu'elle soit. Or, sans doute, ce procédé est ici fréquent, mais plus fréquent en apparence qu'en réalité. Sans cesse le poète l'emporte sur le peintre, et c'est précisément une caractéristique du génie de Théophile Gautier que lorsque lui-même ne prétend assurément qu'à décrire, il allume dans l'esprit du

lecteur, par l'enchaînement prodigieux de ses images ordonnées dont les lignes et la couleur harmonieuses se forment, se rapprochent, se fondent à mesure qu'il les a tirés des catégories les plus éloignées et les plus différentes, une vision si enflammée des choses que tout ce qui en serait la description réelle s'en trouve dépassé, éclipsé, presque éteint. Il sait introduire et maintenir à travers ses poèmes un élan si continu que la mobilité de la vie s'en trouve transposée en un courant d'une ardeur plus splendide, et, bien plus, quand le désir le prend, ce qui n'est pas rare, de lutter, de traduire en paroles l'ampleur hardie ou la douceur frémissante d'une œuvre plastique, en réalité son enthousiasme et la délicatesse de son toucher la transfigurent, que ce soit dans les petites stances sur une aquarelle de la Princesse Mathilde (*l'Esclave Noir*), ou l'étonnant, le tourbillonnant, l'effréné *Thermodon*, au sujet de

> Cette planche, gravée en six cartons divers
> Par Lucas Vostermann, d'après Rubens d'Anvers...

et qui constitue un des plus incontestables chefs-d'œuvre que le poète nous ait laissés.

Parfois, il est vrai, la perfection de la ligne, et notamment dans ce chef-d'œuvre, se trouve absorbée, cachée, par l'abondance fauve et tumultueuse de la couleur. Il y a dans Gautier un peu la facture de l'épique Delacroix.

La couleur, il en a le culte exaspéré. Par là surtout il tient de toutes ses fibres au romantisme le plus authentique. Il est possédé par l'ivresse de la couleur, mais aussi, comme il sait la faire chanter, chatoyer, vibrer, signifier, dans toute sa spontanéité apparente, la diversité extrême de ses précisions. Comme les autres de son temps, il est lassé, à cause de la stérilité où elle a abouti, par la rigueur traditionnelle de la ligne classique ; il semble qu'il la bouscule par l'intrusion d'un élément de violence ; mais pas ! dans le débordement des richesses ornementales, il la soutient toujours, la conduit à la main et l'achève avec un goût personnel toujours net, toujours correct et toujours complet ; aussi sûre que son tact dans le choix et le groupement des images et des rythmes, la phrase de ses vers se développe avec une simplicité élégante et complexe, une pureté d'élocution certainement incomparable.

De la splendeur d'une œuvre aussi délicatement sertie, aussi

recherchée dans son expression que spontanément jaillie et inspirée dans son essence, si l'on voulait, non seulement connaître à quelles sources légitimes elle s'est abreuvée à sa naissance, mais encore quelle a été sa part d'influence sur la formation de l'art subséquent, infinie serait la tâche, et la trace des mêmes pas du passé au futur se multiplie, en vérité, à perte de vue.

Il serait injuste de ne pas rendre hommage de la culture et du raffinement que Gautier, qui n'ignorait rien et qui comprenait tout, a su puiser chez le grand Ronsard, chez du Bellay, comme eux-mêmes les avaient reçus des Anciens, de Pétrarque et des petits poètes latins, aujourd'hui si négligés, de la première Renaissance; de même son exemple, directement ou non, a agi et agit encore sur tous les poètes nés après lui. On sait de quelle ferveur d'amitié l'honorait Victor Hugo, on sait quel respect et quelle affection Baudelaire professait à son égard. Son ascendant est reconnu, proclamé par Théodore de Banville comme par José-Maria de Heredia. Il a été considérable aussi sur Stéphane Mallarmé, de qui un très beau parmi ses premiers poèmes, *le Guignon*, paraît, tant pour le sentiment que pour la forme même, consciemment inspiré par le poème : *Ténèbres,* de Théophile Gautier.

Qu'il ait subi lui-même le contre-coup fécondant de ses admirations: Hugo, Gœthe, Heine entre autres, cela est indéniable et nul n'a été assez exclusivement soi-même pour échapper à cette heureuse fatalité qui permet, du reste, aux critiques de parler, en matière d'art, de la tradition. Mais on assiste à d'étranges spectacles : par quel miracle, un jour, le désordonné, le fantasque, le négligent Musset se saisit-il de la pensée et de l'attention de Gautier, si précis, si contrôlé par lui-même, si conscient, au point de lui imposer un instant son amour du persiflage, ses fantaisies digressives ?

Dans *Albertus*, il est vrai, où tout jeune Gautier s'applique de son mieux à suivre de pas en pas son modèle, ce qui frappe avant toute autre chose, ce sont les différences des deux tempéraments. Alfred de Musset excelle dans la fantaisie imprévue, dans les à-coups romantiques, dans l'interruption de son récit par l'exposé d'une histoire personnelle, mais Gautier triomphe dès qu'il s'agit de décrire l'aspect extérieur du décor et le dehors des personnages qu'il y fait se mouvoir.

De façon identique, Gautier influe, à leur insu ou non, sur les poètes nouveaux qui lui paraissent le plus étrangers. Son influence n'a pas été prépondérante, il se peut, elle est réelle pour le goût du rare et de la précision des détails qu'on rencontre chez Verlaine, par exemple ; pour la familiarité dont, trop souvent avec maladresse ou avec de vaines fanfaronnades à panaches a cherché à imprégner ses poèmes François Coppée. Certes Gautier n'eut jamais la boursouflure ni les chutes à gros effets faciles ; mais, du moins, le principe est commun chez l'un et chez l'autre, comme on le peut retrouver encore, porté à sa perfection, dans l'œuvre de M. Francis Jammes.

Sur d'autres, sur Mendès, sur M. Léon Dierx, sur la plupart des plus jeunes, son influence n'est pas moins évidente.

Et n'est-ce pas la caractéristique du grand poète, qu'on relise avec une joie absolue son œuvre qui lui survit à jamais, et que sa place soit si importante qu'on ne peut s'empêcher de distinguer, avant qu'il ait paru, ce qui le prépare chez les plus importants de ses prédécesseurs, comme on ne peut s'empêcher de surprendre la marque de son passage dans tout ce qui a été produit après lui ?

ANDRÉ FONTAINAS.



MARY GARDEN

VERS INÉDITS DE RIMBAUD
ET VARIANTES D'ILLUMINATIONS

[Les manuscrits originaux de ces vers, comme ceux des proses publiées précédemment (1), font partie de la collection Louis Barthou. Ce n'est pas la publication illicite de trois de ces pièces dans une revue de province aujourd'hui disparue qui peut, ce semble, nous interdire de les présenter ici, avec les autres, comme inédites; elles furent alors, d'ailleurs, infidèlement transcrites : dans les *Douaniers* et les *Sœurs de Charité*, des pluriels rimaient avec des singuliers — et c'est une des raisons qui nous les firent à première vue considérer comme apocryphes, car jamais Rimbaud, avant l'automne de 1871, n'avait pris de libertés avec les règles de l'ancienne versification. Nous divisons le présent lot en deux parts : I, vers réguliers ; II, vers libérés ou libres ; et nous faisons se suivre les poèmes par ordre chronologique. Les *Douaniers*, qui datent de 1870, et les *Sœurs de Charité*, qui sont du mois de juin 1871, contemporaines par conséquent des *Déserts de l'Amour* et de *Mes petites Amoureuses*, figurent dans la liste des poèmes confisqués donnée par Verlaine en sa biographie d'Arthur Rimbaud des *Hommes d'aujourd'hui* : l'*Homme juste*, qui est un fragment d'une longue pièce assez inégale et datée de juillet 1871, contemporaine par conséquent des *Premières Communions* et des *Pauvres à l'Eglise*, fait pressentir le *Bateau Ivre* ; le *Quatrain* sur la couleur des sensations, qui date de l'époque des *Chercheuses de Poux* et du sonnet des *Voyelles*, fin 1871, n'est pas un fragment, mais un tout, venant, au manuscrit, sur la même page, après les *Voyelles*, dont il n'est séparé que par un tiret. Parmi les vers libres, tous datés de mai 1872 : la *Comédie de la Soif* semble être la première version de la suite de chansons colligées par nous, d'après un autre manuscrit, sous le titre de *Soif*, au numéro du *Mercure de France* du 1er mars 1911 ; sa date, écrite de la main de l'auteur, transforme en certitude négative le doute sur la contemporanéité de ces chansons avec les *Villes*, doute que, au numéro du *Mercure* du 16 juillet dernier, nous émettions en opposition timide aux affirmations d'un document digne de foi et cependant erroné en partie. Avant de fermer cette note, disons que parmi les autographes possédés par M. Barthou se trouve le *Cœur*

(1) *Mercure de France* du 10 août dernier.

volé, au sujet duquel on s'est ici, naguère, assez aigrement élevé contre nous; le voici, dans son texte présentant des variantes avec celui de l'édition des *Œuvres de Jean-Arthur Rimbaud* et confirmant notre thèse, à savoir que, premier essai de poésie symboliste, il a été inspiré par des scènes de caserne :

LE CŒUR VOLÉ

Mon triste cœur bave à la poupe,
Mon cœur couvert de caporal :
Ils y lancent des jets de soupe,
Mon triste cœur bave à la poupe :
Sous les quolibets de la troupe
Qui pousse un rire général,
Mon triste cœur bave à la poupe,
Mon cœur couvert de caporal!

Ithyphalliques et pioupiesques
Leurs quolibets l'ont dépravé!
Au gouvernail on voit des fresques
Ithyphalliques et pioupiesques.
O flots abracadabrantesques,
Prenez mon cœur, qu'il soit lavé :
Ithyphalliques et pioupiesques
Leurs quolibets l'ont dépravé!

Quand ils auront tari leurs chiques
Comment agir, ô cœur volé?
Ce seront des hoquets bachiques
Quand ils auront tari leurs chiques,
J'aurai des sursauts stomachiques,
Moi, si mon cœur est ravalé :
Quand ils auront tari leurs chiques
Comment agir, ô cœur volé?

Mai 1871.

On le voit, le titre est bien : *le Cœur volé*, et non *le Cœur supplicié;* et la date inscrite au bas par Rimbaud est bien : MAI 1871. D'autres poèmes connus, figurant dans la collection Barthou, présentent d'importantes variantes, dont il sera tenu compte pour une nouvelle édition plus complète et mieux en ordre des œuvres du poète; notons seulement, tout de suite, que les *Premières Communions* ont été jusqu'ici offertes au public selon un mauvais dispositif et avec des erreurs qui en dénaturent souvent le sens. — PATERNE BERRICHON.]

—

I

LES DOUANIERS

Ceux qui disent : Cré Nom, ceux qui disent macache,
Soldats, marins, débris d'Empire, retraités,
Sont nuls, très nuls devant les Soldats des Traités
Qui tailladent l'azur frontière à grands coups d'hache.

Pipe aux dents, lame en main, profonds, pas embêtés,
Quand l'ombre bave aux bois comme un mufle de vache,
Ils s'en vont, amenant leurs dogues à l'attache,
Exercer nuitamment leurs terribles gaietés !

Ils signalent aux lois modernes les faunesses.
Ils empoignent les Fausts et les Diavolos :
« Pas de ça, les anciens ! Déposez les ballots ! »

Quand sa sérénité s'approche des jeunesses,
Le Douanier se tient aux appas contrôlés.
Enfer aux Délinquants que sa paume a frôlés !

LES SŒURS DE CHARITÉ

Le jeune homme dont l'œil est brillant, la peau brune,
Le beau corps de vingt ans qui devrait aller nu
Et qu'eût, le front cerclé de cuivre, sous la lune
Adoré dans la Perse un génie inconnu,

Impétueux avec des douceurs virginales
Et noires, fier de ses premiers entêtements,
Pareil aux jeunes mers, pleurs de nuits estivales
Qui se retournent sur des lits de diamants ;

Le jeune homme, devant les laideurs de ce monde,
Tressaille dans son cœur largement irrité
Et, plein d'une blessure éternelle et profonde,
Se prend à désirer sa sœur de charité.

Mais, ô femme, monceau d'entrailles, pitié douce,
Tu n'es jamais la Sœur de charité, jamais!
Ni regard noir, ni ventre où dort une ombre rousse,
Ni doigts légers, ni seins splendidement formés.

Aveugle irréveillée aux immenses prunelles,
Tout notre embrassement n'est qu'une question :
C'est toi qui pends à nous, porteuse de mamelles,
Nous te berçons, charmante et grave Passion.

Tes haines, tes torpeurs fixes, tes défaillances
Et les brutalités souffertes autrefois,
Tu nous rends tout, ô Nuit pourtant sans malveillances,
Comme un excès de sang épanché tous les mois.

— Quand la femme, portée un instant, l'épouvante,
Amour, appel de vie et chanson d'action,
Viennent la Muse verte et la Justice ardente
Le déchirer de leur auguste obsession.

Ah! sans cesse altéré des splendeurs et des calmes,
Délaissé des deux Sœurs implacables, geignant
Avec tendresse après la science aux bras almes,
Il porte à la nature en fleur son front saignant.

Mais la noire alchimie et les saintes études
Répugnent au blessé, sombre savant d'orgueil;
Il sent marcher sur lui d'atroces solitudes.
Alors, et toujours beau, sans dégoût du cercueil,

Qu'il croie aux vastes fins, Rêves ou Promenades
Immenses à travers les nuits de Vérité,
Et t'appelle en son âme et ses membres malades,
O Mort mystérieuse, ô sœur de charité!

L'HOMME JUSTE

[FRAGMENTS]

. . . .

Et le Juste restait debout dans l'épouvante
Bleuâtre des gazons après le soleil mort.
« Alors, mettrais-tu tes genouillères en vente,
O vieillard? Pèlerin sacré, barde d'Armor,
Pleureur des Oliviers, main que la pitié gante,

« Barbe de la famille et poing de la cité,
Croyant très doux : ô cœur tombé dans les calices,
Majestés et vertus, amour et cécité,
Juste! . . . .
Je suis celui qui souffre et qui s'est révolté.

« . . . . »

J'avais crié cela sur la terre, et la nuit
Calme et blanche occupait les cieux pendant ma fièvre.
Je relevai mon front : le fantôme avait fui,
Emportant l'ironie atroce de ma lèvre...
— Vents nocturnes, venez au maudit! Parlez-lui,

Cependant que silencieux sous les pilastres
D'azur, allongeant les comètes et les nœuds
D'univers, remuement énorme sans désastres,
L'Ordre, éternel veilleur, rame aux cieux lumineux
Et de sa drague en feu laisse filer les astres!

[QUATRAIN]

L'étoile a pleuré rose au cœur de tes oreilles,
L'infini roulé blanc de ta nuque à tes reins.
La mer a perlé rousse à tes mammes vermeilles
Et l'Homme saigné noir à ton flanc souverain.

II

COMÉDIE DE LA SOIF

I. LES PARENTS

Nous sommes tes Grands Parents
Les Grands!
Couverts des froides sueurs
De la lune et des verdures.
Nos vins secs avaient du cœur!
Au soleil sans imposture
Que faut-il à l'homme? boire.

MOI. — *Mourir aux fleuves barbares.*

Nous sommes tes Grands Parents
Des champs.
L'eau est au fond des osiers :
Vois le courant du fossé
Autour du château mouillé.
Descendons en nos celliers;
Après, le cidre et le lait.

MOI. — *Aller où boivent les vaches.*

Nous sommes tes Grands Parents ;
Tiens, prends

Les liqueurs dans nos armoires.
Le Thé, le Café, si rares,
Frémissent dans les bouilloires.
— Vois les images, les fleurs.
Nous rentrons du cimetière.

MOI. — *Ah! tarir toutes les urnes!*

2. L'ESPRIT

Eternelles Ondines,
Divisez l'eau fine.

Vénus, sœur de l'azur,
Emeus le flot pur.

Juifs errants de Norwège,
Dites-moi la neige.

Anciens exilés chers,
Dites-moi la mer.

MOI. — *Non, plus ces boissons pures,*
Ces fleurs d'eau pour verres,
Légendes ni figures
Ne me désaltèrent.

Chansonnier, ta filleule
C'est ma soif si folle,
Hydre intime sans gueule
Qui mine et désole.

3. LES AMIS

Viens, les Vins sont aux plages,
Et les flots par millions!

Vois le Bitter sauvage
Rouler du haut des monts!

Gagnons, pèlerins sages,
L'Absinthe aux verts piliers...

MOI. — *Plus ces paysages*
Qu'est l'ivresse, Amis?

J'aime autant, mieux même,
Pourrir dans l'étang,
Sous l'affreuse crème,
Près des bois flottants.

4. LE PAUVRE SONGE

Peut-être un Soir m'attend
Où je boirai tranquille
En quelque vieille Ville,
Et mourrai plus content :
Puisque je suis patient !

Si mon mal se résigne,
Si jamais j'ai quelque or,
Choisirai-je le Nord
Ou le Pays des Vignes ?...
— Ah, songer est indigne

Puisque c'est pure perte !
Et si je redeviens
Le voyageur ancien
Jamais l'auberge verte
Ne peut bien m'être ouverte.

5. CONCLUSION

Les pigeons qui tremblent dans la prairie,
Le gibier, qui court et qui voit la nuit,

Les bêtes des eaux, la bête asservie,
Les derniers papillons ont soif aussi !...

Mais fondre où fond ce nuage sans guide,
— Oh ! favorisé de ce qui est frais ! —
Expirer en ces violettes humides
Dont les aurores chargent ces forêts ?

LARME

Loin des oiseaux, des troupeaux, des villageoises,
Je buvais accroupi dans quelque bruyère
Entourée de tendres bois de noisetiers,
Par un brouillard d'après-midi tiède et vert.

Que pouvais-je boire dans cette jeune Oise,
Ormeaux sans voix, gazon sans fleurs, ciel couvert :
Que tirais-je à la gourde de colocase ?
Quelque liqueur d'or, fade et qui fait suer.

Tel, j'eusse été mauvaise enseigne d'auberge.
Puis l'orage changea le ciel jusqu'au soir.
Ce furent des pays noirs, des lacs, des perches,
Des colonnades sous la nuit bleue, des gares.

L'eau des bois se perdait sur des sables vierges,
Le vent, du ciel, jetait des glaçons aux mâres...
Or ! tel qu'un pêcheur d'or ou de coquillages,
Dire que je n'ai pas eu souci de boire !

LA RIVIÈRE DE CASSIS

La Rivière de Cassis roule ignorée
En des vaux étranges :
La voix de cent corbeaux l'accompagne, vraie
Et bonne voix d'anges :
Avec les grands mouvements des sapinaies
Quand plusieurs vents plongent.

Tout roule avec des mystères révoltants
De campagnes d'anciens temps :
De donjons visités, de parcs importants :
C'est en ces bords qu'on entend
Les passions mortes des chevaliers errants :
Mais que salubre est le vent !

Que le piéton regarde à ces clairevoies :
Il ira plus courageux.
Soldats des forêts que le Seigneur envoie,
Chers corbeaux délicieux !
Faites fuir d'ici le paysan matois
Qui trinque d'un moignon vieux.

BONNE PENSÉE DU MATIN

A quatre heures du matin, l'été,
Le sommeil d'amour dure encore.
Sous les bosquets l'aube évapore
L'odeur du soir fêté,

Mais là-bas dans l'immense chantier
Vers le soleil des Hespérides,
En bras de chemise, les Charpentiers
Déjà s'agitent.

Dans leur désert de mousse, tranquilles,
Ils préparent les lambris précieux
Où la richesse de la Ville
Rira sous de faux cieux.

Ah ! pour ces Ouvriers charmants
Sujets d'un roi de Babylone,
Vénus ! laisse un peu les Amants,
Dont l'âme est en couronne.

O Reine des Bergers !
Porte aux travailleurs l'eau de vie,
Pour que leurs forces soient en paix
En attendant le bain dans la mer, à midi.

ARTHUR RIMBAUD.

RÉFUTATION DE L'IMPRESSIONNISME

Mais en l'art de la peinture, seule l'intelligence qui comprend le beau fut jamais capable de bon désir.

MICHEL-ANGE.

A toutes les époques il y a des nouveautés qui passionnent les artistes et les entraînent dans les chemins du paradoxe. Au seizième siècle, après la venue des plus beaux génies, on vit surgir des théoriciens du style qui menèrent dans la déformation et la bizarrerie les belles trouvailles de Michel-Ange et du Titien. C'est que le sentiment de la *gloriole* agite un très grand nombre d'individus, aussitôt que la gloire s'est manifestée pour ceux qui la méritaient vraiment, et c'est alors qu'auprès du génie on voit sa contrefaçon, son pastiche.

Les faux artistes ne manquent jamais de se produire quand les véritables ont paru.

Il y a dans l'homme un sentiment inexplicable de curiosité, qui l'entraîne vers le *nouveau*, et lui fait perdre les bonnes voies, pour l'égarer. C'est qu'il n'est pas donné à tout le monde de *chercher*; il faut un beau génie, beaucoup de raison mêlée à beaucoup d'intuition, pour se permettre de chercher, et pour trouver. La majorité des amis du *nouveau* s'égare dans les ténèbres du rien; car on ne va que selon sa nature, et les petites natures ne trouvent que le rien.

L'art a donc subi de tous temps des dégradations singulières. Manifestement grand avec les maîtres, il se déforme avec les élèves ou les *curieux*, en quête de singularités, et ceux-ci ne visent plus qu'à l'étrange ou à la systématisation de leurs modèles.

De nos jours cette tendance, à cause de la pente vers des libertés anarchiques qui se sont jetées sur tous les ordres, à cause aussi de l'ignorance de plus en plus remparée d'arguments, a trouvé toute son expansion; et l'amour des *nouveautés* s'est saisi de nous au point que ce qui est *correct* ou simplement *beau* nous paraît banal; au point que ce qui est *sensé* nous semble trop honnête. Le goût a subi une telle décadence

qu'il ne saurait en être question; bref, nous sommes dans la situation de ces ivrognes dont le palais fatigué ne veut plus que des alcools de feu.

Pour étudier un peu ces tendances meurtrières, et surtout pour réfuter celle qui me semble la plus influente, la plus sérieuse, — car, au moins, ici, il se montra quelques artistes — j'ai résolu de vous parler de l'impressionnisme, laissant toutes les autres manifestations de côté, comme non fondées ou indignes d'occuper notre attention.

Dans cette école (est-ce une école? Peut-on nommer école un groupe de peintres qui n'apprirent rien aux autres, étant eux-mêmes fort peu instruits, et ne possédant que des dons instinctifs?), dans cette école — je garde le mot puisqu'il est généralement adopté — il y eut des tempéraments, c'est-à-dire des hommes naturellement bien doués ; mais qui se sont égarés de plus en plus, en se dégageant de l'art, pour aller vers le trompe-l'œil de la nature. Ils y furent conduits, non point par le chemin des photographes, mais par l'ambition de faire du tableau une *fenêtre ouverte*... et rien de plus.

Inutile de vous dire que si j'avais à écrire la critique de l'œuvre de Claude Monet, de Renoir, de Sisley, de Pissarro, de Manet, j'affirmerais que, durant la première période de leur carrière, ces hommes furent de très beaux peintres, des ouvriers très observateurs et très sensibles, qui ne songeaient pas à sortir de la peinture, mais à bien faire; et que, durant la dernière période de leur carrière, ils se sont perdus dans les plus mauvaises théories, et sont parvenus à s'exiler de l'art comme s'ils n'avaient reçu aucun don à leur berceau.

Et pourquoi cela?

Parce qu'entraînés par les opinions littéraires qui les cernaient, ils ont cru, sur la foi de quelque écrivain improvisé critique pictural, qu'ils allaient effacer les grands maîtres... *en éclaircissant leur palette.*

Cette dernière prétention, par sa puérilité, nous prouve surabondamment que ces peintres n'étaient, en somme, nantis que d'une très petite intelligence.

> L'idéal est constant sous la forme qui change ;
> Un tableau n'est pas bon pour être d'un ton clair ;
> Qu'importe qu'on y voie et le soleil, et l'air
> Et que de la Nature il relève la jupe.

Quoiqu'il trompe nos yeux, notre esprit n'est point dupe.
C'est plus ce qu'on y sent que ce que l'on y voit
Qui fait que l'œuvre d'art nous impose sa loi.
Et quand on a trop vu, on a tout vu, peut-être...
Celui qui sait rester dans nos fronts, c'est le maître.
Qu'importe qu'un tableau soit noir, olive ou brun !
Il faut aimer Poussin, et Carrache, et Lebrun,
Il faut savoir goûter à toute œuvre puissante.
Si la forme est plus belle et la couleur absente
Qu'importe ! Il est encor de l'idéal ici.
On voit de l'infini dans un tableau noirci
Tout comme dans celui qu'un maître vient de peindre.
La couleur peut pâlir, se gâter et s'éteindre,
Il y persiste encor l'idée et sa beauté.
C'est le moins précieux qui s'en est donc ôté (1).

Cette prétention des impressionnistes d'avoir surpassé l'art des grands maîtres, l'art classique, en révélant la lumière et l'air, en imitant la nature, en singeant la vie que nos regards embrassent, en ne s'occupant que du *caractère*, en niant toutes les généralités, les synthèses, nous allons l'analyser — quelque puérile et insolente qu'elle nous paraisse — quelque ridicule qu'elle soit, en somme.

§

Mais avant que de parler de l'Impressionnisme, définissons-le. Un de ses apologistes a dit de lui : « *C'est la nature vue à travers un tempérament.* » Cela est bien vague et ne veut pas dire grand'chose, car si c'est la *nature vue à travers un tempérament*, ce n'est plus positivement la nature. Serait-ce davantage le tempérament? J'ose le croire, par la production des impressionnistes. Mais qu'est-ce que le tempérament, sinon la personnalité ! Donc l'Impressionnisme *est né de la proclamation de la personnalité.* Tout cela est juste; mais dans quels étroits rapports le concilierons-nous avec l'Art? L'impressionniste, que nous voulons bien accepter comme un *homo additus naturæ*, c'est-à-dire comme un homme surajouté à la nature, ne sera ce qu'il veut être que par les sens et non par l'esprit.

En effet, qui dit *impression* parle d'un choc extérieur sur les sens, et, dans le cas qui nous occupe, c'est l'œil. L'homme peut se surajouter à la nature par *ce* qu'il porte d'idéal et

(1) Emile Bernard, *Liberté d'art*, poème tiré d'*Extases et Luttes*.

d'infini en lui; alors, il la pénètre d'une divine intuition, et en fait jaillir une sorte de perfection surnaturelle; mais l'impressionniste n'entendra pas cet *homo additus naturæ* de la sorte, il l'entendra, purement et simplement, par les facultés sensorielles. Aussi, au lieu que de produire des *œuvres*, il ne produira que des notes, notes très délicates, perçues par la rétine et mises sur la toile par le pinceau à l'aide d'une théorie de transposition.

En définitive, la base de l'Impressionnisme n'est pas l'art, ce n'est pas la faculté de produire le Beau en s'élevant audessus du spectacle extérieur, c'est l'*optique exprimée par un peintre.*

Il va sans dire que, partant de ce point de vue, la principale occupation de l'impressionniste sera l'étude de la formation du phénomène coloré sur notre rétine: sera, en un mot, de demander à la physique ce qu'elle peut enseigner à cet égard.

Justement, à cette époque, M. Chevreul établissait son cercle chromatique, et divers théoriciens américains ou allemands écrivaient sur les lois optiques de la couleur.

L'ouvrage de Rood, *la Théorie des Couleurs*, venait de paraître; on cite aussi ceux de Young, de Fechner, de Steinheil, etc... Les impressionnistes s'emparerent immédiatement des théories émises, et établirent leur palette selon les tableaux chromatiques que les physiciens leur fournissaient. S'appuyant sur le principe que la lumière décomposée dans un prisme donne sept couleurs, *violet*, *pourpre*, *rouge*, *orangé*, *jaune*, *vert*, *bleu*, ils représentèrent sur leur palette ces sept couleurs. Ayant ainsi établi leur clavier, ils en usèrent, non pas selon les colorations que la nature leur montrait, mais selon une loi de complémentaires; loi juste, qui cependant, appliquée avec trop de rigueur, leur fit oublier le but de la peinture. Ils acceptèrent aveuglément la théorie selon laquelle toute sensation de vert sur la rétine éveille la sensation de rouge, de jaune celle de violet, d'orangé celle de bleu, etc... Et ils en conclurent que jamais l'une de ces couleurs ne devait se manifester sans l'autre.

Ils réduisirent ainsi à l'uniformité d'un système étroit l'immense variété de la vision, et, par ce moyen, aboutirent, au rebours même de leur désir, à l'impersonnalité du coloris.

Voilà le point par lequel ils sont en désaccord avec leur ambition première, qui est de manifester avant tout sa personnalité.

Que firent-ils pour remédier à cet inconvénient insurmontable? Ils se contentèrent d'altérer la forme ou de nier absolument son existence.

C'est par ce moyen, et ceux très superficiels de la touche, de l'exécution, qu'ils se particularisèrent. Là où ceux-ci font des barres de couleurs pures, pour composer optiquement le ton, ceux-là font des virgules ou des points... On comprend, sans grands commentaires, qu'une telle manière d'agir ne comporte guère de génie.

§

Parlons maintenant de cette palette des impressionnistes dont on a fait tant de mystères, pour en réfuter la composition. Sur cette palette, avons-nous dit, se trouvent sept couleurs, puis à l'extrémité claire, le blanc, qui servira à modifier leur intensité, suivant le degré du tableau. Mais le noir (les ténèbres) n'y est point représenté, les impressionnistes ayant nié le noir comme n'existant pas. Or, c'est là la plus grossière de toutes les erreurs dont ils furent coupables. En vérité, la quantité de lumière dont est susceptible notre monde est très petite, par rapport aux ténèbres qui l'entourent de toutes parts. Nous ne recevons la lumière du Soleil qu'après qu'elle a accompli un très long parcours, et, la plupart du temps, à travers des couches nuageuses qui en diminuent les puissances d'éclat et en décomposent les couleurs. Donc le premier principe n'est pas la lumière, mais l'obscurité. Sans l'obscurité aucun objet n'aurait de relief, tout nous apparaîtrait absolument plat, c'est-à-dire sur un plan égal de valeurs et de couleurs (1). Ce sera le défaut des tableaux à tendances claires, ils manqueront de relief et de plan par la négation des obscurs (2).

Pour bien vous donner une idée de ma démonstration, je vous prie de vous transporter en pensée, avec moi, sur un point élevé d'où nous pourrons découvrir des plaines et des

(1) Car la lumière agit aussi sur les couleurs au point de les rendre noyées et comme perdues en elle.

(2) Que l'on examine les avantages de la tendance opposée dont les résultats sont si beaux, si vivants : Rembrandt, Vinci, Ribera, etc.

villes, la mer et le ciel. Nous nous placerons de telle sorte que, lorsque le soleil se lèvera, il soit derrière nous. C'est-à-dire se projettera sur l'horizon vers lequel nous serons tournés.

Il est nuit encore, nous gravissons notre colline. Les choses ne s'estompent que vaguement, dans une teinte sombre presque uniforme. Les degrés de clarté sont à peine marqués, et la couleur du ciel obscur se répand sur tout.

Mais voici que l'horizon s'éveille, et que l'aurore semble écarter les ténèbres avec ses doigts de roses ; et l'effet de cette première lueur, qui se propage jusqu'aux confins vers lesquels nous sommes tournés, est de nous montrer déjà, sur le champ encore ténébreux du paysage, quelques taches d'un blanc léger, qui semblent s'animer les premières. On dirait que sur une toile, frottée d'une couleur égale et sombre, un peintre commence à ébaucher avec du clair, dans la teinte fraîche, ce qu'il a dessein de représenter.

Et, à mesure que le soleil monte derrière nous, ce qui est placé devant se dessine, se précise ; les ombres, qui étaient partout, se réfugient, où ses rayons ne peuvent atteindre comme si elles avaient crainte d'être vues.

Tout ce qui est blanc éclate, tout ce qui est de demi-force se révèle, le relief le plus grand s'affirme, par l'ardeur de cette lumière qui, maintenant, s'oppose à l'obscurité, souveraine il n'y a qu'un instant, enchaînée à son char triomphal comme une honteuse esclave. Et, par contraste, les ombres égales et douces sont devenues fortes et inégales.

Voilà ce que nous démontre la nature : les clairs s'y écrivent sur de l'obscur; et c'est ce degré dans le clair sur l'obscur qui détermine la vision des objets. En un mot, c'est la Lumière qui peint les choses à notre vue, et ce n'est qu'elle ; mais toujours sur fond sombre. A la base même des valeurs, de la couleur, de la forme, se trouve donc l'obscur, les ténèbres. Et cela est absolument prouvé par l'astronomie,qui nous décrit notre planète comme un globe perdu dans l'espace, au milieu des ombres du néant, et faiblement éclairée par le Soleil ou par la lune qui ne lui renvoie, dans son plus vif éclat, que la huit cent millième partie de la lumière solaire.

N'en est-il pas de même en tout? L'homme existe entre deux obscurités; la naissance et la mort. Sa vie n'est-elle point

mêlée des ténèbres du sommeil ? En musique, la mélodie n'a-t-elle point pour fondement la basse ? Le mystère n'est-il pas au fond de tout savoir ? Enfin notre caractère lui-même n'est-il pas fait d'alternatives joyeuses et sombres, claires et noires ? Il serait trop facile de poursuivre sur ce chemin, pour démontrer combien peu il faut connaître et le physique et le moral du monde, pour avancer que seule la lumière existe et que l'obscurité n'est pas !....

L'impuissance des impressionnistes à produire quoi que ce soit qui semble en relief vient de leur négation du noir, de l'absence de cette couleur sur leur palette.

Mais auront-ils davantage raison du côté de la lumière ?

§

Nous ne possédons pas, c'est certain, de moyen propre à produire la lumière, en peinture, qui repose sur autre chose que le contraste. Nous n'obtenons la sensation de clarté qu'en raison de l'ombre que nous distribuons dans notre tableau. Là où il n'y a pas d'ombre, il ne saurait donc exister de lumière. Ainsi le disait Rembrandt, lorsqu'il affirmait que l'œuvre ne serait pas lumineuse s'il n'y avait quatre-vingt-dix pour cent d'obscurité. C'est que — à part la couleur — que je nomme la sensation esthétique troisième (1), l'émotion que nous ressentons en ouvrant les yeux — après la scène ou sujet même — c'est celle de la lumière et de l'ombre — celle du clair-obscur. Bien plus que la couleur elle attire l'attention de notre esprit sur les objets ; car elle possède une force éloquente, une puissance morale et dramatique qui la placent aux premiers rangs de l'art, à cause précisément de son action sur l'Imagination. Si vous la supprimez, vous enlevez ce qu'une peinture a de plus prenant, vous réduisez l'œuvre à la platitude.

C'est ce que firent les impressionnistes.

En supprimant les ténèbres de leur palette et de leur toile, ils furent entraînés à bannir le clair-obscur — la plus éloquente partie de la peinture ; à nier la loi de la nature par laquelle *la lumière* révèle toute chose, par son opposition aux ténèbres

(1) Première sensation esthétique : la conception ;
Seconde sensation esthétique : l'effet ou clair-obscur ;
Troisième sensation esthétique : le coloris.

générales. Ce qui est peu scientifique, peu logique, et faux par rapport à la vérité objective qu'ils invoquent.

Enfin ils aboutirent à détruire la lumière elle-même; car celle-ci n'existant pas positivement pour le peintre, et ne naissant que d'une loi de contrastes, il va sans dire que si l'ombre n'est pas présente dans une œuvre, la lumière n'y saurait exister; mais seulement une sorte de blanc sans vibration, qui n'est pas la lumière, qui n'est pas les ténèbres, qui n'est rien qu'une matière inerte, une sorte de plâtre.

En revanche de ces points défectueux, sera-ce par la couleur seule que les impressionnistes arriveront à nous donner ce que, logiquement, je démontre leur manquer ?

Pas davantage !

Les sensations de couleur ne sont pas indépendantes des sensations de valeur. Dans notre œil, les savants ont découvert certains cônes et certains bâtonnets qui perçoivent à l'unison les couleurs et les valeurs. Il faut donc inférer que quiconque renie les couleurs, pour ne garder que les seules valeurs, ou les valeurs, pour ne garder que les seules couleurs, prouvera l'état anormal de son œil, par conséquent mal organisé.

Ces perceptions ayant lieu ensemble, elles doivent se traduire de même en peinture : la couleur à son degré, le degré à sa couleur.

Les impressionnistes — par entêtement théorique — ont peu à peu oublié le degré, pour ne conserver que la couleur, ce qui donna naissance à l'outrance de la chromatique et engendra les aberrations de la rétine.

Pour exciter la sensation jaune d'un terrain frappé par la lumière, les impressionnistes tinrent d'abord compte que le degré d'ombre devait comporter du bleu; puis, insensiblement, ils enlevèrent ce degré d'ombre, pour ne garder que le bleu, et leur ombre fut une lumière.

A certaines heures du jour, un tableau peint de la sorte se transforme étrangement. Vers le soir, alors que la lumière rouge du couchant influence les tons chauds jusqu'à les noircir, tout ce qui est lumineux, ou veut l'être, tourne au foncé; et les bleus, représentants des ombres, se creusent, se volatilisent, deviennent lumineux. Le tableau est comme retourné dans son effet et exprime tout le contraire de son but. Cela vient de ce que le peintre a oublié volontairement les valeurs,

les degrés d'ombre, pour ne considérer plus que les couleurs et leur action réciproque. *Ce qui est faux.*

La lumière et l'ombre sont les premiers agents du monde et nous ne percevons les choses que par elles. Elles sont produites, pour le peintre, par le blanc et le noir. Les couleurs viennent ensuite parer de leur chant cet ensemble. Quiconque s'écartera de cette loi s'enfoncera dans un paradoxe nihiliste, ne fera rien qui puisse ressembler à de l'art ou à de la vie. En rejetant cette grande loi, les impressionnistes sont allés à l'impuissance.

Dans leurs premiers ouvrages — et c'est ce qui en fait toute la valeur — ils l'observaient encore; leurs derniers tableaux nous démontrent qu'en poussant la théorie de la couleur jusqu'à l'abstention des valeurs, ils ont abouti à l'impossibilité de formuler quoi que ce soit ;ils ont atteint à la négation de l'art ; ils n'ont plus rien fait qui ait pour base les aspirations de l'esprit ou les lois de la raison.

§

Mais puisque les impressionnistes ne se sont occupés volontairement que de la couleur, voulant tout rendre par elle, ont-ils davantage abouti à la perfection du coloris? Ont-ils trouvé des harmonies supérieures à celles que la peinture avait obtenues jusqu'alors?

Nous pourrons répondre à cette question avec facilité en analysant leur manière d'appliquer la couleur.

En possession de la théorie — qui est bonne, je l'ai dit, car il y a certainement une théorie des couleurs, mais je veux seulement démontrer que l'impressionnisme l'appliqua mal — en possession de la théorie, l'impressionniste prend le parti de ne pas mêler les teintes qu'il met sur sa palette. Le mélange se fera *optiquement*, par la distance et dans l'œil du spectateur.

Tout mélange étant un acheminement vers le noir sera considéré par le peintre de cette école comme une destruction de la lumière, que possède naturellement la couleur (car il croit que l'intensité de sa couleur c'est sa lumière). Il ne sera donc procédé, pour la composition des tons, qu'à des hachis colorés enregistrant les perceptions de l'œil, d'après nature ; tenant compte, toutefois, de l'inéluctable loi des complémentaires. Le résultat d'une telle conduite ne peut engendrer qu'un nombre

restreint de registres dans lesquels le peintre écrira tout. Sa couleur n'étant jamais modifiée, ses rapports ne l'étant pas davantage, le clair-obscur étant rejeté comme conventionnel, une seule harmonie pourra exister pour l'impressionniste, celle de l'heureuse union des tons purs de sa palette. Elle ne sera pas bien difficile à réaliser ; et pourtant il ne la réalisera que rarement. Pourquoi ? C'est que ce principe entraîne à l'outrance de la couleur, et que l'outrance de la couleur est un obstacle naturel à l'harmonie ; l'harmonie étant une résolution de cette outrance en douceurs et en forces, en temps faibles et en temps forts.

Un théoricien allemand, M. Helmholtz, qui a écrit (1) un livre « *sur les principes scientifiques des Beaux-Arts* ». est de mon avis, quand il dit :

Il faut que l'artiste fasse un usage modéré des couleurs saturées, sinon celles-ci dispersent l'attention du spectateur et l'image devient bariolée. D'un autre côté il faut éviter de fatiguer l'œil par la contemplation unique d'une couleur trop dominante... Ainsi l'expérience semble nous enseigner que la couleur et la lumière modérées dans les tableaux sont encore un avantage : il suffit de contempler des fresques éclairées par le soleil. . pour apprendre de suite en quoi consiste cet avantage. En effet, leur clarté est si grande que nous avons de la peine à les considérer pendant un certain temps, et la fatigue douloureuse que l'œil éprouve dans ce cas se manifesterait à un degré moindre, à la vérité, toutes les fois que dans un tableau on userait modérément, et seulement par places, de couleurs très intenses, correspondant à l'éclat du soleil fréquemment représenté et à la lumière éclatante répandue sur l'image...

Nous pouvons donc réellement considérer l'imitation exacte de la nature dans un beau tableau comme une reproduction perfectionnée de la nature. Un tel tableau rend tout ce qu'il y a d'essentiel dans l'impression, et nous permet de contempler l'objet sans blesser et sans fatiguer l'œil par les couleurs trop éclatantes de la réalité.

Les divergences entre l'art et la nature se bornent, comme je l'ai déjà expliqué, à des rapports sur lesquels nous ne pouvons, même dans la réalité, porter seulement que des jugements indécis, incertains, tels que les intensités absolues de lumière. Le plaisir physique, l'excitation agréable et nullement fatigante de nos nerfs, le sentiment du bien-être, correspondent, ici comme ailleurs, aux conditions les plus favorables à la perception externe, au discernement le plus fin et l'observation la plus exacte.

(1) Libraire Alcan, pp. 212-213.

Ainsi nous le constatons — et c'est un savant qui nous l'affirme, — la recherche à outrance de la couleur violente, le désir de produire une lumière intense dans les tableaux, bref la peinture du plein soleil de midi ou du midi, dont tant d'impressionnistes abusèrent, n'est pas seulement inesthétique, elle crée un malaise nerveux pour le spectateur, irrite l'œil et peut entraîner à des maladies rétiniennes. En outre, cette intensité corrompt la vision des couleurs, en faisant surgir leurs sensations complémentaires, ce qui donne l'effet obscur qui suit l'éblouissement. En suivant logiquement ces déductions, on constaterait que l'intensité la plus grande de la couleur correspondrait presque à l'obscurité, c'est-à-dire à l'incoloré, par la fascination inverse exercée sur le nerf optique. Ce défaut est une des manies singulières de ces peintres qui ont cru que toute la puissance de l'art consistait à donner l'éclat rappelant plus ou moins la vivacité blessante de la lumière solaire dans les heures les plus ardentes du jour et dans les saisons les plus chaudes. C'est là positivement une erreur, qui va à l'encontre du goût de la plus belle couleur, laquelle aime le repos et l'unité qui se voient vers le déclin de la journée, quand les rayons orangés calment les crudités, les éclats ou les ombres lourdes. Cette heure ne fut pas nommée en vain l'*heure des coloristes;* car elle reste celle de la plus parfaite harmonie, celle où toutes les tonalités se résolvent dans la paix d'une gamme dont l'œil contemple la richesse avec délices, et dont l'âme se plaît à subir la rêverie. C'est l'heure de Claude Lorrain, du Titien, du Giorgione, de Corot et de Théodore Rousseau, pour ne citer que quelques-uns de ceux qui lui rendirent un éternel hommage.

L'erreur de l'impressionnisme est donc de vouloir produire l'harmonie, sans en savoir les chemins. Cette dernière est le résultat de l'évaluation des quantités, et leur résolution en un parfait accord. Ils la cherchent dans la force égale du coloris, ils ne veulent pas qu'elle naisse des opposés, du *doux* et du *fort*, du *neutre* et de l'*affirmé*. Les *sacrifices* ne font pas partie de leur art, ils veulent tout faire chanter, et pour cela tout crie et rien ne chante en leur œuvre. Leur ambition de nous donner des *sensations de nature* est à la fois bien mesquine, puisque nous l'avons à tout instant, cette facile sensation, sur la nature même, et bien démesurée, car on n'égale pas la réalité.

L'harmonie, en peinture comme en musique, ne saurait naître que du principe d'une *dominante* générale, sur laquelle une *tonale* et une sensible se surajoutent pour exciter le ton par un rehaut.

Il faut une couleur maîtresse, qui dirige le chœur des autres et le réduise au degré convenable, afin que l'autorité reste au principal chanteur. Mais un tableau où tout le monde parle avec la même force, où tout le monde crie, n'est qu'un tumulte fatigant qui n'a rien à voir avec l'art et qui n'en pourra jamais donner le change.

§

Quelles seront les autres *nouveautés*, à part celles de la lumière, dont il fit un si mauvais usage, de la couleur, dont il s'est servi pour détruire les valeurs et le clair-obscur, c'est-à-dire le tableau ; quelles seront les autres *nouveautés*, dis-je, dont l'impressionnisme a gratifié les peintres pour compenser la négation de l'art où il les a entraînés ?

Il n'en reste plus que deux : l'*air* et la *vie moderne*. L'air consiste pour l'impressionnisme à combattre le travail de l'artiste à l'académie ou à l'atelier. Désormais il faut peindre dehors, en plein soleil, dans tous les vents et dans tous les reflets, pour faire une bonne étude et devenir un peintre.

Concevez-vous rien de plus singulier : proposer toutes les difficultés, toutes les incommodités, pour faire arriver l'étudiant à quoi ? à peindre de l'air. Ne suffisait-il pas de le respirer ? Si les lois de la perspective obligent le peintre à tenir compte de l'air, je ne vois pas ce que tel portrait placé dans un jardin, sous le reflet des arbres ou répétant le jaune vert d'un gazon frais, peut avoir de plus séduisant que celui qu'un artiste disposera dans une lumière avantageuse, en son atelier, parmi des objets chers à celui qu'il représente, ou dans tel site composé derrière pour donner comme une romantique image de son caractère.

Qu'aurait gagné la Joconde à être peinte réellement dans ce beau paysage que Léonard de Vinci imagina pour elle ? Le plein-air lui aurait-il donné ces modèles suaves, ces ombres mystérieuses qui en font tout le charme, toute l'éloquence ? Ne serait-il pas résulté — au contraire de l'art — une représentation trop vraie de la Joconde, si on l'avait placée — selon les théories impressionnistes — dans un lieu réellement monta-

gneux, sous un jour dilué de plein air? Tout le caractère en serait-il aussi saillant, tous les traits aussi expressifs ? La lumière du dehors n'aurait-elle pas absorbé la personnalité du modèle, pour la noyer dans son indécision? Bref n'aurait-elle pas allongé ce vin pur jusqu'à le rendre fade?

Que l'on essaie de traduire la Joconde dans la langue impressionniste, avec un modèle qui lui ressemble ; on arrivera à un non-sens artistique. Ce sera là la meilleure démonstration que l'on pourra se faire à soi-même de l'ineptie de pareils raisonnements. Les partisans du plein air ont tous abouti à la destruction de la forme, de la couleur et de la composition. Les rares qui s'y sont maintenus y ont épuisé leurs dons de peintres, et n'ont fourni que des œuvres sans grande portée.

Peindre un objet, c'est en développer l'esprit. Cela ne se peut faire qu'en plaçant cet objet dans une disposition propre à le faire valoir. Or, il se trouvera que la plus favorable ne sera pas fournie par la réalité, mais par le génie de l'artiste. Ce que je disais tout à l'heure pour la Joconde le prouve. Rien de sa disposition n'est possible naturellement : et pourtant tout y paraît non seulement possible, mais vrai. Et cela parce que notre esprit ne peut pas se la représenter autrement que ce que son auteur a imaginé ; sa supériorité ayant consisté à trouver dans ce vaste monde ce qui pouvait *correspondre* à ce visage et à son âme.

On sent que celui qui marche à l'encontre d'une conception aussi vraie de l'art sort totalement de son chemin, pour s'enfoncer dans un raisonnement de *réaliste*, et non pas de *créateur*. Il est aussi stupide que celui-là qui veut chercher dans les images d'un poète des sens en accord avec la platitude de la prose. On ne fait de l'art qu'en rompant les digues du terre à terre.

La logique des plein-airistes est donc la plus misérable des logiques, quand elle vient s'attaquer à l'Esthétique, qui a pour base le *meilleur* et *le plus beau* des choses ; base donnée par l'Antiquité à l'art tout entier, qu'Aristote nous a développée dans sa *Poétique*, et que la tradition, de siècle en siècle, a trouvée bonne, en marchant jusqu'à nous dans un cortège de chefs-d'œuvre.

§

L'impressionniste s'est donc théoriquement limité au plein-

air, et comme il n'était, la plupart du temps, qu'un paysagiste, il se contenta de planter son chevalet devant quelques effets de lumière, devant quelques groupes d'arbres, devant la mer ou des meules; n'ayant d'autre ambition que de nous donner *l'effet optique* de l'heure et du site.

Je ne nierai pas — de parti-pris — que parfois il enregistra la sensation qu'il désirait, réduit à ces moyens simples, à ces sites simplistes; mais fallait-il vraiment beaucoup de facultés pour aboutir au résultat — anti-esthétique, d'ailleurs — d'une illusion qui pourrait être utile au théâtre, et dont notre âme n'a que faire?

Bornée à quelques contrastes, cette habileté prétendait pourtant nous dire doctoralement que tout était fini de l'art des maîtres, que désormais on serait impressionniste ou l'on ne serait pas. Cette insolence, qui alla même jusqu'à se railler des plus grands paysagistes anciens, ne put tenir longtemps tête au Passé — ce Passé toujours vivant, et qui ne veut pas passer, quoi que l'on fasse!

L'école nouvelle (puisque c'est ainsi qu'on la désigne, laissons-lui ce titre) ne s'occupa donc point de choisir ses sites dans la nature, elle proclama même qu'il n'en fallait pas, car tout choix aurait été une concession à la tradition, un retour en arrière, un écart du but recherché. L'essentiel était de peindre de la lumière et de l'air, le reste ne comptait plus.

Si l'on s'interdisait de choisir, à plus forte raison ne composa-t-on pas, ne créa-t-on pas; créer, inventer étant des erreurs répandues par les *pompiers*.

Il ne s'agissait donc bien que de faire de l'optique, enregistrer des phénomènes de tons, exercer sa palette et son œil. Une telle pente ne pouvait tarder d'engloutir tout ce qu'il restait de passable dans les premiers essais impressionnistes sous le rapport du *motif;* il n'y eut bientôt plus, sur leurs toiles, aucune disposition, aucun ordre. Pourvu que l'effet de l'heure à laquelle on les avait peintes fût rendu, cela suffisait.

C'est ainsi que la haine de l'Imagination s'érigea en dogme. Il ne fallait pas composer, mais produire des effets et encore des effets de couleurs seulement, rigoureusement *transposés*. Quand je dis *transposés*, je n'entends pas dire *interprétés*, il s'agissait seulement de les rendre selon la théorie des cou-

eurs, et non pas tels qu'on les avait vus jusqu'alors. C'est ainsi que les paysagistes se réduisirent à l'indifférence du *tableau*, qu'ils ne firent plus que des *morceaux de nature*, sans choix, des *notes*, serait-il plus juste de dire. Cette plaie envahit à son tour, comme un tout-puissant préjugé, le domaine de la figure, et l'on se défendit bien, dans le camp où l'on savait assez dessiner pour représenter des êtres humains, de faire *choix d'un modèle* ou de grouper ses personnages selon une ordonnance quelconque. Il fallait imiter les hasards de la vie, pour parvenir à plus de vérité objective. Quant à la composition d'un tableau de figures, d'histoire ou de fantaisie, il ne s'agissait pas d'en dire mot :

Si l'on cause surtout conservez le mutisme,
Car si vous admirez le grand art, c'est un schisme.
Ne louangez jamais avec émotion
Raphaël et lés dieux de la tradition,
Vous seriez regardé comme un homme en arrière;
Ne parlez que de l'air où vibre la lumière
De vos nervosités, de vos impressions,
Car le reste est... du bois et des conventions.
Poussin et Vélasquez et Titien sont bien sombres.
Parlez de la lumière... et laissez là les ombres.
Peignez clair...
Abstenez-vous surtout d'*inventer* et de croire
A la fresque, au triptyque, au grand tableau d'histoire,
Abstenez-vous du drame et de ses passions,
Peignez clair... Ne peignez que des vibrations (1).

§

Pourtant il est une chose qui attira les impressionnistes vers la vie moderne; c'est la laideur.

Ils en firent une orgie, par cela même que jusqu'alors on l'avait rejetée. En littérature, ils avaient Zola pour maître et conducteur — car les impressionnistes sont fils de l'école naturaliste. — Mais encore Zola savait-il agrandir ses sujets, leur donner sinon de la majesté, du moins de l'étendue. Les impressionnistes, au contraire, se renfermèrent dans des motifs sans portée, dans des cadres aux dimensions restreintes. C'est que leur exécution mesquine et pénible — outre leur vision étroite — le leur imposait. Ne connaissant plus le *ton*, ne sachant plus simplifier, s'évertuant puérilement à recomposer

(1) Tiré *d'Extases et Luttes*, liberté d'art, pièce déjà citée.

toute tonalité par une suite de juxtapositions vibrantes, le peintre de cette école se trouvait fatalement lié par un métier lent et fort embrouillé qui devait l'entraîner à réduire les dimensions de son œuvre, à déformer tout ce qu'il voulait représenter. Il résulta de ce vice un oubli complet de la belle manière de peindre. Ce qui avait fait, chez un Vélasquez, un Rubens, un Jordaëns, un Van Dyck, la joie des connaisseurs du pinceau fut tout à coup supprimé par les impressionnistes. Plus de touche bien mise, de *pâte* bien en place, de savoureuse et forte *exécution ;* un égal hachis de couleurs pures, dans lequel on distingue mal les formes. Sous prétexte que l'air dilue tout, vous ne reconnaissez ici ni les espèces des arbres, ni la courbe des rameaux, ni la silhouette des horizons. Vous faites le tableau vous-même, avec vos souvenirs, bien plus que le peintre. Une tache bleue vous représente de l'eau, des traînées de pinceau des nuages, des arbres, des herbes. Sans s'adonner à la sécheresse scrupuleuse de certains paysagistes hollandais, le peintre pouvait pourtant nous dire quelque chose de net sur la nature. Lorsque nous y menons nos pas nous admirons bien plus la beauté des verdures que l'air qui se trouve répandu devant ; cet air d'ailleurs ne les détruit pas à nos yeux, mais les accompagne poétiquement.

Un artiste comme Rubens, Titien ou Claude Gellée sait tenir compte de l'atmosphère sans détruire pour cela une des plus grandes beautés du paysage : les productions dont la nature nous comble. Il sait à la fois nous montrer la force du tronc d'un chêne, le feuillé puissant de ses rameaux, les fleurettes qui poussent à ses pieds. Enfin il fait la part de ce qui occupe notre esprit lorsque nous admirons les spectacles variés du monde. Le grand, et le petit qui le compose, tout est là, sans rien de pauvre ou de bas ; aussi nul mieux que ces maîtres n'a rendu la majesté du ciel, le vaporeux des nuées, le bleu rêveur de l'horizon, la luxuriance des vallons où paissent les troupeaux, où penchent les arbres. Que l'on se souvienne des fonds du Titien, du Giorgione, des merveilleuses scènes champêtres que Rubens peignait, pour se délasser de ses vastes compositions, dans son château de Stein. Voilà des paysages, voilà des poèmes auprès desquels nos impressionnistes, à cause de leurs erreurs, pâliront toujours, malgré leurs couleurs criardes et leurs effets de lumière dure.

Connaissez-vous de plus aérés tableaux que ceux de notre laude Lorrain, tantôt baignés de l'or du soir, tantôt roses de aurore qui s'éveille ? Avez-vous vu les clairs de lune sur la er, les crépuscules et les soleils noyés d'Albert Cuyp ? Et les eux Ruysdaël, et van Goyen, et Konning, et combien d'autres ollandais dont la liste ne finirait pas, ont admirablement endu l'air, la lumière, le soleil orangé entrant dans un inté-eur — comme Pieter de Hooch — ou s'expansant sur une ille, comme dans la *vue de Delft* de Van der Meer (1).

Allez au Musée du Louvre, faites la part du temps quant à éclat du coloris, rêvez devant ces fenêtres de poésie ouvertes ar les patients hollandais ou par les savoureux flamands sur nature de leur pays, et dites si vraiment il a fallu que nous ttendissions le XIXe siècle pour avoir des paysagistes !...

§

Il me souvient qu'un jour un des plus vénérables parmi s impressionnistes, un homme qui ne l'est plus que de nom l'heure qu'il est, me disait :

Qu'avons-nous fait qui n'ait été fait déjà ? Quand je con-idère les Noces de Cana, le grand tableau de Paul Véronèse, u Louvre, je me dis : « Tout est là, l'air, la lumière, la ouleur et, par-dessus tout, la composition, une composi-ion magistrale ! Que devait être une telle œuvre quand elle enait de sortir de l'atelier du peintre ! Ce ciel, ces nuages, uelle beauté ! Et le vieil artiste semblait se comparer inté-eurement à son illustre ancêtre, car il reprenait aussitôt : *ue sommes-nous, mon Dieu, auprès de ces gens-là !* C'est que elui-là est un homme de bonne foi, un brave cœur, une nature ien française — tenez, voici son nom, c'est Renoir — c'est u'il était et reste le plus doué d'entre eux, le plus sensible et plus aimant. Il a eu ses faiblesses, mais il a eu aussi ses eures heureuses, et elles contribueront à sa survie.

§

Dans le long procès que je viens de faire à l'impressionnisme, voudrais que l'on discernât deux points. Le premier, c'est ue je n'ai pas attaqué l'impressionnisme en ennemi aveugle ; second, c'est que je crois qu'il y a au fond de lui une vérité éformée. Cette vérité, qu'il n'a pas inventée, qu'il a mal

(1) Musée de La Haye.

appliquée, c'est la théorie des couleurs — et nous la devons M. Chevreul, c'est-à-dire à la Science. Ce M. Chevreul était u homme de bien, qui vénérait Dieu dans la lumière : « L Divinité n'est pas une abstraction, disait-il ; combien don n'est-il pas de faits qui pour n'être pas visibles n'en sont pa moins réels? Mais ici rien de tel. Ce qui *est* nous le voyons, moins que nous ne soyons aveugles. N'est-ce pas la lumière cette divine lumière, qui me permet de discerner, de voir le couleurs ? Et c'est parce que c'est elle qui me fait voir *que j la vois.* »

La théorie des couleurs, voilà donc une vérité ; l'impression nisme, et tous ses préjugés étranges contre l'art, l'impression nisme, c'est-à-dire la façon dont cette théorie fut appliquée voilà une erreur.

Cela n'empêche pas que des artistes, dont il nous rester quelques œuvres typiques et que je respecte pour ma part n'aient fait une recherche intéressante. Ils eurent seulemen le tort de croire que cette *nouveauté* les allait doter de l'ar tout entier et effacer ce que nous possédons dans nos musées S'il suffisait d'une recette pour surpasser les maîtres, cela serai trop facile. On ne devient pas plus un génie de la Peintur parce que l'on possède les lois de la perspective ou que l'on acquis la connaissance de l'anatomie. L'art est un don, il es vrai, et toutes les connaissances lui sont indispensables : mai l'*étude* seule le développe, surtout l'*étude esthétique*, celle qu s'informe à l'art lui-même de ses conditions de vie et de per fectionnement. Je l'ai déjà dit maintes fois, et je le répète la formation de notre goût est celle que nous négligeons le plu et c'est celle qui importe *avant tout*. *Nos conceptions ne valen que par notre culture.*

C'est ce que nous démontrent les impressionnistes. Ils se son arrêtés à un seul point et n'ont rien voulu savoir que lui (l couleur) ; plus ils désapprenaient le reste, plus ils se réjouis saient ; d'erreur en erreur ils sont tombés à la perte de leur dons natifs, et les ouvrages des meilleurs d'entre eux son actuellement pitoyables.

Pour s'être bornés à une palette trop restreinte, ils arriv rent à l'impuissance des valeurs, à celle même du coloris. on mettait leurs œuvres auprès des tableaux du Corrège, d

en verrait toute la faiblesse chromatique. Que serait-ce si on les rapprochait de Rubens?

Ils ont nié toutes les gammes qui s'étendent vers le noir, car, même en mélangeant leurs couleurs les plus saturées, ils ne peuvent obtenir que du gris — ce qui entraîne à la suppression du clair-obscur.

L'un d'eux, un seul, qui abandonna de bonne heure ses confrères, pour accomplir une recherche plus solide, constitua une palette organisée logiquement, c'est Paul Cézanne. Cependant, il fut tellement absorbé par le mécanisme de cette chromatique — non simplifiée, entourée d'une complication extrême — que le souvenir de toute forme — je ne dis pas de tout style (il faut au contraire un styliste, mais aux exagérations décadentes et déformatrices) — s'éloigna de lui. Il est malheureux que ce beau génie coloriste soit resté si incomplet ; il avait des dons de maître peintre et respectait la tradition des Musées. Aussi, malgré la science certaine qu'il acquit des contrastes simultanés, des plans et du coloris, je ne conseille pas que l'on s'attache à le suivre. Il n'a pas lui-même — *de son propre aveu* — accompli l'œuvre capable de démontrer l'excellence de son système. On n'aurait donc affaire qu'à un modèle imparfait. En toutes ces questions de choix, de tendances, de guide conducteur, de maître, il importe de ne se point tromper. Seuls ceux qui ont mené à perfection le travail de leur vie sont à consulter ; on risquerait fort de se perdre en allant demander la vérité de l'art aux *chercheurs* qui n'ont pas eux-mêmes accompli leur programme et dont les essais pâlissent de faiblesse auprès des chefs-d'œuvre justement consacrés. Si nous voulons franchir l'abîme de l'impressionnisme, il faut bien nous persuader que l'incomplet et les erreurs esthétiques de leur œuvre collective nous démontrent suffisamment que nous ne saurions rien tirer d'eux, et qu'il nous faut jeter un pont, pour relier notre temps aux grandes époques, au-dessus de ce précipice de paradoxes et de fanfaronnades. Les Musées seuls nous tireront de cette intoxication qui accélère d'effrayante manière la mort de l'art contemporain ; surtout lorsqu'on en considère les effets sur les succédanés de cette école décadente et dégradée.

Je le répète encore, l'Impressionnisme nous a donné quelques œuvres dont il ne faut pas nous exagérer l'importance.

Leur *nouveauté* nous a séduits; mais elles iront se recroquevillant de jour en jour à nos yeux, lorsque nous ferons une étude sérieuse de l'art; et la place à leur assigner nous paraîtra bien petite, auprès de tant de merveilles de goût, de beauté et de pure tradition classique léguées à notre admiration par le XVIe, le XVIIe et le XVIIIe siècle, et auprès de maîtres tels que David, Prud'hon, Delacroix et Puvis.

Quant aux peintres impressionnistes de la première heure, j'entends Claude Monet, Renoir, Cézanne, Pissarro, Sisley, ils doivent bien plus à leur tempérament qu'aux théories dont ils devinrent les volontaires esclaves. Ce qu'ils ont de bon n'a-t-il pas été dévoyé dans une méthode erronée, et ne l'auraient-ils pas poussé plus haut s'ils avaient su s'en libérer?...

Telle la question que je me suis posée souvent devant ces artistes, dont la capacité me fut surtout démontrée, dans la première période de leur carrière, par des toiles ne relevant que de l'art et que de la peinture.

Qu'ils soient allés toujours en s'affaiblissant, en raison de l'augmentation de leurs préjugés contre l'École, contre l'ordre et contre les musées, cela n'est que trop certain, et établit suffisamment, je pense, que leur œuvre ne saurait être bonne pour personne, puisqu'elle fut néfaste pour eux-mêmes.

N'apprenons donc que des *trouveurs*, et non pas de ces *chercheurs éternels*, dont la recherche n'aboutit qu'à les enliser davantage; cherchons, mais par des chemins certains. Il ne s'agit pas de remettre l'art en question, mais d'entrer dans son domaine et de devenir un sujet de sa royauté. Découvrons-nous donc à sa lumière. Jamais le *Connais-toi toi-même* ne fut plus de mise qu'en ce cas.

Le premier acte d'un jeune artiste doit être l'humilité, mais l'humilité vis-à-vis des Dieux. *In primis venerare Deos*. Mon but, en cette réfutation, est de garantir le culte des jeunes gens pour la peinture, des idoles et des évangiles contrefaits. Nous ne reverrons d'art en France qu'à condition d'un grand courage, qui saura abattre la muraille épaisse que la presse, l'agiotage et une certaine perversité des amateurs et des peintres ont élevée entre l'Esthétique et notre temps.

ÉMILE BERNARD.

PYGMALION

— Ne bouge pas ainsi, Daphné! Le bras, plus haut!

Daphné, debout sur une estrade, nue comme un enfant qui vient de naître, esquisse une moue gamine et relève le bras.

— Ce n'est pas cela! Ce n'est pas cela! reprend le sculpteur Pygmalion. Tu viens encore de changer le mouvement! Nous ne ferons rien de bon, aujourd'hui!

Il tourne autour de la selle sur laquelle se dresse une Daphné de terre glaise, semblable à la petite Daphné vivante, et seulement dépourvue de sa blancheur. Il tourne, puis recule, cligne les yeux sur son œuvre, les reporte sur le modèle et répète sans cesse : « Ce n'est pas cela! Le mouvement est perdu! »

Sa face brille de sueur. Il fait très chaud, quoique les rideaux bleu-sombre soient tirés entre les colonnes blanches de la terrasse. Le soleil couchant les traverse et l'ombre de l'atelier est étincelante et colorée. Une vigne, qui grimpe en s'enroulant à une colonne, écarte la draperie; et, par là, une flèche de lumière s'insinue, dorée, longue et mince, et va se planter obliquement dans le flanc d'une statue. Elle paraît ramollir le marbre, qui devient transparent et chaud.

C'est en vain que Pygmalion écrase la glaise onctueuse d'un pouce rageur. Son œuvre lui déplaît et ce n'est pas de cela qu'il se fâche, mais de ne pas discerner pour quelle raison elle lui déplaît.

Daphné ne s'émeut pas de l'agitation du maître, mais, à peu près immobile, elle évoque en sa pensée une étoffe que lui a promise un tendre vieillard; elle en discute la couleur avec elle-même et s'efforce de l'assortir à la couleur des yeux de son petit amant, Lycas, l'apprenti potier. Elle se réveille soudain de sa rêverie en entendant :

— Habille-toi, Daphné! tu es fatiguée sans doute: ton corps n'a plus de génie.

Il s'arrête de parler, songeur; puis il reprend :

— C'est peut-être moi qui ne suis plus inspiré... j'ai parfois, vers la fin du jour, un fléchissement de l'enthousiasme.

Il suit attentivement du regard Daphné, qui court se vêtir.

— Non! attends!... ce n'est pas mon œuvre qui est mauvaise, c'est toi qui es imparfaite!

Et, comme elle est prête à se fâcher :

— Personne n'est parfait, mon enfant. Tes jambes et tes bras ne sont pas aussi beaux que ton torse : voilà tout... Tu vas voir!

Et, devant la petite arrêtée, encore nue et tenant sa robe qui traîne sur le sol, il saisit un lourd marteau à tailler le marbre. Le faisant glisser dans sa main, il cherche la place du manche, qui est polie et usée en forme de ses doigts : un instrument de travail qui vous connaît, quand on le prend convenablement, n'alourdit pas la main, mais l'allège, tant son maniement facile devient une volupté. Pygmalion balance le marteau et casse à la Daphné de glaise les bras, les jambes, la tête. Il cale sur la selle le tronc mutilé et, les yeux brillants de plaisir fixés sur le buste, il dit sans se détourner :

— Je ne veux garder de ton image que ce torse : il est beau. Le reste n'est pas parfait : je le rejette.... Nous ne travaillerons plus aujourd'hui! Daphné, tu peux partir.

Elle s'en va, en ajustant sa tunique, et elle se prépare à exprimer à Lycas son dédain pour ce sculpteur tourmenté. Elle a posé chez un autre sculpteur, dont elle ne se rappelle plus le nom, mais qui devait être un grand sculpteur, car il était des Quarante qui ont le droit de porter le titre d'*Artiste du Roi*. Il faisait vite et avec facilité, celui-là. Il ne mutilait pas ses statues, dont il était toujours satisfait. Et elles étaient si jolies!

Cependant Pygmalion savoure lentement la détente de son esprit, après l'agitation du travail. « Je n'ai fait, pense-t-il, qu'un fragment de statue. Qu'importe! si ce fragment est bon. Je ferai la statue entière, une autre fois. »

Il avait modelé sans doute, quand il était jeune, des corps de la tête aux pieds. Et, justement, au fond de l'atelier, s'érigeait son admirable *Psyché portant la lampe*. Mais, depuis quelque temps, il se plaisait à mutiler ses œuvres, pour n'en conserver que les parties parfaites. C'est que, tandis qu'il vieillissait, son ardeur, sans cesse renaissante, s'orientait toute vers

la perfection. La perfection ! c'était la seule originalité que pût encore admettre son goût de la mesure et de la discrétion. Mise à part celle-là, toutes les originalités sont relatives, passagères, superficielles et décevantes. Aussi, comme il rejetait sans pitié tout ce qui ne le contentait pas pleinement, et ne gardait de maintes statues que quelques morceaux, ceux-ci s'étaient amoncelés dans son atelier. On eût dit, à les voir, que des ménades ivres avaient mis en pièces la Beauté innombrable.

On apercevait, accrochées au mur, des mains d'enfant, potelées et à peine dépliées, maladroites à saisir la vie qui s'offre à elles ; des mains de jeune femme si douces et abandonnées qu'elles permettaient d'imaginer le corps absent, d'une grâce penchée ; et aussi des mains d'homme, des mains de souffrance, crispées et cordées de tendons qui crevaient la peau, ou des mains de prière, dressées vers le ciel, ouvertes pour recevoir. Dans l'ombre, un masque était pendu et la matière dure, dont il était fait, s'était assouplie jusqu'à rendre l'expression mobile d'un sourire fuyant et d'un regard voilé. Ailleurs, une face de faune, camarde et bossuée, au rire largement ouvert, aux yeux plissés de plaisir, gênait par sa lubricité. Plus loin était étrangement immobile un visage d'homme têtu... Sur cette table, ce sein de marbre, rond et clair, ne céderait-il pas sous le doigt qui s'appuierait ?

Entre ces réalisations fragmentaires s'agitait confusément tout un peuple de maquettes, hautes de quelques pouces, bâties de quatre ou cinq boulettes de glaise hâtivement étirées, accolées avec fièvre ; elles étaient des indications de gestes, des signes de mouvements.

Pas assez finies, pas assez objectivées pour s'être complètement détachées du cerveau du sculpteur, ces ébauches paraissaient rattachées à lui par mille fils : elles étaient les multiples prolongements de sa pensée. Ce peuple de corps minuscules, ployés en tous sens à toutes les besognes humaines, témoignait de la lutte patiente de l'artiste avec la matière.

Pygmalion se détourna de cette foule en délire. Il avait assez travaillé ce jour-là : il voulait être calme et se reposer. Il décida de ne plus voir devant lui que le buste de Daphné.

A demi étendu parmi les coussins, il permit à ses yeux de se promener sur le torse de glaise. Il leur accordait ce plaisir comme une récompense.

D'abord ils suivirent la courbe creuse du dos et comprirent que ce corps était étreint par des bras invisibles, car il était évident qu'il s'évadait dans un effort harmonieux. Les yeux de Pygmalion découvrirent ensuite les saillies musculaires sous le doux tissu de la peau. Ils discernèrent de quelle façon un grand nombre de lignes particulières se soumet à la ligne générale. Ils revinrent ainsi à la courbe creuse du dos, par quoi ils avaient commencé leur chemin joyeux. Alors ils furent satisfaits et se fermèrent sur leur plaisir.

Et Pygmalion s'endormit au murmure du soir qui montait de la ville.

★

Bientôt il vit devant lui une femme. Elle était debout et nue, comme la petite Daphné, mais celle-là était parfaite en toutes les parties de son corps.

Il ne perdit pas de temps à rechercher par quelle porte cette femme était entrée. Il se leva, les mains ouvertes, avides de glaise, en s'écriant.

— Voici la seule qui soit digne de me servir de modèle ; c'est celle que j'attendais... Ne bouge pas ! je t'en supplie.

Et il courut rafraîchir la terre à modeler. Il la pétrit jusqu'à ce qu'elle fût devenue une pâte docile, propre à imiter la forme d'un corps humain et, cependant, il parlait à l'apparition merveilleuse pour la distraire.

— Ce ne sera pas long... aie de la patience, disait-il... Je savais bien que tu viendrais, mais je ne savais pas que tu viendrais ce soir et je n'avais rien préparé... La terre est bonne : au travail !

Il éleva sur une selle libre, avec du bois grossièrement agencé, une armature qui maintiendrait en sa forme la statue future. C'était un squelette, simplifié sans doute, mais qui dessinait déjà dans l'espace l'attitude de la femme immobile et muette. Puis il commença d'engraisser de terre ce pantin métaphysique. Très vite une forme décharnée imita la pose du modèle et parut être sa sœur amaigrie et malade.

— Il faut, tu dois le savoir, continuait l'artiste, indiquer le mouvement dès le début du travail. C'est ce que je dis à mes élèves : prenez le mouvement par le fond et méprisez ces ignorants qui taillent dans une motte de terre comme dans

un bloc de marbre... Oh ! s'écria-t-il soudain, ton buste est semblable à celui de Daphné ! je le reconnais... mais tes bras ? j'ai déjà modelé ces bras souples et ronds... Oui ! ce sont ceux de cette Nérée qui vint un jour et disparut ensuite.

Il reconnut ainsi toutes les parties de son corps et apprit que cette femme, qui était entrée sans qu'il s'en aperçût, était faite de tout ce qu'il avait vu de beau dans sa vie et restait pourtant une et harmonieuse.

— Je le disais bien, murmura-t-il, que je modèlerais un jour la statue entière.

Sous ses mains ardentes et habiles, les formes s'enflaient comme mûrit un fruit. Et déjà, quand il fermait à demi les yeux, — ce qui supprimait les détails de la femme et faisait imaginer des détails à la statue, — l'œuvre égalait le modèle.

Il se permit ensuite quelques détails, quelques-uns seulement, des indications plutôt, car il savait bien qu'une partie trop achevée attire et retient le regard aux dépens de l'ensemble.

Chose étrange ! à mesure qu'il travaillait, le modèle s'estompait et tendait à disparaître. On eût dit qu'il se défaisait dès le moment qu'il n'était plus utile au sculpteur. Bientôt il ne resta plus rien du modèle dans l'atelier et, seule, la statue s'érigea, souple et fleurie.

Alors un frisson parut courir sur son corps de glaise. Ses paupières, imperceptiblement, battirent à la lumière. Sa poitrine ronde se gonfla pour se remplir d'air, puis s'abaissa doucement.

Pygmalion se frotta les yeux. Il prit à témoin les objets familiers qui l'entouraient, il les regarda et les toucha pour assurer en lui la notion de la réalité et de l'immobilité.

La statue tremblait sous la douce lumière et son corps de terre onctueuse et froide s'échauffait et se changeait en tendre chair. Enfin elle étira ses bras, bâilla comme au sortir d'un long sommeil et sauta sur les dalles.

Vous pensez que Pygmalion fut frappé de stupeur à la vue de ce miracle, qu'il se jeta sur le sol pour adorer cet être qui commençait de vivre? Non. Il ne s'étonna pas ; ou, du moins, ne s'accrut pas en lui l'étonnement religieux qu'il promenait sans cesse parmi les choses. Les jours et les nuits de l'artiste, comme ceux de l'enfant, sont peuplés de miracles et sont

naturellement merveilleux. Et que venait-il de se passer, sinon qu'un peu plus de vie s'était ajoutée à celle dont il avait coutume d'animer la matière? Pourquoi s'arrêterait en chemin la création de l'œuvre d'art ?... Aussi fut-ce le plus tranquillement du monde que Pygmalion dit :

— Sois la bienvenue dans ma maison.

— Salut, Maître, répondit-elle... Quel nom vas-tu me donner ?

— Je te nomme Galatée.

— C'est un joli nom.

Le sculpteur entreprit d'admirer méthodiquement son chef-d'œuvre. Appuyant sur lui un regard savant, il en compara les parties, en jugea les proportions. Galatée savait sans doute qu'admirer avec justesse équivaut presque à créer, car elle ne bougeait pas, docile et respectueuse.

— C'est bien, dit-il simplement, en homme qui sait la valeur des mots.

Elle vint jusqu'à lui. Alors il vérifia de la main la perfection des courbes de son corps.

Et c'est à ce moment qu'il apprit que cette femme, sortie de la glaise, était semblable aux autres femmes, car il vit, à ses yeux défaillants, qu'elle acceptait déjà ce qu'il ne lui avait pas encore proposé. Heureux, il l'entraîna parmi les coussins.

Quand il eut de la sorte remercié Vénus d'avoir animé son œuvre et que Galatée eut, de même façon, remercié la déesse de lui avoir donné la vie, ils se levèrent.

— J'ai faim, dit Pygmalion. Ouvre cette porte. Tu trouveras, sur une table, de la viande pour le repas du soir.

Tandis qu'elle sortait, il remarqua qu'elle était moins belle : ses cheveux à demi dénoués, pendant d'un côté, sa tunique fripée et mal agrafée, le maintien même de son corps apprenaient qu'elle ne se souciait déjà plus d'une coquetterie cependant indispensable. Mais, comme cet abandon était le témoignage présent d'un beau moment passé, il lui pardonna de s'être laissé amoindrir.

Dès qu'elle revint, il s'inquiéta en apercevant le plat qu'elle portait, et presque aussitôt :

— Cette viande est mal cuite, s'écria-t-il. Tu ne sais pas préparer les viandes et tu prétends avoir une origine divine !

A l'expression supérieure et distante qu'elle montra, il

découvrit qu'elle méprisait les choses de la table et les jugeait indignes d'elle. Il faillit lui dire :

— Ne comprends-tu pas, petit esprit, que l'art est de diviniser les besoins naturels, que, par ce geste, méprisable à ton sens, de manger, je fais de l'art : j'élève mon corps jusqu'à mon âme ?

Cela eût fait une phrase longue, fatigante à prononcer et, au surplus, inutile. Il préféra la remplacer par celle-ci :

— Il faudra demander des conseils, apprendre, n'est-ce pas, Galatée ?... Et ce vin ! Il n'est pas frais : on avait mis sans doute la cruche de terre au soleil...

Galatée voulut détourner la conversation de ces sujets bas et, tandis qu'elle mangeait en cachette, car elle était née avec tous les besoins de son état humain, elle décida de montrer son goût artistique.

— Qui a fait cette statue ? dit-elle en indiquant un marbre au fond de l'atelier. Je ne l'aime pas...

Quoi ? cette *Psyché portant la lampe !* cette œuvre déjà ancienne par laquelle Pygmalion exprima l'inquiétude amoureuse, l'incertitude passionnée de sa jeunesse !... Cette Psyché dont la chair timide pressent que l'amour va s'enfuir si elle avance encore et qui s'approche quand même...

Le sculpteur s'affligea, mais il fut lâche. Il redouta le sourire compatissant de Galatée et il répondit légèrement.

— Cela ? C'est l'œuvre d'un de mes amis.

Elle n'écoutait pas, mais s'était appuyée à la balustrade de la terrasse et regardait dans la rue.

Ah ! pensait Pygmalion, elle ne sera pas la femme attentive avec intelligence que j'avais rêvée, l'esclave-maîtresse, — celle dont l'expérience de bonne ménagère eût suppléé à mon ignorance de la vie sociale, — celle dont la beauté eût résumé, symbolisé dans ma maison la beauté de la terre et du ciel, — celle dont la sensibilité ingénieuse et indulgente eût compris toutes mes émotions, comme un miroir, comme un écho vivants.

Qu'importe ! il faut s'accommoder de ce qu'on ne peut modifier. Elle ne sera qu'une maîtresse médiocre, mais je la supporterai, car son origine est flatteuse pour moi...

A ce moment, Galatée se pencha davantage sur la balustrade ; puis, sans se retourner, elle demanda :

— Quel est ce jeune homme ? Il est beau.

— Il n'est pas jeune et il n'est pas beau ! s'écria Pygmalion en colère.

Elle insista, laissant tomber dans la rue un regard prometteur.

— Qui est-il ?

— C'est un confrère ! répondit Pygmalion furieux. Il est sculpteur comme moi !

Il regretta aussitôt d'avoir montré son exaspération, et c'est d'un ton très calme, et même caressant, qu'il acheva sa pensée.

— Galatée, veux-tu rentrer dans la glaise d'où tu n'aurais pas dû sortir ?

Et il se réveilla.

PIERRE GRASSET.

HENRI DE LATOUCHE
ET LA CAMARADERIE LITTÉRAIRE

—

I

Sainte-Beuve, voyageant en Allemagne avec l'architecte Robelin et le peintre Louis Boulanger, écrivait de Worms à Victor Hugo, le dimanche 27 octobre 1829 :

« ... Je n'ai pas lu de journal depuis Paris, mais j'ai entrevu un article de Latouche, qui fera que je n'écrirai de ma vie une seule ligne dans la *Revue de Paris* : un homme qui se respecte ne remet pas les pieds dans un salon, ou même dans un café, où s'est installé un insulteur... (1). »

De quel article s'agissait-il ici ? De l'article sur *la Camaraderie littéraire*, qui parut vers le milieu du mois d'octobre et qui visait, en effet, tout particulièrement Hugo et Sainte-Beuve. Parlons donc un peu de l' « insulteur ».

Romantique de la veille, ayant embrassé, l'un des premiers, les idées de réforme de Mme de Staël, libéral en littérature et républicain en politique, Henri de Latouche avait acquis dans le monde lettré, dès le commencement du règne de Louis XVIII, tant par ses compositions originales que par ses traductions en vers de Bürger et de Gœthe (2), une telle réputation de talent et d'esprit qu'il était considéré, bien avant 1819, comme un précurseur et un futur chef par tous ceux qui savaient juger.

« Quand j'ai logé *le Lutin d'Argail* dans les pierres du foyer disait Nodier en 1822, et que je l'ai fait converser avec une fileuse qui s'endort, je connaissais depuis longtemps une jolie composition de M. de Latouche, où cette charmante tradition était racontée en vers enchanteurs ; et comme ce poète est selon moi, dans notre littérature, l'Hésiode des esprits et des fées, je me suis enchaîné à ses inventions avec le respect

(1) *Revue de Paris* du 15 décembre 1904.
(2) Notamment la ballade de *Lénore*, du premier, et celle du *Roi des Aulnes*, du second, qui parut, en 1818, dans la 18e des *Lettres Champenoises*.

qu'un homme qui s'est fait auteur doit aux classiques de son école (1). »

C'est donc l'*Ariel exilé* de Latouche, qui avait inspiré à Nodier son *Trilby*, père ou plutôt grand-père du *Trilby* de Victor Hugo. Et Nodier n'était pas le seul à avoir subi son influence. Emile Deschamps, qui connaissait Latouche mieux que personne, ayant collaboré de bonne heure avec lui, le regardait comme son Mentor et l'avait présenté comme tel au jeune auteur des *Odes et Ballades*. Il faut bien, d'ailleurs, qu'il ait imposé à tout le monde, pour qu'en 1819 on lui ait confié, de préférence à tout autre, le soin délicat de publier un choix des poésies d'André Chénier.

Il habitait alors, non pas quai Voltaire (2), comme le dit le « témoin » de *Victor Hugo raconté* (3), mais rue des Saints-Pères, dans une mansarde arrangée avec goût. Car il vivait chichement du produit de sa plume, et je ne vois pas pourquoi Victor Hugo, qui était logé à la même enseigne, rue du Dragon, avait cru devoir acheter un habit bleu à boutons d'or et dépenser deux louis, pour lui rendre les pommes de terre cuites à l'eau et la tasse de thé qu'il lui avait servies un jour en guise de déjeuner. Il aurait pu mieux placer son argent et, s'il voulut lui donner une leçon, je crains qu'elle n'ait été perdue. Chacun sait que, dès ce temps-là, Henri de Latouche posait au paysan et vivait en Spartiate, ce qui n'empêchait pas l'Amour de lui faire de fréquentes visites sous des visages variés. Il y avait toujours sur sa table de travail un bouquet de fleurs nouvelles, et c'est parmi les roses, comme une jolie femme, que l'ami de Marceline, qui n'était pas précisément un Antinoüs, dépouilla les manuscrits d'André.

A ce propos, il n'est pas inutile que l'on sache exactement dans quelles conditions Latouche reçut ce dépôt précieux. J'ai là justement devant moi la lettre autographe où le propre neveu du poète de *la Jeune Captive* raconte les choses au long et en met quelques-unes au point. Il écrivait, en 1858, à Charles Louandre :

(1) Préface de *Trilby*.

(2) Latouche n'habita le quai Voltaire qu'après 1840. Précédemment, il habita durant quelques années, 19, quai Malaquais, au-dessus de l'étude de Me Delavigne. C'est même là qu'Auguste Barbier fit sa connaissance quelque temps avant de publier les *Iambes*.

(3) T. II, p. 52.

« Paris, 12 février 1858.

« Monsieur,

« En 1819, M. Alexandre Baudouin, imprimeur, et M. Foulon, libraire, qui avaient publié, en 3 volumes, le théâtre de mon oncle Marie-Joseph, l'année précédente, demandèrent à mon père (Sauveur), et à mon oncle (Constantin), à imprimer des poésies de mon oncle André (1).

« La première objection fut de demander à ces messieurs s'ils étaient bien sûrs qu'une telle publication ne serait pas sévèrement traitée par un public qui paraissait engoué de ce qu'on appelait alors la nouvelle école, André étant l'admirateur passionné de l'antiquité. La famille parla de la proposition à M. Daunou, qui était le dépositaire de tous les manuscrits d'André et de Marie-Joseph. Rendez-vous fut pris un soir chez lui avec MM. Foulon et Baudouin, et là, j'y étais, on examina la proposition faite. Lorsqu'on fut tombé d'accord sur l'essai de la publication à tenter et sur le nombre et la nature des pièces *qui parurent à M. Daunou* pouvoir être imprimées, je demandai quelle était la personne qui serait chargée de l'édition. MM. Foulon et Baudouin désignèrent M. Henri de Latouche.

« Comme nous nous regardions tous avec M. Daunou, MM. Baudouin et Foulon combattirent notre hésitation en assurant que c'était un jeune homme plein d'ardeur, poète lui-même, qui présenterait au public les poésies d'André par une notice faite avec modestie et dans la couleur du style qui conviendrait à l'époque.

« M. Daunou remit *tous* les manuscrits d'André, avec le portefeuille qui les avait toujours contenus, et je les emportai après qu'il eut été formellement convenu avec MM. Foulon et Baudouin que M. de la Touche verrait les manuscrits chez mon père et que des copies seulement seraient remises à l'imprimerie. Plusieurs semaines s'écoulèrent. M. de la Touche ne vint pas. Pendant les heures que me laissaient libres mes études en droit, j'avais fait les copies promises. M. Baudouin arriva chez mon père, pour lui faire connaître que M. de la Touche était très mécontent que les manuscrits ne lui eussent pas été confiés. Mon père répondit avec le ton d'un militaire

(1) On sait qu'André Chénier avait trois frères : Constantin, qui était l'aîné, Louis Sauveur, le cadet, et Joseph-Marie-Blaize, qui était la quatrième.

habitué à donner un ordre : Ce qui a été convenu sera exécuté.

« Quelques semaines se passèrent encore, et enfin M. de la Touche se présenta. Je m'empressai de lui communiquer les manuscrits qu'il feignit de trouver dans un grand désordre. Je lui fis remarquer que le désordre qu'il supposait n'existait pas, le poète ayant eu le soin de rattacher par des signes toutes les pièces du même genre, et, par d'autres signes, les diverses parties du même tout (1).

« La curiosité fiévreuse avec laquelle il parcourut alors ces manuscrits, je puis dire sans les voir, les monosyllabes qu'il articulait à peine me révélèrent un homme voulant dissimuler son irritation et profondément désappointé. Il se remit, toutefois, et nous collationnâmes les copies faites qu'il emporta. Il recueillit aussi quelques renseignements pour la courte notice qu'il devait faire. Dès qu'il fut sorti, je conjurai mon père de ne jamais lui confier les manuscrits.

« L'impression des poésies ne fut pas longue. Tout le volume était à l'état d'épreuves, lorsqu'un jour M. de la Touche, qui était devenu poli, obséquieux même envers mon père, lui représenta la nécessité, avant de donner le bon à tirer, de collationner sur les originaux. J'étais absent, et mon père eut la faiblesse de lui laisser emporter *jusqu'au lendemain* les seules pièces qui étaient imprimées (2). Ce que je craignais, ce que j'avais prévu, arriva : les manuscrits confiés ne rentrèrent pas tous, quelques-uns furent égarés à l'imprimerie, affirmait M. de la Touche (3) ; de son côté, M. Alexandre Baudouin assurait avec raison qu'on n'avait pas eu besoin des originaux puisque la composition s'était faite sur les copies. Quant au texte des pièces, M. de la Touche a cru devoir en transposer quelques vers, changer quelques hémistiches, mais en très petit nombre, je dois le dire. Ces changements, du reste, n'étaient ni importants, ni heureux ; par exemple, dans *le Jeune Malade*, l'original porte :

Et chaque été nouveau, d'un jeune taureau blanc
La hache à ton autel fera couler le sang.

(1) M. Gabriel de Chénier, dans la préface de son édition des œuvres complètes de son grand oncle, a répété cette assertion, ajoutant que Latouche n'avait tenu aucun compte de ce renseignement, dans les éditions postérieures à celle de 1819.

(2) Il voulait dire « les manuscrits des seules pièces qui étaient imprimées ».

(3) De ce nombre fut le manuscrit de *la Jeune Captive*, qui appartient aujourd'hui au Musée Dobrée, de Nantes.

M. de la Touche a mis :

Et chaque été nouveau, *d'un taureau mugissant*

« Ce qu'il y a de très positif, c'est que les poésies publiées sont bien d'André de Chénier : j'ai tous les manuscrits, que je conserve pieusement comme étant le seul héritier du nom, et je compte bien qu'ils seront conservés de même par mon fils.

« Il reste à expliquer l'opinion de Béranger. Je crois cela facile par deux raisons : la première, c'est que Béranger, ignorant complètement la langue grecque, n'a pas pu connaître le cachet antique qui caractérise si éminemment les ouvrages d'André ; et, dès lors, les vers du jeune poète et les vers de M. de la Touche, qui, je l'avais reconnu, n'était pas non plus très familiarisé avec la langue que parlait Homère, avaient pour lui une ressemblance suffisante ; — la seconde, c'est qu'initié probablement à la pensée intime de M. de la Touche, Béranger aura vu son ami *inventer* un André Chénier dans la notice fantastique qu'il a mise aux éditions postérieures à celle de 1819. Lors de cette première édition, l'imagination de l'auteur des poésies de *la Vallée aux Loups* avait été arrêtée dans ses rêves. Bien que cette notice contînt déjà des fables dont la famille s'était plaint, elle était moins éloignée de la vérité ; mais celle notamment, qui est en tête de l'édition Charpentier, de 1841, n'est plus qu'un roman, dans lequel il se venge de la contrainte de 1819, des mensonges blessants pour la famille et dont il essuya les reproches qu'il méritait, des contes qui présentent André classant, à Saint-Lazare, en trois portefeuilles, les manuscrits, bien qu'ils fussent restés chez mon père ; qui lui font faire même une préface pour le portefeuille n° 1 ; qui le font l'ami de Chateaubriand, qu'il n'a jamais connu ; toutes ces inventions ont pu faire croire à M. Béranger que le poète André Chénier n'était venu au monde que dans le cerveau de son ami de la Touche (1).

« Enfin M. Béranger va même jusqu'à ajouter à *l'inventeur*

(1) Tout cela est exagéré et sent la rancune. Dans la bouche de Béranger, les propos qu'on lui reproche n'étaient guère qu'une boutade. Il avait beau ne pas savoir le grec, il était assez fin connaisseur pour distinguer ce qui était à Chénier de ce qui était à Latouche, et cela prouve en résumé la haute estime qu'il avait pour le talent de ce dernier. Rappellerai-je ici qu'en 1831, lorsqu'il fit sa fameuse chanson sur Chateaubriand, Béranger ne voulut pas la publier sans l'avoir soumise à Latouche, à cause « des difficultés insurmontables qu'il avait à vaincre dans ce genre ». (Voir la *Corresp. de Béranger*, t. II, p. 51.)

d'André au sujet des deux derniers ïambes écrits par le jeune poète. Ils supposent que les vers sont interrompus par le bourreau qui appelle sa victime, tandis que M. de la Touche s'est borné tout simplement à scinder le dernier ïambe écrit à Saint-Lazare, et non à la Conciergerie, et à retrancher la fin. L'édition de 1819 porte seulement : *Derniers vers de l'auteur*, et cela est vrai. Je possède ces derniers vers comme tous les autres manuscrits. Du reste, j'ai déjà donné des éclaircissements sur ces divers points dans une brochure publiée en 1844 sous le titre *De la vérité sur la famille de Chénier*. J'ai fait un travail complet sur les ouvrages de mon oncle André où j'ai exposé et mis en leur place toutes les pensées, tous les travaux qu'il a laissés en indiquant l'ordre suivi par lui-même ; ce travail réfute toutes les erreurs volontairement ou involontairement commises.

« Agréez, Monsieur, l'assurance de ma parfaite considération.

« DE CHÉNIER

« Rue Belle-Chasse, 55 (1). »

Ainsi, de l'aveu même du fils de Sauveur Chénier, il est acquis que Latouche, après avoir préparé son édition sur les copies qui lui avaient été remises, jugea *nécessaire*, contrairement à l'avis du libraire Baudouin, de collationner sur les originaux, avant de donner le bon à tirer. Cela seul démontre avec quelle conscience et quel soin il accomplit sa tâche, et cela nous explique en même temps pourquoi Gabriel de Chénier, malgré le ton rogue, discourtois et injuste sur lequel il parle du premier éditeur des poésies de son grand-oncle, trouva en somme si peu de chose à reprendre dans le travail de Latouche.

Certes je n'excuse pas les libertés que celui-ci prit avec le texte d'André Chénier. Il est clair, par exemple, que le poète du *jeune Malade* eût bondi d'indignation en voyant que son *jeune taureau blanc* était devenu sous la plume de Latouche *un taureau mugissant*. Ce changement d'adjectif ne prouve pas seulement que Latouche entendait mal la langue d'Homère,

(1) Cette lettre, que m'a communiquée M. Macqueron, l'érudit collectionneur, à qui j'avais déjà tant d'obligations, est donc de la main même du père de Gabriel de Chénier, le dernier éditeur d'André, qui ne fit que mettre en œuvre le travail de révision et de classification définitive préparé par son père. Cela était bon à savoir.

mais encore qu'il ne connaissait pas sa mythologie, puisque c'était toujours un taureau blanc qu'on immolait sur les autels d'Apollon.

Mais quel est l'écrivain qui, à cette époque, n'eût fait pis à sa place ? On lui reproche d'avoir mal classé les poésies d'André, et, s'il faut en croire le petit-fils de Sauveur, Sainte-Beuve auquel, en 1838, 40 et 41, on communiqua les manuscrits originaux, quand il fut chargé par les libraires de les compulser de nouveau pour les éditions qui furent alors successivement publiées, Sainte-Beuve aurait déclaré qu'il faudrait tout refaire et tout remettre dans un ordre nouveau. Cette déclaration ne nous surprend qu'à moitié, étant donné qu'il existe une lettre de Sainte-Beuve à Jal, en date du 24 mars 1867, où se trouvent les lignes suivantes : « Vous dites à propos de H. de Latouche qu'il a publié la meilleure édition d'André Chénier ; puisque vous alliez sur ce terrain, vous aviez à dire qu'il avait publié la première et la moins bonne édition de ce poète (1). »

Mais cette réserve n'empêcha pas Sainte-Beuve de rendre publiquement hommage au talent et au goût de Latouche, chaque fois qu'il en eut l'occasion. Et ce n'est pas Millevoye, qui le premier eut communication des manuscrits d'André chez son frère Marie-Joseph ; ce n'est pas non plus Chênedollé, qui les avait vus chez Daunou et qui, dès 1814, offrit de les éditer dans le but de rattacher un si beau génie à la cause légitimiste, ce ne sont pas ces deux charmants poètes qui eussent présenté en meilleurs termes au public l'œuvre posthume de l'auteur de *la Jeune Captive*.

La notice de Latouche, on ne saurait trop le répéter, est un petit chef-d'œuvre de style, de critique et de goût. Lui-même avait si bien conscience de son mérite, que, dans le chapitre sur les *Ouvrages inédits d'André Chénier*, paru en 1833 dans *la Vallée aux Loups*, il s'exprimait ainsi :

« Le soin qui me fut confié de cette publication sera mon meilleur titre littéraire. Je ne me croirai jamais, si j'ai apporté un dévouement presque fraternel à remplir ce devoir, étranger tout à fait au mouvement d'une école poétique dont Chénier est le régénérateur. A voir le progrès que son exemple a fait faire, j'ai senti quelquefois un grand plaisir à l'entendre louer,

(1) Lettre communiquée par M. Macqueron.

orgueilleux comme ce marguillier qui avait sonné le beau sermon d'un prince de son église (1). »

II

Latouche n'avait donc, semble-t-il, qu'à suivre tranquillement la voie qu'il avait ouverte, pour prendre la tête du mouvement romantique. Par malheur il était affligé d'un caractère des plus désagréables. Il était jaloux, hargneux, misanthrope, s'amusait à mystifier les gens qui pouvaient lui rendre service, comme la duchesse de Duras avec son roman d'*Olivier*, ou ce bon M. Sosthènes de la Rochefoucauld, à qui il soutira un jour quinze cents francs (qu'il versa d'ailleurs à la caisse des Grecs) en lui faisant accroire qu'à ce prix il renoncerait à le harceler dans le *Mercure* (2); bref il avait le tempérament de ces pamphlétaires qui, non contents de faire de l'opposition à tout le monde, s'en font à eux-mêmes, « tantôt jouant avec Anacréon, comme disait de lui Lamartine, et tantôt avec Harmodius ; tantôt avec Béranger et tantôt avec Chateaubriand, insoucieux de tout, hormis de renommée, mais incapables de dompter le monstre, c'est-à-dire la gloire (3). »

Je ne connais qu'une maison à qui il soit demeuré fidèle jusqu'au bout, qu'une famille qu'il n'ait cessé d'honorer, et de voir, quoique de loin en loin. C'est la maison de Sophie Gay, où il fréquenta dès son arrivée à Paris. J'ai trouvé dans les papiers de Mme de Girardin quelques lettres de lui à elle qui témoignent de la persistance du sentiment affectueux et comme attendri qu'il avait voué à la mère et à ses filles. Je les publie ici avec plaisir pour adoucir un peu les traits de cette figure rébarbative.

Voici donc ce qu'il écrivait à Delphine Gay, le 14 mars 1824 :

« Mademoiselle,

« Je vous remercie du gracieux présent que vous m'avez fait (4). J'aurais pu dire, au moment même où l'on m'a remis vos vers, tout ce que j'en pense ; il y avait plusieurs jours que je les possédais, et je les relisais avec enchantement dans une retraite où le prestige du monde et la complaisance des admirations disparaît.

(1) *Souvenirs et fantaisies.*
(2) E. Delécluze, *Souvenirs de soixante années*, p. 443.
(3) Lamartine, *Souvenirs et portraits*, article sur Mme Récamier, t. II, p. 275.
(4) Ses premiers *Essais poétiques*.

« Je n'ose mêler plus de louanges sincères aux flatteries qui, sans doute, vous environnent. Je ne veux pas donner à la voix d'une vieille amitié le tort de paraître froide, au milieu des compliments et des gazettes. Mais j'ai regretté, dans mes bois, de ne pouvoir vous adresser à vous-même l'hommage du plaisir que m'a fait votre livre ; car si j'ai vu se refroidir quelques empressements littéraires pour n'avoir pu me faire l'adulateur du succès, ou plutôt d'ouvrages qui ne contentaient mon mauvais goût poétiquement ni philosophiquement, je sens que l'hypocrisie que je ne puis m'imposer n'eût point fait baisser mes yeux devant votre couronne.

« Votre envoi m'a fait naître dans l'esprit (peut-être mieux que dans l'esprit) deux sentiments qu'il faut que je vous dise. J'ai été charmé de supposer qu'on pouvait, autour de vous, oublier à demi les torts qu'on aurait eus soi-même ; et votre dédicace à Gustave (1) a touché mon cœur. Imaginez que je n'ai rien su de lui que depuis peu de jours, et par un soupir de son père. J'aurais pu parler de ses jeux, demander si cet enfant qui m'aimait se souvenait encore de ma tendresse pour lui ; et l'herbe est déjà sur sa pauvre tombe. Si j'avais pu prévoir ce sort, je crois qu'avant de quitter votre village je l'aurais emporté dans mes bras. Je l'aurais volé à sa mère, je l'aurais défendu contre un mal qui ne l'eût peut-être pas frappé dans un autre pays.

« Adieu, jeune fille et courageuse poète ; vos succès ne me seront jamais étrangers ; vous êtes trop loin de l'âge où l'on peut prévoir le besoin des amis pour que je vous offre un dévouement sans réserve et sans faste, mais je le pratiquerai sans l'offrir.

« Qu'est-il arrivé d'heureux ou de malheureux dans votre famille, que je n'en aie partagé la peine ou la joie, malgré vous ?

« H. DE LATOUCHE. »

Dix ans plus tard, pour lui prouver que *ses succès ne lui étaient pas étrangers*, Latouche adressait ce petit billet, daté du 15 mai 1835, à Delphine devenue Mme Emile de Girardin :

« Madame,

« Un malade qui souffre à deux pas de chez vous, rue Saint-

(1) Fils d'Elisa Gay, comtesse O'Donnell, à qui Delphine dédia le conte charmant intitulé *la Tour du prodige*.

Georges, n° 13, et qui n'a pas même la force de se traîner jusqu'à vos pieds, pense que la lecture du *Marquis de Pontanges* calmerait toute sa souffrance. Prêtez-lui pour une nuit et un jour votre exemplaire d'auteur : celui qui contient déjà quelques coups de crayon pour les corrections légères de l'édition prochaine. Ce service de bon camarade lui rappellera Villiers (1), et un temps qu'il n'oubliera jamais.

« H. DE LATOUCHE. »

Et trois jours après, ayant reçu et lu ce livre, il écrivait de nouveau, cette fois de sa petite maison d'Aulnay :

« Madame,

« Je n'ai jamais rencontré autant d'esprit dans aucun livre que dans la première partie du vôtre ; et deux scènes plus belles, dans aucun drame, que la scène où Lionel relit à Laurence sa propre lettre, et celle où, près du lit de sa femme, il l'aime à la fois d'amour délirant et la remercie d'être morte. Peintures sublimes de vérité et de hardiesse. Je vous remercie.

« H. DE LATOUCHE. »

Enfin, en 1843, à la veille de la représentation de *Judith*, Latouche écrivait encore à Mme de Girardin :

« Entendre *Judith* lue par vous, Madame, eût été un mémorable bonheur pour l'imagination d'un solitaire, bien sevré de grâce, de poésie et de toutes les belles choses, mais permettez-moi d'avouer qu'il y a une consolation à ma disgrâce : c'est la certitude qu'en dépit de tous les obstacles j'entendrai bientôt cette tragédie au milieu des applaudissements publics.

« H. DE LATOUCHE (2). »

Tel était le paysan de la Vallée-aux-Loups, quand il se donnait la peine d'être aimable.

III

Nous avons vu ce que Lamartine disait de son impuissance à dompter le monstre. Jules Lefèvre, qui le connaissait bien, attribuait à cette impuissance, au sentiment qu'il en avait, les irrégularités et les bizarreries de son humeur. C'est bien possible. Quand on a formé des élèves comme Mme Desbordes-

(1) Villiers-sur-Orge, maison de campagne de Sophie Gay, où Latouche lut ses premiers vers.

(2) Ces quatre lettres inédites m'ont été communiquées par Mme Léonce Détroyat.

Valmore, George Sand, Louis Veuillot (1), il doit être cruel, à qui n'a pas de philosophie, de rester au-dessous de leur réputation.

George Sand, qu'il avait dirigée au début, écrivait un jour à sa fille Solange :

« Tu me disais dernièrement que tu essayerais de travailler si tu avais un Delatouche. Tu trouveras conseil et amitié partout ; et pour mon compte je te serai un *Delatouche plus bénin*, je t'en réponds (2). »

C'est dire qu'il avait la férule plutôt lourde. Il avait le croc dur aussi et, quand on l'ennuyait, il vous mordait aux jambes comme un chien.

En 1833, pendant que Renduel préparait, de concert avec Charpentier, la réimpression des œuvres d'André Chénier, Latouche, furieux d'avoir fait pour rien le voyage d'Aulnay à Paris (il habitait alors à la Vallée-aux-Loups), écrivait à l'adresse de Renduel le billet suivant :

« Il est dur de venir de la campagne pour des épreuves et de n'être pas même averti qu'on ne les aura pas. Il est dur d'être, de neuf à dix heures, dans le magasin, à attendre le pacha, dont le domicile est tout proche, et de ne trouver personne qui ose avertir sa Hautesse qu'un simple citoyen le demande. Et l'on parle des ministres difficiles à aborder. Honneur aux mœurs turques ! — Libraire d'avant la civilisation, le paysan fera six lieues demain pour l'amour des corrections poétiques ; il attendra les paperasses quai Voltaire, numéro 15 (3). »

Ce billet nous donne le ton ordinaire des lettres de Latouche, lorsqu'il était de mauvaise humeur. On juge de celles qu'il écrivait lorsqu'on l'avait offensé volontairement ou non.

En 1827, au plus fort de la campagne contre les Jésuites, car il savait prendre le vent, comme en témoignent son livre sur l'affaire Fualdès et la publication des pseudo-*Mémoires de Mme Manson*, Latouche faillit croiser le fer avec Armand Car-

(1) On lit dans l'ouvrage d'Eugène Veuillot sur son frère :

« Henri de Latouche occupait (en 1828) quai Malaquais, 19, au 2e étage au-dessus de l'étude de Germain Delavigne, un joli appartement de garçon... Le jeune clerc s'introduisit, je ne sais sous quel prétexte, chez son brillant voisin. Celui-ci remarqua le vif esprit de l'adolescent et voulut le protéger. — « Vous êtes fait pour écrire, lui dit-il un jour, travaillez ferme, je vous aiderai et vous réussirez. » De bons conseils, je parle de conseils littéraires, suivirent cette promesse. » (*Louis Veuillot*, p. 36.)

(2) Lettre du 15 septembre 1851.

(3) *Le Romantisme et l'éditeur Renduel*, p. 154.

rel, à la suite d'un article du *Globe* sur la *Correspondance de Clément XIV avec Carlo Bertinazzi*, que le « paysan » avait publiée sous le voile de l'anonyme.

Latouche avait eu l'idée de ce livre, après avoir lu telle lettre adressée par l'abbé Galiani à Mme d'Epinay, pour appeler l'attention de Marmontel sur le parti qu'un homme comme lui pourrait tirer de l'amitié ancienne de Carlin avec le pape.

« On pourrait, ce me semble, disait l'abbé, bâtir là-dessus le plus beau de tous les romans par lettres, et le plus sublime. On commencera par supposer que ces deux compagnons d'école, s'étant liés de la plus étroite amitié dans leur jeunesse, se sont promis de s'écrire au moins une fois tous les deux ans, et de se rendre compte de leur état. Ils tiennent leur parole et s'écrivent des lettres pleines d'âme, de vérité, d'effusion du cœur, sans sarcasmes, sans mauvaises plaisanteries. Ces lettres présenteraient donc le contraste singulier de deux hommes, dont l'un a toujours été malheureux, et, parce qu'il était malheureux, est devenu pape ; l'autre, toujours heureux, est resté Arlequin. Le plus plaisant serait qu'Arlequin offrirait toujours de l'argent à Ganganelli, qui serait un pauvre moine. »

Ces lignes ne tombèrent pas dans l'oreille d'un sourd, et ce que Marmontel n'avait pas fait pour des raisons que nous ne connaissons pas, Latouche se mit incontinent en devoir de le faire. Il offrit d'abord à Lefèvre-Deumier de collaborer avec lui. Mais Lefèvre voulait jouer le rôle du pape et non celui du comédien, Latouche aussi. Ils ne purent s'entendre. Latouche pensa alors à Emile Deschamps avec qui il avait fait déjà deux comédies. Mais Deschamps, ne voulut pas davantage jouer le rôle de Carlin. Ce que voyant, Latouche se résigna à jouer les deux personnages. Et, comme dit Lefèvre, « il les joua avec une sorte de candeur spirituelle, avec une sorte de bonhomie magistrale, qui ressemblent assez à l'abandon, mais peut-être laissent un peu trop percer l'auteur (1) ». S'il eût pu s'entendre avec un d'eux, le livre assurément aurait eu un caractère de vérité qu'il n'a pas.

Il ne trompa donc personne, et moins Carrel qu'aucun autre. Carrel devina la supercherie littéraire, et, sous l'initiale G qui ne pouvait le trahir, il laissa entendre, dans *le Globe* du 19 mai 1827, qu'il en connaissait l'auteur.

(1) *Célébrités d'autrefois*, article sur Henri de Latouche.

« Cette Correspondance, disait-il, que nous voudrions annoncer comme une découverte, mais que nous donnons hardiment pour une ingénieuse fiction, *quel qu'en soit l'auteur*, repose à peu près sur les données de l'abbé Galiani... A ses railleries contre l'admiration routinière des Français, peuple de tous le plus intrépide à s'ennuyer, et surtout à ses attaques irrévérencieuses contre ce jargon mesuré, espèce de psalmodie narcotique *qu'on appelle ici des vers*, on croirait qu'il a puisé ses opinions littéraires comme ses épigrammes dans les satires de M. *Delatouche* ou les brochures de M. de *Stendhal*. On ne douterait même pas qu'il n'en veuille au temps présent, s'il n'ajoutait pour nous désabuser qu'il y a à Paris beaucoup d'imbéciles qui font *très bien* les vers. »

Latouche, piqué au vif, répliqua trois jours après dans une longue lettre qui a échappé à tout le monde, sans doute parce qu'elle est signée seulement de son initiale H, et que m'a révélée naguère le petit billet suivant écrit par lui à Lefèvre-Deumier :

« Paris, 20 mai 1827.

« Il paraît que l'article du *Globe* est d'Armand Carrel ; je vais lui répondre incontinent et nous verrons.

« Amitiés.

« H. DE LATOUCHE (1). »

Effectivement *le Globe* du 22 mai publiait la réponse que voici :

« Permettez-moi, Monsieur, d'être fort en colère contre un article inséré dans votre journal, sur un livre dont je suis l'éditeur : *la Correspondance de Clément XIV et de Carlin*.

« Cette colère ne vient pas toute de ce que vous comparez les épanchements de deux cœurs naïfs à je ne sais quel plan d'un roman projeté, il y a un demi-siècle, par un abbé Galiani, « homme médiocre, chenille étrangère, emplissant nos cercles de sa nullité babillarde », si nous en croyons les auteurs des excellents Mémoires sur Naples.

« Elle ne vient même pas de ce que, me supposant l'inventeur d'une fiction épistolaire, vous me refusez impitoyablement du génie, bien que tout auteur d'une frêle brochure doive en être pourvu et affiche très avidement la prétention d'en avoir,

(1) Lettre inédite communiquée par M. Macqueron.

et que cette assertion de votre part blesse mes intérêts matériels, comme je le prouverai tout à l'heure.

« Mais cette irritation dont je parle, je la fonde, ainsi que la réclamation que je vous adresse, sur ce que, dans ce même article, contresigné d'un G, on semble dénier jusqu'à la vérité historique d'une amitié entre deux personnes de conditions si diverses : un comédien et un pape. Je défends ce point avant tout autre, car ces rapports de souvenir, de bienveillance, de fidélité jusqu'à la mort, sont attestés en mille ouvrages et placés désormais hors des atteintes de toute suspicion des critiques. On peut émettre à la rigueur quelques doutes sur l'existence de la totalité de ces lettres (je vous le dis de vous à moi). M. G. a ce droit comme un autre, puisqu'il n'a point l'avantage d'avoir pu vérifier à Rome la coïncidence des traditions sur tous les faits que cette Correspondance retrace; puisque nul descendant de la famille Ganganelli ne lui a peut-être confié, à Ravenne, avec le soin de traduire et de publier ces mêmes lettres, le secret de leur complète ou incomplète authenticité... Mais il y a une limite où s'arrête le plus utile pyrrhonisme, et on s'étonnerait ici sans raison d'un rapprochement *trop piquant* entre l'histrion et le prince, puisque ce rapprochement est fondé sur la philosophie d'un pontife. Il ne faut jamais être si étonné de la vertu.

« Quant à ce que M. G. me refuse du génie : on se dit ces choses-là à soi-même. Je me doutais bien, toutefois, qu'il y avait un peu à contester là-dessus. Le génie étant, je crois, cette puissance qui fait faire au genre humain un pas de plus dans la carrière de sa perfectibilité, j'attendais encore pour prétendre à cette gloire-là. N'ayant rien découvert jusqu'ici dans l'explication des phénomènes célestes, comme Newton et M. Azaïs; la poésie ne me devant aucun essor nouveau comme à Byron et à M. d'Arlincourt; n'ayant point illustré les arts, comme Raphaël et M. Robert-Lefèvre ; agrandi l'économie politique, comme M. de Colbert et M. de Corbière, je doutais de moi-même dans mon obscurité et ma solitude. Mais, Monsieur, je suis venu à Paris; là, j'ai vu que tous les écrivains, mes confrères, avaient cette faculté qu'on me dénie (demandez plutôt!) ; et c'est blesser un sentiment d'égalité, que je dois défendre, que me refuser ce que tout le monde possède autour de moi. Un fait, d'ailleurs, a besoin d'être autrement prouvé.

Un rédacteur de Gazette, M. Colnet, n'a-t-il pas établi quelque part que, pour prononcer en toutes choses, il fallait l'autorité des magistrats, et qu'en attendant une décision contraire, *il était beau devant la loi?* Que je n'aie donc point de génie, monsieur G. a bien raison de le croire; mais il a tort de le dire. Comment voulez-vous que j'aborde maintenant un rimeur d'Odes, un compilateur de Résumés, et la plupart de vos propres collaborateurs? Que sont, je vous prie, les trois auteurs d'un vaudeville qui m'attendent pour finir un couplet, et voudront-ils, après votre article, m'admettre aux chances de leur triomphe? Votre jugement, s'il n'était cassé, me réduirait, parmi les poètes de l'époque, à l'état d'ilote et de paria, et je vous prie, en conséquence, de me donner acte public de cette modeste réclamation. »

« H. »

« Ilote! paria! » que nenni! Jamais personne ne se serait permis d'appliquer ces gros mots à Henri de Latouche, surtout après cette lettre spirituelle où chacun recevait son sac. Dubois lui-même, qui voyait les choses s'envenimer et ne tenait pas à ferrailler plus longtemps avec H...,se contenta d'insérer sa réponse sans y ajouter le moindre commentaire. Mais cela ne faisait pas l'affaire de Latouche, qui ne demandait que plaies et bosses. Aussi ne fut-on point surpris de trouver sous sa signature, dans la *Revue de Paris* du mois d'octobre 1829, une charge à fond de train contre « les rimeurs d'Odes et les compilateurs de Résumés », dont se composait le Cénacle de *Joseph Delorme*.

IV

L'article de Latouche était intitulé : *la Camaraderie littéraire*. On a dit et répété un peu partout que le mot était de son invention. C'est une erreur. Ce mot était déjà usité au dix-huitième siècle. « La plupart des liaisons de société, la *camaraderie*, dit Chamfort, tout cela est à l'amitié ce que le sigisbéisme est à l'amour. »

Quelle mouche l'avait donc piqué? Je n'en sais rien, mais je m'en doute. Et d'abord je remarque que le numéro précédent de la *Revue de Paris* contenait sur le portrait de Victor Hugo par Achille Devéria, qui attirait alors tous les regards, un article dithyrambique se terminant ainsi : « Il est impossi-

ble de ne pas faire reposer un glorieux avenir sur cette tête de 27 ans. »

D'autre part, il n'était bruit que des rivalités de théâtre qui avaient éclaté récemment entre Alfred de Vigny et Victor Hugo au sujet des représentations d'*Othello* et d'*Hernani*. Et comme Henri de Latouche, en plus de ses instincts jaloux, avait un sens très développé de l'actualité, il s'était dit, sans doute, que le moment était venu de faire le procès du Cénacle, d'où il s'était volontairement exclu, et d'achever de mettre la discorde dans le camp d'Agramant.

Toujours est-il qu'il dit aux petits camarades leurs quatre vérités, et que dans le nombre il y en avait de fort justes.

« L'amitié, écrivait Latouche, est une des calamités de notre époque littéraire. De jour en jour elle glisse en tous lieux sa partialité plus dangereuse, et peut développer au sein de quelques hommes, réservés peut-être à de brillantes destinées, le sentiment le plus infertile qu'ils puissent cultiver : l'amour de soi.

« — Ce n'est pas nous qui profitons, comme tant d'autres, de cette *Camaraderie*, qui en somme importune ; mais le bon sens de tous ceux qui sont plus désintéressés dans la question demande à réagir de toutes parts, et le demande comme s'il s'agissait d'une amende honorable.

« — Qui trompe-t-on ? Qui donc a rayé l'épigramme de la liste de nos franchises, et la satire généreuse des tables de nos libertés ?

« — Depuis que nous sommes tous des hommes de génie, le talent devient singulièrement rare.

« — Il se sera rencontré une petite société d'apôtres qui, se disant persécutée dans les principes d'un nouveau culte, s'est enfermée en elle-même pour s'encourager, une congrégation de rimeurs bizarres est devenue un complot pour s'aduler, et quelques confidences d'écoliers qui s'essaient, une conspiration flagrante contre des illustrations consacrées. Que si vous n'étiez pas doué à un très haut degré de la faculté d'applaudir en face, d'atteindre à l'exaltation d'un enthousiasme à bout portant, nous ne vous conseillerions pas d'aborder jamais cette réunion qui s'est dit à elle-même que « le siècle lui appartient », qui s'appelle modestement un Cénacle, et trouve dans son sein ses martyrs et ses divinités. »

Naturellement, c'est Victor Hugo et Sainte-Beuve qui, dans cette philippique, reçurent les plus durs coups. Cela était d'autant plus laid qu'au mois d'août 1826, après la dispersion du Cénacle *de la Muse française*, Latouche ayant eu l'audace de demander à Victor Hugo quelques renseignements sur un rédacteur du *Drapeau blanc*, Hugo lui avait écrit que sa lettre l'étonnait fort, mais qu'il y répondait parce qu'il était autrefois *son cher Latouche* et qu'il espérait que cette réponse amènerait une réparation qu'il ne pouvait s'empêcher de désirer (1). »

« — Là donc, continuait Latouche, on s'est fait de la louange une servitude, un vasselage de tous les instants ; c'est dans la petite église ultra-romantique la prière du matin et du soir; c'est la dîme que toute lecture, confidence d'un projet, révélation d'un hémistiche auquel on travaille, a droit de lever sur les contribuables. Entre tout adepte rencontré par un autre adepte, il s'échange à toute heure un regard qui veut dire : Frère, il faut nous louer !...

« — Si l'école *nouvelle* n'avait encore inventé que Shakespeare, Schiller et Ronsard, il serait modeste d'en rester là...

« — Ceux qui ne comprennent qu'à moitié la plaisanterie de quelques *Tristes* ont admiré, ont réflété certains *rayons jaunes* du dimanche! Plus jaunes ce jour-là que pendant la semaine, n'ont-ils pas bien mérité d'être menés dans un certain *creux* de la vallée, *au fond du bois* à gauche (2)? »

On sait que la pièce de *Joseph Delorme* intitulée *les Rayons jaunes* défraya presque autant la chronique et scandalisa presque autant le camp arriéré des classiques, au printemps de 1829, que, l'année d'après, la *Ballade à la lune* d'Alfred de Musset.

Après une charge à fond contre « ces mutuelles compagnies d'assurance » où les poètes encamaradaient les musiciens, les musiciens les peintres, les peintres les sculpteurs, et se chantaient réciproquement sur la guitare, Latouche finissait ainsi :

« Nous ne voudrions pas voir le Romantisme, réforme utile pour laquelle nous avions fait les premiers vœux et que nous

(1) *Corresp. de Victor Hugo.*

(2) Allusion à la pièce de *Joseph Delorme*, intitulée *le Creux de la vallée*, et commençant ainsi :

Au fond du bois, à gauche, il est une vallée
Longue, étroite ; à l'entour, de peupliers voilée...

aimerons toujours, changer de nom en l'an de grâce 1829, et ne s'appeler plus que le *Trissotisme.* »

On comprend que Sainte-Beuve ait eu un mouvement de colère en lisant cet article sur les bords du Rhin. Mais il était trop curieux de sa nature pour ne pas se demander à la réflexion s'il n'y avait pas derrière Latouche quelque faux frère qui lui avait mis la plume à la main. Et le mot de *Trissotisme* employé par Latouche vient de me faire dresser l'oreille. Je me souviens que quelques années après, parlant de l'auteur de *Chatterton*, Sainte-Beuve dira : « Vigny n'est qu'un Trissotin gentilhomme, le comte de Trissotin (1) ». — et comme il était au courant des petites intrigues de théâtre qui troublèrent un moment l'atmosphère du Cénacle, comme il avait épousé la querelle d'Hugo, je me demande à mon tour s'il ne soupçonna pas à distance Vigny d'être pour quelque chose dans l'article de Latouche.

Dieu me garde d'accuser le premier d'avoir été ici le complice du second. Cependant, c'est un fait que Vigny fut à peu près le seul membre du Cénacle qui ait trouvé grâce devant la plume de Latouche, et qui soit demeuré envers et contre tout en correspondance avec lui. Ils s'étaient rencontrés chez Emile Deschamps, quand Vigny était encore aux Gendarmes rouges, et Latouche avait eu plaisir à se retrouver dans les premières pièces de vers du poète de *Symétha*, du *Somnambule* et *de la Prison*. Car il y avait entre eux certaines affinités poétiques, et quand on y regarde de près, on s'aperçoit que le vers de l'un a souvent presque autant de gaucherie, de préciosité, que le vers de l'autre.

Quoi qu'il en soit, je ne crois pas que jamais article de journal ou de revue ait fait plus de bruit que celui de *la Camaraderie littéraire*. Six mois après on en parlait encore et j'en trouve un écho spirituel dans un document moitié sérieux, moitié ironique paru sous forme de brochure, après les représentations d'*Hernani*, au printemps de l'année 1830. C'est une *Lettre à M. Victor Hugo, suivie d'un projet de charte romantique*, par Ch. Farcy (2). J'en extrais le passage qui concerne l'article de Latouche :

(1) *Corresp. inédite de Sainte-Beuve avec M. et Mme Juste Olivier*, publiée par Léon Séché, p. 396.

(2) Cette pièce curieuse et inconnue m'a été communiquée par M. Rondel, l'érudit collectionneur marseillais.

«... Quant à moi, me voilà enrôlé dans les *camarades*. Vive la *camaraderie!* en dépit de M. Delatouche qui feignit la tuer en la peignant d'après nature. Rien n'est plus doux que ce tendre échange de félicitations et de louanges, par lequel le dernier membre de l'association peut se persuader, à la longue, qu'il est une des célébrités de l'époque. Je veux aussi ma part de gloire; je veux, un de ces jours, faire une ballade de la même force que celle de M. Musset ; mais pour prix de mon dévouement, je prétends bien que mon portrait lithographié orne à son tour les quais et les passages; et si Devéria tarde trop à m'offrir le secours de son habile crayon, je suis capable de me lithographier moi-même.

« Adulons-nous, congratulons-nous du matin au soir; mettons-nous à genoux les uns devant les autres comme Oreste et Pylade dans la spirituelle parodie de Favart, et demandons-nous réciproquement pardon de tant de génie : cela chatouille l'âme et entretient la paix et le bonheur dont, il faut l'espérer, nous jouirons perpétuellement en famille. »

Mais qui sème le vent recueille la tempête, et le jour n'était pas éloigné où les *camarades* allaient rendre à Latouche la monnaie de sa pièce. Le plus drôle, c'est que ce fut Gustave Planche qui se chargea de cette besogne.

V

Fils d'un pharmacien qui jouissait comme chimiste d'une certaine réputation, Gustave Planche avait commencé ses études de médecine, quand il rencontra Sainte-Beuve, qui précisément venait de bifurquer pour faire du journalisme. Il suivit son exemple et entra derrière lui au *Globe*, où Dubois l'utilisa comme correcteur anglais, car il connaissait assez bien la langue de Shakespeare. Quelque temps après, en 1828, Victor Hugo, ou plutôt son éditeur, ayant eu besoin de ses services (1), Sainte-Beuve l'amena rue Notre-Dame-des-Champs, et c'est ainsi que le jeune carabin en rupture de médecine fut introduit dans le Cénacle. Il s'y fit remarquer dès le premier jour par une liberté d'allures et une crudité de langage qui scandalisèrent Pavie et les autres néophytes de la religion

(1) On avait chargé un graveur anglais qui ne connaissait pas un mot de français d'illustrer la pièce des *Odes et Ballades* intitulée *la Ronde du Sabbat*, et c'est pour lui venir en aide que Sainte-Beuve avait pensé à Gustave Planche.

nouvelle. Il entrait à toute heure chez Victor Hugo comme dans un moulin, se mêlait aux conversations les plus intimes, tapait sur le ventre à tout le monde, et, selon l'habitude des amis de la maison, appelait par leurs petits noms ceux que la jeunesse respectueuse et enthousiaste regardait comme les colonnes et le dieu du temple. Alfred de Vigny raconte qu'un soir, en sortant de chez Victor Hugo, en compagnie d'Emile Deschamps, il fut accosté par un jeune homme qui lui dit à brûle-pourpoint :

— Je vais sortir avec vous, *Alfred*, et avec *Emile*.

Et comme Emile Deschamps demandait à Vigny quel était cet ami qu'ils avaient là :

— Je ne sais pas son nom, lui répondit-il, et je ne l'ai jamais vu.

Ce qui n'empêche que, peu de jours après, Gustave Planche se présentait chez Vigny et devint très vite un de ses familiers.

Il paraît qu'à cette époque il posait au dandy et qu'il était mis avec beaucoup d'élégance. La toilette et Mlle Taglioni (1) l'occupaient plus que les beaux-arts et les belles-lettres, et j'ai lu dans les *Souvenirs* de Pavie qu'au bal de Devéria, où Musset parut costumé en jeune page de la Renaissance, Gustave Planche fit sensation en costume de sultan porté sur les épaules de Robelin et de Raffet. Cependant Vigny avait remarqué que, dans la conversation, ses jugements étaient d'un homme qui avait des lectures et de la critique, et un jour qu'il lui exprimait le regret que ses jugements fussent perdus, Gustave Planche lui répondit que, lorsqu'il tentait de les écrire, la forme ne le satisfaisait pas. Cela n'est point pour nous surprendre, car le style de Planche sent furieusement le travail de la lime. En attendant, il regardait de son œil rond, ouvert à fleur de peau, tout ce qui se passait autour de lui ; il écoutait, prenait des notes, fréquentait de préférence les ateliers des artistes comme les Devéria, Boulanger et les Johannot, et tout en étant le commensal, voire le parasite des uns et des autres, il se préparait à jouer dans la littérature le rôle ingrat qu'il remplit pendant un quart de siècle, à la satisfaction tout au moins du directeur de la *Revue des Deux*

(1) Sainte-Beuve écrivait de Worms à Victor Hugo, le 27 octobre 1829 : « Que dit Planche et s'occupe-t-il toujours de mademoiselle Taglioni ? Nous parlons de lui quelquefois. » (*Revue de Paris* du 15 décembre 1904. — *Lettres de Sainte-Beuve à Victor-Hugo*.)

Mondes. Il faut bien d'ailleurs qu'il ait su inspirer confiance aux maîtres du jour, pour que, sur la simple recommandation de Vigny, Buloz ait ouvert tout de gô sa revue à un jeune homme de vingt-trois ans qui n'avait encore à son actif qu'un *Salon* quelconque (1). Il est vrai de dire qu'il s'agissait dans la circonstance d'exécuter un homme terrible, et que plus d'un aurait reculé devant cette exécution.

Et à ce propos, qu'on me permette d'ouvrir ici une parenthèse.

On a fait à Gustave Planche une réputation de couardise qu'il ne semble pas avoir méritée. C'est plutôt à Latouche qu'on aurait pu faire ce reproche, puisqu'il négligea de relever le gant que lui avait jeté ce jeune pamphlétaire. Et je me rappelle que, quelques années plus tard, quand il était le porte-queue de George Sand, Gustave Planche n'hésita pas à croiser le fer avec Capo de Feuillide pour l'honneur de sa dame. Sa dame? est-ce bien le mot qui convient ? George Sand s'est défendue, dans une lettre à Sainte-Beuve, d'avoir été la maîtresse de Gustave Planche, et l'on sait qu'à l'encontre de Latouche il n'eut jamais de succès près des femmes. C'est donc probablement parce qu'il ne fut que son chevalier servant qu'il lâcha un jour l'auteur de *Consuelo* avec tant de désinvolture. On connaît sa boutade sur ce livre : « J'ai lu toute la première partie, ne me parlez pas de la seconde ! »

Quoi qu'il en soit, il est assez piquant de constater que Gustave Planche exécuta Latouche dans le temps même où celui-ci donnait des leçons d'écriture à George Sand.

Là-dessus je ferme la parenthèse et j'arrive à l'article de *la Haine littéraire*. Latouche n'y était désigné que par le pronom Il avec une majuscule; mais il aurait fallu être aveugle pour ne pas le reconnaître, car Gustave Planche avait multiplié à plaisir les allusions transparentes. Il débutait ainsi :

« C'est un grand malheur, et que nous devons déplorer sérieusement, qu'Il n'ait pas vécu au temps de Labruyère ou de Lesage. C'aurait été un beau chapitre de plus pour les *Caractères* ou le *Gil-Blas*...

« C'est un homme spirituel et rien de plus. Ce qui suffirait au bonheur et à la vanité d'un autre fait le tourment de toute

(1) Le *Salon* de 1831.

sa vie. Il n'a que de l'esprit, et Il essaie vainement, par tous les moyens imaginables, de se persuader qu'Il a du génie...

« Tout ce qui s'est fait en France depuis vingt ans d'éclatant et de beau, Il l'a gâté; Il s'est caché comme un ver au fond de tous les fruits qui commençaient à mûrir, pour les corrompre et les empoisonner. Dès qu'Il a entendu le rôle de la poésie de l'Empire, Il s'est associé avec empressement à ceux qui voulaient fonder la poésie nouvelle. Il a épié leurs projets, pénétré leurs intentions, guetté leurs espérances. Il s'est initié à tous les mystères de la nouvelle religion, et le jour où la religion a triomphé, Il a pris le *rôle* de Judas... »

Et comme si ce n'était pas assez clair, après avoir parlé à mots couverts de son roman de *Fragoletta* et de son édition des poésies d'André Chénier, il s'attaqua directement à la comédie que Latouche venait de faire représenter sous le titre de *la Reine d'Espagne* (1) :

« Quant à sa comédie, elle a été bien et justement sifflée depuis la première scène jusqu'à la dernière. Le public n'a pas consenti à s'introduire sous les draps d'un vieillard. Il a lu *la Cantharide* de Béranger et les satires de Pétrone, mais il n'a pas voulu voir appliquer les recettes des commères et des sages-femmes, ni suivre pendant trois heures la lutte engagée entre deux intrigants pour empêcher ou pour hâter la virilité d'un monarque imbécile. Vainement l'auteur a protesté dans ses journaux (2) contre ce qu'il appelle les vestales de l'orchestre. Il a eu beau se mettre sous la protection de Shakespare et de Molière, personne n'a voulu croire qu'il fût parent de ces Messieurs. Pour ce qu'il nomme la pudeur de sa reine, de bonne foi, je n'en souhaite pas une pareille à une maîtresse ou à ma femme. C'est tout bonnement, dans les premiers actes, une niaiserie d'Agnès,... et dans les derniers actes, un dévergondage de réticences qui feraient honte à de vieilles prostituées...

« Il faut plaindre sa haine et ne pas la lui rendre. »

On imagine aisément le retentissement qu'eut cet article. Gustave Planche y gagna du coup ses lettres de maîtrise, et les romantiques, dont il venait de venger en une fois toutes les injures, le regardèrent désormais comme leur homme-lige.

(1) Comédie en cinq actes représentée au Théâtre-Français le 5 novembre 1837.
(2) Latouche dirigeait alors *le Figaro*.

Mais, comme il était au fond très indépendant de caractère, qu'il avait conscience de sa force et une très haute idée du rôle qu'était appelée à jouer la critique dans la mêlée des opinions et dans la confusion des langues, il ne tarda pas à tromper les espérances qu'ils avaient fondées sur lui. Il commença par leur donner de sages conseils et par les mettre en garde contre eux-mêmes, leur criant qu'ils faisaient fausse route; il critiqua sévèrement les drames d'Hugo, tout en protestant qu'il demeurait son admirateur et son ami; puis, dans une lettre ouverte à lui dédiée, après avoir passé en revue les *Royautés littéraires* (1) du temps, et déclaré que, selon lui, la poésie lyrique devait se mêler plus activement qu'elle ne l'avait fait jusqu'à ce jour à la lutte des intérêts positifs et des passions publiques, il concluait de la sorte :

« Il ne faut pas saluer du nom de rois ceux qui nous dépassent de la tête, ni plier le genou devant eux. Il n'y a pas de royauté littéraire ; s'il y en avait une aujourd'hui, il faudrait en changer tous les jours. Laissons venir les hommes et les choses; laissons murmurer l'envie et l'impuissance; ne croyons pas que l'admiration exclusive amnistie à tout jamais les erreurs de l'idole. Que la discussion et l'étude n'abandonnent pas la fantaisie, si libre qu'elle soit. Alors seulement la poésie et la critique se donneront la main; ce moment n'est pas loin. »

L'erreur de Gustave Planche, qui fut plus tard celle de Brunetière, était de s'imaginer que le critique au XIXe siècle pouvait exercer le même magistère que du temps de Boileau; qu'au lieu de s'intéresser indifféremment, comme le fit Sainte-Beuve, à toutes les œuvres qui en valent la peine, quels qu'en soient le genre, le principe et la fin, il devait s'efforcer de ramener les écrivains d'imagination à l'observance des idées et des sentiments moraux, en dehors desquels il n'y a pas plus de salut devant l'art que devant l'Eglise.

L'avertissement ci-dessus étant demeuré sans effet. Gustave Planche le renouvela deux ans après dans un manifeste intitulé *les Amitiés littéraires* (2), qui dépassait en violence celui de Latouche et qui visait exclusivement Victor Hugo. Mais cette fois Olympio perdit patience et, dans un furieux froncement de

(1) *Revue des Deux Mondes* du 1er mars 1834.
(2) *Revue des Deux Mondes* du 1er septembre 1836.

sourcils, il décocha au pamphlétaire cette volée de traits qui sent déjà la forge des *Châtiments* :

Jeune homme, ce méchant fait une lâche guerre.
Ton indignation ne l'épouvante guère.
Crois-moi donc, laisse en paix, jeune homme au noble cœur,
Ce Zoïle à l'œil faux, ce malheureux moqueur.
Ton mépris ? mais c'est l'air qu'il respire. Ta haine ?
La haine est son odeur, sa sueur, son haleine.
Il sait qu'il peut souiller sans peur les noms fameux,
Et que pour qu'on le touche il est trop venimeux.
Il ne craint rien ; pareil au champignon difforme
Poussé dans une nuit au pied d'un chêne énorme,
Qui laisse les chevreaux autour de lui paissant
Essayer leur dent folle à l'arbuste innocent ;
Sachant qu'il porte en lui des vengeances trop sûres,
Tout gonflé de poison, il attend les morsures (1).

Quant à Sainte-Beuve, si l'on me demandait quelle fut son attitude au milieu de tout cela, je répondrais qu'il marqua les coups et en donna quelques-uns sournoisement et d'une main furtive, comme dans la pièce de *Joseph Delorme* intitulée *la Vallée au Loup*, où Latouche n'est désigné, au bas de la page, que par le rappel de l'article de Gustave Planche sur *la Haine littéraire*.

Après avoir juré qu'il ne remettrait jamais plus les pieds à la *Revue de Paris*, et avoir refusé à Victor Hugo et à Véron d'y rendre compte de la représentation d'*Hernani*, Sainte-Beuve y rentra le 26 juin 1830, avec un article sur Diderot. Ce qui prouve une fois de plus qu'il ne faut jurer de rien.

LÉON SÉCHÉ.

(1) Ces vers, parus dans *les Voix intérieures* ([illegible]), ne portent aucune dédicace, et je m'étais demandé bien des fois à qui ils étaient adressés. Ce n'est qu'en ces derniers temps qu'une lettre inédite de Victor Pavie à Sainte-Beuve m'a appris qu'ils visaient Gustave Planche. Victor Hugo qui, dans l'édition originale, les avait datés du mois de février 1836, les a datés plus tard, dans l'édition *ne varietur*, du 18 mai 1837.

JOURNALISTES ET GENS DE LETTRES AU XVIIIe SIÈCLE

I. — Au XVIIIe siècle, les hommes de lettres n'admettaient pas volontiers les journalistes dans leurs rangs ou, du moins, pendant un temps assez long, ils ne les considérèrent que comme de très humbles, et même de très indignes confrères.

Voici le propos que l'abbé de La Porte, dans son *Voyage au séjour des Ombres* (1), fait tenir à Desfontaines : « De mon temps il y en avait une (maison) qui, par sa célébrité, pouvait être comparée à l'ancien hôtel de Rambouillet (2). On n'y recevait que les auteurs du premier ordre ; il fallait être au moins de l'Académie ou avoir espérance d'y parvenir pour être admis dans cette illustre assemblée. Pour moi, en qualité d'auteur de feuilles périodiques, vous pensez bien qu'on ne pouvait m'y recevoir. Je n'étais ni académicien ni ne devais me flatter de le devenir jamais : le métier de journaliste en est un titre exclusif. C'est un caractère indélébile qui éloigne pour toujours de ces corps savants ceux qui en sont malheureusement revêtus. C'est qu'en effet on regarde cette profession comme la plus vile de la littérature, comme une tache originelle et un exercice de roture qui déroge à cette noblesse littéraire dont il faut pouvoir faire ses preuves pour être admis à l'Académie. »

Qu'on ne croie pas qu'il y ait de la fantaisie dans ce langage. Une foule de témoignages pourraient être cités qui montreraient dans quel décri le journalisme était alors tenu. Aux yeux de Voltaire, c'est surtout de journalistes que se compose cette « canaille de la littérature » à qui il a si souvent donné les étrivières. Rousseau, ayant appris que son ami Vernes songe à entreprendre un recueil périodique, s'emploie ardemment à l'en détourner : « J'ai du regret, lui écrit-il, de voir des hommes faits pour élever des monuments se contenter de porter

(1) La Haye, 1751.
(2) C'est, semble-t-il, de la maison de Mme de Lambert qu'il s'agit ici.

des matériaux et d'architectes se faire manœuvres. Qu'est-ce qu'un livre périodique ? Un ouvrage éphémère, sans mérite et sans utilité, dont la lecture, négligée et méprisée par les gens de lettres, ne sert qu'à donner aux femmes et aux sots de la vanité sans instruction, et dont le sort, après avoir brillé le matin sur la toilette, est de mourir le soir dans la garde-robe (1). » Pour les gazettes, Diderot n'est pas moins dur : « Tous ces papiers, dit-il, sont la pâture des ignorants, la ressource de ceux qui veulent parler et juger sans lire, le fléau et le dégoût de ceux qui travaillent (2). » Au jugement de Grimm, « on ne peut se dissimuler que cette multiplicité de feuilles périodiques ne soit la ruine des lettres (3) ». Favart, homme amène à son ordinaire et d'humeur facile, devient violent et injurieux quand il parle des journalistes : « Les auteurs de feuilles périodiques sont autant de chiens qui se tiennent sous la table de leur maître ; ils attendent qu'on leur jette des os à ronger ; ils se les disputent entre eux et, après s'en être rassasiés, ils ne sont pas encore contents ; ils font un sabbat du diable sous la table ; ils mordent les jambes de ceux qui les nourrissent (4). » Avant de se charger de rédiger la partie *Variétés* dans *le Courrier de l'Europe*, Brissot fut tourmenté par de longs scrupules ; s'il devint journaliste, ce ne fut qu'à son corps défendant : « Bayle, me disais-je, a bien été précepteur, Postel, goujat de collège, Rousseau, laquais d'une marquise ; je puis bien être gazetier. Honorons le métier, il ne me déshonorera pas (5). » Rappelons enfin les furieuses sorties de Delisle de Sales dans son *Essai sur le journalisme depuis 1735 jusqu'à 1800* (6) : le journalisme, d'après lui, doit se définir « le besoin de déraisonner réuni au besoin de nuire ». C'est « une secte anti-littéraire, secte audacieusement abjecte, dont l'existence publique est un délit et le nom une injure, qui n'existe que par le vice et ne se soutient que par le ridicule ».

Cette défaveur marquée par les auteurs de livres aux auteurs de feuilles peut au premier abord paraître surprenante ; elle s'explique pourtant aisément. — La politique étant un domaine réservé, ce fut surtout la critique des ouvrages récents

(1) Lettre à Vernes du 2 avril 1755.
(2) Dans l'*Encyclopédie*, à l'article *Hebdomadaire*.
(3) *Correspondance*, IV, 180 (février 1760).
(4) *Mémoires*, III, 257.
(5) *Mémoires*, 140.
(6) Paris, 1811.

qui défraya les premiers journaux, et la critique alors se donnait pour office plutôt de relever les défauts que de signaler les mérites ; elle prenait même volontiers le ton et l'allure de la satire ; pour les écrivains, le journaliste était un censeur souvent malin, parfois malveillant, presque toujours incommode. Comment auraient-ils été disposés à voir en lui un confrère ? Bien plutôt il devait leur paraître un concurrent, même quand il n'était pas un adversaire. Les livres, de format un peu encombrant, coûtaient assez cher et il fallait prendre quelques soins pour se les procurer ; les journaux, d'un prix moins élevé, plus maniables, allaient, pour ainsi dire, au-devant des lecteurs. N'y avait-il pas là une menace ? les gens de lettres ne devaient-ils pas sentir que *ceci tuerait cela ?* ne pouvaient-ils pas remarquer que, si le journal, en annonçant un livre avec éloges, l'aidait parfois à se vendre, aussi souvent, plus souvent peut-être, il dispensait de l'acheter ? N'était-ce pas là le sentiment de Diderot quand il disait des gazettes qu'elles étaient « la ressource de ceux qui veulent *parler et juger sans lire* » ?

Ajoutons que les citoyens de la république des lettres, qui, en tout temps, sont un peu aristocrates, l'étaient beaucoup en ce temps-là. D'origine toute fraîche, le journal, par cela seul, encourait quelque dédain ; les journalistes ne pouvaient être traités que comme des *tard venus*. Et d'ailleurs, à quelle place, à quel rang les mettre ? Il y avait une hiérarchie des genres, les uns très nobles, les autres moins ; et cette hiérarchie, presque autant que le talent, servait à classer les littérateurs. Mais la critique n'était pas encore tenue pour un genre ; à peine avait-elle un nom, et l'on ne faisait guère de différence entre l'écrivain critique et le libelliste.

Il faut, au surplus, reconnaître que les débuts du journalisme ont manqué d'éclat, et lorsqu'on parcourt nos premiers recueils périodiques, on ne trouve pas tout à fait déplacé le dédain que les lettrés eurent pour eux.

Sans doute la *Gazette*, l'ancêtre des journaux français, fondée par Théophraste Renaudot en 1631, eut toujours, comme nous disons, une certaine tenue ; elle prit dès l'abord un caractère, sinon officiel, du moins officieux ; Richelieu et Louis XIII l'encouragèrent et même, dit-on, y collaborèrent parfois ; et cela lui valut de pouvoir seule donner des informations po-

litiques. Voltaire en dit qu'elle peut fournir de « bons matériaux pour l'histoire, parce qu'on y trouve toutes les pièces authentiques que les souverains mêmes y font insérer ». C'est l'éloge de la matière ; mais, quant à la façon, il s'en tient à déclarer que cette feuille a toujours été « assez correctement écrite ». Rien qu'à voir la liste de ceux qui la dirigèrent jusque vers le milieu du XVIII[e] siècle, on n'est pas tenté de croire que Voltaire ait été trop chiche de compliments : Renaudot, de Verneuil père, de Verneuil fils, La Bruère, de Meslé ne sont assurément pas des personnages prestigieux.

Le *Journal des Savants*, en 1665, inaugura la presse scientifique et littéraire ; en 1701, le chancelier de Ponchartrain en fit une institution d'État en nommant pour le rédiger un groupe d'hommes compétents dans les diverses disciplines : ce fut un recueil utile à coup sûr, fait avec soin, avec conscience ; on ne peut refuser un mérite solide au conseiller Denis de Sallo, à l'abbé Gallois, à l'abbé de la Roque, au président Cousin, qui le dirigèrent tour à tour. N'est-il pas vrai pourtant que ces noms respectables sont fort loin d'être imposants ?

S'avisant que ces deux journaux un peu graves ne convenaient pas à tous les lecteurs, Donneau de Visé, habile faiseur, créa, en 1672, le *Mercure Galant* : c'est à la fois le prototype de nos magazines et de ce que nous appelons la petite presse. On sait comment La Bruyère le jugeait : « *Le Mercure Galant*, écrivait-il, est immédiatement au-dessous de rien. » Sévérité vraiment excessive : dans la collection du *Mercure*, les chercheurs aujourd'hui peuvent trouver à glaner. Mais, trop sévère, La Bruyère n'était pas tout à fait injuste : en fait, la feuille de Donneau de Visé est moins facile que lâchée, et plus fade que frivole.

Quelque quarante ans plus tard (1730), Desfontaines, avec l'abbé Granet, lançait *le Nouvelliste du Parnasse*. A ce journal, ce n'est pas la fadeur qu'on saurait reprocher. Auteurs et éditeurs de ce temps-là le jugeaient au contraire trop agressif et firent si bien qu'ils en obtinrent la suppression au bout de deux années. Plus piquant, plus intéressant que ses devanciers, Desfontaines n'a pourtant pas été un journaliste supérieur. Passons condamnation sur ses mœurs fangeuses, sur sa cynique vénalité ; reconnaissons qu'il ne fut pas l'affreux cuistre que Voltaire a caricaturé. Mais, sans lui refuser quelque talent,

ne lui accordons pas la maîtrise que certains, par réaction, veulent lui attribuer.

Homme aimable, homme instruit, bon écrivain, Prévost aurait pu donner quelque lustre au journalisme; et il y a en effet dans *le Pour et le Contre*, qu'il fonda en 1733, des parties qui ont du prix. Par malheur, trop peu capable de labeur suivi, trop tendre à la tentation du plaisir, Prévost ne tarda guère à bâcler sa besogne, et *le Pour et le Contre*, au lieu de devenir une revue littéraire, offrit le mélange le plus singulier des matières les plus diverses et comme un extraordinaire *pot-pourri*.

Qu'on dresse une liste de ceux qui, à la fin du XVIIe et au commencement du XVIIIe siècle, ont travaillé aux journaux de France et de Hollande : on y trouvera, quelquefois en mauvaise compagnie, des hommes doctes et laborieux : tels Basnage, Camusat, Desmazeaux, Desmolets, Faydit, La Barre de Beaumarchais, Sallengre; on n'y trouvera pas un illustre, pas un qui sorte de pair. Nous nous trompons; car c'est un Bayle qui, en 1684, fonda *les Nouvelles de la République des lettres*. Mais il ne fit œuvre de journaliste que pendant trois années à peine, trop peu de temps pour être compté comme un membre de la corporation.

A côté des journaux imprimés qui, s'ils restèrent sans gloire, n'ont pas, du moins pour la plupart, mérité le mépris, il y avait aussi des journaux manuscrits, des nouvelles à la main, des gazetins, comme l'on disait. Sur ceux qui composaient ces feuilles on a récemment écrit un livre amusant et bien informé (1). On y voit où et comment se recrutait ce personnel de nouvellistes. « C'étaient pour la plupart de pauvres hères, des déclassés, épaves de la grande ville. L'avocat Marchand nous les montre « avec des habits noirs déguenillés, des vestes rouges tannées, des bas troués, des souliers ferrés, du linge sale, et des perruques rousses ». Clercs de la basoche congédiés par le patron, officiers réformés, prêtres interdits, étudiants en quête de ressources exigées par les beaux yeux de Lisette. » A ces bohêmes se mêlaient de louches aventuriers, des laquais, des escrocs, sans compter les espions de police; il y avait même des femmes qui faisaient métier de « gazetières », telles la nommée Laboulaye, femme d'un sergent aux gardes, et les quatre sœurs Pomier, qui lièrent partie avec le nouvel-

(1) *Figaro et ses devanciers*, par F. Funk-Brentano, Paris, 1905.

liste Cabaud de Rambaud, vrai personnage de roman picaresque (1). Ce joli monde vit de médisance, de diffamation, de chantage; ils mentent à l'envi; car mentir ne leur coûte rien; mentir au contraire leur rapporte peu ou prou. Ce sont, selon le mot de Voltaire, « roquets qui jappent pour un écu ». Dès longtemps leur réputation de vénalité est établie : *la Gazette burlesque*, qui parut un moment en 1649, portait cette épigraphe : *sunt quatuor quæ nunquam dicunt satis, mare, vulva mulieris, infernus et bursa gazetarii.*

Il eût été assurément équitable de faire une distinction entre les journaux et les nouvelles à la main; mais on n'y regarda pas de si près; journalistes et nouvellistes furent trop aisément confondus; et ainsi l'opprobre de cette presse clandestine rejaillit sur les papiers publics.

II. — Et cependant ces feuilles périodiques, dont les gens de lettres faisaient fi non sans quelques raisons, elles avaient cours, imprimées ou manuscrites, et se débitaient à merveille. Ils avaient beau dire; elles comptaient d'autres clients que des caillettes et des désœuvrés. Quand, en 1721, le privilège du *Mercure Galant* fut donné à Dufresny, La Roque et Fuzelier, ils firent précéder la nouvelle série de leur journal d'un avertissement où ils disaient — non pas évidemment sans y être autorisés — que le *Mercure* « avait l'honneur d'être lu au roi ». Nous voyons des gens graves, des hommes de haute culture, tels que Mathieu Marais et le président Bouhier, prendre plaisir à la lecture du *Nouvelliste du Parnasse*. Quant aux nouvelles à la main, en dépit de tout, leur vogue allait toujours croissant. C'est en vain que le pouvoir, au temps de Louis XIV, leur avait fait une guerre acharnée; en vain qu'on avait édicté contre les nouvellistes des peines draconiennes; en vain qu'on avait fait quelques exemples terribles. En 1661, le « chef de nouvelles » Mathurin Hesnault avait dû faire amende honorable

> La torche au poing, la corde au col.....

Deux ans après, Élie Blanchard fut condamné à être fustigé publiquement, avec un écriteau devant et derrière, portant ces mots « Gazetier à la main ». Le fouet, le pilori, le bannissement, la prison, les galères, rien n'empêchait les nouvellistes

(1) Sur ce personnage, voir *Figaro et ses devanciers*, chapitre IX.

de pulluler. Il vint même un moment où le pouvoir, désespérant de ruiner leur industrie, s'avisa de chercher à la diriger. Buvat rapporte dans son *Journal* que M. le comte d'Argenson, lieutenant général de police, « manda les nouvellistes... et obligea ceux qu'il voulut bien conserver dans cet exercice de lui porter deux fois la semaine une double copie de ces sortes de nouvelles qu'ils auraient ramassées, dont un exemplaire devait lui rester, et l'autre rendu à tel nouvelliste, corrigé ou châtré, avec défense d'y rien ajouter (1) ». Hérault et de Marville, lieutenants de police après d'Argenson, continuèrent cette pratique. Si bien qu'il y eut, au XVIIIe siècle, des gazetins quasi officiels ; ce qui, du reste, n'amena pas la disparition des nouvellistes indépendants : les gazetins de contrebande ne cessèrent pas de faire concurrence aux gazetins autorisés.

Il est clair qu'il ne se fût trouvé personne, pour exercer un pareil métier, plein de traverses et de périls, s'il n'avait été lucratif. Il l'était : « Dubreuil dit, en 1728, que l'abonnement à son papier-nouvelles était de 6 livres par mois pour 4 pages in-4, et de 12 livres pour huit. C'étaient les prix moyens : 12 livres par mois font 144 livres par an, quatre ou cinq cents francs, valeur actuelle. Les nouvellistes de second ordre acceptaient des souscriptions à 3 livres par mois... Mais c'étaient des gâte-métiers. D'autre part, nous voyons des abonnements monter jusqu'à 600 livres par an, environ 2.000 francs de notre monnaie (2). » Comme, sans grande peine, l'entrepreneur d'un gazetin pouvait réunir une vingtaine de souscripteurs, que les frais, en dehors du paiement des copistes, étaient à peu près nuls, ce métier, on le voit, faisait bien vivre son homme. — Les journaux imprimés ne laissaient pas d'être, eux aussi, d'un assez bon revenu. Renaudot déclarait au cardinal Fleury (3) que la *Gazette de France* lui avait valu, pendant vingt ans, 12.000 livres de rente, toutes les années. Ce chiffre, il est vrai, baissa dans la suite; mais le directeur de la *Gazette* ne cessa pas d'avoir un émolument fort convenable. A la date du 19 février 1749, voici ce qu'écrit le duc de Luynes : « J'appris hier par M. de Verneuil qu'il a vendu ces jours-ci le privilège de la *Gazette de France;* il m'a dit que cela

(1) *Journal de la Régence*, II, 433, Paris, 1865.
(2) *Figaro et ses devanciers*, 62, 63.
(3) *Mémoires* de Luynes.

valait 8.000 livres de rente; il l'a vendu 100.000 livres à M. le président Orillon (1). » Plus brillantes encore les affaires du *Mercure* : « M. Davoust, écrit Collé en 1754, m'a assuré que, tous frais faits,... le produit net montait à 21 ou 22.000 livres ; et M. Davoust le sait bien, puisque, depuis deux ou trois ans, c'est lui qui a eu la bonté de conduire cette affaire pour la Bruère (2). » La Harpe affirme que, pendant un temps assez long, *l'Année littéraire* rapporta à Fréron plus de 20.000 livres par an (3). Au dire de Brissot, Linguet gagna au moins 100.000 francs avec ses *Annales*.

Le gouvernement, qui n'ignorait pas le succès de ces entreprises, trouva bon à un moment de les mettre au service d'un intérêt général ; et souvent un entrepreneur de feuilles ne put obtenir de privilège, sinon sous la condition qu'une certaine partie de ses bénéfices serait prélevée pour être attribuée en pensions aux gens de lettres.

Pensionnés ainsi sur les journaux, ceux-ci, de nécessité, s'aperçurent que le journalisme était une industrie prospère. Il y avait bien là de quoi faire impression sur eux. C'était une considération de nature à ne pas laisser absolument indifférente l'âme la moins mercenaire du monde. Car, après tout ou — plutôt — avant tout, il faut vivre ; et ils étaient rares ceux qui pouvaient vivre de la vente de leurs livres. Par là, insensiblement, plus d'un homme de lettres fut amené à répugner moins au métier de journaliste. Dorat ne passa jamais pour cupide ; il a plutôt la mine d'avoir été ce qu'on nomme un bourreau d'argent. Pourtant, en 1777, il prit la direction du *Journal des Dames*. Ses amis, nous dit-on, avaient voulu le détourner de cette entreprise et le blâmaient de « renoncer en quelque sorte au cothurne et au brodequin, pour s'armer du sceptre de la critique. Mais c'était de la part de cet auteur, né homme de condition, une spéculation de finance qui devait (4) ajouter 6.000 livres de rente aux 4.000 qu'il avait déjà de son patrimoine ».

Question d'argent mise à part, ne fallait-il pas d'ailleurs que, dans une époque où la propagande, la vulgarisation étaient à l'ordre du jour, les écrivains reconnussent tôt ou tard que

(1) *Id.*, IX, 338.
(2) *Journal* de Collé, I, 340.
(3) *Correspondance littéraire*, I, 340.
(4) Cité dans la *Bibliographie de la Presse*, par Hatin, p. 50.

le journal leur offrait un instrument admirablement propre à interpréter l'opinion publique et à agir puissamment sur elle? Voilà pourquoi Brissot, que nous avons vu si convaincu de l'indignité des journalistes, se décida à s'enrôler dans l'équipe du *Courrier de l'Europe :* « Je me réjouissais, dit-il, d'avoir un papier à mes ordres, qui pouvait répandre des principes dont j'étais un fervent enthousiaste. » Et ailleurs : « Je ne voyais dans les papiers publics que des canaux ouverts pour la raison et pour la liberté. »

Sans rechercher s'ils obéirent à des motifs désintéressés ou non, nous constatons que, dans la seconde moitié du siècle, beaucoup d'hommes firent du journalisme qui, naguère, l'avaient honni. « Trop de sincérité, peut-être aussi trop de roideur que j'avais dans le caractère ne me permit jamais de dissimuler l'aversion et le mépris dont j'étais plein pour les malheureux journalistes (1). » Tels étaient, vers 1756, les sentiments de Marmontel; et, en 1758, Marmontel prit la direction du *Mercure*, dont, au reste, il se tira fort bien. Avec moins de succès, Grimm fut un moment à la tête du *Journal étranger*. De qui les vers d'une épigramme intitulée : *le Journaliste?*

. . . . En littérature
Il est ce que, dans la nature,
Est un ver odieux qui vit
En se roulant sur la verdure
Du bel oranger qu'il flétrit,
Et qui souille par son ordure
La feuille dont il se nourrit.

Ces vers sont de Linguet qui, durant près de vingt ans, rédigea les *Annales*, cette feuille qui eut tant de vogue et qui fit un si beau tapage. Voltaire enfin, Voltaire, si dur pour « la canaille littéraire », ne dédaigna pas d'envoyer parfois des articles au *Journal Encyclopédique* et à la *Gazette littéraire*. Bien plus il aurait été, paraît-il, tenté, un certain jour de fonder une feuille périodique. C'est du moins ce qu'indique une note de la main de Malesherbes (2). Ce projet, Voltaire ne l'exécuta pas. N'importe : il est bien permis de dire que Voltaire fut un merveilleux journaliste.... sans journal. « Il a, dit

(1) *Mémoires*, livre IV.
(2) Mss. Français, nouv. acq. 3345, fol. 380.

M. Lanson, toutes les qualités, avec beaucoup des défauts, du journaliste : par-dessus tout, la voix qui porte, qui fixe l'attention au travers de la clameur confuse de la vie. Ce n'est pas assez de dire que Voltaire est un journaliste, il est, à lui seul, un journal, un grand journal. Il fait tout, articles sérieux, reportage, échos, variétés, calembours; il brasse et mêle tout cela dans ses petits écrits..... Toutes les fonctions de vulgarisation, de propagande, de polémique et d'information, sont rassemblées indivises entre ses mains (1). » Qu'il l'ait ou non voulu, Voltaire a, plus que personne, servi le progrès du journalisme : aux journalistes à venir il a laissé les plus excellents modèles.

Il ne faut pas oublier de remarquer que, peu à peu, par l'effet même du progrès de l'esprit public, les journaux prenaient plus de portée. Au début du siècle, on n'y trouvait guère que de la critique et, trop souvent même, du simple chamaillis littéraire. Mais, écrit Grimm en 1767, « le goût de l'instruction et de la philosophie s'est répandu, et si nous conservons notre frivolité naturelle, nous l'avons du moins portée sur des sujets sérieux et utiles ; le goût des choses insipides et frivoles a passé (2) ». Aussi vers ce temps, le domaine des journaux s'agrandit et leur horizon s'élève. Des circonstances favorables aidèrent à cette heureuse transformation : à ses débuts, la secte des économistes, comme on disait, fut assez bien vue du pouvoir et connut une assez large tolérance : « Ce qui me plaît le plus de cette nouvelle école, disait Grimm, c'est que, très protégée, elle dit tout ce qui lui plaît, qu'elle parle avec une liberté que nous ne connaissions pas, et qu'à la longue la police la cour et les magistrats s'accoutumeront à tout entendre et les auteurs à tout dire. La nation se familiarisera peu à peu avec les questions de finances, de commerce, d'agriculture, de législation et de politique (3) ». Il est de fait que *le Journal économique* (1751-1772), que *les Éphémérides du citoyen* (1765-1772) ne ressemblent plus aux feuilles de Desfontaines et de Fréron ; le ton devient plus sérieux et les visées plus hautes. Le journaliste d'autrefois va de plus en plus faire place au publiciste.

(1) *Voltaire*, par G. Lanson, p. 145, Paris, 1906.
(2) *Correspondance*, VII, 430.
(3) *Correspondance*, VIII, 373.

Il n'est pas jusqu'aux nouvelles à la main qui ne se relèvent e leur originel avilissement. Il y a encore sans doute des azetins qui se rédigent dans les mansardes, les cabarets et es tabagies ; mais il suffira de rappeler la « Paroisse », de Ime Doublet de Persan, pour montrer qu'il en est d'autres ui sortent de très bonnes maisons.

Parmi les nouvellistes on voit encore trop de gens venus 'en bas ou tombés d'en haut ; et pour n'en citer qu'un, le hevalier de Mouhy fut assurément un assez méprisable drôle. Iais il est aussi des hommes de lettres estimés, connus, ou ième célèbres, qui s'emploient à écrire des gazettes manus-rites ; Favart, Grimm, La Harpe firent cet office ; et il faut es en féliciter, nous en féliciter nous-mêmes ; car, s'ils ne eussent pas fait, combien aurions-nous perdu pour la con-aissance de leur époque ! Avec eux, le type ancien du nou-elliste tend à s'abolir ; plus honorable, c'est celui du corres-ondant littéraire qui s'y substitue.

En somme, dans les trente années comprises entre 1750 et 780, il s'est accompli un changement notable dans les jour-aux eux-mêmes et dans la situation des journalistes. A pren-re les choses dans l'ensemble, il est certain qu'à cette époque es journaux sont mieux faits qu'ils n'avaient été naguère. Tous avons sur ce point le témoignage d'un bon juge : « Il l'est arrivé aux champs, dit Sainte-Beuve (1), dans la biblio-hèque d'un agréable manoir, de rencontrer et de pouvoir épouiller à loisir plusieurs années de cette considérable et xcellente collection intitulée *l'Esprit des Journaux*, laquelle, ommencée à Liège en 1772, s'est poursuivie jusque vers 1813. e ne revenais pas de tout ce que j'y surprenais, à chaque as, d'intéressant, d'imprévu, de neuf et de vieux à la fois, 'inventé par nous-mêmes hier. Cet *Esprit des Journaux* était ne espèce de journal (disons-le sans injure) voleur et compi-ateur, qui prenait leurs bons articles aux divers journaux rançais (1)..... »

Et, les journaux étant mieux faits, les journalistes aussi taient mieux vus, mieux vus du public, mieux vus des gens e lettres parmi lesquels ils faisaient des recrues de plus en lus nombreuses. Ce revirement de l'opinion est attesté par 'élection qui, en 1771, porta l'abbé Arnaud à l'Académie fran-

(1) *Portraits contemporains*, III, 465.

çaise et par celle qui, en 1774, y fit entrer Suard. Pour faire partie de la compagnie, Arnaud et Suard n'avaient, autant dire, pas de titres à produire, sinon les articles qu'ils avaient donnés à la *Gazette de France*, au *Journal Étranger*, à la *Gazette littéraire de l'Europe*. Journalistes, c'est bien en qualité de journalistes qu'Arnaud et Suard devinrent académiciens. Peu d'années, au reste, après leur admission, le journalisme était, en séance publique de l'Académie, admis au droit de cité dans la république des lettres. Voici comment s'exprimait le duc de Nivernois à la réception de Target, le 11 mars 1785 : « Dans un temps où, le progrès des connaissances inspire à tout le monde le goût et l'émulation du savoir, mais où tout le monde n'a pas le temps ni la patience d'étudier, les journaux sont utiles, peut-être même nécessaires, et l'emploi du journaliste est digne d'être exercé par les meilleurs esprits.... Oui, le journaliste exerce une sorte de ministère public et légal ; c'est un rapporteur qui, après avoir fait le dépouillement des matériaux dont il extrait la substance, ne peut, sans prévention, rien déguiser, rien exagérer, ni rien omettre..... Celui qui, ne perdant jamais de vue ses devoirs et la dignité de son emploi, n'offre au lecteur que des analyses exactes et précises, des résultats clairs et légitimes, des conclusions judicieuses et impartiales, celui-là mérite la reconnaissance des auteurs, des lecteurs et de la république des lettres. » On voit, par ce langage, quel chemin avait été parcouru depuis le temps où Desfontaines disait que la profession de feuilliste était regardée « comme la plus vile de la littérature ». Les journalistes avaient conquis la considération ; le journalisme cessait d'être « un exercice de roture ».

MAURICE PELLISSON.

BOBBY ET BETSY

Suite [1]

« Lorsque le jour commença à éclairer la mer, je m'efforçai de me lever et de me tenir debout sur la planche ; j'y parvins finalement malgré l'état de faiblesse dans lequel m'avaient mis toutes mes souffrances et j'eus la joie d'apercevoir, à une distance de quelques lieues seulement, un navire qui paraissait se diriger vers l'endroit où j'étais. L'ayant observé pendant un certain temps, je reconnus que je ne me trompais pas et je me dis que je ne tarderais pas à pouvoir attirer l'attention de l'équipage en faisant des signaux. Au même moment, je vis le cadavre d'un homme flotter à quelques mètres de la planche. Ce naufragé, qui était soutenu sur l'eau par un appareil de sauvetage, ne s'était pas noyé, mais avait été tué par un choc, qui lui avait fait une large blessure à la tempe. Je voulus détourner les yeux pour ne pas le voir ; mais cela me fut impossible. Je me sentais comme fasciné par l'aspect de cet être inanimé et livide, auquel je me disais que je ressemblerais bientôt, si le navire qui s'approchait de moi passait sans m'apercevoir ou refusait, comme celui que j'avais rencontré la veille, de me prendre à bord pour me sauver la vie. Pendant que je me livrais à ces pensées inquiétantes, je jetai tout à coup un cri perçant ; une vague avait poussé le cadavre contre la planche, et je le voyais là, tout près, comme je vous vois, chers Messieurs, et c'était... ô lugubre, ô affreux spectacle !... c'était le corps de l'homme vénéré auquel je devais tant de bienfaits et sans lequel je n'aurais jamais été qu'un être vulgaire et infime comme les autres animaux de ma race ! Les angoisses que j'éprouvais se changèrent aussitôt en un sentiment de tendresse et de douleur, et je m'agenouillai sur la planche pour couvrir de baisers le visage du malheureux créole ; mais mon abominable destin voulut que cet acte de piété filiale fût pour moi la cause d'une nouvelle torture morale, plus cruelle encore que toutes celles qu'il m'avait infligées. Pendant

(1) Voy. *Mercure de France*, nos 340, 341.

que je prenais dans mes mains la pauvre tête livide de mon bienfaiteur et que j'approchais mes lèvres de son front, la plance chavira et fut emportée loin de moi par une lame. Pour ne pas être englouti, il me fallut me jucher sur le cadavre de celui qui m'avait élevé et faire ainsi subir une sorte de profanation à ce mort chéri, auquel je voulais témoigner ma vénération et mes regrets. La situation dans laquelle je me trouvais était, du reste, aussi affreuse à un autre point de vue. Bien que le cadavre qui me soutenait sur l'eau fût celui d'un être qui ne m'avait fait que du bien pendant sa vie, j'éprouvais une grande frayeur à me trouver en contact avec lui, parce qu'il m'a été impossible d'acquérir l'intelligence et le savoir des hommes sans m'imprégner en même temps l'esprit d'une partie de leurs préjugés. L'horreur qu'inspire la vue d'un mort n'est pas un sentiment instinctif ; elle provient de l'éducation et a certainement une origine religieuse ; mais vous avez sans doute constaté comme moi qu'elle ne disparaît pas avec la croyance au surnaturel, et en particulier à l'immortalité de l'âme. L'homme est, d'ailleurs, le seul être qui ait peur de ses semblables quand ils sont morts, et je ne me souviens pas d'avoir été effrayé, avant ma transformation, à la vue d'un cadavre de singe. Pardonnez-moi, Messieurs, cette petite digression, qui ne vous a sûrement rien appris de nouveau et qui n'a fait qu'allonger mon histoire, déjà assez longue sans cela. Je vais, pour rattraper le temps perdu, m'efforcer de la terminer aussi vite que possible, de peur de vous ennuyer. »

— Mais tu ne nous ennuies pas le moins du monde, mon cher Bobby, dis-je à notre sympathique compagnon.

— Au contraire, s'écria de son côté le Français, ton récit nous intéresse au plus haut point ; mais nous regrettons comme toi que certaines parties en soient si tristes.

« Vous savez déjà, dit Bobby après nous avoir remerciés de la part que nous prenions à ses malheurs, que j'étais à la fois effrayé et indigné d'être obligé de me servir du cadavre de mon vénéré bienfaiteur pour échapper à la mort ; ce n'était pas assez, paraît-il, de cette double torture, et je ressentis encore un chagrin d'un autre genre en songeant que l'équipage du navire qui allait peut-être me sauver ne pourrait pas consentir à prendre à bord la dépouille du malheureux créole, et que le corps de

celui que j'avais tant aimé continuerait d'être ballotté au gré des flots jusqu'au moment où il serait dévoré par les poissons. Je me dis aussi avec tristesse que la découverte grâce à laquelle notre savant bienfaiteur avait pu nous procurer, à Betsy et à moi, l'intelligence et le savoir, était sans doute à jamais perdue, parce que les comptes-rendus destinés aux sociétés scientifiques de Paris et de Londres étaient tombés au fond de la mer. J'éprouvai en outre une bien pénible perplexité lorsque le navire fut arrivé tout près de moi. Je fus en effet obligé de me demander si je devais agir vis-à-vis de l'équipage comme un singe ordinaire ou faire connaître le degré d'intelligence et d'éducation que je possédais. Comme le navire avait l'air de passer sans m'apercevoir, il me fallait prendre une prompte décision; mais ce n'était vraiment pas facile. En agissant comme un singe ordinaire, je risquais de ne pas être vu et de perdre l'occasion que j'avais de me sauver d'une mort imminente; si, au contraire, j'appelais au secours dans les deux langues que je savais, ou si je faisais seulement des signaux comme un homme, je pouvais avoir une déception comme celle de la veille; car j'avais peut-être encore affaire à des marins ignorants et superstitieux. J'hésitais donc entre les deux partis qu'il m'était possible de prendre, lorsque je remarquai, avec une joie des plus grandes, que les gens du navire m'avaient aperçu et se disposaient à me porter secours. Je compris alors que le plus prudent était de me faire passer, au moins provisoirement, pour un singe ordinaire, et, dès que le navire fut assez près de moi, j'adressai mentalement de douloureux adieux à mon bienfaiteur, que je quittais cette fois pour toujours, et je rassemblai le peu de forces qui me restaient pour grimper en me cramponnant à je ne sais quel objet qu'on m'avait tendu. Quand je fus sur le navire, toute l'énergie avec laquelle j'avais lutté contre le danger et la souffrance m'abandonna subitement, et je m'affaissai sur le pont en poussant de longs et lugubres gémissements. Mon désespoir était si grand que je faillis plusieurs fois oublier la résolution que j'avais prise de cacher mon intelligence et mon éducation. Etant habitué à manifester mon affliction comme un homme et ayant désappris la façon dont les êtres de ma race expriment leur deuil, j'eus beaucoup de peine à ne pas me trahir, et il m'est impossible de vous donner une idée du sup-

plice que j'endurai en m'efforçant de déguiser l'expression de mon chagrin. J'étais comme un acteur affligé par un grand malheur domestique et contraint de cacher ses propres larmes sur la scène pour verser convenablement celles de son personnage.

« Les marins qui m'entouraient crurent naturellement que la fatigue et la faim étaient les seules causes de mes plaintes. Un d'entre eux, celui qui m'avait aidé à monter sur le navire, me donna de la nourriture, que je n'eus pas d'abord la force de prendre, mais que je finis par consommer avec un appétit féroce. Il me porta ensuite dans l'entrepont, où il me fit une couchette assez confortable, sur laquelle il m'étendit, après m'avoir enlevé mes vêtements pour les faire sécher. Je ne tardai pas à dormir d'un profond sommeil, qui dura jusqu'au milieu de l'après-midi.

« Lorsque je me réveillai, mon maître, qui était Italien, me remonta sur le pont, où il me donna de nouveau à manger, et où je pus écouter une conversation qu'il eut en français avec quelques-uns des passagers. J'appris ainsi que nous débarquerions à Constantinople. Le voyage dura encore plusieurs jours, pendant lesquels je me remis entièrement de mes fatigues ; mais je ne pus naturellement me guérir de mon chagrin. La mort de mes chers parents adoptifs et l'absence de ma bien-aimée Betsy avaient fait un tel vide dans mon âme que, malgré le nombre assez considérable des matelots et des passagers qui se mouvaient autour de moi, je me sentais comme absolument seul sur le navire : j'étais plongé dans une si profonde tristesse que je restais du matin au soir immobile dans un coin, songeant amèrement à tout le bonheur que j'avais perdu, et je m'efforçais de retenir mes larmes jusqu'à la nuit pour ne pas les laisser voir aux marins, qu'une frayeur superstitieuse aurait pu pousser à me jeter à la mer. Je souffrais, du reste, non seulement de mes regrets et de la contrainte que j'étais obligé de m'imposer, mais aussi de l'inquiétude que j'éprouvais touchant mon sort futur. J'étais donc loin d'être un objet d'amusement pour les marins et les passagers, et ils finirent bientôt par ne plus s'occuper de moi, à l'exception de mon sauveteur, qui m'apportait régulièrement ma nourriture et me descendait chaque soir dans l'entrepont, mais ne me faisait jamais la moindre caresse.

Lorsque nous arrivâmes à Constantinople, le marin italien m'emporta à terre en même temps que les quelques nippes qu'il possédait. Nous entrâmes dans une mauvaise auberge tenue par des gens de son pays, et il s'attabla dans ce lieu, qui était assez malpropre, avec d'autres marins de différentes nationalités et un certain nombre de femmes tout à fait sans gêne. Je vis là une foule de choses dont le spectacle était encore plus instructif que la lecture du *Guide à Cythère*, et qui me firent penser que certains hommes étaient, à quelques points de vue, très inférieurs aux singes. Le marin italien se fit servir un repas, auquel je pris part, au grand amusement des donzelles, qui me jouèrent toutes sortes de vilains tours et me semblèrent tenir concernant ma personne les propos les plus éhontés. Quand il eut fini de manger, il déclara en français à un marin du Havre qu'il allait me vendre ; puis, m'ayant pris de nouveau sur son bras, il me porta chez un autre Italien, qui était propriétaire d'une ménagerie et qui m'acheta à un prix si bas que j'eus alors une piètre idée de ma valeur. Après m'avoir livré à son compatriote, le marin s'éloigna sans me regarder, et mon nouveau maître m'attacha devant sa ménagerie, où il comptait que ma présence attirerait le public. Mais il n'en fut rien ; car j'étais trop triste pour être amusant. Voyant que je ne faisais ni gambades ni grimaces de nature à mettre les badauds en bonne humeur, il essaya pendant plusieurs jours de m'apprendre des tours en me donnant de petits coups de cravache qui me rendirent encore plus maussade et plus inerte. Après avoir usé plusieurs fois sans succès du moyen qu'il croyait devoir employer pour me dégourdir, il finit par entrer dans une grande colère et par me frapper à bras raccourci ; mais il n'obtint de moi que des gémissements et des cris de douleur et prit, en désespoir de cause, le parti de m'enfermer dans une cage à côté de celles où étaient ses fauves. Je subissais depuis plus de deux jours cette affreuse captivité, lorsque j'entendis un soir mon tyran s'entretenir en mauvais français avec un clown employé dans un cirque qui était installé tout près de la ménagerie. Ce désopilant personnage, qui s'appelait Harry et était votre compatriote, cher monsieur William, avait une physionomie respirant la franchise et la bonté, et je me dis que je serais certainement plus heureux avec lui qu'avec l'Ita-

lien. Au cours de sa conversation avec mon maître, il dit que le cirque partirait le surlendemain matin pour Athènes, d'où il se rendrait en Italie et en France. L'idée me vint alors de m'évader pendant la nuit et de me réfugier dans le cirque pour m'en aller avec le clown, qui consentirait sûrement à m'emmener s'il m'entendait parler comme un homme. En examinant le projet que je venais de concevoir, je trouvai que je ne pouvais rien perdre à le réaliser et que je pouvais seulement y gagner. Je résolus donc fermement de le mettre à exécution. Quand la nuit fut venue et que tout fut endormi, j'ouvris sans bruit la porte de ma prison en passant le bras à travers les barreaux, je me glissai entre les cages des fauves et les toiles qui servaient de clôture, et, ayant trouvé une issue, je sortis de la ménagerie et me dirigeai vers le cirque. J'y entrai sans difficulté ; mais il s'agissait de ne pas me laisser surprendre par une personne autre que le clown, en qui j'avais mis ma confiance et mon espoir. Je pris donc la résolution de rester caché jusqu'au jour dans quelque endroit élevé d'où je pusse tout voir sans être vu.

« Je ne tardai pas à trouver l'observatoire dont j'avais besoin, et je m'y juchai dans une position si commode que je finis par m'y endormir. Quand je me réveillai le lendemain matin, j'éprouvai une vive émotion en me voyant en cet endroit et en songeant à mon évasion et à la tentative que j'allais faire. Les gens du cirque commencèrent à pénétrer dans l'arène, où je les vis s'entretenir les uns avec les autres ou s'occuper des préparatifs du départ. Au bout de quelque temps, je vis enfin apparaître le clown, et je sentis mon cœur battre violemment. J'étais, en effet, très ému, et mon entreprise, qui m'avait paru si avantageuse quand je l'avais projetée, me semblait extrêmement dangereuse au moment où j'allais l'exécuter; mais comme j'avais brûlé mes vaisseaux, il m'était impossible de reculer, et mon destin m'obligeait maintenant à réaliser, fût-ce malgré moi, le projet que j'avais conçu volontairement. Le temps pressait d'ailleurs, et l'Italien était sans doute en train de me chercher. Il me fallait donc profiter du premier moment où le clown se trouverait éloigné des autres personnes du cirque pour m'élancer vers lui et le décider à se rendre immédiatement avec moi dans un endroit où je pourrais lui parler en secret. Pendant que je faisais cette

réflexion, il se mit à exécuter des pirouettes et vint s'étendre sur le dos tout près du poteau au-dessus duquel j'étais perché. Je ne fis qu'un bond, et je lui tombai sur la poitrine. Il fut suffoqué et fit une horrible grimace. Sans lui laisser le temps de prononcer une parole, je m'agenouillai sur lui, et approchant ma bouche de son oreille : « Je suis le singe parlant, lui dis-je tout bas en anglais ; je viens faire ta fortune ; allons vite causer dans ta loge ! » Il fut tellement abasourdi qu'il resta d'abord comme pétrifié ; mais il se remit bien vite, et, comprenant toute la valeur que pouvait avoir pour lui un singe comme moi, il éprouva une joie si grande qu'on eût dit qu'il devenait fou. Il me prit dans ses bras, se releva d'un seul mouvement de tout son corps, traversa le cirque comme une flèche en criant : « Ah !... oh !... ah !... oh !... ah !... oh !... » et se précipita avec moi dans sa loge, dont il ferma aussitôt la porte à clef. M'ayant placé sur la table, il tomba à genoux devant moi et me dit d'une voie émue :

« — Parle, ô singe merveilleux, parle, je t'écoute !

« Je lui racontai en peu de mots les principaux événements de ma vie et je lui appris que je m'étais évadé de la ménagerie parce que j'y étais malheureux, et que je m'étais réfugié auprès de lui parce qu'il m'avait inspiré de la confiance; je lui déclarai ensuite que, s'il consentait à m'emmener dans les pays où il irait exercer son art et à m'aider à retrouver ma chère guenon, il pourrait amasser une fortune considérable en me montrant au public. Mon affliction était, en effet, tellement profonde depuis que j'étais séparé de Betsy que j'étais décidé à me soumettre à tout afin de la retrouver. Quand j'eus cessé de parler, le clown, qui avait à peu près repris son calme habituel, manifesta sa joie en me faisant toutes sortes de caresses. Il me dit qu'il avait d'abord été affolé par l'étonnement, mais qu'il comprenait maintenant que son bonheur était aussi réel qu'extraordinaire. Il ajouta qu'il me traiterait toujours comme un ami et m'aiderait, fût-ce au péril de sa vie, à rejoindre la compagne que j'avais perdue. Je lui répondis que, vu les sentiments qu'il exprimait à mon égard, je serais heureux d'employer mes capacités à lui procurer la richesse, et que je lui garderais une reconnaissance éternelle de tout ce qu'il ferait pour m'aider à retrouver Betsy. Il me déclara de son côté que, s'il n'avait pas été pauvre, il m'aurait pro-

tégé et assisté sans me faire voir au public pour de l'argent.

« — Mon indigence seule, s'écria-t-il, m'empêche de t'épargner le désagrément de jouer comme moi le rôle de pitre ; mais dès que nous serons riches, mon ami, nous vivrons tous deux comme des princes, et si nous retrouvons celle que tu aimes, nous ferons d'elle une princesse !

« Je demandai à mon nouveau maître s'il comptait partir le lendemain avec le cirque ou renoncer à son engagement pour donner avec moi des représentations à Constantinople.

« — Je pense, me dit-il, que je ferai bien de quitter le cirque et de voyager dès à présent seul avec toi. Nous serons de cette façon plus libres tous les deux, et tout l'argent que nous gagnerons sera à nous. Je te présenterai d'abord ici à la haute société, c'est-à-dire aux pachas et aux diplomates, et, dès que nous aurons gagné une somme suffisante, ce qui n'exigera pas beaucoup de temps, nous ferons des démarches pour connaître le lieu où se trouve ton amie et nous nous dirigerons de ce côté-là. Ayant quelques économies, je puis me séparer immédiatement du propriétaire du cirque en payant un léger dédit, et je vais aller tout de suite lui faire part de ma résolution.

« Je répondis à mon ami que son plan me paraissait très sage, et il me quitta pour aller donner sa démission au maître du cirque. Lorsqu'il revint, il me dit qu'il allait m'emmener dans un endroit où nous déjeunerions et me demanda de m'abstenir provisoirement de montrer mon savoir aux gens qui s'occuperaient de moi.

« Après avoir pris notre repas, nous entrâmes chez un tailleur auquel le clown commanda pour lui et pour moi des costumes simples, mais coquets, et nous nous rendîmes ensuite dans une maison où il loua un modeste logement. Le tailleur nous ayant apporté nos habits le surlendemain, nous allâmes ce jour-là chez un pacha qui donnait une fête au corps diplomatique, et je m'entretins en français et en anglais avec ce personnage et ses invités. Ils me firent de si riches cadeaux que nous pûmes, mon ami et moi, prendre le soir même la résolution d'aller à Paris, où nous étions sûrs d'acquérir en quelques semaines une somme énorme et d'obtenir tous les renseignements nécessaires concernant le nom et la destination du grand bateau à vapeur qui avait emporté loin de moi ma chère

compagne. Nous passâmes toutefois, avant de partir, une journée entière à faire des recherches pour savoir si le navire n'était pas venu à Constantinople. Ayant reconnu que nous ne trouverions dans cette ville aucune indication de nature à nous mettre sur les traces de Betsy, nous nous rendîmes le jour suivant au chemin de fer, où je pus, malgré ma qualité de singe, prendre place dans le même wagon que mon ami, grâce à une autorisation spéciale qui m'avait été procurée par le pacha.

« Il faisait un temps magnifique, et Harry, qui se voyait déjà riche comme un nabab, était rayonnant de joie; la façon dont les choses marchaient depuis le moment où je m'étais évadé de la ménagerie m'ayant un peu réconcilié avec mon destin, j'étais de mon côté aussi gai que je pouvais l'être après tant de malheurs si grands et si récents. Le voyage fut donc assez agréable jusque dans les environs de Vienne, et j'oubliai momentanément mes chagrins pour contempler avec intérêt les pays que nous traversions et pour m'entretenir avec mon ami de toutes les belles choses que j'avais l'intention de faire après avoir retrouvé ma chère guenon. Mais le sort, qui s'est toujours plu, comme je vous l'ai déjà dit, chers Messieurs, à ne me donner un peu de bonheur que pour me l'arracher aussitôt après de la façon la plus cruelle, devait me frapper encore d'un coup terrible, qui allait briser soudain tout mon espoir et me plonger dans un nouvel abîme de douleur.

« Le train dans lequel nous voyagions marchait à toute vitesse vers la capitale de l'Autriche, où nous allions bientôt arriver. J'étais assis près d'une portière du wagon, vis-à-vis de mon ami. La nuit tombait et j'éprouvais le besoin de dormir; j'avais donc cessé petit à petit de parler au clown et je venais de constater qu'il commençait aussi à s'assoupir, lorsque j'entendis tout à coup un effroyable vacarme, beaucoup plus fort que le bruit fait ordinairement par un train en marche. On eût dit que vingt milliers de cymbales et de chaudrons s'entrechoquaient et se brisaient autour de moi. Je ressentis au même moment une épouvantable secousse et je vis, ô horrible et douloureux spectacle! une énorme masse de fer ou de bois pénétrer du dehors dans la paroi du compartiment en face de laquelle j'étais assis et broyer la tête de mon compagnon, dont le corps fut violemment projeté de mon côté et

tomba avec moi sur la voie par une large fente qui venait de se produire dans le plancher du wagon. J'éprouvai une indicible frayeur, parce que je croyais que j'allais être assommé ou mis en pièces. J'en fus heureusement quitte pour la peur ; mais je fus à moitié étouffé par le cadavre du pauvre clown, qui, étant tombé sur moi, m'écrasa presque de son poids, mais me servit d'abri et m'empêcha d'être tué moi-même. Au vacarme, au bouleversement et aux cris d'épouvante causés par l'accident qui était arrivé à notre train succédèrent bientôt une immobilité complète et un morne silence, troublé seulement par les gémissements des blessés. Je pus alors essayer de sortir de dessous le cadavre de mon malheureux ami ; mais je n'y parvins qu'après avoir fait des efforts inouïs. Etant données la petitesse et la légèreté de mon corps, je pensai ensuite qu'il me serait facile de me faufiler entre les débris des wagons pour échapper à tout nouveau danger ; mais il y avait un tel enchevêtrement de morceaux de bois et de métal qu'il m'aurait été impossible de le traverser entièrement sans risquer d'être écrasé. Je fus donc bientôt obligé de m'arrêter et de rester blotti entre deux fragments de planche, en attendant le moment où l'on viendrait à mon secours. Au bout de quelque temps, j'entendis un bruit de pas et de voix qui se rapprochait de plus en plus, et je ne tardai pas à être tiré de la position périlleuse dans laquelle je me trouvais par des ouvriers terrassiers parlant entre eux dans un idiome très dur qui devait être un patois allemand de la région traversée par le chemin de fer. Dès que je fus hors de danger, je me demandai quelle attitude je devais prendre vis-à-vis de mes sauveteurs. Si mon compagnon n'avait été que blessé et qu'il se fût agi de demander pour lui l'assistance des gens qui m'avaient secouru, je n'aurais pas hésité à me servir des moyens d'action que me procure le savoir ; mais mon ami était mort, et les ouvriers à qui j'avais affaire ne comprenaient certainement pas les langues que je savais et paraissaient, à tous les points de vue, incapables de mettre un terme à mes malheurs ; je crus donc plus sage de ne pas me montrer tel que je suis, et je me bornai à indiquer par mes regards et mes gémissements l'endroit où était le corps de mon pauvre ami, qui avait, hélas ! trouvé la mort en allant chercher la fortune, dont j'aurais été si heureux de le gratifier. Lorsque le cadavre du

malheureux clown fut retiré de dessous les débris des wagons, deux ouvriers le transportèrent à quelque distance du lieu de la catastrophe et le déposèrent près de la voie à côté de plusieurs autres cadavres. J'avais suivi tristement le corps de mon ami et je voulais rester auprès de lui ; mais un des terrassiers me saisit et m'emporta dans une maisonnette en bois qui était située au bord du chemin de fer. Après m'avoir donné du pain et de l'eau, il m'enferma dans la maisonnette et retourna à l'endroit où s'était produit l'accident. Dès que je me trouvai seul, je me sentis tellement accablé par le chagrin et le désespoir que je me mis à pousser des hurlements comme si j'avais été à l'état sauvage, à crier d'une voix éplorée que mon bonheur était à jamais détruit et à maudire l'horrible destinée qui me torturait depuis le jour où j'avais perdu ma mère dans la forêt de Ceylan. Comme il faisait absolument noir à l'endroit où j'étais enfermé, il me sembla tout à coup que je regardais au fond de moi-même comme dans un profond et sombre abîme qu'aucun rayon de soleil ne pourrait plus jamais éclairer. Mon système nerveux, habituellement impressionnable, était extrêmement surexcité en ce moment-là par la frayeur que j'avais ressentie lors de l'accident et par la douleur et l'inquiétude que j'éprouvais en songeant aux conséquences immédiates de cet événement et aux malheurs qui m'attendaient encore; aussi mes idées ne tardèrent-elles pas à se transformer en véritables hallucinations et je vis successivement éclore et disparaître devant moi dans la nuit les images souriantes ou effroyables des êtres et des choses qui avaient occupé jusqu'alors une place dans ma vie et dans ma pensée et qui, après avoir causé ma joie ou ma souffrance, me remplissaient maintenant de regret ou d'horreur. Ne pouvant plonger mes regards dans l'ombre sans apercevoir ces visions, je fermai les yeux pour échapper à leur obsession ; mais elles continuèrent d'émerger devant moi de l'obscurité les unes après les autres comme des fantômes tristes ou affreux sortant tour à tour et sans repos de leurs ténèbres pour apparaître dans la nuit de mon âme. Je revoyais ainsi les grands arbres de la forêt natale et le cadavre sanglant de la pauvre guenon qui m'a donné le jour et qui a été tuée sous mes yeux lorsque j'étais petit ; la cage étroite où j'étais enfermé avec les autres singes de Ceylan pendant mon pénible voyage à la Réunion ; la table sur la-

quelle j'ai souffert avec Betsy pour acquérir l'intelligence et le savoir des hommes; les hauts palmiers se berçant au-dessus de la vallée; la terrasse et l'habitation de mes parents adoptifs, où je me croyais si malheureux et où j'ai cependant goûté tant de bonheur; les jeunes créoles jouant avec moi sur le navire qui nous transportait en France; le grand bateau à vapeur qui m'a enlevé ma chère Betsy peut-être pour toujours; le corps inaminé de mon pauvre bienfaiteur lugubrement ballotté par les flots; le train nous emportant, le clown et moi, vers Paris, où nous étions si joyeux de nous rendre; Betsy, ma bien-aimée Betsy, que j'allais retrouver, que je retrouvais, que je pressais dans mes bras avec ivresse, et la tête du malheureux Harry broyée en face de moi dans le wagon dont l'écrasement venait de détruire si affreusement mon nouvel espoir et mon futur bonheur.

« Oui, chers Messieurs, tous ces souvenirs, toutes ces images, qui étaient si nettes et si animées qu'elles ressemblaient à des choses et à des êtres réels, apparaissaient sans repos devant moi, que mes yeux fussent ouverts ou fermés, et plus je les voyais, plus je sentais s'aviver mes regrets, ma souffrance et mon effroi. Cet horrible cauchemar, que j'endurais tout éveillé, m'obséda pendant plusieurs heures, qui me parurent longues comme l'éternité; mais vers le matin, je finis par succomber à la fatigue et je ne gardai plus dans mon sommeil qu'un souvenir confus des visions qui venaient de me torturer.

« Lorsqu'il fit jour, l'ouvrier terrassier vint me prendre et m'emporta à une station du chemin de fer, située à peu de distance du lieu où le clown avait trouvé la mort, et quand nous passâmes en cet endroit, je constatai qu'on avait enlevé les cadavres, ainsi que les débris des wagons détruits par l'accident. Je n'eus donc pas la triste satisfaction de revoir la dépouille de mon malheureux ami. Dès que nous fûmes arrivés à la station, mon nouveau maître monta avec moi dans un compartiment de troisième classe et me cacha sous ses vêtements. Le train qui nous transportait s'arrêta bientôt à Vienne, et l'ouvrier se rendit dans plusieurs maisons élégantes de cette ville, où je compris qu'il cherchait à me vendre. Cette constatation me causa une certaine joie; car je me dis que j'allais peut-être avoir la chance de tomber dans les mains d'une

ersonne capable de m'aider à retrouver Betsy. Le terrassier arvint à me vendre à un ancien officier âgé d'une cinquanaine d'années, qui souffrait de différentes infirmités et était oujours maussade. Ce personnage habitait seul un petit appartement assez convenablement meublé, d'où il sortait très arement, parce que l'état de sa santé ne lui permettait guère le marcher. Il passait la plus grande partie de son temps à ire et à regarder de vieux sabres et ne recevait jamais de isites. Il m'avait sans doute acheté pour avoir un semblant de ompagnie ; mais comme ma tristesse était aussi intense que a mauvaise humeur, ma présence ne contribua pas à le renre plus gai. Je restai près d'un mois sans voir aucune autre ersonne que lui et une vieille femme sourde, qui venait haque jour s'occuper de son ménage. Comprenant que ce ouveau maître ne pourrait pas me faire retrouver ma chère Betsy, j'avais depuis longtemps pris la résolution de m'échapper de chez lui à la première occasion, lorsque je le vis un our préparer ses malles comme s'il allait entreprendre un ong voyage. Ce fait me rendit un peu de l'espoir que j'avais erdu, et j'attendis avec curiosité et impatience ce qui allait rriver. Le lendemain matin, le vieil officier fit enlever les nalles de son logement et, me prenant sur son bras, me desendit dans la rue, où il me fit monter dans une voiture, qui ous transporta à une gare de chemin de fer. Mon maître y rit des billets pour lui et pour moi et me confia à des gens ui m'enfermèrent seul dans un des compartiments d'un wagon à animaux, où il y avait une trentaine de chiens. Après n voyage de près d'une journée, pendant lequel il me fallut ouffrir terriblement de la soif et entendre continuellement les boiements de mes bruyants voisins, nous atteignîmes une tation où l'ancien militaire vint me délivrer et me reprit sur on bras pour sortir de la gare. La ville dans laquelle nous enions d'arriver était encore en Autriche ; mais elle était ituée sur le bord de la mer, et l'on y parlait italien. Nous tions, en effet, à Trieste. Mon maître s'installa dans un petit ppartement dont les fenêtres donnaient sur le port et y vécut e la même façon qu'à Vienne.

« Aussi ne tardai-je pas à concevoir de nouveau l'idée de me auver de chez lui pour chercher ailleurs le moyen de retrouer ma bien aimée guenon. J'étais naturellement enchaîné ;

mais vous savez par expérience, chers Messieurs, que ce n'é-tait pas là un obstacle pour moi. Je pouvais donc m'en aller n'importe à quel moment et je n'avais qu'à choisir celui qui me paraîtrait le plus favorable. Avant de quitter ce maître chez qui j'aurais fini par mourir de chagrin et d'ennui, j'eus soin de me demander de quel côté je devais me diriger. Je pensai que le meilleur moyen de retrouver Betsy était de ga-gner la France ou l'Angleterre. Comme je parle les langues de ces deux pays, je me disais que je réussirais certainement à m'y créer une situation beaucoup meilleure que toutes celles dans lesquelles je m'étais trouvé depuis le naufrage et que je pourrais bientôt faire publier des articles ou des annonces dans les journaux de Paris et de Londres pour attirer l'attention de Betsy ou des personnes qui la connaîtraient. Je résolus pour cette raison de m'enfuir du côté du port et d'essayer de grim-per sur un navire français ou anglais. Je risquais, au point de vue matériel, d'être plus malheureux que je ne l'avais été chez l'ancien militaire ; mais j'étais sûr de ne pas m'ennuyer davantage, et j'avais les plus grandes chances d'être transpor-té un jour ou l'autre en France ou en Angleterre. Bref, j'au-rais été un sot et un lâche en ne jouant pas mon va-tout pour retrouver la chère guenon, dont l'absence me causait un si profond chagrin, ou pour mener du moins une existence plus agréable que celle à laquelle j'étais condamné chez le vieil of-ficier. Je profitai donc un soir d'un moment où mon maître s'était assoupi dans son fauteuil pour me détacher et m'esqui-ver par la fenêtre ; mais, quand je fus hors de la maison, je courus tout à coup un danger auquel je ne m'attendais pas. Je n'avais pas songé aux chiens, et je ne pus qu'à grand'peine échapper à la poursuite d'une douzaine de ces animaux, qui s'étaient élancés sur mes traces en aboyant comme des force-nés. Le vacarme que faisaient ces grossiers quadrupèdes faillit m'obliger à remonter chez le vieil officier ; mais je parvins fi-nalement à gagner le quai et je me faufilai entre des caisses et des tonneaux dans un endroit où les maudits chiens ne pou-vaient pas me poursuivre. Ils aboyèrent encore pendant quel-que temps et s'en allèrent les uns après les autres en grognant. Je passai une grande partie de la nuit dans ma cachette, et lorsqu'il commença à faire jour, je sortis la tête avec précau-tion. Ne voyant personne dans le voisinage, je montai sur u

tonneau et de là sur un candélabre, du haut duquel j'examinai les navires mouillés dans le port. J'eus la chance d'apercevoir à peu de distance un grand navire anglais, vers lequel je me dirigeai en prenant toutes sortes de précautions pour n'être vu de personne avant d'avoir atteint mon but. Le navire étant tout près du quai, je pus sauter sans difficulté sur un de ses cordages et de là sur le pont. Je cherchai ensuite à m'approcher de la cabine du capitaine. Je passai d'abord à côté de deux ou trois marins qui ne me virent pas ; mais il fit bientôt tout à fait jour, et avant d'avoir atteint la cabine où je voulais essayer d'entrer, je fus aperçu par un matelot, qui s'élança vers moi. Je me laissai prendre sans résistance, parce que j'étais bien résolu à ne pas retourner à terre, et pendant que mon nouveau propriétaire, très content de m'avoir trouvé, m'examinait en proférant en anglais de joyeux jurons, je le contemplai très attentivement pour tâcher de lire mon futur destin dans ses yeux. Sa physionomie indiquait un caractère jovial et doux, et je me dis que j'aurais pu tomber plus mal. Je considérai cependant que, vu sa situation de simple matelot, il ne pourrait probablement pas m'aider à retrouver Betsy, mais je me dis que, s'il m'emmenait en Angleterre, il m'aurait déjà rendu un très grand service, et que je verrais ensuite si je devais me montrer à lui tel que j'étais, pour faire sa fortune comme j'avais voulu faire celle du clown Harry et pour tenter avec son aide de rejoindre l'amie que je regrettais et que je regrette, hélas ! encore en ce moment-ci. Après m'avoir regardé pendant quelques minutes en souriant, le marin anglais se mit à me caresser pour me montrer que je n'étais pas dans les mains d'un ennemi et dissiper ainsi la crainte qu'il croyait m'inspirer. Je me conduisis, de mon côté, de façon à lui prouver que je n'étais pas du tout effrayé, mais au contraire fort heureux d'être placé sous sa protection. Il me donna ensuite à manger et appela deux ou trois de ses camarades, qui vinrent me contempler et me firent aussi des caresses. Je leur témoignai autant d'amabilité qu'au nouveau maître que le sort venait de me donner, et je me félicitai d'avoir trouvé tant d'amis en si peu de temps. Il me semblait alors que le destin faisait briller devant mes yeux un arc-en-ciel en signe de réconciliation.

« J'entendis bientôt mon maître déclarer aux autres marins

qu'il avait l'intention de me garder jusqu'à son arrivée à Southampton, où il me donnerait à sa fiancée. Ce renseignement me procura une très agréable émotion et inspira à mon triste cœur un espoir inaccoutumé. Le lendemain, le navire à bord duquel je m'étais réfugié partit pour l'Italie, d'où il devait retourner en Angleterre en faisant escale à Cadix.

« Pendant la première partie de la traversée, je recommençai à montrer un peu de gaieté, ce qui ne m'était pas arrivé depuis longtemps. Le chagrin que me causaient l'absence de ma bien aimée Betsy et la mort de mes parents adoptifs ne s'était certes pas calmé, mais il avait cessé, sous l'influence du temps et des circonstances, de se manifester extérieurement, et je le gardais au fond de mon âme comme un sentiment tout à fait intime, qui concernait, non pas le présent, mais le passé. Je regrettais aussi le pauvre Harry; mais, comme je n'avais été que quelques jours avec lui, l'affliction que m'avait inspirée sa mort tragique s'était apaisée petit à petit, et j'avais du reste reporté la sympathie que j'éprouvais pour lui sur le marin anglais dont j'étais devenu le compagnon. J'envisageais en outre l'avenir d'une façon très favorable, et j'avais trop d'espoir pour ne pas éprouver un peu de joie en dépit de tous mes regrets. J'étais donc d'assez bonne humeur, et j'écoutais avec un réel plaisir, qui changeait mon chagrin en une douce mélancolie, une romance anglaise que mon nouvel ami fredonnait à tout moment. C'était une de ces chansons populaires composées pour les cœurs simples par des poètes simples eux-mêmes et exempts de prétention : elle exprimait naïvement les regrets d'un amant séparé de sa bien-aimée, et le marin se plaisait à la chanter parce qu'elle répondait aux sentiments que lui inspirait le souvenir de sa fiancée. J'éprouvais également du plaisir à l'entendre et à la répéter mentalement, parce qu'elle était l'expression du plus vif désir de mon cœur.

« Vous sourirez peut-être, chers Messieurs, en apprenant que le refrain de cette romance était ainsi conçu :

Vous quitter, c'est mourir ! Vous revoir, c'est renaître !
Hélas ! hélas ! que ne puis-je être,
Charmant objet de mes amours,
Près de vous, dans vos bras, toujours ! »

— Mais, dis-je à Bobby, ce dernier vers est précisément celui que tu as récité pendant la nuit en rêvant.

— Oui, cher monsieur William, répondit le singe, et je l'ai aussi récité avec intention pendant la journée, en jouant le rôle de la belle inconnue.

— Et tu m'as, repris-je, sérieusement intrigué à ce moment-là.

— Mais vous voyez bien, dit alors mon ami le Français, que tout s'explique maintenant de la façon la plus simple !

— Espérons, m'écriai-je, que tout finira aussi de la façon la plus heureuse, et que, si Bobby raconte de nouveau son histoire dans quelques années, la partie de sa vie qui commencera à la fin de celle dont il nous fait actuellement le récit ne sera pas remplie, comme cette première période de son existence, d'une série d'afflictions à peine interrompue par quelques instants de joie.

Et levant de nouveau nos verres, nous bûmes, mon ami et moi, au bonheur futur de notre merveilleux et infortuné compagnon.

Après nous avoir remercié des souhaits que nous faisions pour lui, le pauvre Bobby continua de nous conter ses aventures.

« J'étais donc, nous dit-il, d'assez bonne humeur depuis notre départ de Trieste ; mais je ne devais pas tarder à être replongé dans le désespoir. Quand nous fûmes en vue de la Sicile, mon maître et un de ses camarades se blessèrent pendant une manœuvre, et l'on fut obligé de les débarquer à Messine pour les transporter à l'hôpital, où on me laissa avec eux. Le malheur qui arrivait aux deux marins m'inspira de la compassion ; mais, comme il ne paraissait pas devoir m'empêcher d'aller en Angleterre, je n'éprouvai aucune crainte au sujet de mon propre sort. Je continuai donc de voir l'avenir sous un jour favorable, en songeant que mes deux compagnons quitteraient Messine dès qu'ils seraient rétablis et s'embarqueraient avec moi pour leur pays sur un autre navire ; mais mon maître, dont la blessure était très grave, fut obligé de se soumettre à une opération et mourut le surlendemain de son entrée à l'hôpital. L'autre marin, dont je devins naturelement la propriété à partir de ce moment-là, avait reçu une blessure qui ne mettait pas ses jours en danger, et, si la mort de son camarade me causa un certain chagrin, elle ne put pas du moins diminuer l'espoir que je nourrissais d'aller prochai-

nement en Angleterre ; mais mon mauvais destin me joua encore un abominable tour, qui me fit croire un instant que je laisserais mes os à Messine. Mon nouveau maître, qui savait, comme le précédent, que je ne cherchais jamais à m'enfuir, n'avait pas jugé utile de m'attacher, et je pouvais circuler librement dans la salle où on le soignait. Ayant un jour profité d'un moment où il sommeillait, je commis, par curiosité, l'imprudence de faire une petite promenade dans les autres parties de l'hôpital. Comme j'étais déjà connu d'un grand nombre de personnes de l'établissement, je pensais n'avoir rien à craindre; mais, après avoir fureté de différents côtés sans éprouver aucun désagrément, j'eus le malheur de pénétrer dans une salle d'anatomie, où j'aperçus des animaux empaillés et des tables sur lesquelles étaient étendus des cadavres dont on avait commencé la dissection. Me trouvant seul dans cet endroit, qui me rappelait le lieu où j'avais été transformé par mon père adoptif, je me mis à examiner avec intérêt tous les objets qui s'offraient à mes yeux ; mais la porte par où j'étais entré s'ouvrit tout à coup, et je vis s'avancer vers moi cinq ou six étudiants. Leur vue me causa une vive inquiétude, parce que je compris le danger qu'il y avait pour moi à me trouver avec eux dans un pareil endroit. Tout ce que j'avais entendu dire des vivisections me revint à la mémoire, et je pensai avec angoisse que j'étais à la merci de ces jeunes gens. La nature de leurs études les rendait en effet indifférents à la douleur des hommes et des autres animaux, et ils pouvaient concevoir l'idée de joindre l'agréable à l'utile en s'amusant à faire des expériences sur mon corps. Ma frayeur n'était, hélas ! que trop fondée, et, aussitôt que les étudiants m'eurent aperçu, ils cherchèrent à s'emparer de moi. Je voulus m'enfuir hors de la salle; mais un d'entre eux se plaça devant la porte, et, comme il n'y avait aucun objet élevé sur lequel je pusse grimper, je ne tardai pas à être pris. Après m'avoir examiné et palpé pendant quelque temps, les étudiants parurent délibérer sur la façon dont ils devaient se servir de moi. Les expressions scientifiques étant à peu près pareilles dans toutes les langues européennes, je crus comprendre qu'ils avaient l'intention de procéder à l'ablation de mes reins. L'opération à laquelle ils allaient se livrer étant souvent mortelle et causant dans tous les cas de grandes souffrances, je fus saisi

d'une horrible épouvante, qui augmenta encore lorsque deux des étudiants me déshabillèrent et m'étendirent sur une table, et qu'un troisième s'approcha de moi, un scalpel à la main, et se mit à me faire une entaille dans la peau. Vous vous dites sans doute, chers Messieurs, qu'il m'était bien aisé de faire cesser immédiatement le supplice auquel j'étais livré, et je me disais aussi en ce moment-là qu'il me suffirait de parler pour échapper à la torture qu'on commençait de m'infliger. Je me disposais donc à adresser en français la parole aux étudiants; mais il me vint à l'esprit que, si je leur faisais connaître mon intelligence et mon éducation, ils me garderaient comme curiosité scientifique et m'empêcheraient ainsi d'aller en Angleterre et de retrouver ma chère guenon. Cette idée me causa un effroi encore plus vif que celui auquel j'étais déjà en proie, et, l'amour de Betsy l'emportant dans mon être sur la peur de la douleur physique, je résolus de ne pas parler aux étudiants et d'essayer de les apitoyer d'une autre façon; mais j'eus beau pousser les cris les plus déchirants et donner par mes regards et mes mouvements les signes de la plus affreuse souffrance; mon bourreau continua de m'enfoncer son scalpel dans la chair, et je ne sais ce qui serait arrivé si un des médecins de l'hôpital, qui savait que j'appartenais au marin, n'était entré à ce moment-là dans la salle et n'avait donné aux étudiants l'ordre de me lâcher. Je venais donc d'échapper à la plus horrible torture; mais mon supplice n'était pas encore terminé; car l'étudiant qui m'avait entamé la peau crut devoir réparer le mal qu'il m'avait fait et me soumit à un pansement presque aussi douloureux que le commencement d'opération dont je venais d'être victime. L'épouvante que j'avais eue au moment du danger m'avait absolument troublé l'esprit, et lorsqu'on me rhabilla, j'étais encore tout bouleversé. Cela me fit oublier que que j'étais un singe ordinaire aux yeux des personnes qui m'entouraient, et je poussai en anglais une plainte qui n'attira heureusement l'attention d'aucun des étudiants. Quelques jours après cette abominable aventure, qui me fit prendre la résolution d'être plus prudent à l'avenir, le marin, dont la blessure était guérie, s'embarqua avec moi sur un navire allemand qui se rendait à Naples et devait aller ensuite à Douvres. Lorsque j'arrivai ici, il y a de cela environ deux mois, je ressentais comme aujourd'hui le morne chagrin dont je souffre depuis

que j'ai perdu mes chers parents adoptifs et que je suis séparé de ma bien-aimée guenon ; mais je continuais de garder au fond de mon cœur cette douleur intime, que je ne pouvais alors confier à personne. Mon humeur ne dépendait donc, pour ainsi dire, que de la tournure prise par les choses du moment et de l'influence qu'elles pouvaient avoir sur ma destinée future. J'étais, par conséquent, dans une bonne disposition d'esprit, et j'attendais avec confiance le jour où nous devions quitter Naples pour nous rendre directement en Angleterre ; mais ce que je considérais comme certain ne se réalisa pas et j'endurai encore un bien cruel supplice avant d'avoir, cher monsieur William, le bonheur de trouver un maître comme vous. »

— Oh ! ne dis pas un maître, m'écriai-je en serrant affectueusement la main de Bobby, je veux que tu dises un ami.

— Ou plutôt deux amis, fit à son tour le Français.

— Ou même trois amis, si vous le permettez, Messieurs, dit de son côté John, en nous regardant alternativement, mon ami, le singe et moi.

— Eh oui, parbleu, tu as maintenant trois amis, déclarai-je à Bobby, qui continua ensuite son récit.

« Nous étions, nous dit-il, depuis deux ou trois jours dans le port de Naples, et je croyais ne jamais voir cette ville que du pont de notre navire ; mais, un matin, mon maître et un marin allemand eurent, dans la langue de ce dernier, une conversation que je ne pus naturellement comprendre et au cours de laquelle ils ne cessèrent de me regarder. J'étais en train de me creuser la tête pour deviner ce qu'ils pouvaient dire de moi, lorsque le marin allemand me prit tout à coup sur son bras et m'emporta à terre, où il se rendait avec quelques autres matelots de même nationalité. Comme j'avais déjà été vendu plusieurs fois, j'éprouvai une certaine inquiétude et j'indiquai par des regards et des gémissements que je préférais rester à bord ; mais j'eus beau me plaindre et essayer de me délivrer, il me fallut me laisser emmener. Pendant que nous pénétrions dans la ville, je me disais que tout l'espoir que j'avais de retrouver Betsy serait de nouveau détruit si je restais à Naples au lieu d'aller en Angleterre. Mes craintes avaient toutefois un caractère très vague, parce qu'elles n'étaient basées sur aucune indication positive, et lorsque je me fus arrêté dans

cinq ou six auberges avec les marins, qui se livrèrent à de nombreuses libations, je me sentis tout à fait rassuré et je fus persuadé que mon maître, retenu à bord par son service, m'avait tout simplement confié à son camarade pour me faire faire une petite promenade à terre. Il n'y eut plus de doute pour moi à ce sujet lorsque je constatai, au bout d'une heure ou deux, que nous retournions du côté du port. Mais je poussai tout à coup un cri de douleur et de rage en voyant que le marin qui me portait s'éloignait de ses compagnons et se disposait à entrer avec moi dans la boutique d'un marchand d'animaux, où il avait certainement l'intention de me vendre. Ah ! quel coup terrible je recevais encore, chers Messieurs ! Le voyage en Angleterre, Betsy que j'allais chercher et qui allait être à jamais à moi, tout ce bonheur futur dont je rêvais avec tant de confiance s'évanouissait, hélas ! comme tous mes bonheurs passés, au moment où je croyais le saisir. Oui, tout était de nouveau perdu, perdu peut-être pour toujours ! Ah ! comment vous dépeindre mon chagrin et mon désespoir ! Pour prévenir le malheur qui me menaçait, j'eus l'idée de me jeter au cou du marin allemand, de lui parler et de le conjurer de me laisser retourner sur le navire, en lui promettant de faire sa fortune en même temps que celle du marin anglais qui l'avait chargé de me vendre ; mais je me rappelai qu'il ne savait pas les langues que je connais, et, comme sa physionomie et ses manières ne m'inspiraient pas de confiance, je me dis en outre que, si je lui faisais comprendre la valeur que je pouvais avoir pour lui, il ne voudrait pas partager sa bonne fortune avec le marin anglais et me vendrait à Naples à un prix quelconque au lieu de me reporter à bord du navire. Je me sentis alors tellement exaspéré par la cruauté avec laquelle le destin me torturait de nouveau que, loin de montrer la sagesse dont j'aurais dû faire preuve dans un pareil danger, je cédai à un mouvement de colère et de révolte qui me fit perdre complètement la tête. Je conçus l'idée de m'échapper des mains du marin allemand, de retourner le plus vite possible sur le navire et d'agir avec le marin anglais comme avec le clown; mais, lorsque l'Allemand vit que je cherchais à m'enfuir, il me tint plus solidement qu'auparavant, et comme je lui égratignais le visage pour lui faire lâcher prise, il me serra le cou avec une de ses mains, comme s'il voulait m'étrangler,

et me donna de l'autre cinq ou six horions qui faillirent me briser les os. Voyant que tous les efforts que je pourrais faire pour conjurer le nouveau malheur dont j'allais être victime seraient absolument stériles, j'éprouvai soudain un grand abattement moral et je renonçai à lutter contre mon abominable destinée. Le marin entra donc dans la boutique du marchand d'animaux, et, étant parvenu à s'entendre avec lui en faisant des signes et en prononçant deux ou trois mots dans un jargon mélangé sans doute d'allemand et d'italien, me vendit pour une somme assez modique et rejoignit ses camarades, qui l'attendaient dans la rue. Aussitôt après m'avoir acheté, le marchand m'enferma dans une cage dont j'essayai en vain de briser le cadenas pour m'évader et dans laquelle je serais peut-être encore, cher monsieur William, si vous n'étiez venu me délivrer. Je ne vous dirai pas toutes les souffrances que j'ai endurées dans cette nouvelle prison, qui était pour moi comme une tombe, où j'étais enterré vivant et où l'ennui, le chagrin, la rage et le désespoir me rongeaient sans cesse le cœur.

« En songeant au temps que j'ai passé dans la cage d'où vous m'avez retiré, mon cher maître, je pourrais vraiment comparer mon sort à celui de Napoléon Ier ; car j'ai, soyez-en sûr, autant souffert pendant ces quelques semaines que l'homme de Sainte-Hélène pendant les sept années qu'il a passées sur son rocher. Il n'avait en effet perdu que la liberté et le trône, tandis que j'avais perdu la liberté et Betsy, et mon chagrin était certainement plus cuisant que le sien.

« Mon récit n'étant déjà que trop long, je ne m'étendrai pas sur cette dernière partie de mes aventures, qui a été aussi triste que les précédentes, mais qui a du moins abouti à un des plus heureux événements de ma vie. Je terminerai donc ma lamentable histoire en vous déclarant qu'il m'est impossible de vous dire combien ma joie a été grande au moment où vous avez rempli vis-à-vis de moi, cher monsieur William, le rôle de rédempteur. Je ne saurais non plus vous donner une idée de la reconnaissance que j'éprouve envers vous depuis que vous m'avez sauvé ; car je ne doute plus maintenant que mon salut ne soit définitif, grâce à la bonté dont vous avez fait preuve envers moi jusqu'à présent et à celle que vous avez bien voulu promettre de me témoigner encore. »

— En agissant vis-à-vis de toi comme je le fais et comme je compte le faire aussi à l'avenir, répondis-je à Bobby, je remplis simplement un devoir que toute autre personne se trouvant dans ma situation serait comme moi heureuse de remplir. Tu es un être tellement merveilleux que je ne mérite en aucune façon d'être loué de l'intérêt que je te porte, et que je serais blâmable si j'envisageais ton sort futur avec indifférence. Ne me remercie donc pas du service que j'ai pu te rendre et dis-moi ce que tu souhaites que je fasse encore pour toi, afin que je m'empresse de me conformer à ton désir.

— Cher monsieur William, dit alors Bobby, d'une voix tremblante d'émotion, vous avez déjà tant fait pour moi en m'accordant votre amitié et en me rendant la liberté, le bien-être et l'espoir d'un heureux avenir que je ne devrais pas me permettre de vous demander rien de plus ; mais la haute idée que j'ai de votre générosité m'inspire encore la hardiesse de vous adresser les deux prières auxquelles j'ai fait allusion au commencement de mon récit. Outre le vif désir que j'éprouve d'être toujours digne des sentiments sympathiques que vous me témoignez, mon cœur forme deux souhaits, que vous pouvez, comme je vous l'ai déjà dit, m'aider à réaliser, et dont l'accomplissement me causerait encore plus de joie que je n'ai enduré de souffrance.

— Il y a longtemps, mon cher et malheureux ami, répondis-je au singe, que j'ai deviné l'objet de ton premier souhait. Tu désires que je t'aide à retrouver ta compagne.

— Oh ! oui, me dit-il, c'est là le premier de mes vœux !

— Eh bien, repris-je, il me sera facile de l'exaucer. Je suis en train de faire le tour du monde ; tu le feras avec moi, et en nous donnant un peu de peine, nous retrouverons certainement ton amie.

— Oh ! merci, mon cher bienfaiteur, s'écria Bobby en se jetant à mon cou et en me faisant mille caresses.

— Et ton second souhait, quel est-il ? lui demandai-je ensuite. Désirerais-tu vraiment retourner à Ceylan, comme tu nous l'as donné à entendre en nous racontant tes aventures ?

— Oui, en réalité, mon second souhait, c'est de retourner dans mon pays natal avec Betsy, lorsque j'aurai eu, grâce à vous, le bonheur de la retrouver, et je vous conjure, au nom

de ce que vous avez de plus sacré, de m'aider aussi à réaliser ce vœu.

— De tout mon cœur, Bobby ; mais ton désir m'étonne ; car tu m'as déclaré toi-même qu'il te serait impossible de vivre de nouveau de ton ancienne vie, et je crains bien que le séjour de Ceylan...

— Oh! il ne s'agit pas de moi seul, s'écria notre étonnant compagnon; ce n'est pas pour reprendre mon existence de singe sauvage que je souhaite de retourner dans mon île natale avec ma bien aimée guenon. Je voudrais aller habiter de nouveau à Ceylan, non pas pour y vivre dans les forêts, mais pour y faire souche de quadrumanes civilisés et aussi pour y fonder avec votre aide un établissement où l'on procéderait sur une grande échelle à la transformation de la race simienne.

— Oh ! bravo, Bobby, répondis-je en entendant le noble animal exprimer un vœu aussi louable.

— Par ma foi, déclara de son côté mon ami le Français, voilà une belle et grande idée !

— C'est une bonne pensée, dit à son tour John, et je vous félicite, monsieur le singe, de n'avoir pas oublié votre famille, comme le font en général les hommes que la fortune a fait subitement passer d'un état modeste à une situation élevée.

— Mais, demandai-je à Bobby, es-tu sûr que ton second vœu soit réalisable? Ne nous as-tu pas dit que le mémoire dans lequel étaient exposés les moyens employés pour vous transformer, ta compagne et toi, était tombé au fond de la mer, et que le secret du savant créole était, par conséquent, perdu?

— Hélas ! oui, cher monsieur William, ce secret est perdu depuis le jour où j'ai eu la douleur de voir mourir mes infortunés parents adoptifs; mais qui sait si l'on ne pourra pas le retrouver! Quand on a inventé la poudre en Europe, elle avait déjà été inventée par les Chinois.

— En effet, dis-je au singe, il ne faut désespérer de rien.

— C'est précisément pour cette raison, ajouta Bobby, que j'ai conçu l'idée de cet établissement, auquel seraient attachés des savants européens chargés de faire les travaux nécessaires pour retrouver le procédé par lequel j'ai été transformé et pour l'appliquer à tous les singes de Ceylan, puis à ceux des autres pays. Ces savants auraient dans mon île natale un

vaste champ d'études et d'expériences et feraient en particulier des observations sur mes enfants et sur leurs descendants, et, lorsque nous serions morts, Betsy et moi, ils procéderaient à l'autopsie de nos corps pour rechercher les traces des opérations auxquelles nous avons été soumis par notre père adoptif. Nous pourrions aussi remplir pendant notre vie un rôle des plus utiles, en servant d'interprètes entre les savants humains et les singes encore sauvages de Ceylan, dont nous n'avons pas oublié entièrement le langage rudimentaire. On ferait donc, dans l'établissement que je rêve de fonder, ce que l'on a jusqu'à présent négligé de faire en Europe et ailleurs, et je suis convaincu que l'on obtiendrait de grands résultats; car la race simienne est, permettez-moi de le dire moi-même, aussi intelligente, ou, si vous le préférez, aussi capable de devenir intelligente que la race humaine, et dès qu'elle aura fait le premier pas dans la voie de la civilisation, elle fera certainement les autres. Cette transformation demandera, je le reconnais, un temps très long; mais l'éducation de l'humanité a bien demandé des milliers d'années, et elle est encore loin d'être achevée, quelque belle qu'elle soit déjà à certains points de vue. Nous n'assisterons pas nous-mêmes à l'apogée de la race simienne; mais nos descendants plus ou moins lointains jouiront de ce spectacle, et il n'y aura plus alors de différence entre les hommes et les singes, qui se feront peut-être quelquefois la guerre les uns aux autres, mais échangeront en temps de paix leurs produits industriels et intellectuels et se rendront ainsi des services réciproques. Il arrivera même avec le temps que les singes qui se rapprochent le plus de l'homme et les hommes qui sont le plus près du singe pourront contracter entre eux des mariages, et, de cette façon, l'on obtiendra petit à petit la fusion de la race humaine et de la race simienne, qui ne formaient autrefois qu'une seule et même famille, dont une partie a réussi à s'élever au-dessus de l'autre, grâce à certaines circonstances dont cette dernière n'a pas pu bénéficier. Pour que l'immense progrès auquel je fais allusion devienne possible, il faut avant tout retrouver le secret du créole; car ma transformation et celle de ma compagne ne sont que deux exceptions, intéressantes et instructives, il est vrai, mais non suffisantes. Qui sait, en effet, si les enfants qui naîtront un jour de mon union avec Betsy ne seront

pas des singes absolument semblables, au point de vue intellectuel, à mes frères de Ceylan? Et, du reste, le savant de la Réunion ayant pu nous transformer, ma compagne et moi, je commettrais un crime envers les êtres de ma race en n'essayant pas de les élever tous au rang où je suis parvenu moi-même. J'aspire donc, non pas par orgueil, mais par amour fraternel, au rôle de rédempteur de la famille simienne, que mon père adoptif aurait rempli, si la mort ne l'en avait pas empêché. Je sais, hélas! par expérience que le savoir est une cause de souffrance; mais, comme je vous l'ai déjà déclaré, je pense qu'il est, malgré cela, préférable à l'ignorance. C'est pourquoi je voudrais m'efforcer de le procurer à tous les êtres de ma race, dussent-ils se montrer ingrats envers moi, comme les hommes l'ont souvent été envers les réformateurs qui ont amélioré leur sort. J'espère, d'ailleurs, que tous les singes qui seront un jour civilisés ne seront pas aussi malheureux que je l'ai été jusqu'au moment où vous m'avez accordé votre appui, cher monsieur William, et que la transformation à laquelle ils seront soumis à leur tour augmentera leurs joies plus que leurs peines. Tous les singes présents et futurs vous seront donc, comme moi, à jamais reconnaissants de m'avoir aidé à retrouver la compagne que je regrette et à fonder à Ceylan l'établissement dont j'ai conçu l'idée.

Lorsque Bobby eut prononcé ces paroles, je le félicitai encore une fois des sentiments généreux qu'il avait exprimés et je lui déclarai de nouveau d'une façon solennelle que je ferais tous mes efforts pour le mettre en état de retrouver Betsy et de faire à Ceylan une entreprise en vue de la transformation générale de la race simienne. Je lui dis en outre que j'écrirais dès le lendemain à la Réunion, et qu'il joindrait une lettre à la mienne.

— J'espère, ajoutai-je, que le prêtre pourra nous envoyer des renseignements qui nous aideront à retrouver ton amie; mais nous ne les attendrons pas ici, et nous partirons après-demain pour Marseille, où nous pourrons recueillir aussi des indications utiles et insérer dans les journaux des articles de nature à attirer l'attention de Betsy et des personnes qui savent où elle est. Selon le résultat que nous obtiendrons à Marseille, nous nous dirigerons vers l'intérieur de l'Europe ou bien du côté de l'Amérique, de l'Afrique ou de l'Asie.

Pendant que je lui faisais part de ces résolutions, Bobby manifesta la joie la plus vive, et, lorsque j'eus fini de parler, il se jeta de nouveau à mon cou en m'exprimant encore plusieurs fois sa reconnaissance. Le long récit qu'il venait d'achever lui ayant causé beaucoup de fatigue et d'émotion, je lui conseillai de faire une petite collation et d'aller ensuite prendre un peu de repos sur le canapé du salon en attendant l'heure du dîner. Il me répondit qu'il lui serait impossible de dormir; mais il accepta un ou deux petits gâteaux, ainsi qu'un verre de liqueur. Quand il se fut suffisamment réconforté, il me demanda s'il y avait encore dans mon aventure avec la belle inconnue quelque chose d'inintelligible pour moi.

— Non, je ne crois pas, lui répondis-je.

— Ni moi non plus, déclara le Français. Tu nous as expliqué de la façon la plus simple et la plus complète tous les problèmes que nous n'avons pas pu résoudre nous-mêmes.

— Et les lettres, chers Messieurs? s'écria Bobby en souriant et en nous regardant de ses petits yeux malins. Vous oubliez les lettres.

— Ah! oui, dis-je, tu ne nous as pas encore fait savoir comment ma deuxième lettre à la belle inconnue a pu rester plus longtemps que la première dans cette maison, alors que l'une et l'autre y sont toujours restées.

— Je n'ai pas dit, cher monsieur William, que la deuxième y était restée plus longtemps que la première; j'ai dit qu'elle y était restée davantage, en d'autres termes, qu'elle était plus dans la maison, tandis que l'autre y était moins. En effet, aussitôt après avoir pris votre première lettre, je suis allé la cacher dans la bouche d'une des cariatides de la fenêtre, où vous n'avez pas songé à la chercher et d'où je l'ai retirée pendant la nuit pour quelques minutes, afin de pouvoir la lire avant de vous répondre. J'ai au contraire laissé votre seconde lettre dans le salon, où elle est restée tout l'après-midi. La première lettre était donc dans une des parties extérieures de la maison, tandis que la seconde était dans une des parties intérieures, et j'ai eu, par conséquent, raison de vous écrire que la seconde était plus restée dans la maison que la première, bien qu'elle y fût restée moins longtemps.

— C'est vrai, dis-je à Bobby, mais je n'avais pas songé à cela. Je ne m'étonne plus maintenant que nous n'ayons retrouvé

la première lettre ni dans le salon ni dans la rue. Mais il y a encore dans l'histoire de la belle inconnue un autre mystère que tu vas sans doute m'expliquer aussi.

— Lequel, cher maître?

— La... mais non, j'y suis, m'écriai-je tout à coup en éclatant de rire; oui, j'y suis, cette forme flottante que j'ai vue, ce matin, disparaître par la porte du salon donnant dans le vestibule, ah! ah! oui, cette forme flottante que j'ai prise pour une traîne de robe, une écharpe, un ruban, que sais-je? eh bien, c'était... ah! ah!... c'était...

— Qu'était-ce, cher monsieur William?

— C'était ta...

— Ah! oui, je comprends, c'était ma queue!

— Eh! oui, parbleu, c'était ta queue!

— Ah! ah! sa queue! s'écria le Français, partant à son tour d'un grand éclat de rire. C'était sa queue, mon ami, et vous avez pris cela pour une traîne!... pour la traîne de la belle inconnue!.... Ah! ah! elle est bien bonne, cette partie de votre aventure.

— Ah! monsieur William, monsieur William, balbutia ensuite John, qui n'en pouvait plus, permettez-moi aussi de rire de la queue de la belle in.... ah! ah! qu'est-ce que je dis? de la traîne de la belle dame!

Le singe ne partagea pas tout de suite notre hilarité, parce qu'il avait, depuis ses malheurs, perdu l'habitude de rire, et que son appendice caudal n'était pas un élément aussi comique pour lui que pour nous; mais, en nous voyant si gais, il ne tarda pas à se dérider et à oublier son chagrin pour rire avec nous de l'illusion causée à mes sens par la partie de son être dont le corps humain n'offre plus l'équivalent. Et nous continuâmes pendant quelque temps de nous égayer tous les quatre de ce côté plaisant de l'histoire de la mystérieuse enchanteresse.

Lorsque nous eûmes cessé de rire, je proposai au Français de faire avec moi une petite promenade au bord de la mer. Bobby me regarda alors d'un air suppliant, sans oser toutefois me dire ce qu'il désirait. Je devinai qu'il avait envie de sortir avec nous.

— Tu voudrais nous accompagner, lui demandai-je?

— Oh! oui, mon cher maître, me répondit-il, il y a si long-

temps que je suis enfermé, et j'ai un si grand besoin de mouvement, bien que je ne sois plus aussi singe qu'autrefois ! Cela m'a fait du bien de parler, de m'épancher, cela me fera aussi du bien de me remuer. Je me sens, du reste, beaucoup moins triste depuis que vous m'avez rendu l'espoir en me promettant votre appui, et je veux m'efforcer d'être gai pour ne pas vous paraître ennuyeux. Emmenez-moi donc à la promenade, si ma compagnie ne vous est pas désagréable ; cela me distraira et me rendra peut-être ma bonne humeur.

— Je ne demande pas mieux que de l'emmener, répondis-je à Bobby, mais pourras-tu marcher longtemps sans te fatiguer ?

— Oh ! oui, monsieur William, vous verrez !

— Alors partons, dis-je au singe ; mais John viendra avec nous, et, quand tu te sentiras lassé, il te portera.

— Oh ! ce ne sera pas nécessaire, me répondit-il avec assurance.

Nous sortîmes donc tous les quatre, au grand ébahissement de plusieurs habitants de la maison, qui se trouvaient dans le jardin et dont l'étonnement fut d'autant plus vif que Bobby les salua de la façon la plus correcte.

Lorsque nous fûmes dans la rue, j'achetai au singe une petite canne, qui lui permit de marcher pendant quelque temps assez crânement ; mais je constatai au bout d'une demi-heure qu'il était beaucoup plus fatigué qu'il ne voulait le paraître. Je dis alors à John de le prendre sur le bras ; mais il se fit prier plus d'une fois avant de se laisser porter, et lorsqu'il fut obligé d'y consentir, il éprouva un très vif dépit.

— Hélas ! me dit-il avec tristesse, je vois bien que je ne suis pas encore un homme. Ce n'est pas tout que de posséder l'intelligence, et je donnerais bien deux de mes mains pour avoir des jambes comme les vôtres.

Pendant le reste de la promenade, il se montra de très bonne humeur et nous amusa beaucoup par les remarques ingénieuses qu'il faisait touchant les personnes et les choses que nous rencontrions sur notre route. Il montra même par moments tant d'esprit que mon ami lui déclara qu'il en avait autant que M. de Voltaire.

— Oh ! non, répliqua Bobby ; Voltaire était, à ce qu'on m'a dit, le plus spirituel des Français, tandis que je ne suis peut-être pas le plus malin des singes.

Comme nous traversions des endroits peu populeux, la présence de notre extraordinaire compagnon ne donna lieu à aucun incident; mais quand nous rentrâmes chez moi, toutes les personnes de la maison demandèrent à le voir. En constatant qu'elles avaient devant elles un singe qui parlait, elles éprouvèrent un ébahissement semblable à celui que j'avais éprouvé moi-même lors de mon rendez-vous avec la belle inconnue, et je ne crois pas qu'aucun petit prince ait jamais été choyé comme le merveilleux animal le fut par tout le monde, et en particulier par les enfants, jusqu'au moment de notre départ pour Marseille.

Pendant le dîner, Bobby nous raconta encore différentes choses très curieuses, qu'il avait oublié de mentionner en faisant, dans l'après-midi le récit de ses aventures : mais lorsque nous fûmes au dessert, je vis qu'il commençait à avoir sommeil et je lui conseillai d'aller se reposer. Il ne se fit pas prier cette fois, et, après avoir très gentiment souhaité une bonne nuit à mon ami et à moi, il se rendit dans une chambre où John lui avait préparé un lit confortable et digne à tous les points de vue d'un singe aussi distingué. Lorsqu'il nous eut quittés, je passai encore un temps assez long à m'entretenir avec mon ami de l'aventure extraordinaire qui venait de m'arriver.

— Malgré tout le prix que j'attache aux faveurs du beau sexe, me dit le Français, je dois vous déclarer que votre aventure vaut toutes les bonnes fortunes que vous auriez pu avoir avec la belle inconnue et ses aimables sœurs, les autres belles inconnues ou connues. Il y a, en effet, toujours eu des bonnes fortunes depuis que le monde est monde, et il y en a encore, et il y en aura toujours. Il s'est au contraire passé des milliers de siècles avant qu'il y eût sur terre un singe comme votre Bobby et une guenon comme sa Betsy, et qui sait s'il y aura jamais un autre singe comme lui et une autre guenon comme elle?

— Vous avez raison, répondis-je à mon ami; mais ne trouvez-vous pas qu'on s'habitue à une aventure extraordinaire aussi vite qu'à une bonne fortune, que l'esprit se blase aussi rapidement que le cœur et les sens, et que le fait qui nous a paru merveilleux au premier moment, parce que nous le croyions impossible avant de le voir se réaliser, nous paraît tout à fait

naturel aussitôt que sa réalisation nous prouve qu'il est possible? J'ai failli tomber à la renverse aujourd'hui à midi en entendant Bobby parler; ce soir, au contraire, je trouve la chose toute naturelle, et il me semble qu'il n'en a jamais été autrement.

— Oui, répondit le Français, l'esprit humain est ainsi fait; il s'habitue immédiatement aux choses qu'il ne connaissait pas, de même que les yeux s'habituent tout de suite à celles qu'ils n'ont jamais vues. Si nous n'étions pas conformés ainsi, matériellement et intellectuellement, par l'éducation que les siècles nous ont procurée, notre vie ne serait qu'une longue série d'étonnements; car elle n'est qu'une longue série de découvertes. N'est-ce pas, en réalité, en faire une que d'apercevoir un inconnu dans la rue? Les hommes primitifs ont fait beaucoup de découvertes comme celle-là et ont dû avoir beaucoup d'étonnements, et l'homme sauvage actuel tombe encore des nues en voyant un Européen, parce qu'il n'a pas prévu qu'il le verrait. L'homme civilisé, qui prévoit beaucoup, s'étonne, au contraire, fort peu. Les choses qu'il ne prévoyait pas, qu'il croyait absolument impossibles, comme, par exemple, la parole humaine dans la bouche d'un singe, lui causent seules un instant de surprise. Lorsqu'il voit passer un train de chemin de fer ou qu'il reçoit une communication télégraphique ou téléphonique, il ne lève pas les bras au ciel en s'écriant : « Dieu! est-ce possible! » et, si l'on faisait dimanche parler les plantes, il déclarerait lundi qu'il s'y attendait.

— C'est à peu près ce qui nous arrive aujourd'hui, à nous deux, dis-je à mon ami.

— Il n'en est pas moins vrai, reprit-il, en se levant pour s'en aller, que cette aventure zoologique vaut, comme je vous l'ai dit, mille bonnes fortunes.

— Cela provient sans doute, m'écriai-je, de ce que mille bonnes fortunes ne vous surprendraient pas.

— Si elles vous arrivaient à vous, répondit-il en souriant et en me serrant la main pour prendre congé de moi.

— Ah! que vous êtes cruel, répartis-je en le reconduisant; vous savez bien que, lorsqu'une femme m'écrit, c'est un singe qui vient.

CHAPITRE IV

LES RECHERCHES

Nous passâmes, Bobby et moi, la journée du lendemain à écrire chacun une longue lettre au prêtre de la Réunion et à faire nos préparatifs de départ. Nous eûmes aussi le soin de nous rendre dans différents établissements maritimes pour tâcher d'obtenir des renseignements concernant le grand bateau à vapeur qui avait abordé le navire sur lequel le créole et sa femme s'étaient embarqués pour l'Europe ; mais il nous fut impossible de nous procurer la moindre indication à ce sujet. Le jour suivant, nous partîmes dès le grand matin pour Marseille avec John. Mon ami le Français, qui nous avait accompagnés à la gare, me rappela, en prenant congé de nous, que je lui avais promis d'aller faire un séjour chez lui après mon voyage autour du monde, et il souhaita ensuite à Bobby de retrouver sa chère guenon et de réussir dans l'entreprise qu'il avait l'intention de faire à Ceylan. Dès que nous fûmes à Marseille, je fis toutes les démarches possibles pour connaître le nom et la destination du bateau à vapeur qui avait emmené Betsy après le naufrage ; mais on me répondit partout qu'on ignorait quel pouvait être ce navire. Après avoir essayé en vain d'obtenir de cette façon les indications dont nous avions besoin, je publiai quelques annonces dans les journaux de Marseille et je chargeai également une agence d'en faire insérer dans ceux de Paris, de Londres et de plusieurs autres grandes villes. J'attendais depuis une semaine le résultat de cette tentative, lorsque je me rendis une après-midi avec le singe dans un café de la Cannebière, où nous prîmes place à une table près de laquelle était assis un nègre. Au bout d'un certain temps, notre voisin se mit à caresser Bobby en m'adressant quelques mots en arabe ; puis, ayant constaté que cette langue m'était aussi inconnue qu'à mon singe, il essaya de se faire comprendre en employant un mélange de mots français et italiens presque aussi inintelligible pour moi et pour Bobby que son arabe. Je n'attachai, du reste, au premier moment, aucune importance à ce qu'il pouvait avoir à me dire ; mais après avoir essayé comme moi, pendant quelques instants, de comprendre son galimatias, le singe s'élança tout à coup sur ses genoux, en lui criant :

— Vous l'avez vue ! Vous avez vu une guenon qui parle ! dites, où est-elle ?

— Oui, femme-singe parler, répondit le nègre. Toi aussi parler ! ajouta-t-il en prenant dans ses mains la tête de Bobby qu'il se mit à contempler en souriant comme un enfant qui admire un beau jouet.

— Oui, répondit mon compagnon en se dégageant et en faisant à son tour des caresses à l'Africain, oui, je parle aussi ; mais où est-elle, dites, où est-elle ?

— Oui, où est-elle ? demandai-je également, après m'être remis de la surprise que j'avais éprouvée en voyant Bobby sauter sur le nègre et lui parler de sa guenon.

— Femme-singe Tounis, répondit notre interlocuteur ; oui, Tounis femme-singe parler.

— Oh ! quel bonheur ! s'écria alors Bobby en pleurant de joie et en dansant sur les genoux du nègre, qu'il serra plusieurs fois dans ses bras avec effusion.

— Quelle heureuse rencontre ! dis-je de mon côté. Si ta Betsy est vraiment à Tunis, nous ne tarderons pas à la rejoindre. Mais qui sait si c'est bien elle que cet homme a vue, et s'il ne s'agit pas d'une guenon empaillée qui parle comme certaines poupées ? Il s'exprime si mal en français que nous ne pourrons rien savoir d'une façon certaine tant que je n'aurai pas fait venir un interprète.

Je fis ensuite comprendre au nègre qu'il nous ferait plaisir en dînant avec nous, et, l'ayant ainsi retenu, j'envoyai chercher une personne sachant l'arabe, qui lui traduisit les questions que j'avais à lui poser et me fit connaître le sens de ses réponses. Nous apprîmes ainsi que la guenon parlante qui avait été vue à Tunis par le nègre était bien Betsy, mais qu'elle était partie depuis une quinzaine de jours pour l'Algérie en compagnie d'un Catalan qui devait se rendre de là en Espagne, puis en Amérique. Quand nous eûmes pris congé du nègre, j'annonçai à Bobby, qui était partagé entre l'espoir et l'impatience, que nous partirions immédiatement pour Alger, où nous pourrions sans doute trouver le Catalan ou nous faire indiquer le port espagnol pour lequel il se serait embarqué. En apprenant que nous allions nous mettre en route sans retard, mon compagnon se jeta à mon cou en versant de nou-

veau des larmes de joie et en m'exprimant sa reconnaissance d'une voix émue.

Comme il est inutile que je raconte d'une manière détaillée tout ce qui nous arriva, à Bobby et à moi, depuis notre départ de Marseille jusqu'au moment où nous parvînmes à retrouver Betsy, je me bornerai à retracer les principaux épisodes de cette partie de nos aventures.

Nous nous rendîmes en vain en Algérie, en Espagne et dans les deux Amériques, que nous parcourûmes dans tous les sens, croyant à chaque instant atteindre notre but, mais ne l'atteignant jamais. Ayant appris à Rio de Janeiro que le Catalan et Betsy venaient de retourner en Europe et devaient débarquer à Lisbonne, nous nous empressâmes de partir pour cette ville où nous ne pûmes pas non plus retrouver la guenon, dont nous suivions certainement les traces, mais qui était chaque fois partie depuis quelque temps de l'endroit où nous arrivions, et dont nous perdions aussi la piste très fréquemment. Nous fûmes obligés de nous mettre le plus vite possible en route pour Madrid, d'où l'on m'avait signalé l'arrivée du Catalan ; mais en montant en wagon, nous nous demandions si nous devions vraiment conserver l'espoir d'atteindre Betsy, qui semblait fuir devant nous. Il y avait en effet dix mois que nous courions après elle, et nous nous sentions extrêmement las, physiquement et moralement, malgré toute l'énergie que nous déployions pour ne pas nous laisser aller au découragement. Nous étions tout à fait tristes, Bobby et moi, et John aussi était loin d'être de bonne humeur. Nous n'avions, par conséquent, aucune envie de causer, et je passai une partie du voyage à me creuser la tête pour découvrir la raison toute particulière qui pouvait nous empêcher d'atteindre notre but, dont nous paraissions souvent être si rapprochés. En essayant de deviner cette énigme, je finis heureusement par faire une hypothèse que je m'étonnai de n'avoir pas faite plus tôt.

— Il est étrange, dis-je tout à coup au pauvre Bobby, qui pleurait de chagrin, comme il l'avait déjà fait tant de fois, en voyant que chaque nouvelle lueur d'espoir se changeait pour lui en une nouvelle déception, oui, il est étrange que nous ne soyons pas parvenus à retrouver Betsy, bien que nous ayons si souvent été ou cru être tout près d'elle ! Si elle savait que nous la cherchons, elle viendrait certainement à notre rencon-

tre ou nous ferait connaître l'endroit où elle se trouve. Si, au contraire, elle ignore que nous la cherchons, cela provient sans doute de ce qu'on l'empêche de le savoir, et il est possible aussi que la personne qui a intérêt à ce que nous ne puissions pas retrouver ton amie prenne des mesures pour nous mettre continuellement dans une fausse voie. Nous devons donc cesser de courir après Betsy et nous arranger désormais de façon à la faire amener de notre côté par la personne qui l'a éloignée de nous jusqu'à ce moment. Il nous faut marcher plus vite qu'on ne la fait marcher, afin de la dépasser et de l'attendre ; en un mot, il nous faut aller non pas à Madrid, mais plus loin, à Barcelone, où quelque chose me dit qu'on la mènera fatalement. Il a dû, en effet, lui arriver une aventure semblable à celle dont tu as été victime à Constantinople, et ce Catalan avec lequel le nègre a vu ton amie m'a bien l'air de ressembler à l'Italien dont tu as quitté une nuit la ménagerie pour aller vers le clown Harry. Je dirai mieux : le personnage qui voyage avec Betsy doit être un mélange de l'Italien qui t'a battu devant sa baraque et du clown qui t'a mené chez un pacha ; il fait évidemment, comme nous, le tour du monde ; mais il le fait pour gagner une fortune en montrant Betsy, non pas à la foire (car, dans ce cas, nous aurions vu ses affiches, ses annonces dans les journaux et d'autres traces matérielles de son passage), mais seulement dans les salons de la plus haute société, et en gardant un véritable incognito vis-à-vis du grand public. C'est certainement un malin, ce Catalan, une sorte de diplomate ; il ne montre sa merveilleuse trouvaille qu'aux gens les plus riches et la fait voir d'une manière presque mystérieuse, pour ne pas en diminuer l'immense intérêt et pour s'enrichir rapidement de la façon la plus distinguée et la plus agréable.

Pendant que j'exposais cette thèse, Bobby me regardait d'un air radieux.

— Oh ! il est très juste, votre raisonnement, cher monsieur William, s'écria-t-il soudain, en essuyant une larme qui brillait encore dans ses yeux, et tout ce que vous venez de dire est, j'en suis convaincu, absolument conforme à la réalité.

— Seulement, lui répondis-je, ce n'est pas toute la réalité. Il m'est, en effet, impossible de découvrir la cause pour laquelle le Catalan nous fuit au lieu de nous attendre ; car, vu l'ab-

sence de toute législation protectrice de la liberté des animaux, il ne peut pas craindre que nous lui enlevions Betsy de force, du moment qu'il ne nous l'a pas volée.

— C'est vrai, cher maître, reprit Bobby, il y a là une énigme.

— Oui, mais il faut espérer qu'elle se résoudra de la façon la plus simple, comme dit notre ami le Français. Quoi qu'il en soit, nous n'avons pour le moment qu'une chose à faire : il nous faut aller à Barcelone, où nous arriverons, je crois, avant le Catalan, ou du moins en même temps que lui.

— Oh! puisse votre prévision se réaliser, s'écria Bobby; mais, ajouta-t-il en soupirant, j'ai bien peur que le Catalan, s'il est tel que vous l'imaginez, ne se décide pas facilement à nous céder Betsy.

— En effet, répondis-je avec quelque embarras à mon pauvre compagnon, ce côté de la question m'a préoccupé un instant; mais je pense maintenant qu'il n'y a pas trop lieu de s'en inquiéter. La législation humaine ne protège pas, il est vrai, la liberté individuelle des animaux; mais elle protège le droit de propriété des hommes sur eux. Or, comme nous le prouverons en cas de besoin en produisant le testament de ton père adoptif, vous appartenez légalement, Betsy et toi, au prêtre de la Réunion. Donc, si le Catalan refuse de rendre la liberté à Betsy, je lui intenterai un procès, et, après avoir fait mettre ton amie sous séquestre en attendant la décision des tribunaux, je me ferai envoyer des pleins pouvoirs par le prêtre, afin de réclamer Betsy en son nom.

Ces déclarations ne parurent pas dissiper les craintes de Bobby, qui me regarda tristement sans me répondre, et, comme je sentais moi-même que mon plan ne serait peut-être pas facile à mettre à exécution, je pensai que le mieux était de n'en plus parler provisoirement.

— Il est bien étonnant, dis-je pour changer le cours de la conversation, que la réponse du prêtre ne nous soit pas encore parvenue et que nous n'ayons reçu aucune lettre de mon père et de notre ami le Français. Si nous restons quelque temps à Barcelone, il est probable que nous y obtiendrons enfin satisfaction à ce point de vue.

— Je le pense aussi, me répondit machinalement mon

malheureux compagnon, qui était plus que jamais plongé dans son chagrin.

Nous ne restâmes à Madrid que le temps nécessaire pour donner à la poste des instructions au sujet des lettres que nous attendions, et nous montâmes dans le premier train qui partait pour Barcelone. Le jour de notre arrivée dans cette ville, nous nous rendîmes de nouveau à la poste, où nous eûmes encore le désagrément de ne rien trouver; mais lorsque nous y retournâmes le lendemain, on nous remit des lettres de mon père et de mon ami, ainsi qu'un grand pli cacheté qui m'était adressé par le notaire de la Réunion chez lequel le créole avait déposé ses dernières volontés. Les lettres de mon père et du Français ne m'annonçaient rien de particulier; mais celle du notaire contenait des renseignements et des papiers très importants pour Bobby et la guenon. Au moment où le frère du créole avait reçu ma lettre et celle du singe, il était sérieusement malade depuis un mois. La nouvelle de la mort du savant et de sa femme lui avait donné une secousse, et son état s'était aggravé. Il avait succombé quelques jours plus tard, après avoir fait un testament par lequel il me léguait toute sa fortune en me chargeant d'en faire bénéficier, de la façon qui me paraîtrait la plus convenable, Bobby et Betsy, ou Bobby seul, si nous ne parvenions pas à retrouver Betsy. Je n'ai pas besoin d'ajouter que je devenais, en vertu des dernières volontés du prêtre, le propriétaire légal du singe et de la guenon. Bobby, qui n'aimait pas beaucoup le frère du créole, ressentit peu de chagrin en apprenant sa mort; mais je vis que les autres renseignements contenus dans la lettre du notaire lui causaient une grande joie, qu'il s'efforça de réprimer pour ne pas manquer aux convenances. Il fit même, en quelques mots, l'éloge du caractère du défunt; mais il ne laissa pas dégénérer cet hommage en hypocrisie et n'affecta pas une douleur qu'il n'éprouvait pas. Il prit seulement soin de ne mettre que petit à petit le ton de ses paroles au diapason de son contentement, et il exprima ainsi ses sentiments en une sorte de gamme ascendante, qui alla presque insensiblement du sérieux à la gaieté et qu'il mit une ou deux heures à parcourir. Quand il fut arrivé en haut de cette gamme, il ne jugea pas à propos de la redescendre et conserva sa bonne humeur pendant le reste de la journée.

Nous nous promenions un ou deux jours plus tard à la Rambla, lorsque John, qui portait le singe, me fit remarquer un homme d'une trentaine d'années qui avait l'air d'être un de mes compatriotes. Cet inconnu marchait depuis quelque temps à côté de nous, accélérant le pas quand nous allions vite et le ralentissant quand nous nous arrêtions, de façon à rester toujours près de nous. Après l'avoir observé pendant quelques minutes, je commençais à me dire que j'avais peut-être affaire à un compère du Catalan, et j'allais me diriger vers lui pour lui demander ce qu'il désirait; mais je le vis tout à coup s'avancer lui-même vers moi.

— Je sais, Monsieur, me dit-il, que votre singe parle, qu'il s'appelle Bobby et qu'il cherche Betsy.

— Oui, oui, s'écria Bobby, hurlant de joie. Où est-elle ? où est-elle ?

Et en disant ces mots, il s'élança sur l'épaule de mon interlocuteur, qu'il se mit à couvrir de caresses.

Comme j'éprouvais quelque méfiance, je m'empressai de saisir le singe pour le rendre à John.

— Ne craignez rien, Monsieur, me dit l'inconnu. Je suis l'ami de Betsy, de Bobby, et le vôtre, si vous le permettez. Je viens d'apprendre que vous êtes Anglais et que vous vous appelez Mr William Preston. Moi, je suis Ecossais et mon nom ressemble beaucoup au vôtre; car je m'appelle William Princeton. Mon père, qui était un des plus riches armateurs de Glasgow, m'a laissé une fortune qui me met en état de résister à la tentation de voler un singe, mais qui ne m'a pas épargné le désagrément de me voir voler une guenon. C'est à moi, en effet, que Betsy avait confié son sort après le naufrage du créole et de sa femme ; mais elle m'a été dérobée il y a environ un an par un Catalan. Heureusement, j'ai fini par découvrir la piste de ce personnage, et je sais qu'il sera ici dans quelques jours.

— Oh ! enfin, oh ! quel bonheur, s'écria Bobby, qui avait pour ainsi dire savouré les paroles de l'Ecossais, et combien je vous dois de reconnaissance, à vous, Monsieur, et à vous aussi, mon cher maître, et à toi aussi, John !

En prononçant ces paroles, le bienheureux singe dansait et pleurait de joie, et nous sautant alternativement au cou à

tous les trois, il exprimait son bonheur par toutes sortes d'exclamations plus exubérantes les unes que les autres.

Voyant que les gens commençaient à se rassembler autour de nous, je fis remarquer à notre nouvel ami que nous serions mieux à mon hôtel pour continuer notre entretien et je l'invitai à nous y accompagner et à dîner avec nous.

Il accepta mon offre, mais nous pria de passer d'abord avec lui à l'endroit où il habitait. Quand nous fûmes dans son appartement, il nous déclara qu'il allait causer une grande joie à Bobby, pour lui permettre d'attendre avec moins d'impatience la joie plus grande encore qu'il lui procurerait en reprenant Betsy au Catalan. Il retira alors d'un album une photographie qui représentait la guenon, et le singe la lui arracha presque des mains pour la contempler et la couvrir de baisers. Après avoir examiné aussi le portrait de Betsy, je racontai à l'Ecossais notre rencontre avec le nègre et notre long voyage à la recherche du Catalan et de la guenon. Nous allâmes ensuite à mon hôtel, où M. Princeton nous fit connaître d'une façon plus détaillée ce qui était arrivé à Betsy depuis le jour où il l'avait recueillie jusqu'au moment où elle lui avait été enlevée.

« Lors de la perte du navire qui transportait en France le créole et sa femme, je revenais, nous dit-il, de Java et de l'Inde, d'où je rapportais plusieurs singes, et je me trouvais à bord du bateau à vapeur qui venait de causer la catastrophe dont les parents adoptifs de Bobby et de Betsy ont été victimes. Les matelots et les passagers de notre navire, qui faisaient des efforts malheureusement vains pour sauver ceux de l'autre bâtiment, ne remarquèrent pas tout de suite la présence de la pauvre guenon. Lorsque je la trouvai, le lendemain matin, blottie à côté de la cage où j'avais enfermé mes singes, elle était dans un tel état de prostration qu'elle donnait à peine signe de vie. Je la soignai du mieux que je pus et je plaçai à côté d'elle une partie de la nourriture destinée aux animaux de sa race que j'amenais en Europe. Je n'avais, en effet, aucune raison de supposer qu'elle fût habituée à un autre régime et je pouvais encore moins deviner le degré d'intelligence et d'éducation qu'on lui avait procuré, bien que j'eusse trouvé sur elle un petit livre français intitulé *le Guide à Cythère* et orné de gravures licencieuses, dont la présence dans la poche

d'une guenon me causa un singulier étonnement. Lorsque nous fûmes arrivés à Malte, je débarquai avec mes singes et mes bagages, parce que je me sentais très souffrant et que j'avais l'intention de séjourner quelque temps chez un de mes oncles, haut fonctionnaire dans l'île. Ce parent me donna dans sa villa un joli appartement d'où j'avais une vue magnifique sur le port de la Valette et sur la mer, et j'installai mes singes sauvages au fond du jardin, dans une grande serre, vide en ce moment-là. Quant à Betsy, qui était toujours aussi abattue et n'avait pas encore touché à la nourriture que je lui offrais de temps en temps, je pris, avec l'assentiment de mon oncle, la résolution de la loger dans ma chambre à coucher; car je pensais qu'on pourrait sans danger la laisser se mouvoir librement en cet endroit, lorsqu'elle serait sortie de l'espèce de léthargie dans laquelle la frayeur l'avait plongée au moment du naufrage. Les vêtements qu'elle portait et le livre que j'avais trouvé sur elle indiquaient en effet que c'était une guenon apprivoisée et même ce qu'on appelle vulgairement une guenon savante ; mais j'étais, je le répète, loin de me douter que les merveilles du *Guide à Cythère* fussent accessibles à l'intelligence de cette jeune beauté de la race simienne. Le jour suivant, je constatai que, grâce à mes soins, Betsy commençait à se rétablir et ouvrait de temps en temps les yeux. Elle contemplait vaguement les meubles de la chambre et fixait quelquefois ses regards sur moi avec toute l'attention dont elle était capable dans l'état où elle se trouvait encore. Il est donc probable qu'elle n'aurait pas tardé à m'apprendre qu'elle était un être civilisé et à me raconter sa vie, s'il ne m'était pas arrivé, par malheur pour elle comme pour moi, d'être atteint, trois jours après mon débarquement à Malte, d'une maladie qui me retint au lit durant plus de quatre mois. Je traversai d'abord une crise aiguë, et j'eus ensuite une longue période d'épuisement. J'oubliai naturellement la pauvre guenon ; mais au commencement de ma convalescence, je me la rappelai tout à coup et demandai ce qu'on avait fait d'elle.

« Le domestique chargé de me servir me répondit qu'il l'avait transportée hors de ma chambre le jour où j'étais tombé malade et qu'il l'avait depuis lors gardée près de lui. Comme j'étais souvent seul dans ma chambre à coucher, où je passais une bonne partie de la journée dans un fauteuil à côté de la

fenêtre, et que je n'avais pas encore la force de lire, je fis rapporter Betsy dans mon appartement pour avoir une distraction. Elle était en bonne santé et avait une physionomie très intelligente; mais elle était un peu amaigrie et semblait aussi triste que pouvait l'être, selon moi, une guenon. Je remarquai aussi qu'elle était encore habillée, mais qu'elle n'avait plus les mêmes vêtements que le jour où je l'avais trouvée sur le navire. Elle m'intéressa beaucoup, et je m'habituai à la prendre sur moi pour jouer avec elle. Elle ne tarda pas, du reste, à venir d'elle-même se placer sur mes genoux. Je paraissais en effet lui inspirer une grande confiance, et elle aurait pu, dès ce moment-là, m'apprendre qu'elle savait parler et me raconter tout ce qu'elle avait à me dire; mais la crainte de me causer une émotion nuisible à ma santé l'empêcha alors, comme je le sus plus tard, de me révéler sa véritable situation, qu'elle désirait tant me faire connaître. Elle ne me l'apprit malheureusement qu'après ma complète guérison, c'est-à-dire peu de jours avant le moment où j'avais résolu de quitter Malte. Dès que je fus remis de l'ahurissement que me causa cette révélation, je demandai à Betsy de me raconter ses aventures, et lorsqu'elle eut fini son récit, nous nous empressâmes tous deux d'écrire au prêtre de la Réunion; mais je n'ai reçu aucune réponse de cet ecclésiastique, qui n'a probablement jamais eu nos lettres dans les mains, parce qu'elles ont été sans doute interceptées par la personne qui m'a pris la guenon. Depuis le jour où Betsy m'avait fait connaître ce qu'elle était réellement, elle m'inspirait, comme vous devez le supposer, un intérêt des plus vifs, qui concernait non seulement sa personne, mais aussi la découverte scientifique dont je voyais en elle les merveilleux effets, et je désirais autant qu'elle-même qu'il lui fût possible de retrouver Bobby. Je lui avais donc promis de faire tous mes efforts pour l'aider à atteindre ce but, et je m'étais empressé de faire mes préparatifs de départ pour me rendre avec elle dans les principaux ports de la partie orientale de la Méditerranée et de là à la Réunion, où je pensais que Bobby serait finalement reconduit, s'il n'avait pas péri dans le naufrage. Quant à mes autres singes, j'avais résolu de les laisser à Malte chez mon parent et de les reprendre à mon retour, puisque je devais traverser de nouveau la Méditerranée pour me rendre en Ecosse.

« Les choses en étaient là, lorsque je remarquai, un matin, deux jours avant la date fixée pour notre embarquement, que Betsy n'était pas dans ma chambre à coucher, où elle restait toujours pendant la nuit. Je pensai qu'elle était allée se promener dans le jardin avec le domestique, et son absence ne m'inspira, par conséquent, aucune inquiétude ; mais lorsque je fus sorti de mon appartement, je constatai qu'elle n'était ni dans la maison de mon parent, ni dans le jardin, ni dans les environs. Je cherchai alors le domestique attaché à ma personne; mais il ne me fut pas possible de le trouver.

« Je demandai où il était, et l'on me répondit qu'on l'ignorait et qu'on était étonné de son absence. Plusieurs heures se passèrent sans qu'il revînt, et je ne vis pas non plus reparaître Betsy. Comme je n'avais pas pu cacher à mon domestique l'éducation de la pauvre guenon, qui était maintenant traitée comme une personne humaine par tous les habitants de la villa, je commençai à concevoir des appréhensions, qui n'étaient malheureusement que trop fondées. J'appris vers midi que le Catalan (c'était lui en effet qu'on avait chargé de me servir) s'était embarqué le matin sur un navire en partance pour Tunis. Je n'ai pas besoin d'ajouter qu'il emportait Betsy et qu'il me l'avait volée non pas dans l'intérêt du progrès scientifique, dont il devait certainement se moquer, mais dans un intérêt purement personnel, c'est-à-dire pour s'enrichir en la montrant au public pour de l'argent. Je considérai donc l'enlèvement de Betsy comme un très grand malheur pour elle, pour Bobby, qui l'attendait peut-être depuis longtemps à la Réunion, pour les singes en général, pour la science et pour moi-même. Je fus désolé, mais je ne tardai pas à me calmer en songeant que la cause du rapt de la précieuse guenon était précisément une raison qui me permettait d'espérer la retrouver promptement. Je me disais que le Catalan, en montrant au public un être aussi extraordinaire, attirerait l'attention de tout le monde et ne pourrait faire un pas sans qu'on en eût partout connaissance; mais, qui l'eût cru? mes prévisions ne se réalisèrent pas.

« Après avoir recueilli des renseignements qui prouvaient d'une façon certaine que le Catalan avait emmené Betsy, je m'empressai de m'embarquer pour Tunis, et quand j'arrivai dans cette ville, j'appris, il est vrai, que l'on y avait vu le Catalan et la guenon, et qu'ils étaient partis pour Alger, d'où

ils devaient se rendre en Espagne; mais, malgré tous les efforts que je fis pour les atteindre, je n'y parvins pas, et je finis par perdre leurs traces après avoir parcouru, pour ainsi dire sans m'arrêter, une grande partie de l'Espagne et du Portugal. Ayant constaté que le Catalan n'annonçait jamais au public son arrivée dans une localité et ne sachant pas s'il était resté en Europe ou s'il s'était embarqué à Lisbonne ou ailleurs pour l'Amérique, je fus d'abord très contrarié; mais je ne tardai pas à concevoir une idée qui était, permettez-moi de le dire moi-même,tout à fait bonne, comme le prouvent les événements qui se produisent en ce moment-ci. Je compris qu'il ne me serait probablement pas possible de retrouver le Catalan si je courais après lui, d'abord parce que j'avais perdu sa piste et ensuite parce qu'il était sur ses gardes et prenait certainement des mesures pour m'empêcher de le trouver. Je me dis par conséquent que je devais cesser de le poursuivre et l'attendre dans un endroit où il se rendrait fatalement au bout de quelque temps, c'est-à-dire à Paris, à Londres ou à Barcelone, sa ville natale. Il était, en effet, presque évident que l'appât de l'énorme quantité d'or qu'il pouvait gagner dans les deux premières capitales de l'Europe l'attirerait de ce côté-là dès qu'il ne se sentirait plus poursuivi, et il était absolument évident que, du jour où il aurait gagné une fortune considérable, il serait atteint, comme la plupart des parvenus, d'une vanité qui lui ferait commettre toutes les sottises et toutes les imprudences. Je pouvais donc compter qu'il irait tôt ou tard à Paris, à Londres et aussi à Barcelone, bien qu'il m'eût appris lui-même à l'île de Malte qu'il était originaire de cette ville.

« Après avoir examiné toutes les probabilités, je résolus finalement de me rendre à Barcelone, où j'ai, comme vous le voyez, bien fait de venir. Je suis ici depuis plusieurs mois ; mais bien que j'y aie passé tous mes instants à flâner dans les théâtres, dans les cafés et dans les rues, je puis dire que je n'y ai pas perdu mon temps. Je suis d'abord resté deux mois sans rien apprendre de nouveau concernant le Catalan; mais, au bout de ce laps de temps, j'ai un beau jour entendu parler de lui et de son aventure dans des termes assez vagues, puis j'ai recueilli des renseignements plus précis, et j'ai fini, sans me trahir moi-même, par me faire indiquer les noms et les adresses de tous les parents et amis qu'il a dans cette ville et dans

les environs. Je suis parvenu ensuite à m'aboucher avec eux sous différents prétextes, et c'est ainsi que j'ai appris dernièrement que notre homme serait ici dans quelques jours. Nous n'avons donc plus qu'à l'attendre; cette fois, il ne saurait nous échapper. Réjouis-toi donc, merveilleux Bobby! »

Le récit que l'Ecossais venait de nous faire nous intéressa et nous réjouit vivement, le singe et moi, et quand notre nouvel ami eut fini de parler, nous le remerciâmes bien sincèrement des services qu'il avait rendus à notre cause et nous le félicitâmes en outre de l'habileté dont il avait fait preuve. Il nous répondit en nous adressant aussi des compliments, et il me loua en particulier d'avoir eu l'idée d'attendre le Catalan à Barcelone. Mon idée étant la même que la sienne, je ne pus, malgré ma sincère envie de me montrer modeste, lui déclarer que cette idée ne méritait pas de si grands éloges, et je fus obligé de dire comme lui que c'était vraiment une très bonne idée. Je pensais, du reste, réellement qu'elle était excellente, puisque le Catalan allait venir de lui-même se jeter dans le filet que nous lui tendions. Nous étions donc, l'Ecossais et moi, tous deux fort contents de nous-mêmes, et Bobby, qui était aussi très content de nous, ne cessait de nous exprimer sa joie et de nous faire des caresses. Pendant les quelques jours qui suivirent, M. Princeton nous apporta régulièrement des nouvelles du Catalan et de Betsy, qui, nous disait-il, se rapprochaient de plus en plus de Barcelone, si bien qu'il s'écria un matin en entrant chez moi : « Enfin, ils arrivent ce soir! » Et il nous indiqua l'endroit où ils allaient loger. Tout le reste de la journée, Bobby, qui avait l'air de sortir du purgatoire pour entrer dans le paradis, montra une joie tellement remuante et tellement bruyante qu'on eût dit qu'il allait devenir fou de bonheur. D'après les calculs que nous faisions en prenant pour base les renseignements que nous avions reçus, nous pensions que Betsy serait au milieu de nous à 8 heures du soir. Mon impatience était, je l'avoue, presque aussi vive que celle du singe. J'avais hâte d'atteindre, dans l'intérêt de Bobby comme dans le mien, le but que je poursuivais depuis si longtemps ; car je sentais que la certitude d'y être enfin parvenu me procurerait autant de soulagement que de satisfaction, et, bien que j'eusse déjà à côté de moi un singe humanisé, j'éprouvais une très grande curiosité au sujet de l'amie de Bobby.

Elle était en effet de l'autre sexe, et je ne savais pas encore comment une jeune beauté de la race simienne se comportait à l'état civilisé. Nous n'avions plus que quelques heures à attendre et nous nous disposions à dîner, pour pouvoir rejoindre à temps l'Ecossais à l'endroit qu'il nous avait indiqué, lorsqu'il arriva lui-même pour nous donner connaissance d'une lettre qu'il venait de recevoir.

— Il y a du nouveau, nous dit-il en entrant; le programme est changé; mais le résultat sera le même; il faudra seulement attendre un peu plus longtemps que nous ne le croyions. Notre homme est décidément plus fort que je ne le supposais. Tiens, mon ami, lis-nous cela, ajouta-t-il en donnant la lettre au singe ; comme c'est du français, tu le liras mieux que nous.

Il nous annonça ensuite, à notre grande surprise, que la lettre émanait du Catalan, auquel il fallait, déclara-t-il, rendre justice, puisqu'il venait lui-même au-devant de nos désirs en nous ramenant volontairement Betsy. Dans sa lettre, que Bobby nous lut deux ou trois fois avec une visible émotion, l'ancien domestique annonçait à l'Ecossais qu'il avait acquis de grandes richesses en montrant la guenon à la haute société des principales villes de l'Amérique. Il déclarait ensuite qu'il n'avait aucune raison pour garder plus longtemps Betsy, à laquelle il laisserait une belle dot pour la dédommager du temps qu'il lui avait fait perdre. Il regrettait également la fatigue et le désappointement qu'il nous avait causés jusqu'alors, à l'Ecossais, à Bobby et à moi, mais il nous demandait de lui pardonner en songeant qu'il était bien difficile à un pauvre diable de valet de chambre de résister à la tentation de faire fortune en quelques mois. Il avait l'intention de nous faire savoir qu'il nous restituerait Betsy à Barcelone; mais, craignant de rencontrer chez nous de l'hostilité et d'avoir à soutenir un procès ou d'éprouver d'autres désagréments dans sa ville natale, il avait résolu de reconduire la guenon à Malte, où elle serait déjà arrivée lorsque nous recevrions sa lettre et où il nous invitait à nous rendre sans retard. Vu la ressemblance du nom de M. Princeton et du mien, il avait cru d'abord être poursuivi seulement par l'Ecossais, qui aurait fort bien pu avoir un singe avec lui, puisqu'il en avait plusieurs à Malte. Il terminait sa lettre en disant que, sans cette erreur,

il se serait laissé rejoindre par moi à son retour à Lisbonne.

Les déclarations du Catalan ne m'inspirèrent pas une grande confiance; il m'était en effet bien difficile de croire à la sincérité de l'homme qui avait constamment déjoué jusqu'alors les plans de M. Princeton et les miens. Le pauvre Bobby ne savait pas non plus s'il devait rire ou pleurer. Quant à l'Écossais, il se montra, au contraire, entièrement convaincu de la bonne foi du Catalan en ce qui concernait le retour de la guenon à Malte ; mais la lettre le chagrinait à un autre point de vue. Il craignait que le nouveau désappointement que nous éprouvions, Bobby et moi, ne nous inspirât de la méfiance envers lui et ne nous fît penser qu'il était le compère du Catalan et que son récit et ses autres renseignements étaient de purs mensonges. Cette déclaration faillit éveiller dans mon esprit un soupçon que je n'avais pas nourri un seul instant jusqu'à ce moment-là ; mais la physionomie ouverte et les manières distinguées de M. Princeton, son éducation soignée et son érudition, que j'avais eu plusieurs fois l'occasion de constater au cours de nos entretiens, prouvaient de la façon la plus convaincante qu'il n'était pas un aventurier et un imposteur, et je repoussai immédiatement la mauvaise pensée qu'il venait lui-même de m'inspirer.

— Ah! cher Monsieur, lui dis-je en lui serrant la main, que dites-vous là ? Ne pourriez-vous pas en dire autant de moi, si je n'avais pas Bobby comme témoin de ma sincérité ? Pourquoi, je vous le demande, douterais-je de la vôtre ? Vous avez trop de qualités qui ne s'imitent pas pour que je puisse vous supposer autre que vous ne paraissez être ! Laissons, je vous en prie, ce sujet, et n'y revenons plus ; car vous m'avez vraiment fait du chagrin en doutant de ma confiance en vous.

— Merci, cher Monsieur, répondit l'Écossais; je n'insiste pas, mais j'avais besoin de parler comme je l'ai fait.

M. Princeton avait à peine prononcé ces paroles que Bobby lui sauta au cou :

— Oh ! taisez-vous, lui dit-il gentiment en lui mettant une de ses petites mains sur la bouche. Fi, les vilains hommes, qui soulèvent ainsi de vilaines questions! Moi, je vous crois, et cela vaut mieux que tout ce que vous pourriez dire. Un homme ne trompe pas un singe, c'est moi qui vous l'affirme,

et je vous connais, messieurs les humains, bien mieux que vous ne vous connaissez les uns les autres!

— Maintenant au moins, reprit l'Ecossais, très satisfait d'avoir reçu ce témoignage de confiance du singe, la situation est absolument nette au point de vue des relations qui existent entre nous, et nous n'avons plus qu'à nous occuper de Betsy et de son impresario. En d'autres termes, il ne s'agit plus que de décider si nous devons aller immédiatement à l'endroit où le Catalan nous invite à nous rendre, ou si nous devons au contraire continuer de l'attendre ici, bien qu'il nous propose d'aller à Malte.

Je répondis à M. Princeton que j'étais, pour ma part, tout à fait irrésolu.

— Je sais, ajoutai-je, qu'il peut arriver à un menteur de ne pas mentir; mais il est malheureusement bien difficile de savoir à quel moment il ne ment pas. Comme vous connaissez personnellement le Catalan, vous pouvez plus facilement que moi avoir une conviction dans un sens ou dans l'autre.

L'Ecossais m'affirma de nouveau que, selon son opinion, nous avions plutôt à gagner qu'à perdre en allant à Malte, et il m'exposa longuement les raisons pour lesquelles il était de cet avis.

Ses arguments nous parurent irréfutables, à Bobby et à moi ; mais, en dépit de ses déductions tout à fait logiques et du besoin que nous avions d'espérer un dénouement favorable, nous ne pouvions pas encore envisager résolument la situation d'une façon conforme à son opinion,parce que nous en étions empêchés par notre méfiance envers le Catalan. Un événement auquel nous étions loin de nous attendre vint heureusement dissiper tous les soupçons et tous les doutes qui hantaient encore notre esprit. On m'apporta une dépêche qui m'était envoyée de Malte par le Français.Cet ami était resté à Naples, et je lui avais écrit à mon arrivée à Barcelone de m'adresser ses lettres dans cette ville. Il m'annonçait qu'il avait lu tout récemment dans un numéro déjà un peu ancien d'un journal de Messine qu'il y avait à la Valette une guenon civilisée. Il avait pensé que ce devait être Betsy, et il s'était rendu immédiatement à Malte ; mais la guenon était partie depuis longtemps. Heureusement, on l'avait ramenée le surlendemain du jour où il était arrivé à la Valette, et il l'avait vue chez

un parent de la personne à qui on l'avait enlevée. Il lui avait parlé et lui avait appris que nous la cherchions, et elle nous attendait avec autant d'impatience que de joie. Nous devions donc venir sans retard. Quant au Catalan, il avait de nouveau quitté Malte.

— Enfin, dis-je avec émotion, enfin nous triomphons! Réjouis-toi, Bobby ; Betsy est à nous !

On dit que la joie fait peur ; on pourrait dire aussi que la joie fait mal. Cette nouvelle claire, positive, absolument digne de foi et extrêmement réjouissante, mais tout à fait imprévue et émouvante, donna à l'impressionnable Bobby une telle secousse qu'il en fut comme suffoqué. Il essaya à plusieurs reprises de parler; mais il ne parvint qu'à balbutier des sons bizarres et inintelligibles, qui nous auraient fait rire dans d'autres circonstances, et après avoir poussé deux ou trois cris aigus, comme s'il était redevenu sauvage, il s'affaissa sur le parquet et s'évanouit. Nous craignîmes que le bonheur qui venait pour ainsi dire de fondre sur lui avec la brutalité d'une catastrophe n'eût produit dans son cerveau une commotion capable de nuire à ses facultés et nous songeâmes à faire venir un médecin ; mais nos appréhensions ne durèrent pas longtemps ; car notre cher petit compagnon ne tarda pas à rouvrir les yeux et à nous adresser quelques paroles amicales.

— Oui, enfin, dit-il en souriant et en nous serrant alternativement la main, à l'Ecossais, à John et à moi ; oh ! oui, cette fois, enfin, c'est vrai ! Merci, monsieur Princeton ; merci, cher maître, merci, John! merci! Catalan du diable! Oh! quel bonheur! quel bonheur !

DÉSIRÉ CORBIER.

(*A suivre.*)

REVUE DE LA QUINZAINE

ÉPILOGUES

La Joconde. — Des pas sur le sable...

La Joconde. — Ce tableau n'était célèbre au-dessus de tout dans le public que parce qu'on l'avait situé à la place d'honneur du Louvre. Mis au même rang que tel autre Léonard dans la grande galerie, sa disparition n'eût pas suscité le même émoi. Est-ce un miracle d'art ou n'est-ce que de la peinture très habile ? J'ai toujours trouvé la Joconde plus curieuse que passionnante. Cette tête blafarde, démesurément large, n'est pas belle, et, sans l'énigme de son sourire, serait presque répulsive. Les yeux sont en contradiction avec la bouche : ils sont bienveillants et la bouche est méchante. C'est un jeu savant, dont seul était capable Léonard. Ce n'est pas assurément un portrait, quoi qu'en dise Vasari, surtout pas un portrait ressemblant, mais une combinaison, sur un masque, de sentiments contradictoires. On a dit que la figure était masculine, on y a même vu un portrait d'homme. Ce n'est ni un homme ni une femme, mais un exemple de peinture analytique, un problème de psychologie picturale à demi résolu par un homme dont le talent submergea souvent le génie.

C'est de la présente *Joconde* dont je parle. Elle ne ressemble plus guère à celle qui enthousiasmait Vasari et à laquelle, du reste, je ne crois guère. Il y voyait pourtant un coloris délicat et vrai qui dans l'œuvre présente n'existe plus. Où sont ces belles narines roses et tendres, la bouche rouge et dont le rouge se fondait aux extrémités avec le rose des joues ? Où sont ces vaisseaux de la naissance de la gorge où l'on voyait battre le pouls ? Où est le duvet de la peau, la transparence vivante des yeux d'eau? Reponse de Enrico Panzacchi : « La *Joconde*, quoique gâtée par une mauvaise restauration... » La *Joconde* n'est qu'un souvenir et un témoin effacé. J'ai vu un jour resplendir comme un cuivre tout neuf le S. Jean-Baptiste que j'avais connu tout noir.

Quel que soit, en dehors de la curiosité qu'elle a toujours éveillée, le mérite de la *Joconde*, sa disparition du Louvre est une question étrangère à la peinture. On aurait volé un Canaletto, ce qui ne serait pas une très grande perte, qu'elle serait la même, mais on a tant disserté là-dessus, depuis un mois, dans la presse, que je ne trouve rien de neuf à dire, sinon que dans un musée, quel qu'il soit, le vol est

toujours possible, parce que, pour parfaite qu'elle soit en principe, la surveillance a toujours des trous. Tant qu'on n'organisera pas la sécurité du Louvre comme la sécurité des caves de la Banque de France, des fuites seront possibles. Ce qu'il faudrait, c'est que le Louvre fût toujours plein de visiteurs, seule sauvegarde. Il s'engendre alors une police spontanée qui est la meilleure et peut-être la seule légitime. Il est d'ailleurs si facile de faire des projets de règlement que je m'en abstiens. Je laisse ce soin à ceux qui sont encore moins familiers que moi avec cette maison. Les plus ardents seront ceux qui, l'autre jour, s'arrêtaient désorientés devant le bureau des cannes et parapluies et s'informaient de la situation du salon carré. C'est à de tels néophytes qu'il faut demander des lumières. Il y aura une belle discussion là-dessus à la Chambre. On pourrait en profiter pour classer en plusieurs catégories les députés : 1° ceux qui ne sont jamais entrés au Louvre ; 2° ceux qui n'y sont entrés qu'une fois. Voilà les gens compétents à la fois en peinture et en administration. Laissons-les faire.

Des pas sur le sable (1). — L'humanité moyenne aime les scandales. Les vices éclatants d'autrui justifient les siens, dans leur médiocrité.

— La pensée n'a de grandeur que dans les opinions extrêmes.

— A toutes les questions sur la religion, je réponds par cette phrase de Mark Twain : « La religion, c'est de croire à des choses qu'on sait n'être pas vraies. »

— La sagesse de l'Inde ? Les Hindous ? Des cochons qui communient dans la bouse de vache.

— Vivre, c'est l'art de se plier à la nécessité.

— Les romans, les biographies littéraires nous parlent tranquillement d'« influences ancestrales », d'« héritage moral », d'« instincts ataviques ». Le jargon darwinien est entré dans la culture générale. Les hommes sérieux se demandent maintenant comment l'en faire sortir. Ce sera difficile.

— Le sacrifice est surtout prisé par ceux qui en profitent.

— Pourquoi vouloir connaître le fond des êtres ? N'est-ce pas à la surface que les choses sont les plus belles : femmes, bêtes, fleurs, fruits ?

— En dehors de la méthode scientifique, la recherche des causes

(1) Je n'ai jamais mis l'épigraphe que je voulais à cette série de notes publiées un peu partout depuis quelques années. La voici, telle que tirée du *Robinson Crusoé*, traduction de l'abbé Desfontaines : « Un jour, comme j'allais à mon canot, je découvris très distinctement sur le sable les marques d'un pied nu d'homme. Je n'eus jamais une plus grande frayeur... » Il faudrait citer presque entières deux ou trois pages. C'est bien l'impression que l'on éprouve à deviner autour de soi le mouvement invisible des hommes. Dès qu'on a vu des pas sur le sable, il faut rentrer chez soi et s'y enfermer.

n'est pas sans analogie avec notre manière de raisonner dans les rêves. Un arrêt de circulation, un froissement à telle partie de notre corps, et l'imagination, dans le sommeil, lui assigne pour cause l'image tout à fait indépendante qui occupe notre cerveau. Un pli de l'oreiller contre la bouche deviendra un baiser de la femme à laquelle nous pensons; un gonflement aux organes de l'amour, ce sera sa main; un embarras au cœur se transformera en une peine causée par son attitude. De même, dans la vie éveillée, si par exemple l'idée de survie nous préoccupe, nous en trouvons aussitôt la justification dans une idée latente, qui n'a pourtant aucun lien logique avec elle : souffrances injustifiées, morts d'êtres chers, comme si nos aspirations personnelles devaient régler la marche éternelle des choses. Les religions et les philosophies populaires ont beaucoup exploité cette rencontre de sentiments et d'idées.

— Il est curieux qu'après plusieurs siècles d'analyse philosophique les hommes n'aient pas encore compris que la morale n'existe pas plus que le calorique, l'imperméabilité ou l'inertie.

— Pour les uns, les livres sont des bornes; pour d'autres, ce sont des échelles.

— Ecrire avec sa vie.

— Je lis de la métaphysique : « La matière n'existe que dans la conscience. » Mais si l'on disait : « La conscience n'existe que dans la matière », serait-ce pas beaucoup plus raisonnable ? Comment, en effet, concevoir la conscience en soi ? Il lui faut un objet.

— Il y a un moment, dans la vie, tôt ou tard, où on découvre le monde extérieur, ce qui résiste, les hommes, les choses. Alors, il faut s'asseoir devant l'obstacle ou abandonner l'idéalisme. Ma représentation du monde n'en est qu'une et presque négligeable, si je ne connais que celle-là. Pour vivre, pour continuer ma route, il faut que je m'ingénie à découvrir celles d'autrui.

— Joli et rempli de choses, ce vers de Jules Laforgue :

Un âne plein de foi pâture.

— Quand Dumas père lut *Madame Bovary*, il dit : « Si c'est ça la littérature, tout ce que nous avons écrit depuis 1830 ne vaut rien. »

— M. Bergson raisonne sur le libre arbitre comme les astronomes d'avant Copernic raisonnaient sur les mouvements des astres.

— Les livres sur l'amour sont beaucoup moins de la psychologie désintéressée que des confessions. C'est pourquoi ils ne deviennent guère intéressants qu'après la mort de l'auteur, quand il est devenu célèbre.

— Si la beauté promet le bonheur, c'est souvent l'imperfection qui tient la promesse.

— C'est un bien redoutable amant que l'homme d'une seule femme.

— Etre le mari d'une sotte, ce n'est rien, mais l'aimer !

— On ne peut guère juger les êtres qu'on aime. On craint trop que le jugement soit défavorable et, comme il ne détruirait pas le sentiment, on les aimerait tout autant et on souffrirait.

— C'est un grand bonheur quand le jugement s'accorde avec le sentiment, mais c'est un grand hasard et un grand risque à courir.

— Chez une femme, l'odeur de l'intelligence a toujours quelque chose de sexuel, à quoi se méprennent les hommes.

— La jalousie, dans l'amitié tendre, fait beaucoup souffrir, d'autant plus qu'on n'ose jamais l'avouer.

— Comme il y a des épidermes délicats, il y a des cœurs qui saignent facilement.

— La froideur que l'on croit avoir un motif de manifester, prendre garde qu'elle ne ressemble à un accès de stupidité.

— On ne se débarrasse pas d'une mauvaise pensée comme cela, d'une chiquenaude. Non, non, elle est entrée dans la chair, il faut l'arracher, il faut que le sang coule.

— Ces femmes au visage et à l'âme fardés !

— L'amour est un perpétuel risque. Le plus fort n'y est jamais sûr de rien ni de lui-même.

— Des femmes sont des maîtresses, d'autres, des amantes, d'autres, des amies. Les maîtresses se remplacent : les amantes, rarement ; les amies, jamais.

— A mesure que la vie s'accomplit, elle s'appauvrit, elle se resserre, elle se dessèche. La « Peau de chagrin » est un grand symbole.

— A peine ils se connaissaient que, déjà, ils se souvenaient l'un de l'autre.

— M. disait : « Je n'ai jamais eu de bonheur que dans la mélancolie. »

REMY DE GOURMONT.

LES POÈMES

Paul Claudel . *Cinq grandes odes suivies d'un Processionnal pour le siècle nouveau* ; Bibliotèque de l'Occident, 40 frs. — Pierre de Bouchaud : *Le Luth doré* : Bernard Grasset, 3 fr. 50 — André Spire : *Vers les routes absurdes* : Mercure de France », 3 fr. 50.

Cinq grandes odes.— Lorsque *Tête d'or* parut à la Librairie Indépendante, sous le signe de la Sirène dessinée par Félicien Rops, M. Maurice Maeterlinck, à l'aurore de la gloire, saluait le drame insolite et magnifique d'une rare louange : il lui semblait, disait-il, qu'avec ces personnes tragiques Léviathan fût enfermé dans sa

chambre et d'un mot il indiquait ce qu'il y avait et ce qui demeure de formidable et de démesuré dans l'art de M. Paul Claudel. Il est difficile de s'approcher sans appréhension de ce terrible assembleur de mots qui mêle à nos faibles voix la clameur des prophètes et des sibylles aux révélations eschyliennes, d'autant qu'il le faut suivre maintenant dans les nouveaux domaines qu'il s'est ouverts et où les mécréants risquent d'errer plus que dans son ancien royaume. Ce n'est plus le temps où il s'écriait :

> Les Neuf Muses ! aucune n'est de trop pour moi.

Alors de Terpsichore à Erato, il menait le chœur ; mais maintenant « dans la maturité de son âge il a appris »

> à reconnaître les quatre Assises, les quatre grandes Extérieures

Maintenant après les Neuf Muses, il chante les quatre Vertus cardinales « qui gardent chacune de ses portes », depuis le jour détestable pour qui aime les lettres où il devint définitivement catholique romain :

> O mon Dieu, je me rappelle ces ténèbres où nous étions face à face tous les deux, ces sombres après-midi d'hiver à Notre-Dame.
> Moi tout seul, tout en bas éclairant la face du grand Christ de bronze avec un grand cierge de 25 centimes.
> Tous les hommes alors étaient contre nous et je ne répondais rien, la science, la raison,
> La foi seule était en moi et je vous regardais en silence comme un homme qui préfère son ami.
> Je suis descendu dans votre sépulture avec vous.

Le grand péril n'est pas d'aller au pays des ombres,à qui garde la volonté de rester vivant et comme Odysseus écarte avec l'épée les fantômes voraces : mais quel désastre si l'on accepte de devenir l'une des ombres dans le royaume de la nuit. Ezéchiel et Eschyle sont de bons compagnons pour un poète ; il est douteux que les scholastiques ou même Thomas d'Aquin lui soient d'aussi bon conseil et les déplorables niais de Saint-Sulpice auraient tôt fait de l'anéantir, s'il condescendait trop à les écouter. Certes, il advint que M. Paul Claudel, dans un moment de mauvaise humilité, déclara : « Je ne suis pas un Poète. » Le livre est là qui le dément pour notre joie et c'est à peine si l'invasion de la dialectique et des entités et le mélange de textes liturgiques transcrits ou traduits littéralement à l'authentique verbe inspiré altèrent parfois la beauté de l'énorme monument ; et même ces fictions cependant allégoriques qui ne sont que des mots prennent ici une apparence de vie ainsi qu'au portail des églises et dans les ornements des chapiteaux les vertus théologales ne font pas moins bonne figure que les élus, les damnés,

les rois, les prophètes et le monde tourmenté des dragons et des guivres. Il n'en pouvait être autrement : toujours chez M. Paul Claudel, il y eut identité entre le poème et l'action et ses strophes ne sont vraiment que le rythme extérieur de sa vie :

O grammairien, dans un vers, ne cherche point le chemin, cherche le Centre ! mesure, comprends l'espace compris entre ces feux solitaires.

Et de l'une à l'autre des torches, dans l'espace qui paraît d'abord discontinu, éclatent et flamboient les astres qui sont un des anneaux de la chaîne éblouissante. Lisez dans la seconde ode l'admirable évocation d'un paysage chinois, tout de poussière jaune :

Où la terre même est l'élément qu'on respire, souillant immensément de sa substance l'air et l'eau.
Ici où convergent les canaux crasseux et les vieilles routes usées et les pistes des ânes et des chameaux.

Il précède de prodigieuses litanies de la mer, primitive, inépuisable, mère des choses et c'est ensuite un commentaire « humide et lascif » éperdu des versets bibliques, le souffle hagard de l'Esprit flottant sur les eaux qu'il féconde, puis, par une interprétation mystique, l'ivresse froide de l'Esprit comprenant l'univers et l'ivresse presque sensuelle de l'amour divin ; dans l'apparent désordre, la plus lucide ordonnance est cachée : et le chanteur est si riche que, sans se lasser, il fait de chaque incidente un poème dans le poème, ainsi que certaines comparaisons homériques se développent pour elles-mêmes, interrompant le récit épique :

Et le premier souffle de la mousson d'été, pareille à une femme suante et nue,
(O les détroits de Malaisie où roule un arbre noir couvert d'oiseaux ! détroit de Banda ! mer de Sulu où naviguaient les vieilles ourques hollandaises, grosses et dures comme une noix vernie ! O les premières gouttes de l'averse qui roule dans la poussière de la pluie de l'Equateur pareille à du rhum tiède !)

Non ce n'est pas ce poète qui écrivit, enfermées cependant dans le même livre, ces phrases de manuel d'édification :

Restez avec moi, Seigneur, parce que le soir approche et ne m'abandonnez pas.
Ne me perdez pas avec les Voltaire et les Renan, et les Michelet et les Hugo, et tous les autres infâmes !
Leur âme est avec les chiens morts, leurs livres sont joints au fumier.
Ils sont morts et leur nom même après leur mort est un poison et une pourriture.

Le Luth doré. — Peut-être vaudrait-il mieux, pour goûter plus pleinement le charme d'un recueil de poèmes, ignorer jusqu'au nom

de l'auteur et ne considérer l'œuvre qu'en elle-même sans rien tenter pour la comprendre que cette exégèse directe. Mais comment, quand on ouvre un livre de M. Pierre de Bouchaud, oublier que plus que personne il mérite ce beau nom d'humaniste que M. Gaston Deschamps distribue si libéralement à quiconque. Nul n'a mieux aimé, d'une passion sagace et savante, la renaissance italienne et plus exactement l'Italie, tant qu'aux aurores de Grèce, d'Asie ou de France, il préfère encore les aubes de Florence couvrant de leur manteau rouge le faîte des calmes églises. Qu'il voyage à travers les idées, les sentiments, les époques et les pays divers, c'est toujours sa culture particulière qui impose une forme à peu près semblable à tous les objets de sa pensée ; non point d'ailleurs que l'unité interne soit absente : dans la volonté de l'auteur que n'a point trahi l'exécution, ces poèmes en apparence épars composent un seul poème, construit sur un plan prémédité. De la nature, M. P. Bouchaud revient à la nature ; mais il ne la sent plus maintenant ainsi qu'autrefois. Ce fut d'abord un temps d'ivresse panthéiste où il jouissait éperdument des parfums, des sons et des couleurs ; les fleurs éclatantes ruissellent avec les fruits, sur les pelouses de riches jardins où rôdent des oiseaux d'or et de feu, dans le faste luxuriant d'un décor à la Breughel, et sans doute, s'il n'abhorrait les figures grimaçantes, aurait-il montré les faces allégoriques de Physis et d'Antiphysis :

O pampres, détachez des espaliers vos vrilles;
Vignes vierges grimpant dans la nuit des charmilles,
Laissez là le tronc lisse et prenez dans vos bras
Mon être aride, mais qui, sous vos mille lacs,
Sera comme une fleur dans un nid de feuillage.
Attirez-moi dans votre chaud et doux sillage,
O parfums qui jouez sur le tiède jardin
Comme un essaim de papillons. Et vous, satin
Des blancs magnolias, vous, tendres ancolies,
Vous, orangers de nacre, églantines jolies,
Capucines, œillets plus roses que le ciel,
Héliotropes noirs sucrés comme le miel :
Laissez couler sur moi vos baumes, vos essences ;
Qu'à jamais je m'absorbe en vos effervescences,
Et qu'éternellement votre suavité
Me fasse fuir l'Amour et son joug redouté.

Vain effort pour s'affranchir du destin commun des hommes ; on n'échappe pas à l'amour, à l'amertume des trahisons et des séparations ; on n'échappe pas à la douleur de voir disparaître dans la grande nuit ceux qui furent chers entre tous à notre cœur et non plus quand une fois on a choisi, dans le temps et dans l'espace des âges, et des terres où la vie eût semblé meilleure et plus belle, on ne résiste

à cette double nostalgie; les dieux d'Hellas ne sont point morts tout entiers; M. Pierre de Bouchaud les célèbre à la manière moins des aèdes homériques que d'un Alexandrin, contemporain de Théocrite ou de Callimaque : *l'Ile de Cypris*, *Andromède* sont d'excellentes idylles mythologiques et héroïques; et dans le souvenir les villes chères, Rome, Ferrare, Bologne, Padoue, Florence dessinent leurs silhouettes impériales ou délicates sur tous les ciels que reflètent les yeux du voyageur jamais las. Mais c'est à la nature encore qu'il retourne, d'une âme qui ne désire plus la gloire et l'œuvre de M. Pierre de Bouchaud, humaniste, s'achève en une sorte de renoncement mystique; quand le Florimond d'Ephraïm Mikhaël méprisait « la guerre à cause de la gloire » et regardait sans regret s'enfuir son char triomphal, il s'abandonnait du moins au sincère et puissant amour : M. Pierre de Bouchaud au seuil de l'automne se confie à la terre pacificatrice :

Dédaigneux des grandeurs que connut ton destin,
Seuls les prés et les bois te restant chers encore,
Tu te plairas à voir, au pied du pin sonore,
Ton glaive délaissé se rouiller dans le thym.

Vers les routes absurdes. — Voici *la Grande danse macabre*, non point telle que la peignit Holbein, mais comme la l'œil peu indulgent d'un observateur des mœurs présentes : autour des comptoirs d'un bazar de charité grimacent, sautillent, en proférant d'oiseuses paroles, les jeunes filles et les douairières, les magistrats, les officiers d'état-major et les secrétaires d'ambassade et la Mort entre et les saisit à la gorge devant la meute des ouvreurs de portières, des camelots et des hommes sandwiches, menacés aussi, mais qui huent les pantins affolés et haïs, tandis que se fanent les robes et que se dispersent les faux cheveux et les fausses dents des vieilles femmes; seule une première de couturier trouve une parole de pitié :

C'est dommage, ces femmes étaient belles à parer.

Tous, plèbe et personnes d'importance, se laissent emporter lâchement; seul le petit tailleur juif aux yeux sans cils, aux mains usées par l'aiguille fait face; son fils est là : la Mort ne le prendra pas; de ses mains débiles fortement serrées il étrangle l'étrangleuse et bientôt ceux qu'il a délivrés d'elle l'insultent pour les avoir condamnés à porter à jamais le poids de leur misérable existence, tous sauf le moine qui rêve comme les prophètes se retournent contre lui et le veulent tuer; mais l'étrangleuse ressuscite et choisit une à une les victimes du lamentable troupeau qui s'émeuvent et se tordent les mains :

LE TAILLEUR JUIF

Ou vient

LE MOINE

Ta main ne tremble pas, juif?

LE TAILLEUR JUIF

Touche ma main.
Pourquoi tremblerait-elle plus que la tienne,
Moine!

LE MOINE

Tu n'as pas d'espérance.

LE TAILLEUR JUIF

Mon fils vit.

Ailleurs la même ardeur frénétique de vivre s'exprime en un dialogue entre la forêt et le voyageur :

Va! tu n'es qu'un charnier
— Lève la tête
Vois sur ce bloc de grès
Rutiler les écailles de ce pin lumineux,
Ivre de distiller sa résine odorante,
Regarde ce beau fils, ses aiguilles, ses branches,
Et ses rouges racines, incrustées dans la pierre,
Qui vont chercher la moelle brûlante de la terre,
Et la portent vers le soleil.
— Moi aussi je me suis tendu vers ma lumière :
Les hommes.
Ses rayons, peu à peu, sont devenus trop pâles
Pour attirer mon front.
— Un jour sa tête aussi languira sous les feux
Des plus brûlants étés.
Alors le bûcheron apprêtera sa hache
— Et toi, tu laisseras la hache s'approcher ?
— Que m'importe !
Je suis l'immortelle forêt.

Un égal désir de vivre anime les arbres et les hommes, les individus et les foules, ou n'est-ce point que les hommes attribuent à tout et à tous cette tendance à persévérer dans l'être qui leur est essentielle? Mais M. André Spire s'irrite en même temps que cette vie ne soit pas autre qu'elle est; il voudrait que les marionnettes d'une heure fussent moins stupides et moins ridicules qu'elles ne sont et c'est pourquoi son sarcasme s'enfle jusqu'à la colère contre toute sottise, toute laideur, toute pédanterie et qu'il est si dur aux demoiselles qui discourent sur William James et M. Bergson, ainsi que leurs aînées donnaient audience aux propos maintenant désuets de M. Caro

et de M. Deschanel l'aîné. Heureusement il y a dans chaque ville trois ou quatre originaux différents de la tourbe, et qui se savent de très loin frères en esprit ; et cela les aidera à tolérer la quotidienne Béotie : car M. André Spire, malgré toutes réticences et toutes ironies, est bien plus atteint de littérature qu'il ne le veut avouer : si, un beau matin de printemps, le cortège du jeune dieu l'entraîne loin des livres, vers les routes absurdes, ses compagnes blondes couronnées de myosotis ressemblent étrangement au cortège qu'ordonna Botticelli ; et quand les choses domptées par l'homme se révoltent, il en est parmi elles qui le glorifient ainsi que le fait secrètement M. André Spire :

LES ROSES

Ses greffoirs ont fendu nos écorces
Il a rendu stériles nos pollens;
Mais aurions-nous des pétales pareils
Sans lui ?

LES TABLEAUX

Nous auraistu créés, Soleil ?

LES CATHÉDRALES

Il a dressé nos tours ! Pitié pour lui !

La parenté intellectuelle la plus probable de M. André Spire serait celle de Henri Heine ; ses poèmes déconcerteront les lecteurs mal avertis par le mélange continu du lyrisme et de l'ironie ; mais si on les lit attentivement le lyrisme l'emporte et l'ironie n'y est peut-être qu'une forme inattendue de la pudeur ; il y a des lyriques qui ne se confessent pas tels au premier passant vnue.

PIERRE QUILLARD.

LES ROMANS

Paul Adam : *La Ville inconnue*, Paul Ollendorff. 3.50. — Gyp : *La Ginguette*, E. Flammarion, 3. 50. — Comte de Comminges : *Godelieve, princesse de Bahr*, Calmann-Lévy, 3. 50. — Valentine de Saint-Point : *Une Mort*, E. Figuière, 3. 50. — André et Jean Viollis : *Puyçerampion*, Modern Bibliothèque, 1 50. — Jean Renaud : *Les Inféconds*, B. Grasset, 3.50. — Marcel Rognial : *L'Aube grise*, B. Grasset, 3.50. — Gaston Mercier : *Jean Guilbert*, B. Grasset, 3.50. — André Marceron : *Une âme laïque*, Sansot, 3. 50. — Bernard Barlery : *Les Résignces*, E. Lévy, 3.50. — Victor Lisbert : *Une cure thermale*, B. Grasset, 3.50. — Gabriel Salvat : *La famille Gadet-Rousselle*, B. Grasset, 3. 50. — Vernay-Ramondy : *Une commande de l'état*, Sansot, 3. 50, — Maxime Legrand : *Clair obscur*, P. Figuière, 3.50. — Gonzague Gignoux : *Contes à Celle qui ne viendra pas*, P. Figuière, 2.50.

La Ville inconnue, par Paul Adam. La guerre! Une grande vision de cette chose horrible et nécessaire, de cette folie disciplinée imposée à des gens raisonnables. de cette coupe réglée des forces vives d'une nation, de ce crime de tous les enthousiasmes réunis. Paul Adam est né général et conquérant. Il a le don de stratégie et le goût de la lutte. Il sait, comme tous les esprits judicieux, qu'on ne

peut pas éviter la guerre, que ce monde est fait pour elle et qu'on n'a jamais rien obtenu sans violence. Il tâche d'adapter le sentiment de la justice, les idées scientifiques d'une élite, à sa barbarie, et il montre des intelligences aux prises avec l'obscurantisme superstitieux de hordes menées seulement par le vieil amour du pillage, instinct animal aussi vieux que l'humanité. Mais ces héros, dont il parle en toute connaissance de cause, car il a pris ces exemples dans les ordres du jour de nos armées coloniales, sont tout de même des hommes posés en face des barbares qu'ils ont à vaincre et à convaincre surtout de l'excellence de notre civilisation. L'auteur ne les met pas en dehors des passions qui gouvernent aujourd'hui les civilisés sans différer beaucoup des antiques mouvements des âmes héroïques de jadis, il multiplie le courage par de plus nombreuses raisons de vivre ou de tuer. C'est le courage à facettes, subissant, pour mieux briller, la diffusion qu'un rayon de soleil subit dans le prisme, se décomposant ou se recomposant en une multitude de nuances, et réunissant brusquement tous ses reflets, toutes ses lueurs en un faisceau ardent qui enflamme ou éclaire, brûle ou purifie. Deux chefs dirigent une expédition en haute Egypte. Deux rivaux qui eurent pour la même femme les mêmes aspirations. Entre le jeune capitaine, le moderne heureux, et le vieux commandant marquis de Rethel, soupirant évincé, il y a jalousie, combat courtois mais forcené de deux pensées constantes dont le désert, qu'ils traversent, renforce encore l'intensité par l'excitation maladive de ses mirages. Chacun fait son devoir et chacun veut le faire en beauté, peut-être justement à cause de cette rivalité secrète qui les anime, les tient debout l'un devant l'autre malgré les tortures de tous les genres qu'il leur faut subir. Qu'est-ce que *la Ville inconnue?* C'est, en réalité, la mort, dernière étape du soldat, suprême récompense des plus sublimes dévouements. C'est aussi, pour les arabes fanatiques, la fameuse *Agadem* (un temps ce fut *Tombouctou* la mystérieuse), la capitale sacrée de l'islam, ville de plaisirs et réceptacle de tous les trésors dont on doit défendre la jouissance aux infidèles. Pour parvenir au terme suprême de sa conquête, le jeune chef emprunte les ailes de l'oiseau prodigieux, il monte en aéroplane et ces combats entre le maître de l'air et les habitants des contrées brûlées par le vent de Lybie sont des récits merveilleux qui s'apparentent aux plus belles légendes des anciens paladins avec cette très utile différence que tout y est du domaine du possible, que rien ne peut choquer nos cerveaux avertis des nouvelles découvertes de la science. Venu à une heure d'attente fiévreuse et de complications diplomatiques, ce livre n'est pas rien qu'une œuvre de grande écriture, il est, au-dessus de toute considération littéraire, un acte de relèvement moral ; un geste d'audace devant la veulerie contemporaine. A une époque de petites guerres malpropres fomentées

par l'antimilitarisme, de crimes incessants et monstrueux qu'engendre dans toutes les classes de la société la lâcheté d'un régime où, seuls, les parvenus du soi-disant peuple souverain ont le droit de saboter, c'est-à-dire de se battre, cet éloge bien français est un défi lancé à toute une nation qu'on essaye d'endormir aux accents infiniment lamentables de *l'Internationale*. Le crime de l'apache, l'attentat idiot du saboteur et les discussions épuisantes sur l'art de tromper les petits au profit des médiocres ne valent certainement pas la lutte pour *la Ville inconnue*. Puisque nous cherchons moins à mourir noblement qu'à vivre piètrement, c'est au moment où la vie est moins nécessaire que la victoire qu'il faut le plus réfléchir à la possibilité d'entrevoir enfin la sombre porte d'*Agadem*. Je ne sais pas si nous voulons encore sincèrement qu'on nous rende l'Alsace et la Lorraine... mais il est absolument certain que la France entière a envie de réclamer la *Joconde* à l'Allemagne, symptôme d'une réaction inévitable, malgré l'absurdité du motif. Il y a quelque chose de pourri dans le royaume et la garde qui veille aux barrières du Louvre n'en défendra pas les rois de la démocratie.

La Ginguette, par Gyp. Rien de plus raffraîchissant pour le cerveau (surtout par ces temps de chaleur sénégalienne) que les romans de Mme Gyp. Elle va capter aux sources de la vie les raisons d'agir de ses créatures et c'est pour cela que toutes ses créations ne semblent pas l'énoncé de troublants problèmes, que l'on voit agir des êtres sans s'inquiéter des fils qui les font mouvoir. Elle ne vous demande pas de l'aider à dresser son théâtre par la fastidieuse étude psychologique, elle est allée en classe avant de vous apprendre à lire et elle ne pense pas que le volume qu'elle vous offre doit être pour vous une succession de calculs au tableau noir. Pourquoi ces gens qui causent entre eux, vont et viennent, vous empoignent dès la première conversation, serait-elle d'apparence absolument frivole : c'est parce que nous entrons chez eux par une porte au lieu d'être admis par le chapitre fastidieux de la description. Gyp a le secret de la psychologie en ligne de points. (Grévin avait bien découvert le moyen de dessiner avec les blancs !) Or je commence à trouver décevants les littérateurs qui vous décrivent les plus menus ressorts des mouvements de l'âme alors qu'ils aboutissent à faire agir ou parler de simples automates. Je préfère le geste tout nu d'un personnage réellement humain à la plus somptueuse explication de la pensée... de l'auteur transposée dans une poupée ou un pantin de son choix. De la vie, d'abord et surtout de l'histoire humaine et si l'histoire est du domaine de l'invention romanesque pourvu qu'on nous la fasse vivre, qu'on nous la rende accessible à notre genre de cérébralité, ça nous suffit. Je n'ai pas à raconter un roman de Gyp, ce serait l'abîmer. La *Ginguette* évolue dans un milieu militaire d'officiers mon-

dains. Il y a des types tout à fait réussis de jeunes gens et de jeunes femmes sportifs. On ne peut pas s'empêcher d'aimer ces êtres qui sont tous si bons enfants et dont quelques-uns sont les enfants terribles du siècle. L'auteur parmi les écrivains entichés d'études de mœurs compliquées et surtout confuses reste alerte, jeune, lumineux. On peut lui pardonner certain parti pris... politique. Elle a peut-être tort au point du vue du régime actuel... mais examiné sous un angle d'éternité, elle aura, je le crains, prodigieusement raison. Le ridicule ne tue plus personne de nos jours, mais il viendra, nous l'espérons, un jour où l'on tuera le ridicule... sans distinction de sexe ni de religion, parce qu'il sera devenu l'odieux, tout comme le régime qu'il représente si bien.

Godelièvе, princesse de Bahr, par le comte de Comminges. Il faut aimer l'enfance de cette charmante femme comme on aimerait le cher conte de nourrice qui vous a bercé loin des réalités cruelles de la vie, et pourtant combien froidement cruelle était cette mère à la fois impérieuse, dévote, inhumaine, mondainement sévère! Ce genre d'éducation faisait peut-être des héroïnes alors que l'actuelle manière de laisser des enfants se mêler de tout, aspirer et raisonner surtout produit d'inconcevables crétins, de nuisibles petites dindes. Cette jeune fille élevée à baiser la main de sa mère alors qu'elle allait partir pour le bal, mal nourrie, habituée au froid et à l'endurance de quotidiennes misères, apprenait que la vie s'achète par la noblesse de l'effort encore plus que par la forte somme de l'argent. Sans exagérer la coutume religieuse du renoncement aux joies faciles, l'enseignement de l'abnégation est un bon moyen d'endiguer les mauvais appétits. Comme Godelièvе j'ai été élevée dans le mépris de la souffrance morale et physique et j'ai dû me passer d'eau chaude en hiver, aussi je trouve à la vie une saveur exceptionnelle, je ne suis pas blasée sur les joies de ce monde, je m'extasie toujours devant le moindre rayon de soleil. Je crois que cette pauvre princesse a existé. Je la surprends toute frémissante d'une vérité qu'on est en train d'oublier, mais qui fut. Ce récit est prenant par les détails délicats qui nous restituent toute une époque encore bien proche de nous et il est fertile en comparaisons ironiques. O Godelièvе, princesse de Bahr, votre amour si parfaitement éthéré, si délicieusement puéril n'a-t-il pas été pour vous la plus ardente des voluptés, des voluptés inconnues des égoïstes de notre bas monde, puisque sa réalisation charnelle a suffi à vous tuer?

Une Mort, par Valentine de Saint-Point. Ce roman est, je crois, la suite ou la punition, le juste châtiment, de *l'Inceste*, du même auteur. D'ailleurs mieux équilibré que la première partie de ce drame contre nature, il contient beaucoup plus de réalités psychologiques: Unique, la mère et l'amante, la voulu rendre à l'existence

normale sa créature de prédilection, musicien de génie, enfant faible devant les caresses de la perversité, mais homme résolu en face de l'adversité normale. C'est en vain que Siegfried se débat contre les exigences de la vie ordinaire. Qui a touché aux fruits défendus de la science amoureuse a perdu le droit de se contenter du pain quotidien de l'humanité normale. Il n'arrive pas à s'adapter à son milieu familial et il s'enlise dans les boues des petites concessions. Sa femme et sa fille sont des femmes. Il avait connu malheureusement une amante dans toute l'acception du mot puisqu'elle était aussi sa mère. Siegfried meurt d'être redevenu un homme après s'être cru un Dieu. Rien n'est difficile comme de vivre de la vie de tout le monde, oui.

Puycerampion, par Andrée et Jean Viollis. Petite ville du grand Midi où le soleil exagère les qualités et *auréole* les défauts des citoyens. Il y a là un proscrit étonnant qui ressemble à un personnage de la Bible, un coiffeur diplomate que le subtil Figaro ne pourrait pas renier, une adorable vieille fille poétesse dont la modestie, la vertueuse sentimentalité devait bien inspirer quelques-unes de nos Muses modernes. Le livre abonde en détails savoureux et en spirituelles anecdotes. C'est le Midi rayonnant, mais atténué, semble-t-il, par une fièvre de tendresse, un léger voile de mélancolie sentimentale qui nous console de certaines plaisanteries vulgaires trop en honneur chez les méridionaux.

Les Inféconds, par Jean Renaud. Un plaidoyer contre ceux qui ne désirent pas se continuer. L'auteur a-t-il jamais songé à l'inutilité de se prouver à soi-même qu'on est encore moins diminué d'être seul que de risquer de se mal reproduire ? Et quel orgueil que celui de fabriquer un être à son image ! Cela ressemble vraiment à du mauvais satanisme. Les enfants ne sont jamais que des preuves de faiblesses. Maintenant il faut perpétuer le monde, je le sais bien. Pourquoi ne pas penser à laisser dominer les animaux ? Nous sommes sortis de la bête. Si la race est épuisée, on pourrait tenter une nouvelle épreuve.

L'Aube Grise, par Marcel Rogniat. Un bon jeune homme qui apprend la vie sans aucun enthousiasme et naturellement il n'a pas le réveil triomphant, mais ne pourrait s'en plaindre qu'à son genre de tempérament.

Jean Guilbert, par Gaston Mercier. Un courageux rural qui entreprend de libérer son bien patrimonial à l'aide de ses deux bras et qui réussit... grâce aussi à l'amour d'une belle fille entêtée.

Une âme laïque, par André Marceron. Pauvre garçon qui s'imagine que les vertus civiques sont les plus utiles à notre époque. Il trouve le courage d'épouser généreusement la vierge bien moderne

ayant déjà touché au feu et l'avouant, d'ailleurs, à celui qu'elle désire comme une nécessaire réhabilitation.

Les Résignés, par Bernard Barlery. Une employée dont le roman est l'éternelle histoire du collage remplaçant le mariage impossible sans dot. Elle a tous les tourments conjugaux, mais point le bénéfice de la dignité de la situation régulière, puisqu'elle arrive à lasser son second protecteur, brave égoïste un peu tâtillon d'esprit.

Une cure thermale, par Victor Lisbert. Ce pauvre gros bourgeois, lâché au milieu de ce monde d'aventuriers que l'on trouve dans les villes d'eaux, fait une bien triste figure en rentrant au bercail. Le trio de l'abbé Torchère, du rat d'hôtel et de la légère comtesse Folvent est amusant, probablement peint d'après nature.

La Famille Cadet-Rousselle, par Gabriel Salvat. Est-ce un roman, est-ce une légende mise en action ? En tous les cas, c'est frais et pimpant comme la vieille ronde et le visage de pomme d'api de la charmante Rosine met un joli rayon d'aube dans cette contrée fantaisiste.

Une commande de l'état, par Vernay-Ramondy. Les femmes ambitieuses excellent dans l'art de brouiller les cartes des politiciens. Mais c'est là de l'histoire contemporaine et il ne faudrait pas chercher bien loin le vrai nom de cette intrigante genre comme il faut.

Clair-Obscur, par Maxence Legrand. Bizarre sensation d'un jeune homme amené à comparer sa vieille maîtresse à sa mère et complexes sentiments de jalousie assez délicatement rapportés pour qu'ils ne choquent pas la pudeur des lectrices.

Contes à celle qui ne viendra pas, par Gonzague Gignoux. J'aime le récit détaillé de la gaffe mondaine du journaliste Jacques Mazertier qui raconte au frère les prétendues frasques de sa sœur.

RACHILDE.

LITTÉRATURE

F.-A. Cazals et Gustave Le Rouge : *Les Derniers jours de Paul Verlaine. Avec une préface de Maurice Barrès*, 1 vol. in-18, 3.50, « Mercure de France ». — Charles Morice : *Discours prononcé au banquet des Amis de Paul Verlaine pour le quinzième Anniversaire de la mort du Poète*, 1 plaq. in-18, 1 fr., Messein. — Octave Uzanne : *Sottisier des mœurs*, 1 vol. in-18, 3.50, Emile Paul. — Victor Cherbuliez : *L'Idéal Romanesque en France de 1610, à 1816*, 1 vol. in-16, 3.50, Hachette. — René Bazin : *La Douce France*, 1 vol. pet. in-8, J. de Gigord. — A propos de la crise française.

Les derniers jours de Paul Verlaine, par F.-A. Cazals et Gustave Le Rouge : c'est l'histoire vraie des derniers temps de la vie de Verlaine, avec ses tristesses, ses dégoûts et ses détresses. Mais peut-être que le récit de ces pitoyables misères physiques et

morales fera mieux comprendre l'extraordinaire sensibilité de ce poète. Ne le plaignons pas, car, jusqu'à la fin, sa vie intérieure fut un spectacle magnifique, et il avait assez de beauté en lui pour se projeter un décor enchanté : la prison elle-même lui semblera un calme château. Pourquoi, se demande M. Barrès, dans la préface de ce volume, cette nature divine fut-elle gâtée, parfois avilie ? Ne jugeons pas Verlaine d'après le code de notre petite morale : il la dépasse par sa sensibilité et sa sensualité. Pour connaître le poète en entier, il faut aimer non seulement ses poèmes délicatement douloureux, mais aussi ces pièces d'un fervent érotisme, peut-être les plus beaux poèmes de la chair qui aient été écrits. Les plus belles poésies sont toujours les plus humaines, les plus ardentes, j'allais dire les plus impudiques. Car c'est toujours à ces ferveurs charnelles que se trouvent associées les plus fines sentimentalités. Pour qu'un poète nous émeuve, il faut que toutes ses images aient le parfum de la femme, et ses contours, et ses sourires, et nous évoque ses gestes et sa voix. Mais entrons dans ce livre, écrit avec une si affectueuse et respectueuse piété. MM. Cazals et Le Rouge ont, en effet, compagnons et disciples du poète, aimé Verlaine comme un Dieu familier : ils nous racontent la passion et la mort du Christ de la poésie. Il fut, disent-ils, le dernier grand lyrique du XIXe siècle.

Voici l'hôpital, où Verlaine a passé une bonne moitié des dernières années de sa vie, et qui fut pour lui une sorte de refuge. Ses maladies étaient aussi diverses que douloureuses. Pourtant « au milieu de toutes ces souffrances, jamais le poète ne cessa de travailler. Entre deux crises de rhumatisme aigu, il allumait la lampe que, par faveur spéciale, on lui permettait de garder sur sa table de nuit, et commençait à griffonner un sonnet ou une ballade, jusqu'à ce qu'un autre accès douloureux de son mal le forçât à s'arrêter. »

C'est de l'hôpital qu'il écrivait à Rachilde : « C'est tout de même captivant et consolant ce travail, la littérature, quand on s'y fourre tout entier, son rêve et le reste! » Et, en effet, *Epigrammes* fut entièrement composé à Saint-Louis, au pavillon Gabriel. Que l'on lise les histoires touchantes que nous racontent MM. Cazals et Le Rouge : elles font aimer le cœur et l'esprit de Verlaine :

— Je commence à croire, disait-il un jour, que les poètes ont bel et bien été créés et mis au monde pour habiter l'hôpital. Ils s'y trouvent à merveille et ils manqueraient à tout le monde s'ils n'y étaient pas.

Le chapitre des dernières maîtresses est peut-être le plus pénible du volume et de la vie de Verlaine : ces femmes sont vraiment indignes de lui ; mais il avait « tant souffert, il avait été par instants si abandonné qu'il se trouvait ravi de la moindre manifestation de tendresse, même fausse ».

Il conserva jusqu'à la fin cette mysticité qu'on a dite perverse parce qu'on ne s'est pas encore accoutumé à mêler le mysticisme et la sensualité. Verlaine a aimé Dieu et la Vierge comme il aima la femme, et les pièces sacrées de *Sagesse* ne sont-elles pas l'expression de la même nuance sentimentale que *Green :*

Voici des fleurs, des fruits,des feuilles et des branches
Et puis voici mon cœur qui ne bat que pour vous.

C'est sur le même mode amoureux qu'il parlera à la Sainte Vierge. C'est un peu naïf, au point de vue philosophique, mais les poètes sont des enfants de génie, et ils jouent plus volontiers avec les images ou avec les sentiments qu'avec les idées. Verlaine, qui avait un masque socratique, n'avait pas le cerveau de Socrate.

Ce livre est illustré de curieux dessins, dus, pour la plupart, au fidèle et spirituel crayon de M. Cazals.

Il faut encore signaler, à propos de ce dernier volume, les belles paroles prononcées par M. Charles Morice, pour le quinzième anniversaire de la mort de **Paul Verlaine** :

« Chez lui, dit-il, l'alliance de l'artiste et du poète est si étroite, si intime, que l'art s'efface, que le travail de la composition ne laisse point de stigmates dans l'œuvre, que sans cesse nous croyons entendre la vibration, directement, de la pensée même, du sentiment même. » Le plus beau compliment et le plus juste qu'on puisse adresser à Verlaine.

§

M. Octave Uzanne vient de nous donner un livre qui est, sous la forme de causeries humoristiques, une sage critique de nos modes, de nos mœurs et de notre littérature : **le Sottisier des Mœurs.** On songe à Molière : c'est avec la même acuité de vue, la même précision dans le trait, le même sens du comique et du ridicule que M. Uzanne nous montre la sottise de nos modes médicales, et l'inquiétante tyrannie de nos actuels Diafoirus. Si nous avions encore un Molière, écrit-il lui-même, « au lieu de tant de menus auteurs qui ne savent même plus ironiser leur temps et montrer le comique de la vie contemporaine, quelle admirable comédie de mœurs il ferait sur notre existence craintive, hygiénique, aseptique et tempérante sous ce titre : « les Maladies de la Peur ! » Beaucoup aujourd'hui en arrivent véritablement au « non-vivre » par la « crainte de mourir ».

Que cet ouvrage de M. Uzanne apprenne aux critiques des mœurs à regarder et à ironiser ; puisse-t-il susciter le faiseur de comédies qui nous manque.

M. Uzanne, en développant cette question de la terreur des microbes et des abusives stérilisations, nous apprend à aimer les microbes qui sont la vie même, et, à ce propos, « il paraîtrait, dit-il, que

nous touchons à la fin des abusives pasteurisations. Quelques courageux médecins révolutionnaires se préoccupent, dit-on, de démontrer les dangers que présentent les excessives stérilisations des aliments. » Comment, ajoute-t-il, l'art médical, d'ici un siècle, exposera-t-il « l'étiologie, la physiologie pathologique, la thérapeutique et la prophylaxie » ? Il est très probable que la science pastorienne « sera démodée, que les découvertes futures en auront démoli la logique jusqu'ici considérée comme inattaquable. Il est possible que Pasteur soit mis au simple rang du trop dédaigné Raspail, et que le microbe se voie réhabilité comme agent de vie et de mouvement, comme incapable de porter atteinte à un organisme vigoureux, sain, résistant, ayant toutes les élasticités, toutes les réactions vitales,tous les rebondissements nécessaires ». Dans leur phobie du microbe, les bactériologistes ne sont-ils pas allés jusqu'à interdire la plus douce chose de la vie : le baiser, dont ils voudraient nous dégoûter, en analysant ce que peut contenir de pneumocoques, de streptocopes, de staphylocoques, etc., la bouche la plus saine et la plus aimée.

Poursuivant sa critique,M. Uzanne ironise notre morale sexuelle,et il lui apparaît monstrueux qu'un beau specimen de mâle « sain, vigoureux, doué des qualités glorieuses de l'étalon pur sang, ne puisse ouvertement croiser et multiplier avec toutes les jeunesses amoureuses ses produits de beauté de 25 à 30 ans ». Certes,cette polygamie existe occultement,mais l'hypocrisie de notre domestication sociale en détruit les fruits. Et, observe encore M. Uzanne, on ne détruit que les produits de la « sélection naturelle »et ce sont ceux-là, justement, qu'il faudrait préserver.

Il serait à souhaiter que ce livre ait une grande répercussion en France, il apprendrait aux malades qu'ils ne sont pas « la propriété exclusive des médecins » patentés. *Les Droits de l'Homme* ont été proclamés; faudra-t-il, se demande M. Uzanne, faire une nouvelle Révolution pour assurer *les Droits des malades*. Il n'y a conclut-il, qu'une formule affirmative pour la science médicale, c'est celle-ci : « Est médecin qui guérit, avec ou sans diplômes. »

Je ne saurais en si peu de lignes analyser toutes les idées que contient ce livre d'une si gaie et si profonde sagesse : je voudrais seulement avoir donné à quelques personnes le désir de le lire en son entier.

§

L'Idéal Romanesque en France de 1610 à 1861, par Victor Cherbuliez. Cette étude sur le roman français est tirée d'un manuscrit inédit trouvé dans les papiers de Cherbuliez. C'est le texte des conférences qu'il prononça à Neuchâtel en 1860. Lors de ces premiers essais littéraires, l'auteur n'avait pas trente ans, mais il pense déjà comme il pensera toute sa vie, avec son cœur plus

qu'avec son cerveau. Plutôt que de la critique littéraire, c'est ici de la critique morale. Ce qui inquiète déjà le jeune Cherbuliez, c'est de découvrir l'influence que les idées et les systèmes philosophiques peuvent exercer sur le roman. L'étude s'arrête au XIX[e] siècle parce que la Révolution est une date qui ouvre une période nouvelle; c'est du moins la raison que donne l'auteur de son arrêt au seuil du siècle précédent si important au point de vue de l'évolution romanesque. Je ne pense pas que cet ouvrage posthume puisse réveiller de l'oubli où il dort le nom déjà si vague de Cherbuliez.

§

En écrivant ce livre : **La Douce France**, M. René Bazin a entrepris de faire un catéchisme patriotique de la France, à l'usage des écoles. Il faut reconnaître que nul mieux que M. Bazin n'était désigné pour cette œuvre de vulgarisation d'idées déjà banalisées. Nous retrouvons en effet dans cette Bible tous les lieux communs propices à abriter le patriotisme et la religion. L'auteur associe ces deux sentiments et peut-être que pour lui Pasteur n'est-il un si grand savant que parce qu'il était un bon chrétien, et Millet un si grand peintre que parce qu'il a fait l'Angelus, cette prière. M. Bazin conte donc la vie de ces deux saints laïques, qui puisèrent leur génie dans la Bible. Il ne renia jamais, dit-il de Millet, « son enfance nourrie de l'Evangile et de la Bible », et « la grandeur de son œuvre est due, pour une part à cette fidélité ». C'est également à cette fidélité aux idées traditionnelles que M. Bazin doit sa renommée. On peut acheter ses livres avec confiance : on n'y trouvera aucune idée neuve, et cela rassure les familles.

§

A propos de la crise du français, Willy me communique son opinion :

Dans *la Phalange*, M. Gustave Lanson prétend que, pour bien écrire le français, il vaudrait mieux lier commerce avec la *Chanson de Roland* qu'avec Cicéron. Je ne suis qu'une modeste Ouvreuse, mais je me demande ce qu'un potache pourrait bien emprunter à la langue indigente et dure du trouvère, tandis que j'aperçois nettement ce que doit le français au latin, déjà analytique : *Sunt in fuga,* ils sont en fuite ; *omnium tibi gratiam facio*, je te fais grâce de tout, etc.

Voilà ce que je développerais si j'en avais le temps dans ma réponse à l'ami qui me presse d'entrer dans la Ligue Richepin. Il y a huit jours que j'ai reçu de lui une lettre bien longue : *Octo dies sunt quod ab eo litteras bene longas recepi...*

Et il s'étonne de recevoir des lettres de latinistes « indignés » qui prétendent que c'est un chapelet de gallicismes. Qu'ils braillent, conclut-il. C'est du latin tout de même.

JEAN DE GOURMONT.

HISTOIRE

A. Viallate et M. Caudel : *La Vie politique dans les Deux Mondes;* Alcan, 10 fr. — Jacques Bardoux : *Victoria I, Edouard VII, Georges V;* Hachette, 3 fr. 50. — John Bridge : *L'Impérialisme britannique*. Avec une introduction par l'amiral Cyprien Bridge; traduit de l'anglais par le vicomte Guy de Robien : Nouvelle Librairie Nationale, 7 fr. 50. — Frédéric Masson : *Au jour le jour;* Ollendorff, 3 fr. 50. — Memento.

Ce tome est le troisième d'une série dont les auteurs se proposent de grouper annuellement, sous la rubrique générale : **La Vie politique dans les deux Mondes**, tous les faits politiques de l'année écoulée. Publié sous la direction de MM. A. Viallatte et M. Caudel, ce recueil est rédigé par des spécialistes dont chacun a son domaine dans l'ensemble mondial. Un tel recueil ne serait rien moins que des Annales de l'histoire universelle contemporaine. Sans prétendre probablement à tant que cela, ses auteurs semblent pouvoir assez légitimement nourrir l'ambition de présenter au public un répertoire plus complet que celui qu'on peut devoir à l'information diplomatique contemporaine, nécessairement plus ou moins secrète et malaisée, et mieux ordonné que celui dont l'information journalistique accumule un peu au hasard les matériaux.

La série actuelle correspond à la quatrième année de cette enquête et va du 1er octobre 1909 au 30 septembre 1910. On peut y suivre, dans l'ordre des faits politiques et sociaux, l'évolution de toutes les nations du globe (ceci soit dit non sans quelques réserves que nous indiquerons plus loin). On y notera, en France : les tentatives de concentration républicaine à l'exclusion des partis extrêmes, et les premiers plans de réforme électorale (représentation proportionnelle) ; en Angleterre : le conflit constitutionnel (très intéressant exposé) ; en Allemagne : la politique de *statu quo* (qui depuis...) en ce qui concerne le Maroc, d'autre part la discussion de la réforme électorale en Prusse et celle de l'organisation de l'Alsace-Lorraine ; en Autriche-Hongrie : les suites heureuses de l'annexion de la Bosnie-Herzégovine, l'accroissement du prestige de l'Empereur, la diminution de l'influence parlementaire ; dans les Etats scandinaves : quelque tension dans les rapports dano-allemands ; en Espagne : la poussée socialiste consécutive à l'affaire Ferrer, la rupture diplomatique avec Rome sur la question des congrégations ; en Portugal : la révolution du 5 octobre 1910 ; en Italie, l'agitation socialiste ; pour le Saint-Siège : le mouvement anti-moderniste ; dans les Etats balkaniques et l'Empire ottoman : les dernières, ou nouvelles, phases de la grande crise qui marqua l'année précédente, des essais d'entente (Bulgarie, Serbie, Monténégro), la formation d'un parti socialiste en Roumanie, les développements populaires de la Révolution turque, la question crétoise ; en Russie : l'échec des innovations parlementaires, le développement du nationalisme, etc., etc.

Figurent ensuite, dans le répertoire de faits politiques, le Maroc, l'Egypte, l'Asie centrale, les pays d'Extrême-Orient, les Etats-Unis d'Amérique et l'Amérique latine.

Enfin, un tableau des actes internationaux (toujours pour la période sus-indiquée); un chapitre sur la vie économique, un autre sur le mouvement socialiste, un dernier sur les grandes conférences internationales complètent l'ouvrage.

C'est parfait, — à quelques réserves près, avons-nous dit. Par exemple, nous ne savons si cette division annuelle n'est pas trop courte. Dans un aussi bref espace, quelques-uns des grands mouvements de la politique européenne n'ont, pour ainsi dire, pas le temps de s'indiquer. Ainsi pour l'Allemagne : l'année 1909-1910, dont l'ouvrage donne l'histoire un peu plate, ne fait guère prévoir ce qui s'est passé depuis; à telles enseignes que le rédacteur du chapitre, M. Paul Matter, écrit : « Si les bonnes relations franco-allemandes rencontrent une menace, c'est plutôt en Orient. » Les deux tableaux les plus complets sont celui de la crise anglaise et celui de la politique russe intérieure. Ajoutons celui du socialisme, ce qui est quelque chose. Pour le reste, trop souvent, il faut bien le dire, l'historiographie parlementaire hachée menu qui fait, pour la plupart des pays, le fond de ces exposés, manque d'intérêt, de clarté, cache les grandes lignes plutôt qu'elle ne permet de les suivre. Mais ceci n'est point la faute des rédacteurs, dont la position est strictement objective; et la périodicité choisie était sans doute la seule qui fût possible.

En traçant ces portraits de **Victoria I, Edouard VII et Georges V**, M. Jacques Bardoux, dont on connaît les travaux sur l'Angleterre contemporaine, s'est proposé de résoudre autant que possible, au moyen de la psychologie politique, une question qui n'a sa réponse ni dans les manuels anglais de droit constitutionnel, ni dans l'ensemble, peu codifiable, des traditions et des coutumes, ni même dans les avis de l'opinion : De quels pouvoirs politiques dispose encore la Couronne anglaise, à l'aube de l'ère démocratique ? Il s'est efforcé de suivre « à travers trois générations de souverains, dans la mesure où le permettent les documents » (mémoires et lettres des hommes d'Etat contemporains) « l'évolution d'un tempérament et d'une méthode ».

Fort de cette étude psychologique, M. Bardoux croit devoir réagir contre la « légende » qui oppose « à la toute-puissance des Communes l'impuissance de la Couronne ». « Le Souverain... peut intervenir dans le fonctionnement du pouvoir exécutif, sans craindre l'accusation de partialité ni soulever les méfiances du Parlement. » Citons surtout ces lignes importantes caractérisant l'œuvre de Victoria et d'Edouard VII, et qui peuvent servir de conclusion au livre :

L'intervention royale d'octobre 1909 [pour amener le parti conservateur à des concessions, lors de la crise constitutionnelle, intervention qui, du reste, échoua] précise les limites extrêmement étroites dans lesquelles se meut le souverain anglais. Les tendances libérales d'Edourd VII et ses sympathies personnelles pour les leaders radicaux n'ont pas eu plus d'influence, au point de vue parlementaire, que les sentiments conservateurs de Victoria et son amitié étroite pour Lord Beaconsfield. Mais ces deux attitudes différentes ont contribué également à consolider la monarchie britannique. La Reine l'a étroitement associée à l'évolution démocratique et impérialiste du parti tory. Le roi lui a ménagé les faveurs du radicalisme naissant.

Il faut ajouter à l'actif d'Edouard VII son action diplomatique personnelle, si considérable, action fort bien appréciée par M. Bardoux. Le jugement d'ensemble qu'on vient de lire s'appuie sur une série de faits et de traits de caractère qui forme la trame de cette étude, avant tout psychologique, disons-nous. Sans prétendre certifier que le lecteur en pourra déduire, aussi clairement que le voudrait M. Bardoux, la nature exacte des pouvoirs politiques de la Couronne anglaise, je crois que ce lecteur glanera, au cours de cet exposé, quelques notions solides, sinon sur ces pouvoirs en eux-mêmes, du moins, chose à peine moins importante, sur les *conditions empiriques* où ils se sont exercés jusqu'ici non sans efficacité. Le déploiement prolongé d'un caractère comme celui de Victoria, l'emploi, même trop éphémère, d'une habileté profonde comme celle d'Edouard VII ont fait paraître au jour, en quelque sorte, la série complète (ou à compléter par Georges V) de ces conditions. Les politiques pourront prendre intérêt à essayer de les formuler telles quelles, d'après ce livre, qui, par ailleurs, vaut aussi par l'agrément de l'étude de caractères, du tableau de mœurs (lire la description d'une garden-party à Windsor) et même du recueil d'historiettes et d'anecdotes.

Cet ouvrage de M. John Bridge sur **l'Impérialisme britannique** n'est ni une étude politique, ni un exposé théorique. La forme en est surtout narrative. Le récit des expéditions et des campagnes, sur mer et sur terre, y tient autant et plus de place que les considérations sur la politique britannique et la négociation des traités. En une narration continue, le lecteur assiste à la formation de l'empire britannique, à cette histoire vieille de trois siècles et demi, écoulés depuis le jour où les marins d'Elisabeth ouvrirent au « royaume insulaire » sa « carrière impériale » jusqu'à celui où la défaite des Boërs porta à 400 millions d'âmes « l'héritage des successeurs d'Elisabeth ». On connaît les principales phases de cette histoire : les luttes primitives contre l'Espagne et la Hollande ; les guerres de Malborough ; les contre-coups de la guerre de Sept ans en Amérique ;

la fondation de l'empire des Indes ; la guerre de l'indépendance des Etats-Unis ; l'achèvement de la conquête des Indes ; la résistance contre la Révolution et l'Empire, résumée dans les noms de Nelson et de Napoléon ; enfin la répression de la révolte de l'Inde et le suprême effort dans l'Afrique du Sud.

La colonisation de l'Australie et de la Nouvelle-Zélande, dont l'auteur dit fort peu de choses, confirmerait l'opinion, exprimée par le préfacier, que les intentions de l'Angleterre étaient « pacifiques » lorsqu'elle recherchait une expansion au-delà des mers. Pourtant ce sont des récits le plus souvent militaires que M. J. Bridge a écrits là, et ceci était effectivement dans la logique intime d'un tel sujet, — cette logique si bien montrée récemment par M. Carl Siger dans son réaliste *Essai sur la Colonisation*. Mais la préface à laquelle nous venons de nous referer n'indique pas suffisamment la portée de ces opérations militaires, leur portée politique. S'agit-il seulement de combats aux colonies mêmes et sur les mers ? Nous ne le pensons pas. Les guerres coloniales de l'Angleterre sont, en outre, quoi ? Mais une lutte contre l'Europe, aussi et d'abord ! Lutte impériale. Contre l'Espagne et la Hollande, au début ; presque toujours contre la France, ensuite. (Demain, ce sera peut-être contre l'Allemagne). Une carrière comme celle de Lord Clive est bien significative sous ce rapport. La nécessité de conquérir son immense empire colonial sur... l'Europe, ou sur quelques-unes des plus grandes ou riches nations de l'Europe, tel a été le coefficient secret de l'énergie britannique. En ce cas, ce livre-ci serait une assez expressive illustration d'un tel fait.

Ce que l'on goûte le plus dans les petits volumes que M. Frédéric Masson publie depuis un certain temps, ce sont les préfaces. Préfaces hautes de ton, quelles que soient les idées. En général, l'auteur y exprime, avec son amour pour les deux Empires, son aversion contre deux régimes, contre la Restauration et la troisième République. Depuis que, de l'histoire documentaire, il est passé à l'histoire polémique, ce sont là ses thèmes préférés, et tout n'est pas vain, il s'en faut, dans les opinions apportées par le flux de cette verve batailleuse. Je dois me contenter de signaler, dans ce nouveau recueil d'articles écrits **Au jour le jour**, quelques-uns des morceaux où se marque le plus expressément cette humeur : « Magenta », « Un monument à Albert Sorel », « les Emigrés et leur Retour », « Messieurs de la Science », « Napoléon III en Savoie », etc. Je ferai seulement une remarque. Comme zélateur de l'Empire, l'on comprend que M. Masson confonde dans une égale aversion la Restauration et la République. Mais comme homme de science, je crois que M. Masson devrait distinguer. En effet, la Restauration n'a calomnié que l'Histoire du Premier Empire ; tandis

que la troisième République calomnie, et d'une façon autrement savante, toute notre Histoire depuis Clovis jusqu'à la sacro-sainte Révolution. M. Frédéric Masson devrait lâcher un peu ces pauvres derniers Bourbons, et se contenter de la République : dans l'historique domaine « chambardé » par elle, de Charlemagne à Napoléon, ne rencontre-t-on pas Hugues Capet? Et cela serait un vrai déplaisir, que de voir M. Frédéric Masson traiter Hugues Capet comme le ferait un vulgaire Sorbonnâtre, sous prétexte qu'il ne peut pas sentir Louis XVIII.

Memento. — Raconté par M. Camille Cocuaud, *le Retour de l'Ile d'Elbe* (Société des Publications littéraires illustrées, 3 fr. 50) ne fera sans doute pas oublier les ouvrages de M. Henry Houssaye. Mais cet auteur, qui n'aime pas non plus les parlementaires, ceux de la Restauration et ceux de la troisième République, a écrit en pamphlétaire non dépourvu de vigueur cette page d'histoire; et toutes les réserves qu'on peut et qu'il faut faire n'empêchent pas le tableau du drame politique de cette époque de s'en trouver ravivé, et comme vernissé de lyrisme impérialiste.

C'est une biographie fort bien composée, quoique sans grandes recherches originales, que celle consacrée par M. C. de Tschudi à *la Mère de Napoléon* (Fontemoing, 3 fr. 50, ill.). De tous les sujets napoléoniens, celui-ci, je crois, a été l'un des moins exploités par l'actuelle littérature historico-biographique. M. Frédéric Masson a, sur Madame Mère (dans la série « Napoléon et sa famille »), des pages qui sont un trop court régal. Avec M. de Tschudi, le plaisir que je lui souhaite qu'on prenne à le lire durera plus longtemps. Letitia Bonaparte fut une femme de grand style. Elle n'eut pas que des ressemblances physiques avec son immense fils. On regrette cependant dans ce livre, très bien fait, ai-je dit, la petite pointe réaliste de M. Masson. Madame Mère, ce grand caractère, cette Cybèle qui devint une Niobé, eut certains petits côtés. Elle fut avare, pas trop pour elle, il est vrai. D'autre part, on se demande, somme toute, si son peu d'empressement, lors du sacre de Napoléon, et surtout depuis, est un trait qui soit à louer. Cette vieille Italienne sagace, et presque trop sagace, était ainsi faite qu'auprès d'elle on ne savait que hocher la tête devant ce conte de fées de l'Empire : « Pourvou que cela doure! » Napoléon était tout près de la trouver insupportable sous ce rapport. La dernière période de sa vie, après les désastres, est d'une majesté antique. Mais je vois que je me laisserais entraîner, et la place est mesurée. Du moins jugera-t-on par là de l'intérêt du sujet traité par M. C. de Tschudi.

Ces Souvenirs de *Paris sous le Second Empire*, par M. Anthony B. North Peat (traduit par Eve Paul Margueritte, Emile-Paul, 3 fr. 50), devraient pouvoir se réclamer, pour être distingués entre tant d'autres, de la nationalité de leur auteur. Cette nationalité ne serait sans doute pas une raison pour qu'il sentît le fin du fin de la Société du Second Empire ; mais elle en serait une pour qu'il eût, sur cette Société, des observations indépendantes, vraiment objectives, originales, enfin. Signalerai-je un intérêt de cet ordre ? A feuilletér le volume, on trouve notre Anglais presque trop Parisien. Que d'anecdotes ! Leur objet, la Société du Second Empire, fait

leur prix. M. North Peat était employé au ministère de l'Intérieur comme attaché-traducteur. Ces souvenirs sont détachés de lettres qu'il envoyait, à Londres, au journal le *Morning-Star*. En haut lieu, on voyait non sans ennui cette correspondance, et l'on se demande pourquoi. Peut-être l'inconvénient des indiscrétions mondaines? Pour le reste, notre Anglais fut, comme cet ambassadeur américain dont il reproduit avec complaisance un toast dithyrambique à l'Impératrice, un ami zélé des Tuileries.

M. Jean de Bonnefon, qui doit s'y connaître, constate que la « noblesse est, en France, depuis 1871, dans un de ces états que le plus poli des législateurs appelait naguère : l'anarchie légale ». Dans cette brève historiographie de la noblesse française contemporaine, maintes gens et maintes choses paraissent être assez rudement remis en place, — au point qu'on ne sait si le titre : *les Curiosités héraldiques* (Société d'éditions, 5 p.), doit s'entendre de l'impudence, vraiment curieuse, en effet, des faux blasons, ou de la rareté des blasons authentiques. Dans cette orgueilleuse flore héraldique, que de coups de bâton rabroueurs, et appliqués sur mainte haute tige! Summa papavera. Je recommande, à cet égard, la lecture du chapitre point très doux sur les princes de Monaco.

Reçu : *Discours sur les préjugés ennemis de l'histoire de France*, par Fagus (Bibliothèque de l'Occident, s. p.). — *Politique de l'histoire de France*, par le même (Bibliothèque de l'Occident, s. p.). — *Les Suggestions de Hautalcy*, par Hautalcy (chez l'Auteur). Nous reviendrons prochainement sur ces opuscules.

EDMOND BARTHÈLEMY.

SCIENCE SOCIALE

Emile Faguet : ...*Et l'horreur des responsabilités*, suite au *Culte de l'Incompétence*, Grasset, 2 fr.— Abbé Mocquillon : *L'Art d'être un homme*, Bloud, 3.50.— Emile Faguet : *De la Patrie. De la Profession*, Sansot, 1 fr. chaque vol. — Jules Hoche : *Comment aimer, comment parvenir* (préface Rosny aîné), Méricant 3.50. — Georges Sorel : *La Révolution dreyfusienne*, Rivière, 0.60. — Daniel Halévy : *Apologie pour notre passé*, Cahiers de la Quinzaine, 1 fr. — Lucien Hubert, député : *La Politique extérieure*, Alcan, 3.50. — Auguste Comte : *L'Islamisme au point de vue social*, fragments publiés par Christian Cherfils, A. Messein, 1.50. — Memento.

Donc *le Culte de l'incompétence* **Et l'Horreur des responsabilités** seraient, d'après M. Faguet, les deux caractéristiques de notre temps. Je n'y contredis pas, mais je me demande, histoire sans doute de taquiner le paradoxe, si c'est un mal. Dieu nous garde du culte des gens compétents, ce serait à fuir! Plutôt, ainsi que je le disais ici, il y a juste un an, à propos de cette première moitié du fruit de l'arbre faguétique de la science sociale, plutôt de simples gens intelligents et consciencieux. Et Dieu nous garde encore plus de ceux qui assument toutes les responsabilités avec arrogance et qui vous mènent d'un cœur léger aux pires désastres! D'autant qu'on ne voit pas très bien comment les sanctionner, si ce n'est pour les fonctionnaires à douze cents francs de traitement, et encore dans quels cas? La crainte des responsabilités oblige au moins les gou-

vernants et les magistrats à ne pas s'emballer ni s'obstiner, et à prendre avant d'agir l'avis de gens techniques, et tout ceci est salutaire. Maintenant je suis tout à fait du sentiment de M. Faguet, qu'il n'y a rien de méprisable comme cette lâcheté morale qui consiste à se retrancher derrière ceci ou derrière cela, et à fuir devant toutes les difficultés, et à trembler devant tous les risques, surtout dans le domaine privé, car la formule de Nietzsche « vivre dangereusement ! » serait à déconseiller, n'est-ce pas, à des chefs de peuples. Le pâle bourgeois (et que de prolétaires sont ici bourgeois !) qui recule devant le travail, la famille, la patrie, le progrès, et qui végète fonctionnaire, célibataire et réactionnaire est un triste spécimen de l'espèce humaine; mais le juge qui cherche à motiver solidement sa sentence et à l'appuyer sur une exacte jurisprudence antérieure n'obéit pas forcément à l'horreur de la responsabilité. Et je ne prends certes pas ici la défense de nos magistrats qui sont de bien serviles politiciens : *Non sunt pejores laquei quam laquei legum*, disait Bacon qui, hélas ! ne s'y connaissait que trop; tout ce que dit Faguet sur certains grands arrêts de notre temps, l'arrêt Dreyfus et l'arrêt Luçon, est exact; mais ce ne serait pas une raison de revenir à la vénalité des offices que notre auteur voit trop en beau et trop à travers Montesquieu. Contentons-nous de ce qu'il voulait, d'ailleurs : tout magistrat nommé par la Cour de cassation, ou, si l'on craint ici un esprit du corps excessif, tout magistrat nommé n'importe comment, même tiré au sort, mais inamovible et inavançable, ceci plus important encore que cela.

§

L'Art d'être un homme, *traité de self-éducation à l'usage des jeunes gens à partir de seize ans*, voilà, dans les mêmes idées d'énergie morale et de goût de la responsabilité, un excellent livre, dont il faut louer l'auteur, M. l'abbé Mocquillon. Qu'on se rassure, cet ecclésiastique n'a rien du sacristain, et il écrit sur la vocation ecclésiastique des pages qui scandaliseront bien des dévots. Ah ! les bons cléricaux, qui sont si sévères pour la société laïque, pourraient bien commencer par réformer la société sacerdotale ! Les pages attristées de M. l'abbé Mocquillon montrent dans ce milieu pas mal d'abus que nous autres simples civils ne souffririons pas. Mais d'autres pages aussi prouvent chez cet auteur une fine connaissance des questions sexuelles (tout le chapitre IV : « la famille et le mariage » est d'une psychologie très avisée) et un exact sentiment des conditions de la vie pratique. Sur les carrières libérales, sur les fonctions publiques, sur l'armée, sur la politique (car la politique est une carrière, et des plus fructueuses), sur l'agriculture, l'industrie et le commerce, ce diable de prêtre ne dit que des choses judicieuses et utiles. Ah !

si les deux tiers des bureaucrates pas trop racornis s'étaient faits voyageurs de commerce, surtout à l'étranger, comme cela aurait mieux valu et pour eux, et pour nous ! — De toutes ces considérations sur la vie professionnelle comme aussi de ce que dit l'auteur sur la propagande antimilitariste, on rapprochera avec fruit les deux petits tracts de Faguet encore, **De la Patrie** et **De la Profession**, qui font partie de la série : *les Dix commandements*. Sur le premier point, la conclusion du souriant moraliste est d'un nuancé approuvable : « Le patriotisme moderne n'est et ne peut être que l'amour d'un pays libre et d'un état libéral ; et, par suite, qui aime son pays doit être passionnément libéral de crainte que le despotisme n'aliène les citoyens... » Sur le second, rien de plus amusant et juste à la fois que sa comparaison de la profession et du mariage, et l'éloge de la profession de raison qui n'a pas les beaux débuts flambants de la vocation, mais qui va parfois plus longtemps, plus loin, et qui finit par recéler plus d'amour, comme chez les vieux ménages assagis, que les anciens enthousiasmes passionnels.

§

Louerai-je de même la sagesse du *Guide de la femme seule*, que M. Jules Hoche intitule : **Comment aimer, comment parvenir ?** Le sujet est scabreux. L'auteur, partant de ce double point que la femme ne peut pas gagner sa vie par le travail et ne peut se marier que si elle est riche, lui conseille carrément le mariage extra-légal ou temporaire ; et sans doute il ajoute que celui-ci n'a rien de commun avec la prostitution, mais comme il réprouve la femme qui s'extralégalerait par amour et non par intérêt, je ne vois pas très bien de quel nom appeler la nouvelle union. L'auteur, qui est très hardi sur tous ces sujets, jusqu'à absoudre le saphisme, l'inceste et tout le reste, aurait dû avoir le courage d'appeler les choses par leur nom et de proclamer : toute femme doit se faire cocotte (au fond cela nous changerait-il tant que ça, nous Parisiens, de ce qui existe) ? En fait de hardiesses, en voici une, par exemple, qui m'a estomaqué et j'ai pourtant l'estomac solide. L'auteur, blâmant l'habitude orientale de raser ce qui fait tache sur le nu, ajoute : « Or, le nu a presque complètement cessé d'être la tenue de rigueur pour les récréations sexuelles, si ce n'est chez quelques esthètes poncifs et vieux-jeu, dont je ne puis que plaindre les victimes. » En vérité, je demande une enquête pour éclaircir la chose.

§

Tout ce qui sort de la plume de M. Georges Sorel est, je l'ai déjà dit, singulièrement savoureux, même et surtout quand il s'agit de la **Révolution dreyfusienne**. Déjà M. Daniel Halévy, dans un livre très remarquable, *Apologie pour notre passé*, publié par

les *Cahiers de la Quinzaine*, avait proposé une idée que fait sienne M. Sorel : « Picquart aurait été conduit à l'idée de substituer Esterhazy à Dreyfus à la suite d'habiles manœuvres organisées dans ce but par le service allemand des renseignements ; on est dès lors amené à se demander si, dans une large mesure, l'affaire Dreyfus ne serait pas le résultat d'un complot germanique. » Je me demande, à mon tour, si on ne pourrait pas aller plus loin, et admettre que toute l'affaire, y compris le fameux bordereau, a été un coup monté, admirablement monté, par l'attaché militaire allemand. En somme, dans cette rivalité frénétique d'espionnages et de contre-espionnages qui s'est produite en 1893 et 1894, M. de Schwarzkoppen ne pouvait pas ignorer qu'il était surveillé de tous les côtés, que même sa corbeille à papiers était l'objet d'une sollicitude attentive, et il ne devait y laisser traîner que ce qu'il voulait bien être lu par ses adversaires ; si le bordereau avait été une pièce sérieuse, elle méritait d'être brûlée ou déchirée en mille morceaux et jetée au vent au lieu d'être soigneusement coupée en quatre pour pouvoir être rétablie par ceux qui croiraient la découvrir dans ladite corbeille à papiers. J'ajoute une observation que je n'ai encore vue faite par personne dans l'effroyable amas d'hypothèses et réflexions qu'a suscitées l'Affaire, et qui pourtant vous crève les yeux. C'est que le bordereau annonçait l'envoi spontané de documents sans parler de leur prix préalable, et que ceci est tout à fait inadmissible de la part d'un authentique espion. On a vu par le procès Dautriche, au cours de l'Affaire, que la correspondance des informateurs et des informés se réduit toujours à des questions de marchandage âpre et retors. Il est donc probable que le bordereau qui fait ainsi fi de la galette rémunératrice est une simple blague ; (s'il ne l'était pas, mon observation prouve toujours que son auteur n'était pas le besogneux et véreux Esterhazy). Cette colossale mystification expliquerait bien des choses, et on voudrait même, pour la beauté du cas, qu'elle expliquât tout. Ce serait vraiment le chef-d'œuvre du machiavélisme de tous les temps si l'attaché militaire allemand avait tout prévu dès le début, s'il avait fait soigneusement calquer sur son papier pelure une écriture ressemblant à la fois à celles de Dreyfus et d'Esterhazy, de façon à suggérer le nom de celui-ci après la condamnation de celui-là, et s'il avait pu tabler sur les complications possibles au sujet desquelles M. de Witte, dès août 1897, nous mettait en garde, et s'il avait fait endosser au commandant Henry la responsabilité du faux de Lemercier-Picard son agent, tout en avertissant les parents et amis de Dreyfus de l'existence de ce faux dans le dossier dit secret... Oui tout ainsi s'expliquerait, et tout le monde devrait du coup se réconcilier, car, dans l'hypothèse, ni les uns n'auraient eu tort de croire à l'erreur judiciaire ni les autres de parler

de la main de l'étranger; nous aurions été tous de simples marionnettes gigottantes aux doigts subtils de Von Schwartzkoppen; mais vraiment ce serait trop beau! On continuera donc à discuter, à critiquer, à réfuter, et les uns, à la suite de M. Henri Dutrait-Crozon, dont a paru un aride mais utile *Précis de l'Affaire Dreyfus* à la Nouvelle Librairie Nationale, tiendront pour la thèse des conseils de guerre : Dreyfus coupable, alors que les autres, entraînés par l'éloquente *Histoire de l'Affaire Dreyfus*, publiée chez Fasquelle par Joseph Reinach, adopteront la thèse également mélodramatique de Dreyfus victime des machinations de l'état-major français; et dans tout cela il n'y a qu'une explication (ironie des choses!) qui ne sera admise par personne, c'est celle de la sacrosainte Cour de cassation, dont l'arrêt du 15 juillet 1896 est pourtant un chef-d'œuvre en son genre, et qui fait honneur à la merveilleuse habileté de son auteur, le président Sarrut, dit-on. Mais voilà, comme l'a dit le sage Faguet dans le livre dont je rendais compte ; C'est cet arrêt même qui condamne à tout jamais celui qu'il voulait innocenter. Sans aller jusque-là, disons, si mon hypothèse de l'attaché millitaire allemand ne semble pas plausible, que la situation reste au bout de dix-sept ans, la même : Dreyfus a été condamné en décembre 1894 sur de simples présomptions, et ces présomptions subsistent.

§

Tout cela est attristant quand on lit des livres comme **la Politique extérieure** de M. Lucien Hubert, qui tourne surtout autour de la question du Maroc. Serions-nous, en effet, réduits à notre attitude un peu humiliante d'aujourd'hui, si cette funeste Affaire n'était pas venue. à la fin du dernier siècle, désorganiser notre commandement, déchaîner nos énergumènes, désorienter tous nos gouvernants, et falsifier toute notre évolution politique? Et la morale de tout cela ! Que le bordereau ait été écrit par M. Dreyfus lui-même ou par un agent de M. de Schwatzkoppen, c'est notre propre sottise qui éclate ! La rançon de notre vanité « consciencieuse » est dure, mais espérons qu'elle ne s'aggravera pas, et que la question du Maroc se résoudra enfin dans le sens de nos intérêts nationaux et des avantages de la civilisation qui a bien le droit, n'en déplaise à tels politiciens, de retirer, même par force, ce vieux Maghreb de l'état d'anarchie où il agonise. Le monde arabe a eu certainement son heure de grandeur, et même comme doctrine religieuse l'Islam garde sa force, mais, n'en déplaise à Auguste Comte, dont les fragments favorables ont été réunis par M. Christian Cherfils sous ce titre : **l'Islamisme au point de vue social**, la culture musulmane est actuellement dans un état d'infériorité tel que les peuples modernes ont le droit de *contrôler,* ainsi que disent les Américains, les

pays qui, comme la Turquie, la Perse et le Maroc, gardent encore leur indépendance nominale.

Memento — F. Lepelletier, *Les Caisses d'épargne*, V. Lecoffre, 2 fr. Monographie écrite par un professeur de droit d'une compétence particulière ; on y voit que, contrairement à l'opinion courante, l'épargne française est relativement inférieure à celles des pays scandinaves et des Etats-Unis. Nos dépôts ne sont que de 1608 millions alors que ceux des Yankees dépassent 19 milliards. Il est probable qu'une plus grande autonomie accordée aux Caisses d'épargne stimulerait le zèle des déposants. — Abbé Charles Calippe : *Les Tendances sociales des catholiques libéraux*, Bloud, 4 fr. 50. Douze études sur Montalembert, Lacordaire, Gratry, etc. — Comte Léon de Montesquieu : *Le Réalisme de Bonald*, Nouvelle Librairie nationale, 3 fr. 50. Il est curieux et consolant que ce soient les penseurs qui, de leur vivant, ont le plus dédaigné ou heurté le public, dont la postérité persiste à s'occuper, alors qu'elle n'accorde nulle attention à ceux qui ont passé leur temps à courir après la foule. — Frédéric Passy : *Par-dessus la haie*, Figuière, 3 fr. 50. Courts essais dédiés à l'ami Jacques Bonhomme par ce vénérable vieillard : « oui par-dessus la haie, par-dessus toutes les haies, par-dessus tout ce qui sépare... » C'est sans doute pour réhabiliter ce mot de haie que la Conférence de la Paix a choisi la ville du même nom pour y siéger. — Dr Henry Bouquet : *La Puériculture sociale*, Bloud, 3 fr. 50. De précieux renseignements sur les crèches, les pouponnières et les œuvres de gouttes de lait. — Dr Jacques Mornat : *Les Mutualités maternelles*, Bloud, 1 fr. De non moins judicieuses indications sur les œuvres privées où tant de dames oisives devraient s'occuper et qui pourraient sauver tant de nourrissons et de jeunes enfants les petits livres de ce genre devraient être tirés à cent mille exemplaires. — Jean Maxe : *L'Ecole primaire contemporaine* (1900-1911), et Georges Valois, etc., *les Manuels scolaires*, Nouvelle Librairie nationale, 3 fr. 50 chacun. Livres de polémique, le premier sur le syndicalisme et le laïcisme des instituteurs, le second sur les falsifications historiques, scientifiques, littéraires des manuels officiels. Même ceux qui ne partagent pas les idées des auteurs pourraient lire ces intéressants recueils documentaires. — Jules Fiaux : *Vers la Connaissance*, vues nouvelles de l'éducation de l'enfance, Nilsson, 2 fr. 50. Livre d'un bon psychologue encore qu'il s'exprime en langage parfois surprenant : courant vital en retour, conditions d'émission du courant, etc. Au fond, il a raison, la bonne éducation est celle qui porte à son maximum la force de l'individu. Sur l'éducation religieuse je note un aperçu amusant : « Le Christ a déclaré à ses disciples que s'ils ne devenaient pas comme des enfants, ils n'entreraient pas dans le royaume de Dieu ; qui donc osera se prétendre fondé d'enseigner la religion chrétienne aux enfants ? Nous devrions recevoir plutôt d'eux cet enseignement que le leur donner. » — Paul Hyacinthe Loyson : *Les Idées en bataille*, discours et polémiques 1900-1910. Maison des publications, 3 fr. Les livres de ce genre sont toujours vivants, et grâce à saint Augustin on peut s'entendre avec le bouillant auteur : *Interficite errores et diligite homines*. — Jules Guesde : *En garde !* Jules Rouff, 3 fr. 50. On n'en dirait pas autant de ce celui-ci, qui jadis menaça de mort Joséphin Peladan coupable d'avoir tardé à faire son devoir de réserviste ; et cela en

vers, et quels vers ! « Quatre jours de prison, ont dit les chefs d'armée. — Moi je t'aurais collé au mur ainsi qu'un chien ! » Dommage que le citoyen Bracke, préfacier, n'ait pas rappelé cette anecdote de nature à nous mettre « en garde » du moins contre les vers de M. Jules Guesde : — René Benjamin, *la Farce de la Sorbonne*, o. 75. Rivière. Ceci est plus spirituel et plus amusant. Ah ! MM. Aulard, Seignobos et *tutti quanti*, comme la jeunesse devient irrespectueuse !

HENRI MAZEL.

ARCHÉOLOGIE, VOYAGES

J.-Charles Roux : *Aigues-Mortes*, Bloud et Cie, 5 fr. — Piton : *Le Temple à Paris*, Extrait du Bulletin de la Société historique et archéologique du IVe arrondissement, Champion. — Marcelle Tinayre : *Notes d'une voyageuse en Turquie*, Calmann, 3.5o. — A Maufroid : *Sous le soleil de l'Inde*, Plon, 3. 5o. — Legrand-Chabrier : *La Journée d'Arles*, Sansot, 1 fr.

M. J. Charles Roux a donné à la librairie Bloud et Cie un nouveau volume de la Bibliothèque Régionaliste, — c'est-à-dire de la région méridionale qui spécialement a les tendresses de cette entreprise. C'est un petit livre sur **Aigues-Mortes**, mais qui parle de tout, — des amis et connaissances de l'auteur ; des gens du Midi et des poètes du Midi ; de Mistral et de *Mireille ;* de la Camargue et de ses *guardian ;* des *ferrades* de taureaux, etc..., et enfin de la ville même, dont les murailles sont un des joyaux de la Provence. Mais il faut bien dire qu'Aigues-Mortes n'a gardé que la curiosité de ses remparts et que peu de faits en somme constituent ses annales. Pour tirer un volume entier du sujet, il fallait mettre beaucoup de sauce autour, — j'entends des détails nombreux qui, en somme, intéressent la région beaucoup plus que la ville même.

Aigues-Mortes date de Louis IX, qui en avait acquis le territoire de l'abbé de Psalmodi au moment de partir pour la croisade (août 1248) et l'on sait qu'il s'y embarqua pour l'Egypte ; mais on aurait tort de croire qu'à l'époque c'était un port de mer, et que les envahissements peu à peu ont réduit au rôle de ville d'intérieur comme Narbonne, Fréjus, et nombre d'autres sur le littoral, non seulement de la Méditerranée, mais de l'Océan. C'était un port dans les terres auquel on arrivait par un canal. Les fortifications d'Aigues-Mortes, qui restent sa parure principale, datent de Philippe le Hardi. Elles sont heureusement intactes et dressent toujours leurs murailles roussies, aux portes défendues de tours sur la large plaine rase qu'a constituée le delta du Rhône. C'est la porte de Nîmes, la porte Saint-Antoine au Nord ; la porte de la Reine à l'Est ; la porte de l'Arsenal, celle de la Marine, celle des Galions, la porte des Moulins et la porte de l'Organe au Sud ; la porte de Montpellier à l'Ouest ; les tours du Sel, de la Mèche, de Villeneuve, des Cordeliers, de la

Poudrière et des Bourguignons (1). L'ensemble a la forme d'un rectangle dont la pointe Nord-Ouest est dominée par la grosse tour de Constance, qui portait un phare. Le rempart est haut de 11 mètres sur 2 mètres 1/2 d'épaisseur. La tour de Constance, qui date de 1248, a 35 mètres de hauteur sans le phare, et ses murs sont épais de 6 mètres à la base. — Se rattachant encore à ce système de fortifications, on peut nommer la tour Carbonnière, entre le mas de Psalmodi et les murs de la ville. — Les portes passées, on tombe cependant dans un village, comme la ville haute de Provins dont nous parlions dernièrement. La population, qui était, au XIIIe siècle, de 15.000 âmes, est descendue à 3.500. A l'intérieur, parmi des enclos et des jardins, on peut visiter l'église N.-D. des Sablons, qui possède quelques tableaux ; un reste du couvent des Cordeliers, gardant un escalier du XIIIe siècle et une cheminée du XVIe ; la chapelle des Pénitents Blancs. Mais c'est peu, et les souvenirs que garde la ville des événements dont elle a été le théâtre intéressent à peine davantage. Du siège de 1420-1421 qu'y soutinrent les Bourguignons contre les troupes de Charles VII, on rappelle que les hommes d'armes massacrés au moment de l'assaut furent entassés sous des monceaux de sel dans une tour de l'enceinte ; elle en garda le nom de tour des Bourguignons, et dit-on encore que de là vient l'appellation de *Bourguignon salé*. En 1538, une entrevue restée célèbre eut lieu à Aigues-Mortes entre François Ier et Charles-Quint, et le dernier souvenir dramatique qui concerne la ville se rapporte à la Révocation de l'édit de Nantes ; la tour de Constance servit de lieu de détention à une quarantaine de huguenots, et lorsqu'en 1767 le prince de Beauvau visita la prison, il y trouva encore quatorze femmes, croupissant dans l'ordure et qu'il fit immédiatement sortir. La plus jeune était âgée de plus de cinquante ans, et en avait huit lorsqu'on l'avait arrêtée. — En appendice à ce volume M. le marquis de Baroncelli-Javon a donné sur les Bohémiens qui fréquentent les Saintes-Maries de la Mer une très curieuse étude sur laquelle je reviendrai ailleurs. Une illustration variée, nombreuse et souvent intéressante, accompagne l'ouvrage, — déparé, toutefois, par quelques dessins en couleurs et, réparties dans les marges, les fleurettes d'un album de jeune fille.

§

D'après les recherches sur le **Temple à Paris**, dont M. Piton a bien voulu faire part à la *Société historique et archéologique du IVe arrondissement*, trois établissements distincts de cet ordre auraient successivement existé dans la capitale, et non un seul, comme on le croit généralement. Le premier, dit le *Vielz Temple*, qui datait

(1) Ch. Lentheric : *les Villes mortes du golfe de Lyon*, p. 15. — La nomenclature donnée par M. Ch. Roux est quelque peu différente.

de 1143, était situé derrière l'église Saint-Jean-en-Grève et proche la tour dite du *Pet du Diable*, — soit devant Saint-Gervais. On peut savoir que l'église Saint-Jean-en-Grève, fondée en janvier 1212, fut démolie vers 1800, pour l'élargissement de la rue du Tourniquet; elle était située sur l'emplacement et près de la face orientale de l'Hôtel-de-Ville actuel et c'était primitivement la chapelle baptismale de Saint-Gervais. L'église du *Vielz Temple* fut agrandie au commencement du XIIIe siècle et dédiée en 1217. — Le *Temple neuf* était situé rue des Barres, au coin de la rue Garnier-sur-l'Eau, au chevet de Saint-Gervais; il datait probablement de 1256. La *Tour du Temple* enfin fut construite de 1265 à 1270: elle se trouvait alors en pleine campagne, à 700 m. des murs de Paris et à 1300 m. de la Seine. C'est le Temple généralement connu et où fut enfermé Louis XVI.

Ce quartier du vieux Paris a été, du reste, tellement bouleversé et depuis si longtemps qu'il est difficile d'en établir la topographie exacte pour une époque déterminée. M. Piton prend la peine de nous avertir que divers plans schématiques qu'il publie d'après les cartographes, et pour établir le bien fondé de ses déductions, ne sont qu'approximatifs. Son travail a été complété enfin par des pièces justificatives et des notes nombreuses, — rangées peut-être un peu trop pêle-mêle — mais qui aideront à élucider un point en somme curieux d'histoire et de surtout de topographie parisienne.

§

Mme Marcelle Tinayre est une charmeresse; elle excelle à présenter les êtres et les choses, peut-on dire, sous leur angle de beauté, et avec les avantages précieux et pittoresques que leur confèrent le climat et l'heure, la lumière et la situation dans le plus délicieux des sites. Ses tableaux d'Orient, **Notes d'une voyageuse en Turquie**, nous conduisent à Constantinople lorsque la révolution éclate; parmi les fusillades et les coups de canon qui précipitent du trône le vieil Abdul-Hamid, despote de la veille, qui ne sait plus que se lamenter, pleurnicher, et s'effondre avec le geste tragi-comique d'une marionnette dont on a coupé les fils. Mais c'est surtout la révolution dans la coulisse, à la cantonade, que raconte le livre de Mme Marcelle Tinayre; de fait elle n'était pas venue pour voir cela, mais surtout les paysages et la population de Turquie. L'espièglerie féminine se réveille aussi chez elle lorsqu'elle nous donne le tableau d'une noce à Andrinople, avec la *danse des almées*, qu'exécute une « dondon », aux mollets de femme colosse, qui remue frénétiquement sa croupe, ses seins flasques, son ventre obscène »; ailleurs, lorsqu'elle rapporte les conversations extraordinaires de la dame qui traite Zola de « grand philosophe », et regrette toujours d'avoir « été divorcée ». — Je voudrais mentionner encore de multiples détails, les indica-

tions précieuses que Mme Marcelle Tinayre a pris soin de noter. Mais son livre se lit d'une haleine,et il suffit de dire qu'il offre de beaux décors, rapporte des légendes, abonde en croquis lestement tracés. On y sent de plus la panique des révolutions; on assiste à des mouvements de troupes et de foule, comme on entend les braillards qui acclament « la liberté et la constitution ». Quant aux dames turques, si je résume bien les impressions de l'auteur sur « la vie au Harem », il vaudrait décidément mieux, pour elles, ne pas lever le voile ainsi que le demandent les apôtres de l'émancipation féminine. C'est comme pour la Française lorsqu'elle retire son corset : neuf fois sur dix, on a une déception.

§

De M. A. Maufroid, dont nous présentions naguère le voyage du *Mexique au Canada*, voici encore un intéressant récit : **Sous le soleil de l'Inde**, — livre abondant, touffu, plein de faits et d'observations. L'auteur, parvenu à Colombo et après un court séjour à Ceylan, s'embarque pour gagner l'Inde continentale; passe à Madura. où il visite hâtivement le grand temple ; à Tanjore et à Trichinopoly, localité près de laquelle se trouve la pagode de Sriringham. Il traverse les anciens comptoirs français de Pondichéry et de Chandernagor, débris de notre empire des Indes ; explore Madras, la musulmane Hyderabad et les vestiges de Golconde ; Calcutta, où il gagne la fièvre, comme tout Européen qui se respecte ; Darjeeling et la frontière du Thibet ; Bénarès et ses bûchers, dont il donne un tableau surtout horrifiant ; Lucknow et Cownpore, célèbres par les souvenirs de la révolte des Cipayes en 1857 ; le tombeau d'Akbar à Sikandra, et la ville abandonnée de Fatehpour ; Agra et ses palais des Mogols ; Delhi avec sa forteresse, la Jama Musjid et les ruines de trois, quatre, dix villes qui gisent aux environs ; la pittoresque Amritsar et la frontière Afghane ; Lahore ; Jeypore, la ville rose, et la cité ruinée d'Amber ; les temples Jaïns du Mont-Abou ; Ahmedabad avec ses mosquées, ses tombeaux et ses balcons de bois ciselé. C'est enfin le mouvement intense de Bombay ; les caves d'Ellora ; puis l'Inde portugaise avec Panjim, Mangalore ; la colonie française de Mahé, et Colombo où il reprend le paquebot des Messageries. C'est ainsi un tour complet fertile en impressions et en aventures, en notations curieuses ou narquoises. — Je retiendrai ses indications sur les W. C. de Ceylan ; le tapage de l'armée du Salut jusqu'à Kandy ; puis des remarques plutôt désenchantés sur le faux luxe des palais des Rajahs et Nababs surtout garnis du bric-à-brac de nos hôtels meublés. L'Inde d'aujourd'hui en somme se civilise, et quand, à certaines stations, les trains séjournent trop longtemps, un coiffeur ambulant se met à la disposition des voyageurs pour leur faire la barbe : *Time is money !*

§

Si l'on en jugeait uniquement par la préface, **la Journée d'Arles**, de M. Legrand-Chabrier, apparaîtrait surtout un petit livre de bavardage. — Dans les pages suivantes, il parle de la ville où il a bien voulu nous conduire, et de ses édifices — avec l'enthousiasme d'un pur Méridional. Mais ses impressions restent toutes menues, fragments d'un miroir brisé qui s'éparpillent dans le sable — et il est difficile d'en dire autre chose que les quelques paroles bienveillantes dues à tout essai de bonne volonté.

CHARLES MERKI.

ÉSOTÉRISME ET SCIENCES PSYCHIQUES

El Ktab ou le Livre des choses connues et cachées, d'après Khôdja Omer Haleby, Abou Othmân, traduit mis en ordre et commenté par le Dr Paul de Régla, in-8, G.A. Mann, 15, rue du Louvre. — Léon Denis : *La Grande Enigme*, in-18. Libr. des Sciences psychiques. Du Même : *Le Spiritisme et ses détracteurs catholiques*, broch. in-18, Ibid. — Eugène Defrance : *Catherine de Médicis, ses astrologues et ses magiciens envoûteurs*, in-18. Mercure de France.— René Schwaeblé : *Le Problème du Mal : La Sorcellerie pratique*, in-18. H. Daragon. — Du Même : *Le Livre de la Veine*, in-18, Ibid.

El Ktab ou le Livre des Choses connues et cachées est un ouvrage de valeur. Il a été écrit par le Khôdja Omer Haleby abou Othmân, il y a une quarantaine d'années. Il est divisé en quatre livres : le premier traite des *Principes* (création de la terre, des trois règnes et de l'homme qui forme un règne à part— la pensée principe de tout ce qui est, la molécule, la loi d'amour) ; le deuxième de la *Connaissance* (principes du savoir universel — la volonté — la philosophie des philosophies ou philosophie des mages — la médecine universelle — de la santé, de la vie et de la mort — le médecin et le malade — de l'homme dans son ensemble et ses détails — de la nature et des propriétés du sang — les sciences de la divination — le livre de Thot — des influences planétaires et météorologiques) ; le troisième, de la *Réalisation ou mise en pratique* (le rituel de l'initié, du sage et du thérapeute — l'art de vaincre les attractions de la destinée dans ce qu'elles ont d'aveugle et de fatal) — des moyens naturels et magiques de combattre la maladie — des grands agents de la thérapeutique naturelle : l'eau, l'air, le mouvement, du régime et des liquides humains), et le quatrième de la *Magie* (le sanctuaire des sanctuaires — la mise en action de la force magique — des procédés pour lire dans l'avenir, combattre les mauvaises influences et les forces psychiques produisant la maladie, l'envoûtement, les sortilèges, etc.).

Le traducteur, le Dr Paul de Régla, a joint à cet ouvrage des commentaires et des appendices. Il l'a fait précéder, en outre, d'une lon-

gue et très intéressante préface. Il a retranché de *El Ktab*, les prophéties et les formules, par crainte de la bêtise et de la méchanceté humaines, et la partie traitant spécialement de la thérapeutique et de la matière médicale, qu'il se propose de publier un jour.

On retrouve beaucoup des enseignements du Khôdja Omer Haleby dans les ouvrages occidentaux. Cela ne doit pas surprendre, car la doctrine ésotérique ne varie guère d'un pays à un autre, sauf dans ses adaptations, dans les détails et les applications.

Pour le Khôdja, la pensée d'Allah est le Principe de toutes choses, la première des forces. C'est elle qui crée la *molécule*. Celle-ci n'est pas un simple élément, mais un petit monde, divisible presque à l'infini. Elle est au début et à la fin de toutes choses. Elle est esprit et matière.

« En réalité, il n'y a ni matière ni esprit, comme on l'entend : tout est esprit et matière, parce que *tout* occupe une place, une situation en harmonie de fonction et de destinée avec le *Grand tout*.»

C'est dans l'infiniment petit que se trouve l'unité de la force physique, de la force sans cesse engendrante (1).

Allah crée d'abord le monde à l'état spirituel ou fluidique. Ce monde fluidique, tout en pensées, formait le paradis dont parle la Genèse.

D'après le Khôdja, les six jours de la création ne s'appliqueraient qu'à la création de la terre et de ce qu'elle contient La durée de chacun de ces jours serait formée par des milliers et des millions de siècles.

La terre « n'a été dans le principe qu'une molécule de feu, qui, dans sa course vagabonde à travers l'espace, mais course réglée mathématiquement, s'est sans cesse agrandie par une rotation vertigineuse et en puisant dans son ambiance les éléments nécessaires à sa constitution ».

Cette molécule avait été animée dès le commencement des commencements « par le Verbe qui, émanant du Principe incréé, constitue l'âme chargée de sa destinée par la mise en action vibratoire de sa *force* psychique ».

Elle s'adjoignit ensuite d'autres molécules et puisa « dans son atmosphère les stimulants nécessaires à leurs multiples développements ».

La matérialisation du globe produisit la lumière et les ténèbres.

Lorsqu'il fut assez refroidi, les plantes, puis les animaux apparurent. L'homme vint ensuite, non pas sur un seul point, mais sur

(1) Ces idées sur la pensée créatrice et la première des forces se rapprochent singulièrement de celles de Strada.

plusieurs. Il avait des formes herculéennes, le cervelet très développé, mais le cerveau très étroit.

Il avait été *androgyne* « dans un monde plus avancé que le nôtre, plus *divin* ». Il subit un dédoublement matériel, quand il fut destiné à la terre. « Il y vint donc mâle et femelle... »

Je ne poursuis pas plus loin cette analyse. Ce que j'ai dit plus haut sur le contenu de l'ouvrage donnera une idée suffisante de l'étendue et de la variété des sujets traités.

§

Catherine de Médicis, ses astrologues et ses magiciens envoûteurs, est un ouvrage consciencieux et bien documenté. Il contient de nombreux textes dont quelques-uns sont inédits et les autres nouvellement traduits. Il contribue à faire un peu plus de lumière sur l'étrange figure de Catherine de Médicis. M. Eugène Defrance la montre s'adressant aux astrologues et aux magiciens pour connaître l'avenir et supprimer ses ennemis. Luc Gauric lui prédit la mort, dans un duel, de son mari Henri II. Cette mort lui est confirmée par Nostradamus. Cet astrologue-magicien lui fit voir également, dans un miroir magique en acier poli, ses trois fils, François, Charles et Henri, se succédant sur le trône et suivis par le Béarnais. Catherine eut, à son service, d'autres astrologues et magiciens, comme Siméoni et Cosme Ruggieri.

M. Defrance affirme que ce n'est ni le catholicisme, ni le protestantisme qui guidèrent sa conscience et que « c'est seulement devan l'astrolabe, les miroirs magiques et les cercles goétiques qu'elle inclinera sa fierté souveraine. Par les sciences occultes, elle sera épouse, mère et directrice, tour à tour, bonne ou cruelle, fourbe ou sincère, mais toujours adroitement énigmatique et mystérieuse ». Il est bon d'ajouter que, pour assurer et conserver sa domination, Catherine aura recours, non seulement aux pratiques de l'envoûtement, mais aussi au fer et au poison, plus sûrs, et plus rapides dans leurs effets. Elle écrivait à de Gordes : *Tant plus de morts, tant moins d'ennemis.*

Il semble ressortir de la lecture de l'introduction que les croyants et les pratiquants des sciences occultes sont tous des magiciens noirs et qu'ils seraient issus de l'Allemagne. On peut affirmer, contrairement à cette opinion, qu'il y a eu de tout temps — donc bien avant que l'Allemagne existât — des mages et que, parmi eux, il y en a eu toujours qui ont été autre chose que des magiciens et des sorciers.

J'aurais encore quelques réserves à faire au sujet de l'exposé des théories occultistes. Je me contenterai de dire que la formule de la loi de l'analogie, donnée par la Table d'Emeraude, n'est pas : *ce qui est en bas est en haut*, etc. : ce qui impliquerait l'*identité* du

haut et du bas, mais : *ce qui est en bas est* comme *ce qui est en haut*, etc.: ce qui signifie que le bas est *analogue* au haut et *vice versa*.

A part cela, l'ouvrage de M. Defrance est bien fait, clairement écrit et d'une lecture très attrayante.

§

M. Léon Denis aime à traiter les grands problèmes sur lesquels plane toujours un éternel mystère et par suite une éternelle incertitude sur les solutions que l'homme en a successivement données. Il évoque l'idée de Dieu et dit sa nécessité. Il essaie de prouver — en s'appuyant sur les théories scientifiques modernes — que l'univers est formé d'une seule substance diversement différenciée, que la solidarité est la loi de la nature et s'impose à tous les êtres. Il essaie également de rattacher l'idée de Dieu aux phénomènes psychiques et de montrer son action dans le monde et dans l'histoire.

Il chante ensuite la nature dans quatre beaux poèmes en prose : le Ciel étoilé, la Forêt, la Mer et la Montagne. Un cinquième (Elévation) sert de conclusion.

Le volume est complété par un catéchisme où l'auteur résume toute la doctrine spirite sur l'homme, la réincarnation, les esprits, l'origine de la vie sur la terre, Dieu, la pratique expérimentale, le Beau, le Vrai et le Bien. Tout cela est réuni sous le titre : **la Grande Enigme. Dieu est l'Univers**, et écrit dans une langue éloquente et très poétique.

M. Léon Denis est également l'auteur d'une courte et intéressante brochure : **le Spiritisme et ses détracteurs catholiques**, où il répond aux attaques d'un « docteur ès lettres » de Lyon.

§

Le Problème du Mal, par M. René Schwaeblé, est un recueil de divers écrits ayant trait à l'Astrologie, à l'Alchimie, à la Sorcellerie et au Satanisme. Il contient, en outre, l'avant-propos du Livre des Figures de Nicolas Flamel et une traduction du traité des Nymphes, Sylphes, Pygmées, Salamandres et autres êtres de Paracelse. La partie relative à la Magie et à la Sorcellerie est la plus importante. Elle contient beaucoup d'extraits de vieux grimoires relatifs à la magie cérémonielle, aux incubes et succubes, à l'évocation des morts, à l'envoûtement, aux talismans, aux tarots, etc.

Je ne suis pas toujours de l'avis de M. Schwaeblé. Je ne crois pas notamment que « Nuire sans danger » soit le « Programme de l'occultisme », que la Mystique, la Magie et la Sorcellerie soient une seule et même chose et que Notre-Dame soit « une terrible forteresse du Mal ». Qu'il y ait des occultistes qui se servent de la magie pour

faire le mal, c'est fort possible, mais il serait injuste de l'affirmer de tous. L'Occultisme est comme la science : il peut être employé indifféremment pour le bien et pour le mal.

M. Schwaeblé englobe, sous le nom de sorciers, non seulement tous les occultistes, mais aussi les Gnostiques, les Esséniens, les Manichéens, les Templiers, les Jacobins, les Mazdéistes, les Albigeois, les Carmélites, bref tous les hérétiques ou à peu près. On ne saurait être plus large et plus généreux.

M. Schwaeblé expose en général avec facilité et clarté les sujets dont il traite, mais il mêle à sa narration un peu trop de souvenirs personnels et de mots à effets, qui sont peut-être littéraires, mais loin d'être toujours justes.

M. Schwaeblé a aussi écrit **le Livre de la Veine**. Cet ouvrage est composé, pour moitié au moins, d'extraits empruntés au précédent. C'est un moyen facile de produire beaucoup de copie. Mais je ne pense pas qu'il soit à imiter.

JACQUES BRIEU.

LES REVUES

La Revue de Paris : mémoires de l'adjudant Lecoq des grenadiers de la garde, matricule n° 21.270 de la Légion d'Honneur. — *Revue du mois :* M. A. Séché et les satiristes contemporains : MM. Raoul Ponchon, Laurent Tailhade et Jehan Rictus.— *Propos :* un article de Paul Verlaine, en 1867. — *L'Amitié de France :* M. Paul Claudel : propositions sur les anges.— *La Grande Revue* : Mlle Henriette Charasson, sur l'esprit et les sens, — Memento.

La Revue de Paris (15 août) publie sous ce titre : « Journal d'un grenadier de la Garde », les mémoires d'un brave qui ne se piquait point de littérature : l'adjudant Lecoq. Qu'il devait faire bon l'entendre narrer d'abondance ce qu'il a parcimonieusement écrit ! La plume en main, on le devine gêné. Le naturel même de son journal prouve cela. Il y a toujours, auprès de qui projette de se raconter et l'exécute, un génie terrible et malicieux, aux pratiques incessantes, qui joue de la pudeur, de la sincérité, de l'orgueil, du mémorialiste improvisé. L'adjudant Lecoq a subi ce voisin tourmenteur. Dès les premières lignes, savait-il ce qu'il tairait ou amplifierait, de ses aventures ?

Je naquis à Paris, rue Neuve-Saint-Eustache, en 1780, le 14 décembre. Je fus envoyé en nourrice en Bourgogne, comme c'est l'usage dans la capitale, attendu que les femmes de cet endroit sont occupées à d'autres travaux et qu'elles préfèrent s'occuper de leur commerce et surveiller leur maison. Me voilà embarqué pour la Bourgogne par le coche d'Auxerre et débarqué à la commune de la Roche-sur-Yonne, chez ma grand'mère, qui fut chargée de surveiller ma nourrice ; je restai jusqu'à l'âge de huit ans sous sa tutelle ; j'y ai passé les plus beaux jours de mon enfance. Pour ce qui concerne mon éducation, on m'envoya à l'école chez le chantre de la

commune pour apprendre mes prières ainsi qu'à lire, quatre mois de l'année, et les autres huit mois aux champs.

En 1788, je revins à Paris auprès de mes parents, rue Neuve-Luxembourg, nº 6 ; accoutumé au plein air et ayant été habitué d'aller et de venir sans aucune crainte d'être écrasé, dans un village d'environ quatre cents feux, je me tenais toujours dans la chambre ou dans une petite cour dépendante de la maison qu'habitaient mon père et ma mère, ayant toujour peur que l'on m'enlève ou qu'en sortant je vienne à me perdre. Au bout de quelques mois, mon père me mena à l'église de la Madeleine-Ville l'Evêque où il me recommanda aux frères fouetteurs de la dite paroisse ; je continuai d'y aller jusqu'au 1er juillet 1789.

« A l'âge de neuf ans, on ne pense qu'à jouer à la toupie », observe le sage Lecoq, au lieu de juger la prise de la Bastille. En 1793, il entre à l'Ecole de Mars :

On forma une école à Paris, dans la plaine des Sablons, entre Neuilly et le Bois-de-Boulogne ; je fus choisis sur les cinq jeunes gens que le district de Joigny avait à fournir pour son compte pour cette Ecole de Mars. Je partis, avec les quatre autres, au mois d'avril, muni d'une feuille de route et d'un certificat du Comité révolutionnaire de Joigny, dont je suis encore muni. En arrivant au Bois-de-Boulogne, on nous conduisit chez le commissaire des guerres où l'on nous déshabilla et l'on nous prit tout l'argent qui était en notre pouvoir ; il nous en remit à chacun un reçu. On nous conduisit ensuite au camp de la plaine des Sablons, où l'on me mit dans la *millerie*, ce qui veut dire premier bataillon ; je fus ensuite tiré pour l'artillerie où je fis le service jusqu'au mois d'octobre de ladite année 1793, où nous obtînmes notre renvoi dans nos familles. La mort de Robespierre arriva à temps pour nous préserver d'être tous assassinés d'après un complot découvert à Paris ; il paya lui-même de sa tête les nôtres qu'il voulait faire sauter.

Il veut être hussard. On le trouve trop petit ; trop jeune aussi : il n'a que quinze ans. On l'oblige à servir dans l'infanterie. Il participe au siège du château de Verceil. C'est son premier contact avec l'ennemi.

Nous restâmes au blocus l'espace de deux mois environ et, pendant ce temps, nous fûmes obligés d'ouvrir la tranchée par régiment et par tour de corvée. La première fois que j'y allai, je fus bien surpris et bien étonné de me voir obligé de faire le terrassier, porter des gabions et des sacs de terre pour faire des redoutes et qu'à tout moment on nous lançait des bombes, des obus, des boulets d'une grosseur extraordinaire pour moi; pour mon compte, je puis assurer que, la première fois que j'entendis cette musique, je fus si surpris que je n'avais pas une goutte de sang dans les veines qui ne fût glacée de peur, et le cœur bien gros qui me palpitait.

« Le 7 mars, l'an VI de République », il est fait prisonnier. De Linz, il est envoyé à Vienne « sur un radeau, par le Danube ». Il rencontre des émigrés français. Ils l'ont un peu habillé et nourri,

pour l'engager à servir dans l'armée de Condé. Lecoq refuse de combattre les Français : « je ne reconnaissais pour le moment que la patrie, » écrit-il.

... en partant de Vienne, on nous fit traverser un camp à trois lieues de ladite ville, pour nous faire voir aux soldats allemands et aux émigrés qui se trouvaient là au nombre de quinze mille hommes ; je vous assure que nous fûmes bien hués par tous les émigrés qui nous disaient mille horreurs, en nous appelant soldats de papier, assassins de rois et voleurs d'églises, pour mon compte, je me serais bien rebiffé, s'il m'avait été possible ; mais il fallut baisser la tête et ne rien dire, car la bastonnade nous serait arrivée sur le dos.

A la forteresse de Léopoldstadt, ils sont quatre mille prisonniers dans les casemates :

On nous mettait au cachot depuis six heures du soir jusqu'à six heures du matin, on nous délivrait une botte de paille de dix à douze livres, pour un mois, que l'on était obligé d'attacher à un clou, crainte que les poux ne l'enlèvent, sans couverture ni autre chose quelconque ; on nous comptait comme des moutons, et il n'y avait que la place et la largeur de deux hommes couchés ; aucun air et entourés d'eau croupie ; on nous mettait un baquet à chaque bout, pour faire nos ordures....

La paix étant conclue, les prisonniers vont être « rendus ou échangés ». Lecoq sort difficilement de l'hôpital et rejoint ses camarades :

Nous étions un transport de cinq cents hommes, et nous repartîmes pour Gorissia ;... l'on nous logeait tout le long de la route dans les villages pour que nous soyons mieux couchés et mieux nourris, toujours dans des montagnes et des chemins pierreux, ce qui ne nous arrangeait pas beaucoup, étant la plupart sans vêtements, sans souliers et pleins de vermine et la gale par-dessus le marché, qui nous occasionnait des démangeaisons à nous mettre le corps comme les lépreux du temps des Croisades.

Il ne sait pas son bonheur d'avoir vu la mer, pour la première fois, à Venise ! Il note naïvement son émoi :

J'embarquai à Mestre sur le canal qui va rejoindre et tomber, à une lieue de là, dans le golfe de Venise, et nous continuâmes notre route en barque jusqu'à Venise. Je ne pouvais en croire mes yeux, en voyant une aussi grande ville au milieu de l'eau, sur une mer aussi étendue, vu que c'était la première fois que je voyais la mer ; nous débarquâmes sur la place Saint-Marc. Un sous-adjudant du régiment nous attendait au débarquement et nous conduisit au quartier. Je fus envoyé de suite à l'hôpital, ayant la gale ; j'y restai un mois ; dans cet espace de temps, le régiment reçut l'ordre de partir pour Tortone, en Piémont ; et moi je fus obligé de me guérir et prendre en même temps du repos, dont j'avais grand besoin.

Et le voilà en campagne, dans une armée vaincue par les Autrichiens et les Russes :

Il semblait que nos généraux se laissaient battre les uns après les autres par vengeance ou par trahison; il est bien constant que nous étions trahis par le général en chef Schérer, et que les autres étaient de la partie pour trahir la patrie; l'armée était bien délabrée et dégoûtée et disait à haute voix : « On nous trahit. »

Lecoq se fait admettre aux chasseurs à cheval, l'an VII de la République.

Le général Jourdan étant venu remplacer le général Brune dans le commandement de l'armée d'Italie, la campagnie d'élite dont je faisais partie fut désignée pour faire partie des guides, et un ordre vint de nous rendre à Milan auprès dudit général Jourdan, où l'on nous mit en caserne dans le lazaret, près le jardin public. Nous y restâmes jusqu'au couronnement de l'Empereur en 1805, et je peux dire que le séjour de Milan est le plus beau séjour que j'ai passé en Italie, soit pour la beauté de la ville qui est bien bâtie, et bien grande, entourée d'un beau canal, soit par l'abondance de toutes sortes de denrées nécessaires à vivre et aux plaisirs que l'on y trouve; les habitants ne sont pas méchants, comme en Piémont : les femmes y sont très fraîches, belles et bonnes; pour ma part, j'en sais quelque chose.

L'Empereur étant pour arriver à Milan, nous eûmes ordre d'aller au-devant de lui avec le général Jourdan, qui fut fait maréchal de France.

Nous partîmes de Milan pour nous rendre au camp de Brescia, où nous attendîmes l'arrivée de l'Empereur, qui nous passa en revue et nous fit manœuvrer toute l'armée, toute la journée. Nous étions au camp soixante-dix mille hommes de toute arme, et, après la revue, nous repartîmes pour Milan.

Le 10 septembre 1806, Lecoq est nommé dans la Garde. Il évoque ainsi l'entrevue de Tilsitt :

Je fus choisi pour faire partie des cinquante hommes que le régiment devait fournir pour l'entrevue des deux Empereurs sur le radeau et sur la rivière dudit Niémen, et deux jours après l'Empereur de Russie vint à Tilsitt où il prit son logement à côté de celui de Napoléon. Nous donnâmes un repas à la garde russe, et dans notre bivouac, où nous les traitâmes bien, au compte du paysan, car nous avions été à cinquante lieues, sur le derrière de l'armée, pour chercher ce qu'il nous fallait pour les recevoir; il ne manqua rien, excepté le pain, qui n'était pas en abondance; on payait un pain jusqu'à cinq francs, et pas très bon; toutes viandes n'y manquaient pas, ni le vin, ni la bière, la cidronette et l'eau-de-vie. Les Russes ne buvaient que de cette dernière boisson; au milieu du repas, on sonna à cheval et l'Empereur, accompagné de l'Empereur de toutes les Russies, fit manœuvrer toute la Garde. Le roi de Prusse suivait les deux Empereurs par derrière, on l'aurait pris pour un officier d'ordonnance, attendu son costume à la hussarde.

Et Lecoq d'écrire, avec la précision du soldat modèle qui sait le nombre de ses boutons :

C'est après cette campagne de 1807 que je fus décoré de la Légion d'honneur et la reçus le 25 décembre 1807, sous le numéro 21.270.

§

Au cours d'une très bonne étude sur la « Poésie satirique contemporaine » — **La Revue du mois** (10 août) — M. Alphonse Séché voit en M. Raoul Ponchon un descendant de Scarron, de Villon, de La Fontaine. Il l'est aussi de Saint-Amant ; mais il est surtout lui-même, il faut en convenir un peu, et un rare lettré, un ciseleur émérite chez qui la négligence calculée est l'effet d'un art très sévère.

M. A. Séché écrit fort justement :

M. Raoul Ponchon est le plus savoureux des poètes burlesques, aucun ne montra dans la satire bouffonne une pareille mesure, ni plus de verve spirituelle... Tout en se jouant, M. Ponchon aborde d'une main légère et désinvolte les sujets les plus divers : satire politique, satire littéraire, satire des mœurs, — sujets d'actualité et autres, — il excelle à tout. Mais, quel que soit le thème sur lequel il brode, il se tiendra toujours à égale distance de la basse trivialité réaliste et du lyrisme. Lyrique, il ne l'est ni dans l'expresion jamais grandiloquente, ni dans l'esprit toujours mesuré. C'est un satirique de demi-teinte. D'humeur rabelaisienne, M. Ponchon se promène au Soleil, son « pif rond » en l'air, « ses petits yeux fins » clignotants ; il déambule, rêveur heureux, regardant passer la vie sans s'y mêler. Goguenard et musard, les passions et les agitations de ses contemporains le divertissent. Et voilà tout ! En sage, pas même en sceptique, — en épicurien attiédi, — il raille. Désabusé, lui ? Que non pas ! Mais c'est un doux contemplatif que la vie fait sourire.

Parmi les satiriques actuels, on comprend quelle place un critique réservera toujours à M. Laurent Tailhade. Il est assez curieux que M. Séché ait mis en parallèle le poète d'*Au pays du Mufle* et le poète des *Soliloques du Pauvre :*

Autant que M. Tailhade, mais à l'opposé de la manière de l'auteur des *Poèmes aristophanesques*, M. Rictus est représentatif de l'esprit contemporain. Est-ce bien l'*esprit* que l'on doit dire, n'est-ce pas plutôt un certain *état d'âme* qui s'exprime dans ses *Soliloques du Pauvre ?* Avec M. Tailhade nous avons atteint aux limites de la colère et de l'injure ; M. Rictus, lui, nous fera toucher le fond de la tristesse et de la résignation. L'un nous précipite dans la violence, dans l'action frénétique, l'autre nous introduit doucement dans son rêve. La satire du premier hurle, celle du second gémit, son ironie a toujours quelque chose de mouillé, elle est plus proche des larmes que du rire ou de la révolte.

« Un grand et profond poète », dit M. Séché de M. Jehan Rictus et l'auteur du *Revenant*, de *la Jasante de la vieille* mérite une telle louange.

J'suis l'Homm'modern' qui pouss'sa plainte,
Et vous savez ben qu'j'ai raison...

Une plainte, voilà bien le vrai mot, une plainte gouailleuse, ironique, amère aussi et triste infiniment. Et c'est cela qui fait la grande originalité du talent de M. Jehan Rictus. Les poètes satiriques ne nous avaient pas habitués à de tels accents. Nous connaissions la satire burlesque d'un Scarron, la satire pédante d'un Boileau, la satire héroïque d'un Hugo, d'un Chénier, d'un Barbier, la satire rageuse d'un Tailhade, celle d'un Rostand, verveuse, et celle amusée d'un Ponchon. Nous ne savions pas qu'à côté de l'ironie et de l'invective prendraient place un jour la tristesse, la pitié... et l'amour ! Il fallait pour cela que le poète des *Soliloques* vînt...

Le mérite, la grande originalité de M. Rictus, ainsi que nous l'avons déjà noté, — aura été de mêler aux traits satiriques de ses poèmes, des accents de tristesse, de douleur, de pitié et d'amour. Cela, personne ne l'avait su faire avec une pareille intensité d'émotion, avant lui. Aussi bien faut-il voir là une des plus heureuses innovations de la poésie contemporaine. Avec l'auteur des *Soliloques*, la satire a cessé d'être uniquement une arme, elle a cessé d'être — définition de Ferdinand Brunetière — « la forme inférieure du lyrisme » ; elle ne sera plus seulement ironie, colère ou haine : toute la détresse morale et physique du Pauvre, elle trouvera des mots pitoyables pour la dire. La satire est devenue — qui eût pu le croire ? — un des moyens d'expression du malheur !...

§

Propos (août) reproduit un article de Paul Verlaine paru dans *le Hanneton* du 21 octobre 1867. Nous en donnons ces fragments à titre de curiosité :

La France aux yeux ronds, prévue par le poète, vient d'éclore ; effectivement, elle a brisé l'œuf, et la voilà qui secoue ses ailes engluées, essaie son bec sur ses pattes et pousse son petit cri aigre et bête, qui va devenir sinistre, vienne la nuit...

... Seul il voyait juste, le poète qui, voilà quelques lustres, baptisa notre époque, encore à naître : « une France aux yeux ronds ! »

Et comme bêtise engendre bouffissure, ainsi que nous le prouve l'exemple des crétins et des filles tolérées, il n'y a pas lieu de s'étonner que nos contemporains soient si *sains* de corps et d'esprit. — Vous savez ce que j'entends par santé. — Et, voyez ! jamais fut-il absence plus totale de tout souci non relatif au sacro-saint Argent, plus profond oubli de toute tristesse étrangère à cet exquis Intérêt, plus naïve joie et plus épanouie au seul tintement d'une Pièceecentsous ! Et, comme l'Argent, l'Intérêt, la Pièceecentsous sont aliments, épices et condiments de Luxure et de Gourmandise, pourquoi resterions-nous béants devant la véritablement merveilleuse ventripotence des chairs, le triomphal proxénétisme des modes, la succulence illécébrante des viandes et des sauces. Qu'ont, en vérité, de quoi nous stupéfier tant de vaudevilles gras, de femmes dodues, de plantureux adolescents de jupes courtes, de nuques découvertes, de gorges proéminentes, de menus pantagruélesques et de retentissantes priapées ?

Ne venons donc plus, après cela, leur parler de devoir, de beau, de choses tristes, d'hommes graves et de femmes pâles. Le plus sage, voyez-vous, c'est encore de rire de tout cela, quitte à nous redire le soir avant de

nous rafraîchir dans cette mort qu'on nomme le sommeil, cet autre hémistiche de poète dont il a été question plus haut : *Epoque callipyge !*

§

L'Amitié de France (août-septembre-octobre) publie : *Propositions sur les Anges*, de M. Paul Claudel, lesquelles, — prévient une note du directeur de la revue, — ne « prétendent nullement au dogmatisme théologique ». En outre, l'auteur lui-même déclare, en appendice à ces propositions :

Je réprouve, bien entendu, tout ce que ces propositions ou conjectures pourraient contenir de contraire à l'orthodoxie et me conforme d'avance à ce sujet au jugement des autorités compétentes.

Rien de ce que publie M. Paul Claudel ne peut laisser d'émouvoir les admirateurs de ce grand poète et de ce lumineux penseur.

Voici un paragraphe des « Propositions sur les anges » :

L'action bonne et constante des Anges sur les choses matérielles s'exerce, j'imagine, non par impulsion, mais par entraînement, par une action moins mécanique que pneumatique, non par contact, mais par contagion. C'est l'empire d'une note sur ses harmoniques.

L'homme par le péché originel s'est fermé le Ciel, se solidarisant avec le diable. Comme l'homme est au diable par le péché, ainsi le monde qui est à l'homme. C'est pourquoi Satan est appelé le Prince de ce monde.

Le Prince, mais non pas le Principe. De même que l'ange fini ne donne pas leur fin dernière aux autres créatures finies comme lui, mais les y mène ainsi le diable ne supprime pas ces fins dernières, mais il en détourne. Il est prince de ce monde, non pas comme une puissance de domination, mais comme une force d'aberration (v. les formules d'exorcisme des fonts baptismaux le samedi saint). Cela s'exprime en disant qu'il est tentateur. Il mène vers ce qui a l'apparence de la fin dernière, ne l'étant pas. Dans la limite soufferte par Dieu et comportée par le péché, il tente l'homme avec l'apparence, avec l'idole vaine qu'il façonne. Il est *comme* Dieu (Genèse).

L'action des bons anges conforme au sens naturel des choses vers leur fin est toujours douce, correctrice, médicinale : l'action aberrante du diable est violente et fait voler quelque chose en éclats.

Qui se prête à la tentation soumet son corps et son âme à *l'habitude* qui est une seconde nature. Le second degré de l'habitude est la possession.

§

Mlle Henriette Charasson a écrit un joli article : « La Chanson perpétuelle », — **La Grande Revue** (10 août) — en commentaire du dernier ouvrage de Mme Aurel : *le Couple*.

Voici une page des mieux venues empruntée à cet essai, où un esprit fort subtil s'exprime dans un style naturellement gracieux :

On prétend toujours que la femme a beaucoup plus de sensibilité que l'homme et moins d'intelligence. Je ne sais pas si c'est vrai. La plupart des hommes que j'ai connus quelque peu sentaient tout aussi vivement que les

femmes ; et, d'autre part, lorsque je pus amener des femmes plutôt quelconques à réfléchir sur un sujet, je m'aperçus qu'elles raisonnaient tout aussi bien que la majorité des hommes que j'avais observés. Mais on a tant répété que la femme ne sait que sentir, qu'elles le croient et ne cherchent pas à faire surgir d'elles-mêmes les possibilités latentes. Elles croient — à raison — que le genre « petites femmes » est celui qui séduira le plus le mâle. Et telle qui, très pure et très droite, ne voudra se donner qu'au véritable élu de son âme, affecte, dans une conversation avec le premier venu présenté dans un salon, des airs de femme facile. Et cela pour *plaire*, pour ne point passer pour froide, comme si le rôle de la femme était de répondre immédiatement à l'excitation sexuelle. « Et presque tous les hommes sont conquis par un malentendu », dit Aurel. — S'ils avaient entendu, les hommes qui n'ont rencontré dans leur vie que des femmes « à tempérament », les confidences qu'arracha ma sympathie curieuse à des femmes honnêtes... et à d'autres, peut-être se sentiraient-ils ce que les Anglais appellent *crestfallen*. et peut-être alors, dans la conquête amoureuse, attacheraient-ils plus d'importance à gagner l'esprit avant que de troubler les sens. Prendre l'âme, voilà ce que j'appelle « possession ». — L'homme, dans sa fatuité attendrissante, croit depuis trop longtemps que le geste assujettit la femme plus que lui. La femme, autant que lui, sait dissocier le plaisir et l'amour. Le geste n'a que l'importance qu'on y attache. La présidente des Tournelles en meurt, l'Ellen de Villiers en sourit...

L'Ellen de Villiers aura toujours raison, Madame : 1° elle n'a pas vécu ; 2° elle n'a exactement fait et dit que le strict nécessaire selon Villiers.

§

Memento. — *La Grande Revue* (10 août) : L'intangible « Carmen », par M. Henry Gauthier-Villars. — Le roman dans la poésie latine, par M. R. Pichon. — Punch ou le Charivari de Londres, par M. H. Fritel-Cordelet. — Les forces révolutionnaires en France, par M. de Marmande.

Revue bleue (5 et 12 août) : Lettres inédites de Ledru-Rollin.

Le Correspondant (10 août) : Le journal de l'exil, du comte de Chambord. — Carnet de notes d'un officier, par M. A. de Vaux. — La vérité sur le Mexique, à propos de la récente révolution, par***.

La Revue (15 août) : XXX : la France et l'Allemagne. — Mlle Paola Lombroso : Essai d'éducation des anormaux. — Poésies, par M. J. Rameau. — Fragments sur sur la vie et sur la mort, par Lafcadio Hearn.

Les Entretiens idéalistes (25 juillet) : M. Paul Vuillaud : Prolégomènes à l'étude de la doctrine isotérique des Hébreux.

La Revue critique (10 août) : La tradition picturale : de l'utilité d'un enseignement d'art, par M. Emile Bernard.

La Nouvelle Revue Française (1er août) : M. J. Schlumberger : La crise de l'art dramatique. — « Le livre de l'Eglise », par M. R. Bichet.

Les Documents du Progrès (août) : « La lutte contre l'alcoolisme », par M. Joseph Reinach. — L'alcool et la vie sexuelle, par M. le Dr R. de Villeneuve.

La Revue hebdomadaire (5, 12, 19 août) : Sur les routes de l'exil : Vienne, souvenirs du comte de Montbel, publiés par son petit-fils.

La Revue de Paris (15 août) : « Pour sauver Carthage » ; éloquent appel de M. Pierre de Trévières en faveur des trésors archéologiques qui sont pillés ou morcelés par le vandalisme des bourgeois de là-bas.

CHARLES-HENRY HIRSCH.

LES JOURNAUX

Une visite à M. Bergson (*L'Opinion*, 19 août). — Flaubert et Louise Collet (*Le Figaro*. Supplément, 5 août). — Victor Hugo et Stendhal (*La Dépêche de Rouen*, 26 août). — Une procession à Barcelone (*Pyrénées et Océan*, 12 juillet).

M. Jacques Morland est allé voir M. Bergson et s'est entretenu avec lui des tendances générales de sa philosophie. De cette conversation, il nous donne un aperçu agréable dans **l'Opinion**. M. Bergson est un homme actif et d'allures jeunes, qui vient à peine d'atteindre la cinquantaine, ce dont il semble se préoccuper un peu moins que Stendhal. Son front est « large et puissant », ses yeux « vifs, curieux de tout », jettent de soudaines lueurs. Il parle avec réserve et sans beaucoup de gestes. Sa vie est intérieure.

J'ai demandé à M. Bergson son sentiment sur les influences contradictoires qu'a exercées son œuvre. Il a voulu me dire d'abord qu'il regrettait le bruit fait autour de ses idées :

— La philosophie est chose silencieuse. Il ne faudrait pas la mêler à tout, comme on semble le faire. C'est ainsi que l'on arrive à déformer quelquefois ce que je dis. Mon cours est d'une telle nature que je m'étonne de l'importance qu'on lui donne. J'ai seulement écarté un certain nombre d'idées toutes faites : je n'y ai pas grand mérite. J'ai essayé de développer le goût de l'observation intérieure. Mais je n'ai pas de système.

Accoudé à sa table chargée de livres, M. Bergson me répète cette affirmation : « Je n'ai pas de système. » Et il ajoute :

— Je n'ai pas un principe général dont je déduise des conséquences et qui me permette de répondre à n'importe quelle question sur n'importe quel sujet. On me demande fréquemment mon avis sur les questions les plus différentes et souvent je n'en pense rien du tout.

« J'ai étudié trois ou quatre problèmes ; il me faut dix ans pour faire un livre, pour étudier un sujet. Et, mon premier livre achevé, j'aurais été incapable d'en tirer les idées que j'expose dans le second. Il m'a fallu pour faire celui-ci un contact prolongé avec un nouvel ordre de faits. Sans doute les conclusions de ce second travail se sont trouvées être en continuité avec celles du premier, mais je n'aurais pas pu les en déduire.

« A l'heure actuelle, je suis incapable de tirer des travaux que j'ai pu faire sur certains problèmes des conclusions concernant d'autres problèmes.

« Sur le syndicalisme, comme sur d'autres questions du même genre, je n'ai que mon opinion d'électeur, opinion qui s'est faite sur des lectures de revues ou de journaux, et qui serait certainement tout autre, sinon dans

sa formule, au moins dans sa signification intérieure, si j'avais pu approfondir ces problèmes comme j'en ai approfondi deux ou trois autres.

« M. Georges Sorel a lu mes livres et s'est intéressé à mes cours. C'est un esprit tout à fait remarquable et personne n'a mieux compris que lui ce que j'ai dit. Certaines personnes en ont conclu que je partageais ses idées sur le syndicalisme, mais cela est faux. »

M. Bergson ne s'inquiète d'ailleurs aucunement des conséquences que peuvent avoir ses idées dans le monde. Il m'exprime avec force ce sentiment. Sa recherche spéculative est complètement désintéressée.

Mais je lui rappelle que la renaissance de la métaphysique dont il est le principal artisan est regardée dans certains milieux comme un danger pour les progrès de la science.

— Il ne faut pas avoir lu mes livres, me répond M. Bergson, pour penser qu'ils peuvent avoir une action contre la science. Je crois, au contraire, avoir travaillé pour elle.

Nous parlons des conditions de la recherche scientifique au siècle dernier, dont M. Emile Faguet a pu dire que c'était le siècle d'Auguste Comte.

— On croyait alors tout savoir.

Auguste Comte a voulu faire entrer dans les cadres de sa célèbre classification des sciences non seulement les sciences alors connues, mais aussi celle de l'avenir. M. Bergson pense, au contraire, que la science échappe à toute classification. C'est entre la chimie et la biologie, là où Comte ne voyait plus de place pour rien, que Pasteur a construit son œuvre. Et, depuis, entre ces délimitations si imprécises des sciences, que de découvertes ont été faites !

— Aujourd'hui, on ne peut plus être sytématique comme on l'était au siècle dernier, ajoute M. Bergson.

Et il insiste avec force sur cette remarque intéressante :

— De même que Gambetta a pu dire : « Il n'y a pas *une* question sociale, mais *des* questions sociales », il me semble que si ce que j'apporte contient quelque chose de nouveau, c'est qu'il y a *un* problème philosophique, mais une infinité de questions particulières qui demandent à être résolues séparément et qu'il est impossible de réduire à une seule.

M. Bergson, auteur de *l'Evolution Créatrice*, a montré que les explications scientifiques, vraies pour les phénomènes auxquels elles s'appliquent ne peuvent s'élargir jusqu'à tout embrasser.

— La science, conclut M. Bergson, est une partie de l'absolu. Mais elle n'a pour domaine que ce qui se mesure.

Il n'est pas possible de résumer en quelques mots ce qui est l'originalité de l'œuvre de M. Bergson. Pour donner une idée de l'attitude qu'il a prise on peut dire que son domaine est la Vie dont tous les raisonnements ne peuvent jamais exprimer en formules la continuelle mobilité. L'intelligence fige tout ce qu'elle atteint. Aussi est-elle impuissante à saisir sur le vif un mouvement. Le seul moyen que nous ayons d'y réussir, c'est l'intuition : M. Bergson, par des images heureusement choisies, suggère ce qui n'est pas directement exprimable. Voilà le grand attrait de sa méthode qui satisfait constamment la curiosité de l'esprit et donne le sentiment de pénétrer à l'aventure dans un monde inexploré.

Cette attitude prise par M. Bergson, en opposition avec la plupart des idées qui ont eu cours au siècle dernier, lui vaut les sympathies ardentes de la jeunesse. J'ai demandé au philosophe ce qu'il pense de cette génération nouvelle si diversement jugée.

— Elle a du sérieux, m'a-t-il répondu. Les jeunes gens d'aujourd'hui ont une idée profonde de la responsabilité individuelle. Ils sentent plus vivement que leurs aînés l'importance de leur acte.

Ce n'est pas la jeunesse actuelle qui accueillerait avec faveur le scepticisme aimable des jeunes gens de 1890 qui se demandaient : « Est-ce la peine d'agir ? » On ne s'occupe plus d'autre chose aujourd'hui. Nous n'avons plus que des hommes d'action, pressés de vivre et de bien vivre.

Ils ont renoncé à cette analyse déprimante qui immobilisait la jeunesse de 1890. L'influence des sports a été bonne. D'ailleurs ces aînés, incapables de réagir contre leur neurasthénie, n'ont jamais cessé d'admirer passionnément la vie intense des Américains, qu'ils étaient incapables d'imiter. Cette admiration a porté ses fruits : la jeunesse prodigieusement active d'aujourd'hui réalise les vœux de la génération qui la précède...

... En causant des promesses et des craintes que donne la jeunesse d'aujourd'hui, nous nous sommes éloignés insensiblement des idées chères à M. Bergson. J'y reviens par une allusion aux quelques jeunes femmes qui assistent à ses leçons.

— Il ne faut pas, me dit M. Bergson, laisser s'accréditer la légende qui se forme et d'après laquelle mon cours serait un « cours pour dames ». Si des dames ou des jeunes filles viennent m'écouter, elles sont pour la plupart des étudiantes qui ont reçu la même préparation spéciale que les jeunes gens.

Aucun philosophe n'est mieux que M. Bergson à la portée des êtres dont la sensibilité est vive. Toute personne cultivée peut le comprendre d'un bout à l'autre, bien qu'elle ne comprenne pas nécessairement à fond. Par sa façon d'exposer sa philosophie, en suggérant ce qu'il a à dire plutôt qu'en le disant, il charme les esprits délicats qui aiment les nuances. Quelques amateurs vont à son cours comme à un beau concert. M. Bergson, lui-même, compare volontiers la philosophie et la musique.

— Beaucoup d'auditeurs, m'a-t-il dit, peuvent suivre d'un bout à l'autre l'exécution d'un morceau de musique et le comprennent d'un bout à l'autre, quoiqu'un petit nombre seulement aient assez de culture musicale pour le comprendre parfaitement : c'est ainsi que des personnes qui ne sont pas des philosophes peuvent prendre intérêt à ce que je dis. D'ailleurs nous faisons une erreur quand nous pensons que les femmes ne sont pas capables de comprendre la spéculation philosophique.

N'ont-elles pas cette qualité exceptionnelle que Renan appréciait tant, la finesse, qui fait juger de tout avec souplesse et avec amour ?

Louise Collet inspira à Flaubert un amour beaucoup plus profond qu'on ne le croirait, d'après sa correspondance publiée. M. René Descharmes, qui a eu entre les mains bien des lettres inédites, nous l'affirme et nous le croyons volontiers, un homme comme Flaubert ne pouvant rien faire à demi. Il a aimé beaucoup et il a voulu aimer

encore plus. Voici la fin de l'article écrit à ce sujet par M. Descharmes dans le supplément du **Figaro.**

En vain Flaubert, pour se tromper lui-même, et prolonger le songe qui l'enchante, essaie-t-il alors de transformer l'amour incompris en une amitié impossible. Le malentendu fatal qui les avait déjà séparés se perpétue dans l'amitié comme dans l'amour. A présent, son cœur saignant agonise. La constatation mélancolique de sa méprise renouvelle chaque jour sa souffrance, et à l'instant même qu'il prétend la dominer elle setrahit encore. Si, dans la *Correspondance* publiée, il semble s'étourdir au milieu d'un grand tapage littéraire, dans les lettres et dans les fragments inédits on perçoit distinctemont l'écho de sa plainte lamentable. Parfois il se débat et secoue l'angoisse de son long martyre ; parfois aussi, il se révolte : mais jusqu'à la dernière minute suprême de ces huit années, l'inutile sacrifice achève de s'accomplir. Sa dernière lettre à Louise Colet, avant le billet très bref qui marque la rupture définitive, a encore le ton d'une prière désespérée où trembleraient des larmes.

La Muse sut-elle jamais de quelle immense tendrese il l'avait chérie ? Elle ne s'en souvenait guère, quand plus tard elle l'accusa d'égoïsme et d'indifférence ; et nous aurions pu l'ignorer toujours, si les lettres enfermées dans la petite caisse en bois n'en conservaient la preuve irréfutable. Il y a là de quoi corriger la légende que ses deux romans : *Lui* et *Une histoire de soldat* ont accréditée autour de leur liaison. Il y a même de quoi excuser en partie sa vengeance, et lui mériter le pardon.

Il aurait fallu, en effet, un cœur taillé à la mesure de celui de Flaubert pour comprendre l'amour idéal qu'il attendait d'elle. Celui de Louise Colet, quoique de nature différente, y a cependant répondu : elle aussi, pendant un très court moment, l'a aimé d'amour véritable. Sous le paquet des lettres tout au fond du coffret, j'ai découvert ces choses touchantes : deux ou trois bouquets fanés, desséchés, aplatis entre des feuillets gondolés où le suc des fleurs a dessiné de larges traces brunâtres : des œillets, des violettes, des anémones, qu'il lui avait donnés jadis et qu'elle conservait en souvenir du beau temps de leurs rencontre. Elle-même a noté, d'une encre un peu pâlie : *Bouquet cueilli à Nantes, dans la matinée du 10 septembre 1846, soirée des Français (Mithridate, Rachel) — Petit bouquet acheté au bois de Boulogne, le 1er décembre 1846, à une pauvre femme.*

Et j'ai trouvé enfin cette autre relique, plus précieuse, plus troublante que toutes les autres : une enveloppe contenant une longue mèche de cheveux, blonde et fine, les cheveux de Flaubert quand il avait vingt-cinq ans.

Mais je n'ai fait que les apercevoir par l'entrebâillement du papier ; et sans oser y toucher davantage, j'ai déposé l'enveloppe refermée au milieu des lettres, afin que, dans la boîte où dorment leurs amours mortes, le cœur de Flaubert se réchauffe encore au contact de ce que Louise Colet y a laissé de son propre cœur.

§

« Hugo n'aimait pas Stendhal. Partant de là, « Alain », dans la

Dépêche de Rouen, après avoir redit que Victor Hugo est l'éloquence, montre comment Stendhal est la non-éloquence et comment cette absence de cette qualité ou de cette tare déroute le peuple des lecteurs :

L'éloquence avait ses règles tirées de la nature même des choses ; car, l'auditeur ne revenait jamais en arrière, les répétitions étaient plus utiles, et, en tous cas, moins sensibles ; il fallait aussi que tout fût clair ; car le temps de la réflexion n'est jamais donné ; le discours n'attend personne ; il marque le temps, comme une horloge. Au lieu que l'œil qui lit va et vient, saisit l'ensemble, devine d'abord, analyse ensuite si la chose en vaut la peine ; comme un promeneur jette les yeux autour, mais ne regarde pas tout ; l'œil qui lit ne s'astreint pas à une certaine vitesse, ni à l'ordre du temps. Cet autre genre de lecture doit définir un autre art bien différent de l'éloquence. Et on ne définirait pas mal Stendhal en disant qu'il est tout à fait étranger à l'éloquence. C'est un auteur qu'il faut relire d'instant en instant; car il ne répète point et ne développe point ; c'est comme un paysage lointain ; plus l'on s'approche et plus l'on découvre ; aussi n'a-t-il point de rythme ; il n'entraîne point ; il ne veut pas entraîner ;cela irait contre son art. Aussi je comprends que Hugo l'orateur n'y ait rien compris. Balzac est entre deux ; c'est encore de l'éloquence, mais pour l'œil. Il faut le relire aussi d'instant en instant ; mais alors il se traduit tout d'un coup par des raccourcis ; long à lire, et parfois diffus, il donne au souvenir des tableaux d'une concision admirable. Pour Stendhal, c'est le contraire : telle description de « la Chartreuse » où tel épisode fourmille de détails quand j'y pense ; quand je le relis je trouve une demi-page, et souvent deux lignes. Le lecteur n'est pas façonné pour cet art sans éloquence ; il s'est habitué aux prédicateurs ; et les redondances sont pour lui des politesses ; et Stendhal lui semblera non pas tant obscur, comme il est, mais plutôt impertinent. Débat entre l'œil et l'oreille.

Je n'ai pas lu cela sans plaisir. Mon regret est de ne citer que la dernière partie de cette courte et sagace page.

§

Bien curieuse, cette procession du mercredi des cendres à Barcelone, vue et décrite par Andrée Béarn dans **Pyrénées et Océan** :

Quatre heures. Du mince ruban du ciel, la lumiere tombe déjà plutôt lilas que bleue, et sur nos épaules, qu'une dentelle défend mal, les souffles errants — qui attendront la tombée de la nuit pour gagner le Paseo de Colon et les Ramblas — posent leurs mains fraîches. Des têtes nombreuses et sans sourire se pressent aux balcons; sur le trottoir, muette, en attente, la foule fait la haie. Soudain, dans la rue déserte, un homme apparaît que l'on croirait évadé d'une toile de Goya. Il est sans voix, sans front, et même sans regard, car ce ne sont pas les yeux que livrent les étroites fenêtres de son masque, mais deux morceaux de peau d'une pâleur angoissante dans les noirs profonds. De son bonnet pointu un voile tombe jusqu'aux épaules, et, ainsi que le bonnet de lustrine noire, un froc à gran-

des manches le recouvre entièrement. Cet homme élève dans ses mains, comme un fruit, une lourde tête de mort. Un autre vient à sa suite, du même pas fatidique et lent ; celui-là brandit une faulx, qui nous avertit que nul ne sera épargné. Puis c'est un troisième qui, dans ses bras en berceau, tient un long squelette. De minute en minute, ils défilent, les terribles hommes noirs, pour nous répéter, pour nous confirmer ce que nous avons tant de mal à admettre :

Como se pasa la vida
Como se viene la muerte...

Et la lugubre procession défile, des hommes en cagoule porteurs de squelettes. Encore ! Encore ! On a donc fouillé tout le Montjuich ? Sur un immense plateau je vois des crânes, des tibias et des fémurs entassés dans une fraternité d'une éloquence terrible. Qui reconnaîtra aujourd'hui la main de Sardanapale de celle de son mitron ? Et maintenant voici le tour de celui qui d'un doigt fatal désigne la cendre dont sa coupe d'argent est pleine. Cendre, poussière, moins que rien...

Le cauchemar va-t-il finir ? Pas encore. Plus de squelettes cependant. Les pénitents qui viennent en deux files régulières, et un peu plus rapidement, ne brandissent plus que des cierges dont la cire pleure à lourdes larmes jaunes sur la chaussée. Trois d'entre eux portent à bras un grand christ en croix au visage fermé, sans indulgence. Des chants funèbres confirment l'enseignement des têtes camuses, ces chants ne s'élèvent pas vers le libre azur, à peine montent-ils jusqu'à nos balcons pour retomber de tout leur poids sur la terre, l'entr'ouvrir, nous livrer son horrible secret...

Une fatalité implacable, l'épouvante, la rafale des cimes pèse sur ces humanités falotes qui ne savent pas ou oublient si vite, et les courbe.

Le cauchemar s'achève avec le spectacle. Le dernier pénitent n'a pas plutôt disparu que nous nous demandons tous : « Ai-je souffert mon rêve ou rêvé ma souffrance ? » L'Espagne noire, celle de Torquemada et de Philippe II, est-elle pour un moment sortie du sépulcre, ce 1er mars 1911, ou me suis-je tout simplement oubliée devant les « Disciplinantes » de Goya ?

Mais Andrée Béarn a trop d'esprit pour ne pas conclure l'instant d'après : « Ce n'était qu'une mascarade. » Tout de même elle a pensé un instant à la mort : « La mort me trouvera ferme et sereine. »

Ferme et sereine... Sans doute, mais... Mais c'est une douce chose que la lumière, si douce ! et l'air qui a passé sur les amandiers du Vallvidrera est si délicieux à respirer. Je demande un moment encore...

Accordé ! répond la Voix.

R. DE BURY.

LES THÉATRES

Théatre de verdure de Marnes la Coquette (20 août) : *Les deux Bavards* de Cervantes, adaptation en un acte de MM. Johannès Gravier et Maxime Formont. — Théatre du peuple de Bussang (20 août) : *Le Mystère de Judas Iscariote*, pièce de M. Maurice Pottecher. — Théatre des arènes de Béziers (27 août) : *Les Esclaves*,

tragédie lyrique en trois actes et en vers, de M. Louis Payen, musique de M. Aymé Kunc. — Memento.

M. Maxime Formont, auteur de romans à succès trop peu estimés des jeunes, est un des hommes qui connaissent le mieux les littératures espagnole et portugaise. M. Johannès Gravier est un chercheur. La pièce qu'ils ont adaptée de Cervantès et que le Théâtre de Verdure de Marnes la Coquette a représentée ne serait pas déplacée à la Comédie Française. *Los Dos Habladores* constitue d'ailleurs la mieux venue des comédies de Cervantès qui, s'il n'avait pas écrit son *don Quichotte*, pourrait prétendre à la gloire dramatique. L'adaptation de MM. Maxime Formont et Johannès Gravier est claire et rapide.

Les deux Bavards sont d'une gaieté facile et simple. Sarmiento est affligé d'une femme bavarde. Il veut en finir et se déclare prêt à tout pour arriver au résultat. Survient une sorte de bravache bavard, Roldan, qui guérit la femme sans difficulté et il est si pleinement heureux dans sa cure qu'un alguazil le vient prier de guérir également sa femme.

L'allure et le ton du dialogue, les procédés comiques sont classiques. M. Chevillot fut un Roldan ahurissant et sans pitié.

Le Mystère de Judas Iscariote, de M. Maurice Pottecher, a obtenu un grand succès et c'est, de l'avis de tous ceux qui ont vu ou lu la pièce, la tentative la plus audacieuse du plein air. Il ne s'agit pas ici d'un spectacle dans le genre de la *Passion* d'Oberammergau, moins encore d'un mystère ou d'une pièce religieuse. M. Maurice Pottecher a écrit un drame singulièrement humain. La figure de l'homme qui fut choisi pour figurer parmi l'élite de qui le monde recevrait la parole de vie, la figure du disciple qui devint le traître et qui mourut d'une mort désespérée, n'est pas de celles qui peuvent tenter un dramaturge. Faire de Judas le personnage principal d'une intrigue, nous intéresser à ses doutes, à ses craintes, à ses colères exige à la fois beaucoup de sensibilité et beaucoup de tact. Jusqu'ici ce « troisième rôle » n'avait eu à la scène qu'une existence épisodique. Il y a dix ans, cette pièce eût soulevé des polémiques et prêté à des interprétations passionnées. Les lettrés qui la reliront y goûteront longtemps l'art délicat d'un poète et les hommes de théâtre y chercheront, sans le trouver, le secret de l'intérêt que, pour la première fois, Judas Iscariote inspira à la foule. Entre autres, la scène où Judas est tenté par Hanan reste une des meilleures de notre théâtre moderne.

M. Fernand Castelbon de Beauxhostes, pour sa rentrée aux Arènes de Béziers, nous a donné une tragédie de Louis Payen, qui décidément se classe au premier rang des dramaturges nouveaux.

Lorsqu'on étudiera l'influence des scènes de plein air sur la renaissance idéaliste et latine de notre époque, il faudra se souvenir de l'ef-

fort déjà lointain des jeunes revues qui préparèrent et prédirent ce mouvement. Il y a douze ans déjà passés depuis le premier congrès des poètes à Béziers! En ce temps M. Louis Payen rédigeait *Germinal* à Lyon et M. de Beauxhostes faisait représenter cette *Déjanire* de Saint-Saëns qui apparaîtra, cet hiver, aux Parisiens, comme un des chefs-d'œuvre du maître.

Un peu gêné par la partie musicale, par les rôles chantés, par le développement des chœurs, M. Louis Payen a composé une œuvre très forte, belle et claire, moins pure que sa *Victoire*, mais qui reste de premier ordre et qui est, par certains côtés, la plus vivante de ses tragédies.

L'action des **Esclaves** se situe sur une place de « Myrilène, ville totalement disparue et ignorée de la côte africaine », à une époque vague et assez ancienne, déclare M. Louis Payen, pour laisser à l'auteur toute liberté de l'imaginer à son gré. Cette question du temps a son importance. M. Louis Payen a fait une œuvre très moderne, qui suit le conseil d'André de Chénier :

Sur des pensers nouveaux faisons des vers antiques.

C'est le problème social mis en tragédie, mais comme M. Payen a su éviter le danger de ces sortes de pièces! Comme il a choisi seulement avec soin parmi les divers épisodes de ce conflit de classe cela seul qui est éternel et comme il s'est gardé, ou du moins a paru se garder de prendre parti, car il a une opinion, l'auteur, et des préférences. Certains vers, coupés à la représentation, semblent indiquer qu'il ne réprouve pas toujours les représailles des révoltés. Mais ni sa langue, ni la prosodie, ne sont révolutionnaires, et c'est là le principal pour les partisans de la tradition.

Le début n'est pas sans rappeler le premier acte des *Burgraves*, et je reconnais qu'il était difficile d'éviter ce souvenir. Celui de Spartacus et des innombrables tragédies qu'il suscita flotte aussi sur l'ensemble de l'œuvre.

Sous le silence éternel de la divinité, indifférente aux douleurs, le chœur des esclaves se lamente. Seule Tamyris, fille du roi Himéral, prend en pitié les malheureux. Elle leur vient en aide, mais ses bienfaits sont odieux à la vieille Sémia, haineuse et farouche, qui ne veut rien accepter des riches. D'ailleurs le « grand soir » est proche. Marcus l'affranchi rêve de rassembler les cohortes des esclaves contre la puissance des grands propriétaires et des prêtres. Cependant le tribun n'est pas insensible aux tendresses humaines. Il aime Tamyris et songe à la conquérir.

MARCUS

Je grandis au palais de son père...
Tamyris dès l'enfance eut pour mère ma mère,

Et sur le sein qui tous les deux nous a nourris
Dès notre premier jour nous nous sommes souri!
Tout me paraissait beau, tout me semblait facile
En partageant ses jeux, ses larmes puériles,
Et si je me sentis esclave et malheureux,
Ennias, ce ne fut qu'en regardant ses yeux!...
Tamyris se penchait doucement sur ma vie
Et je n'ai mesuré l'orgueil de ma folie
Qu'en recevant du roi la vaine liberté!
Le sort m'éloignait d'elle, et dès que j'eus quitté
Ce palais, ces jardins où Tamyris respire,
Lorsque le jour fut défleuri de son sourire,
Il me sembla rouler dans l'ombre et que des fers
M'attachaient tout sanglant aux gouffres d'un enfer!
Elle, fille des rois, dans la blancheur des cimes,
Moi, l'affranchi, le fils d'esclave, l'être infime,
Quel miracle pouvait jamais nous réunir?
Ce miracle, Ennias, ce fut de voir souffrir!
Oui, devant la douleur chaque jour plus profonde,
Je détestai la loi qui gouverne le monde,
Donne aux uns la misère, aux autres le bonheur,
Et, rêvant d'un seul coup d'effacer le malheur,
Je vis l'humanité plus heureuse et plus belle
Me tracer un chemin pour me rapprocher d'elle!...

Tamyris, qui survient, n'est pas insensible à ces aveux. Elle aime Marcus et avoue sa passion. Leurs paroles d'amour sont interrompues par l'arrivée des esclaves condamnés à mort. Les dieux du pays et la cruauté des riches exigent des sacrifices humains. Marcus et Himéral sont en présence, la pourpre et le haillon. Le roi entre dans le Temple avec les captifs. Le peuple entonne un chant de haine contre les tyrans.

A l'acte suivant, le peuple assiège la ville, et Tamyris ose parler à son père en faveur des révoltés au nom de

... cet unique Dieu que chacun porte en soi,
Ce Dieu mystérieux qui parle bas à l'âme...
Et ne nous dit-il pas : Plus de pleurs, plus de deuil,
Laissez votre pitié dominer votre orgueil!...
Hélas! Ces malheureux qui rampent sur la terre,
Tous ces déshérités, ces maudits sont vos frères,
Et si vous les pressez un jour sur votre cœur
C'est alors seulement que vous serez vainqueur.

Mais au nom de l'ordre établi, Himéral ordonne à sa fille de se taire et comme elle insiste et avoue son amour pour Marcus, il la chasse et la maudit. Vaines rigueurs! les révoltés sont victorieux.

Le triomphe des Esclaves n'a fait que renverser les rôles et changer les bourreaux en victimes et les victimes en bourreaux. (C'est le

thème d'un des très beaux contes dialogués des *Victimes grimacent...* de Frédéric Boutet). C'est d'ailleurs un thème éternel et que M. Louis Payen a traité avec sobriété et avec force. Le tribun Marcus se laisse éblouir par le succès, mais Tamyris, qui est d'une qualité d'âme plus fine et plus fière, malgré son amour pour Marcus, n'a pu oublier son père et ses anciennes attaches avec les vaincus. Dans une scène fort émouvante, obligée de choisir entre le père et l'amant, entre le passé et le présent, Tamyris qui, comme tous les nobles cœurs, penche toujours vers les vaincus, reproche à Marcus de n'avoir su que donner de « nouveaux maîtres » à Myrilène. Heureusement pour la gloire du tribun que les paroles de Tamyris trouvent écho dans son âme. Il instaurerait le règne de la paix, du pardon, de la bonté si la vieille Sémia lui en laissait le temps. Cette esclave rêvait non de fraternité, mais de vengeance. Le meurtre de Marcus a le pouvoir d'éclairer les âmes des deux partis et Tamyris exalte dans un hymne éclatant la beauté des aubes futures :

L'azur s'ouvre devant notre rêve sublime
Et l'avenir nous tend la main !...
Le bonheur ce n'est pas d'arriver sur les cimes,
C'est d'en indiquer le chemin !

D'autres prendront la tâche où vous l'aurez laissée
Et, crevant le mur des prisons,
Sauront donner enfin une aile à la pensée
Pour planer sur les horizons...

M. Aymé Kunc avait composé, pour cette tragédie une musique large et profonde que M. Nussy-Verdié fit exécuter avec maîtrise. Mlles Panis et Campredon, MM. Journet et Altchevsky furent excellents, comme de coutume.

M. Joubé fut un Marcus superbe et Mlle Madeleine Roch prêta à Semia sa voix d'airain. Quant à Mlle Gilda Darthy, elle avait pour triompher dans Tamyris la beauté, la noblesse des attitudes, la clarté de la voix. Louons encore Louis Bourny, admirable comédien. M. de Beauxhostes avait monté *les Esclaves* avec son luxe coutumier de décor et de figuration.

Memento. — Théâtre de verdure de Marnes la Coquette (27 août) : « *l'Arc-en-ciel* », de Michaud d'Humiac. — A Toulouse, on a joué une pièce en vers bien frappés : *la Justice du Roy*, de M. Marius Labarre, le poète du *Fleuve*.

ERNEST GAUBERT.

MUSIQUE

Louis Laloy : *la Musique chinoise* ; Henri de Curzon : *Meyerbeer* ; M. D. Calvocoressi : *Glinka*. (Collection des *Musiciens Célèbres* ; Henri Laurens, édit.).

La Musique chinoise, de M. Louis Laloy, n'est pas, comme on pourrait croire, un ouvrage didactique. Sans doute, l'auteur

n'omet point d'y exposer les systèmes d'intervalles et d'échelles, sans compter de très intéressantes observations d'acoustique ; il y décrit la notation et les instruments nationaux. J'ai même eu le plaisir d'y trouver (p. 49) le dessin d'une double flûte dont, d'après le contexte, les orifices auraient été bouchés, ne permettant ainsi la production des sons qu'au moyen des trous percés sur les tuyaux, ce qui corroborerait l'hypothèse que j'émis à propos de l'aulos double dans une étude sur *les Fondements naturels de la Musique grecque antique*. Mais, tout en accordant l'importance qu'il convient à une partie technique indispensable, et d'ailleurs substantielle et documentée, le musicologue analyse, avec un charme d'expression très évocateur, le rôle de l'art sonore dans la vie publique et privée des Célestes. Outre ses significations rituelles dans les cérémonies religieuses ou impériales, il y révèle une interprétation éducatrice et un symbolisme magique ou panthéiste qui se rapprochent singulièrement des spéculations analogues des vieux Helènes. La différence apparaît cependant profonde, que démontrent les résultats. La musique des Chinois et celle des anciens Grecs trahissent évidemment une origine commune. On rencontre dans l'une et dans l'autre le système de formation des intervalles dit *pythagoricien*, qui utilise uniquement les fonctions du rapport 3/2. Mais, tandis que chez les Grecs ce système semble n'avoir été qu'un des aspects divers de l'élaboration des échelles ou des intonations et n'intervient que tardivement dans la pratique, il est chez les Chinois dès les temps les plus reculés la base de l'art musical. On ne découvre nulle part ici la trace de cet empirisme fécond, scrutant la nature objective, et engendrant l'évolution d'Olympos à Terpandre, de Terpandre à Pythagore ; suscitant, avec les querelles entre canoniciens et harmoniciens, les intuitions d'Aristoxène. Dès ses manifestations les plus lointaines, la musique chinoise apparaît figée dans un gabarit purement numérique, soumise à la réglementation d'un système abstrait, intellectuel, si dédaigneux des virtualités du phénomène objectif, que bientôt il échoue à une sorte de tempérament arbitraire et stérile. Il semble que la sensualité de ce peuple énigmatique ait exploité le son avec une indifférence toute subjective, satisfaite d'un agrément superficiel et à tout jamais résignée à une convention principielle. On s'en expliquerait peut-être pourquoi, à travers tant de siècles, la monodie chinoise n'a pas su, comme sa rivale, aboutir à un art polyphonique et moins encore à l'harmonie. Il en est résulté une musique étrange, généralement un peu enfantine, mais parfois d'une poésie pénétrante, ainsi que le prouvent certains spécimens cités par M. Louis Laloy, entre autres une marche funèbre (nº 6, p. 124) où, malgré l'emploi de gammes incomplètes, on reconnaît nettement l'hypophrygien et surtout, dans le « trio », le phrygien des modes grecs.

Le volume consacré par M. Henri de Curzon à **Meyerbeer** est une apologie et, à ce titre, pourrait certes passer pour un acte de courage à notre époque, s'il s'y agissait réellement de musique. Mais l'auteur semble escamoter avec une inconsciente dextérité ce point spécial du sujet. Il raconte moins la vie que la carrière de son héros, énumère ses productions, ses succès et exalte jusqu'à *Robert le Diable*. Musicalement, il insiste tout juste sur l'originalité du récitatif et de l'orchestration du compositeur. En dehors de cela, il se réfère au retentissement des œuvres dans la presse et aux éloges de quelques contemporains de marque, dont Weber et Wagner. En ce qui concerne le témoignage du premier, par quoi il commence son livre, M. de Curzon aurait pu rappeler le curieux traité, imaginé et rédigé par Weber, qui unissait en une sorte de *Bund* les élèves de l'abbé Vogler, et où chacun des signataires s'engagait à soutenir et défendre ses anciens condisciples par sa plume ou ses relations. Weber tenait ici simplement sa parole. En revanche, il se plaint, dans sa correspondance, de la tiédeur de Meyerbeer à rendre la pareille. Quant à Wagner, si, vers 1842, il admira Meyerbeer en « un article de trois cents lignes », ce fut évidemment par reconnaissance et, de plus, à une époque où il entrevoyait à peine son idéal d'artiste et de musicien. Plus tard, il changea notablement d'avis, ou plutôt s'exprima librement, et son jugement de 1850 est le seul dont on puisse légitimement faire état. M. de Curzon eût dû se contenter des compliments de Berlioz à un confrère, en somme, influent au théâtre, et qui y cultivait d'ailleurs une esthétique dont le critique des *Débats* ne fut jamais choqué. Mais, en art, les opinions des contemporains, quels qu'ils soient, n'ont guère qu'une valeur documentaire,et on aurait aimé que M. de Curzon s'en passât pour établir la sienne, ou du moins ne s'en contentât pas exclusivement pour la justifier. C'est par un recul dans le temps que l'œuvre d'un artiste se situe, prend son rang véritable, dénonce son mérite ou ses tares et apparaît passible d'une appréciation impartiale. On ne peut méconnaître que l'opéra meyerbeerien soit unanimement devenu représentatif aujourd'hui de l'ère la plus triste,la plus déplorable du théâtre lyrique européen et, en particulier, français ; et même à ce degré qu'en l'honneur de son principal acteur,auquel on adjoint volontiers Scribe et Halévy, quelques historiens l'ont baptisée « la période juive » de l'opéra. Et, si on y veut élucider la part de responsabilité propre de Meyerbeer, c'est probablement en cherchant dans ce sens qu'on peut le mieux se l'expliquer. Quoique dispersé par le monde et naturalisé un peu partout, le peuple juif a conservé des caractéristiques fortement tranchées, qui constituent pour lui une originalité indéniable et dont les siens ont tous les droits de se targuer. Il serait donc, à propos de son œuvre,aussi oiseux et antiscientifique de faire

abstraction du sémitisme de Meyerbeer, que par ailleurs du germanisme d'un Schubert et d'un Schumann, du gallicisme d'un Couperin ou du slavisme d'un Chopin. Et on arrive alors à des observations intéressantes. L'évolution de l'art musical s'est effectuée depuis mille ans au moins dans notre Europe occidentale, et il semble que le croisement des génies nationaux divers ait été des plus bienfaisants pour leur floraison respective. Au delà des Alpes, l'apogée palestrinien de la polyphonie vocale, sur quoi se greffe aussitôt la fugue de Frescobaldi et l'homophonie des réformateurs florentins, dérive de l'influence gallo-flamande. Plus tard, l'influence franco-italienne aboutit outre-Rhin à l'épopée classique. Succédant à un accès de rossinisme, une influence allemande assez complexe produit chez nous d'abord un frankisme mâtiné de Bach et de Schubert, puis notre debussysme actuel, harmoniquement de filiation wagnérienne. Tandis que les individualités plus étroitement indigènes perdent peu ou prou à la comparaison, on constate que les plus grands créateurs ont possédé une culture musicale en l'espèce universelle, à savoir italo-franco-germaine. Back, Gluck, Haydn, Mozart, Beethoven, Weber, Berlioz, Liszt, Wagner, même Rossini et Verdi, ont indistinctement subi cette réciprocité d'influences ; et cela, manifestement sans dommage pour leur originalité personnelle ou nationale. C'est ici, en réalité, une assimilation sensorielle aussi spontanée que profonde qui, loin de prévaloir contre le génie autochtone, le stimule, le renouvelle, le féconde, et concourt à la formation de personnalités distinctes, exceptionnelles, autonomes, s'exprimant dans un langage homogène. La destinée de Meyerbeer ressemble étonnamment à celle de Gluck. Né à Berlin, condisciple et ami de Weber, il débute en musicien allemand. Puis il voyage en Italie et la séduction est irrésistible, absolue. Non seulement il compose des opéras italiens, mais il est, écrit-il lui-même, « si complètement *acclimaté* qu'il ne peut plus penser qu'en italien, sentir et éprouver qu'en italien ». Sur ces entrefaites, on lui propose de travailler pour l'Opéra de Paris ; il y accourt et on sait le reste. Sa fortune lui permettait de satisfaire jusqu'à presque l'érudition son goût et sa curiosité pour les choses de son art. Sa bibliothèque renfermait même nombre de partitions inédites, copiées d'après les manuscrits sur son ordre. Par l'étude autant que par les circonstances, Meyerbeer possédait donc à fond la triple culture susdite. Nul ne fut plus favorisé que lui pour en collectionner les sensations et en assimiler les influences. Cependant, c'est précisément cette assimilation qui apparaît chez lui inexistante. On a bien plutôt l'impression d'une sorte d'amalgame de réminiscences panachées, de pastiche, où les trois styles se coudoient sans se fondre, à la façon des couleurs d'un habit d'Arlequin. L'art de Meyerbeer est essentiellement hétérogène et, partant, impersonnel. Et on peut

se demander si cela ne provient pas surtout de sa race. La personnalité artistique est une assez mystérieuse chose. La sensibilité qui s'y objective est le produit complexe, autant d'une insondable hérédité, que d'une espèce de longue et permanente macération de la race dans un milieu ambiant, où les excitations d'ailleurs peuvent alors devenir fécondes. De multiples déterminations autochtones, voire climatériques, n'y interviennent pas moins sans doute qu'au bouquet capiteux d'un vin distillé par un cep centenaire, qu'à la saveur du fruit né d'un sol immémorial et incessamment cultivé par des générations sédentaires. Avec son ancestralité orientale et nomade, peut-être la race sémitique ne s'est-elle pas encore assez longtemps posée et reposée, suffisamment enracinée dans aucun des milieux que depuis des siècles elle parcourut plutôt qu'elle ne les habita. Chez ce peuple si remarquablement doué, où abondent les enfants prodiges, — et Meyerbeer le fut comme Mendelssohn, — il semble que l'assimilation soit aussi superficielle qu'elle est rapide, et que sa sensibilité éparpillée ne sache qu'utiliser les influences sans parvenir à les synthétiser, à les asservir et transmuer au profit d'une personnalité créatrice. En tout cas, dans l'art musical, qui émane le plus directement de la pure sensibilité, Israël n'a jamais « créé ». Jusqu'à présent du moins, ce qui ne veut pas dire qu'il n'y arrivera pas dans l'avenir. Mendelssohn, d'une vingtaine d'années postérieur à Meyerbeer et qui paraît avoir été plus foncièrement « germanisé » que lui, offre déjà une homogénéité d'écriture qui peut passer pour un progrès. Mendelssohn pourtant n'évolua, donc ne créa jamais : cette homogénéité est faite de formules et, dans son œuvre d'épigone, on reconnaît, non pas une assimilation réelle, mais bien plutôt un démarcage inconscient des styles de certains devanciers, — surtout Bach et Mozart — habilement accommodés au goût du jour. On trouverait plus près de nous des exemples analogues. Meyerbeer n'en était même pas là. A la fois polyglotte et isolé dans sa race, éclectique avide de toutes jouissances artistiques, averti de tous les styles, le musicien demeurait dépourvu de sensibilité propre. Aussi fut il moins un artiste qu'un « dilettante », selon le mot fort juste de M. de Curzon qui le confesse. Je suis très convaincu de la sincérité de Meyerbeer. Evidemment il désira plaire au public, mais il n'est pas le seul, et on ne peut certes voir en lui un arriviste de la trempe du Chevalier Gluck. Au fond, je crois qu'il désira surtout la gloire, et très sincèrement. Si le musicien Meyerbeer obtint tout de go le succès par des moyens qui nous semblent aujourd'hui dénués autant de dignité que d'intérêt, c'est qu'il n'était pas un « artiste », qu'il n'avait rien en soi à révéler, à imposer. Parce qu'il ne fut qu'un « dilettante », il a été un « amuseur ». La conséquence était fatale et, à la réflexion, on est moins scandalisé de la chose que M. de Curzon

de l'épithète. Enfin comme, en dépit des leçons du brave abbé Vogler, son art composite et factice manque, non seulement de maîtrise technique, mais même de « tenue », sa mauvaise musique est par-dessus le marché de la musique d'amateur, dans tout le sens péjoratif du terme. A cet égard, il n'y a guère çà et là, surtout dans *l'Africaine*, que de rares exceptions qui confirment la règle. En résumé, le jugement sévère de la postérité mélomane et sa croissante indifférence pour Meyerbeer apparaissent surabondamment fondés. M. de Curzon le conteste par des arguments peu solides. « C'est une pauvre critique, dit-il, que celle qui juge les œuvres anciennes avec les aspirations et les impressions actuelles. » Mais Meyerbeer (1791-1864) mourut cinq ans après l'achèvement de *Tristan*. Et, même en écartant un précurseur tel que Wagner, il eut pour contemporains, au théâtre, le Beethoven de *Fidélio*, le Weber du *Freischutz*, d'*Euryanthe* et d'*Obéron*, le Rossini du *Barbier* et de *Guillaume Tell*, le Glinka de *la Vie pour le Tzar* et de *Rousslan*; ailleurs il eut Schubert, Berlioz, Chopin, Schumann et Liszt entre autres. Quoique à des titres fort divers, tous ces noms comptent noblement dans l'histoire « des aspirations et des impressions » musicales. On y salue, soit des génies facteurs d'évolution, soit des personnalités moins puissantes, mais indistinctement des sensibilités d'*artiste*. Le nom de Meyerbeer n'évoque rien de pareil, et pas même un rapport immédiat avec la musique. Il ne suggère d'abord qu'une idée de « spectacle », et du plus vain. Il est indissolublement lié à la forme à la fois la plus bâtarde, la plus chiquée et la plus ostensiblement industrielle de « l'opéra français » qui nous vint de Lully et du fameux « Grand Siècle ». Et cependant j'avoue que je préfère encore infiniment Meyerbeer à Mendelssohn. Dans le fouillis hétéroclite de son inspiration souvent triviale, boursouflée ou même du plus désarmant ridicule, on rencontre chez Meyerbeer des mélodies d'un charme inopiné, d'une chaleur et parfois d'une délicatesse expressives où se trahit musicalement un romantisme qui laisse pressentir jusqu'à quel art bien différent le « dilettante » se serait élevé sans doute s'il avait été — ou pu être — un « artiste ».

Meyerbeer m'a entraîné un peu loin et la place m'est trop mesurée pour commenter comme il faudrait le **Glinka** de M. Calvocoressi. L'auteur, qui s'est fait presque une spécialité de la musique russe, y possède une érudition peu commune. On trouve dans son livre la documentation la plus complète sur la vie et les œuvres de Glinka, mais en même temps des vues de portée plus générale à propos de l'art du musicien, une intéressante analyse de son caractère, de sa personnalité et de son importance. M. Calvocoressi discerne finement et montre que l'italianisme de Glinka fut plus superficiel et beaucoup moins gênant pour les contemporains qu'il ne nous le semble aujour-

d'hui, et n'entama aucunement sa sensibilité slave. La preuve en est d'ailleurs l'enthousiasme que déchaîna son premier opéra jusque parmi le peuple. Glinka a bien été vraiment le créateur d'un art national, et il le fut ingénument, presque sans s'en douter, poussé par un secret instinct qui protégeait son génie propre contre la domination des influences très variées entre lesquelles cet impénitent voyageur chercha longtemps sa voie, — mais, lui, sans devenir un « dilettante ».

JEAN MARNOLD.

LETTRES ALLEMANDES

Victor Fleury : *Le poète Georges Herwegh (1817-1875)* : Paris, Edouard Cornély, 10 fr. — Gustave Koehler : *Der Dandysmus im franzœsischen Roman des XIXe Jahrhunderts* ; Halle, Max Niemeyer, M. 3. 60. — Fr. Nietzsche : *Briefe*, ausgewæhlt und herausgegeben von Richard Oehler, Leipzig, Insel-Verlag, M. 2. — Memento.

Georges Herwegh. — C'est un écrivain français qui, le premier, a assumé la tâche d'écrire un ouvrage complet sur Georges Herwegh. Le génial poète des *Poésies d'un vivant* est à peine mentionné dans les histoires de la littérature allemande. Une simple mention, chez Johannes Scherr, le place à côté de Hoffmann von Fallersleben et de Freiligrath. Sa « tendance révolutionnaire et républicaine très déterminée », son « feu pathétique » et « sa forme épigrammatique brillante » le placent très haut dans la poésie allemande. Mais c'est, dit l'historien, de la poésie politique qui plus tard a tourné à la satire. Les manuels scolaires sont plus sévères encore. Son « manque de tact à l'égard de Frédéric-Guillaume IV » est reproché à Herwegh, par le médiocre Otto Lange, comme un crime d'Etat. L'attitude qu'il observa devant la Prusse grandissante suffit à le classer et c'est à peine si on lui reconnaît la qualité de poète allemand. M. Victor Fleury a donc pu écrire sans exagération dans la préface de son bel ouvrage :

George Herwegh, plus de trente ans après sa mort, n'a pas trouvé son biographe. Ce silence, qui surprend d'abord, s'explique facilement : il faut chercher la principale raison de l'oubli qui s'est fait autour de son nom dans la fidélité de ses convictions démocratiques et dans sa haine de l'empire allemand qui lui ont aliéné longtemps les sympathies d'outre-Rhin.

Pour nous, Herwegh incarne par excellence le malentendu allemand. Par ses œuvres et par son attitude politique il contribua, pour une large part, à la régénération libérale de l'Allemagne, à ce mouvement à la fois national et cosmopolite qui, entre 1840 et 1848, semblait préparer l'unité des Germanies, mais dont l'idéal était diamétralement opposé à celui d'où devait naître plus tard le nouvel Empire. Imbu des idées de la Révolution française, Herwegh croyait pouvoir

travailler à la réalisation de la République allemande. Après avoir triomphé en 1842, fêté partout au cours d'un voyage à travers l'Allemagne, comme s'il était l'incarnation d'une nouvelle époque dans l'histoire, il n'eut plus d'autre ressource l'année suivante que d'aller s'établir en Suisse et de s'y faire naturaliser. C'est de là que, pendant trente ans, il inonda l'Europe d'articles et de pamphlets, de vers satiriques et d'invectives. Peu à peu l'oubli se fit autour de lui. L'Europe allait prendre un aspect qu'il n'avait pu prévoir. Il assista avec déplaisir aux victoires allemandes et à la fondation de l'Empire prussien. Ses dernières poésies, publiées dans des journaux démocratiques de Vienne, ne trouvèrent plus même d'éditeurs. Ce vaincu s'en alla sans bruit en 1875.

La monographie de M. Victor Fleury forme le 6e volume de la *Bibliothèque de la Révolution de 1848*. Cette classification lui donne son véritable sens. Homme de 48, Herwegh s'était forgé lui-même le sort tragique qui l'attendait. Pour avoir raison, au moins une fois, il faut souvent changer d'opinion. Herwegh était tout d'une pièce et les compromissions par quoi ses compagnons de jeunesse acceptèrent le nouvel état de fait ne pouvaient lui inspirer que la plus profonde répulsion.

M. Victor Fleury voit très clairement ce qu'il y a de tragique dans une pareille destinée, quand il écrit dans sa conclusion :

> La France est une religion! s'écriait Herwegh pour qui, depuis son adolescence, ces deux noms : France et Révolution, étaient indissolublement unis. Tandis qu'on nous outrageait de l'autre côté du Rhin il nous a défendus. Mais on s'est vengé en cherchant à l'écraser sous le poids du silence, en proscrivant son nom des anthologies que l'on a mises dans les mains des écoliers, en interdisant ses *Nouvelles Poésies* après sa mort, en conspirant contre sa mémoire, comme par regret de n'avoir pu l'atteindre dans sa gloire et le flétrir suffisamment de son vivant.
>
> L'hostilité systématique que le poète a rencontrée en Allemagne, jusque dans les rangs des démocrates-socialistes, ressemble à une fatalité, et l'injustice de la postérité nous aide à mieux comprendre le sens du jugement de Zolling, qui appelait Georges Herwegh « une tragique figure de poète », car, à tout considérer, rien ne méritait cette sévérité ou cette indifférence, ni dans sa vie publique droite et courageuse, ni dans son œuvre grave et belle.

Cette vie pleine de dignité, cette œuvre où il y a des parties tout à fait admirable, M. Fleury s'est appliqué à nous les faire connaître dans tous leurs détails. Son ouvrage, qui témoigne d'une profonde érudition et d'une connaissance parfaite de l'Allemagne contemporaine, contribuera beaucoup à remettre en lumière la personnalité du poète. Le critique a étudié dans tous ses détails l'activité littéraire et politique de Georges Herwegh. Il a pu prendre connaissance de ses œuvres

posthumes et feuilleter sa volumineuse correspondance. Si l'Allemagne fait encore du silence autour de ce grand réprouvé, le public européen, grâce à M. Fleury, est maintenant pleinement averti.

§

Der Dandysmus. — On a beaucoup écrit sur le dandysme et, après Barbey d'Aurevilly, ce pauvre Jean de Mitty, qui vient de s'en aller, avait rêvé de fixer en une monographie les commandements des disciples de Brummell. Mais il n'est pas sans intérêt de signaler que le dandysme a fait l'objet d'une savante dissertation germanique. M. Gaston Kœhler, qui est un des « romanisants » les plus distingués de l'Allemagne, s'est complu, avec une patience dont seuls nos faiseurs de fiches de la nouvelle Sorbonne seraient capables, à analyser le dandysme dans le roman français du XIXe siècle. Après avoir exposé son « problème » par de subtiles définitions qu'il emprunte aussi bien à Barbey, à Baudelaire, à Richard Schaukal qu'aux dictionnaires de conversation de Brockhaus et de Meyer, il recherche le dandysme tel qu'il s'est manifesté au début du romantisme français. M. Kœhler étudie ensuite l'« anglomanie » ; puis *Adolphe* et *Werther* le font passer à Balzac et à Stendhal, pour aboutir à Mérimée et à Flaubert. Le « dandysme pervers » de Baudelaire et le « mysticisme » de Huysmans ne sont que des intermèdes dans cet exposé qui atteint son point culminant avec le « snobisme » de M. Paul Bourget et le « culte du moi » de M. Maurice Barrès.

Bourré de citations et de références, ce petit travail témoigne en tous les cas chez son auteur d'une application et d'un zèle à bien faire dont nous aurions mauvaise grâce à nier le mérite.

§

Nietzsches Briefe. — La correspondance de Nietzsche, sans être encore absolument complète, forme six forts volumes, qui ne sauraient être à la portée de toutes les bourses. Si quelques-unes des lettres du philosophe, comme par exemple celles qu'il écrivit à Georges Brandes ou à Auguste Strindberg, sont de la plus haute importance pour l'étude de son œuvre, si d'autres — citons au hasard les lettres à Mme de Meysenbug — sont des documents psychologiques de première importance, si enfin la correspondance échangée par Nietzsche avec sa mère et sa sœur constitue un magnifique monument de piété familiale, il y a cependant dans ces 6 volumes (la correspondance avec Rhodes occupe à elle seule tout un volume !) beaucoup de fatras philologique dont le grand public se désintéresse à bon droit. Mais Nietzsche était un épistolier de premier ordre, et il eût été dommage que quelques-unes de ses plus belles pages fussent perdues dans le fouillis des éditions savantes.

C'est donc pour rendre les lettres de Nietzsche accessibles au grand public que M. Richard Oehler a eu l'idée d'en faire un choix, classé par ordre chronologique. A première vue ce travail a été exécuté avec tous les soins qui conviennent. Une courte préface sert à orienter le lecteur qui se trouve renseigné sur les correspondants du philosophe par un court appendice. Le prix de l'ouvrage est modique, ayant pris place dans une collection de chefs-d'œuvre qu'édite le *Insel-Verlag* de Leipzig.

Memento. — Sous le titre de « Romantisme et Réalités », M. Max Lentz publie dans *Das literariche Echo* (15 avril-1er septembre) une étude sur l'activité de Schelling à Berlin qui formera un chapitre de l'histoire de l'Université de cette ville que prépare l'auteur. M. T. Schotthœfer publie une étude sur l'œuvre de Georges de Porto-Riche (avec portrait). Le critique s'est attaché à retrouver l'homme dans l'œuvre : « C'est toujours Porto-Riche qui parle. Il prêche un doux abandon aux sentiments. Il cause avec esprit et délicatesse des drames que la vie noue et dénoue. Il les accepte presque sans volonté, il leur fait contourner avec intelligence les difficultés ; il ne lutte point, mais il laisse les catastrophes passer sur lui. Il voit le monde avec les yeux du pessimiste, mais il vit en optimiste. Pour lui les problèmes de la vie sont sans commencement et sans fin. Après chaque pièce il congédie le spectateur avec la perspective que tous les hommes qui viennent de surmonter un conflit vont maintenant au devant d'un nouveau conflit, car il n'est point moraliste, mais artiste. »

La même revue insère un article sur les dernières productions de Strindberg dont les œuvres complètes paraissent actuellement chez l'éditeur G. Müller, de Munich (15 août). La magistrale biographie de Benjamin Constant, dont M. J. Ettlinger, l'ancien directeur de *l'Echo*, est l'auteur, fait l'objet d'une longue analyse très élogieuse signée Jules Bab (1er septembre). M. K. Strecker rend compte du premier roman de Max Halbe, *Die Tat des Dietrich Stobaeus*. L'auteur de *Jeunesse* s'était jusqu'à présent consacré exclusivement au théâtre.

Dans *Hochland* (août), M. Max Behr étudie l'œuvre d'Adolph Wilbrandt, décédé le 10 juin à Rostock, âgé de soixante-quatorze ans. Il reproche à l'écrivain de manquer d'imagination plastique, mais lui reconnaît une grande valeur morale.

Les *Süddeutsche Monatshefte* ont consacré, comme chaque année, leur livraison d'août aux écrivains suisses. Des nouvelles de Grethe Auer, Hermann Kurz, Alfred Huggenberger alternent avec des lettres inédites de Zschokke, et des détails peu connus sur le séjour de Wagner à Triebschen communiqués par M. H. J. Moser. M. Florian Melcher étudie la décroissance de la langue rhéto-romane dans le canton des Grisons. En tête de la livraison de septembre du même périodique, M. Oscar Bulle, secrétaire de la Fondation Schiller à Weimar, compare « la culture de Goethe et la nôtre ». Il constate tout d'abord que la personnalité du grand poète est l'objet d'une telle vénération chez les foules allemandes que l'on peut véritablement parler d'une « religion goethienne ». La critique historique a eu beau s'efforcer de ramener l'écrivain à des proportions humaines, le culte

populaire, avec toutes ses incompréhensions, n'en subsiste pas moins. Considéré comme un dieu, placé trop haut pour servir d'exemple aux humains, Goethe n'exerce pour ainsi dire aucune influence et pourtant sa « culture » — la manière dont il parvint à réaliser et à perfectionner celle-ci — devrait être sans cesse devant nos yeux.

Deutsche Rundschau (août) est en mesure de faire paraître des bonnes feuilles d'un ouvrage consacré à l'Impératrice Augusta et qui paraîtra à l'occasion du centième anniversaire de cette princesse de Saxe-Weimar, le 30 septembre prochain. M. Paul Bailleu s'est chargé de mettre en ordre la correspondance échangée par la princesse avec son époux, le prince Guillaume, frère du roi de Prusse Frédéric-Guillaume IV, pendant l'époque troublée de 1847 à 1850. La future impératrice tendait alors déjà à exercer une influence sur la politique prussienne, ce qui lui valut plus tard, ainsi qu'on sait, l'inimitié de Bismarck. —Mme Anselma Heine publie dans le même fascicule une fort attachante nouvelle, *l'Apparition*. — M. Henri Schoen donne quelques détails sur le fonctionnement de l'Institut Thiers (septembre).

Dans *Maerz* (29 août), M. Wilhelm Hansenstein prend prétexte du centenaire de Théophile Gautier pour développer l'origine de la théorie de « l'art pour l'art ».

M. Franz Blei donne dans *Pan* (16 août) une brillante esquisse du caractère de Casanova, dont les œuvres complètes en six volumes viennent de paraître chez l'éditeur G. Müller, de Munich.

La mort de Félix Mottl provoque dans la *Oesterreichische Rundschau* (1er août) un article nécrologique du baron von der Pfordten.

Die Lese (5 août) reproduit le témoignage de Goethe pour montrer comment Schiller eut l'idée d'écrire son « Guillaume Tell ».

Der Sturm poursuit, dans la manière ironique, ses critiques de la société actuelle. M. Oscar Kokoschka nous donne une caricature d'Yvette Guilbert, douloureuse et vraie (no 70, juillet).

Deutsche Kunst und Dekoration (septembre) consacre son article de tête à une Exposition de Wilhelm Leibl et de ses émules, qui a eu lieu à la mairie de Wiesbaden.

HENRI ALBERT.

LETTRES ANGLAISES

Frank A. Hedgcok : *Thomas Hardy, penseur et artiste, étudié dans les romans du Wessex, Essai de critique*, 10 fr., Hachette. — Frank A. Hedgcock : *Un acteur cosmopolite, David Garrick et ses amis français*, 3 fr. 50, Hachette. — *An adventure*, 5 s., Macmillan. — Memento.

Parmi les romanciers dont l'œuvre se place dans les trente dernières années du XIXe siècle, il en est deux, George Meredith et Thomas Hardy, qui ont pris déjà, et incontestablement, le premier rang. Ni l'un ni l'autre ne furent, certes, des auteurs populaires, mais s'ils n'ont été appréciés que par le petit nombre, la postérité se chargera de réparer cette éternelle injustice, et lorsque les noms des romanciers à grand tirage seront tombés dans l'oubli, l'œuvre de ces deux

génies comptera entre les productions qui font la gloire de la littérature anglaise.

L'œuvre de Meredith a été l'objet d'un assez grand nombre d'études, dont la plupart ont été signalées ici même, et nous savons qu'en français au moins plusieurs autres sont en préparation, dont l'une sera due à un écrivain éminent qui a déjà publié sur l'Angleterre et les écrivains anglais contemporains des travaux de premier ordre. Nul doute que la monographie qu'il prépare ne soit aussi parfaite que ses précédents ouvrages.

Sur ce point, Mr Thomas Hardy est moins heureux. Depuis 1902, il a paru quatre ou cinq volumes consacrés à la contrée dénommée Wessex, qui sert de cadre à ses romans ; car on pourrait considérer Mr Hardy comme un romancier régionaliste, si son œuvre n'avait un intérêt humain qui dépasse son cadre et s'il n'avait, comme le dit Swift, « écrit pour tous les temps et pour tous les pays ». Pourtant en 1894, il avait paru, avec une bibliographie de Mr John Lane, un ouvrage intitulé *The Art of Thomas Hardy ;* l'auteur, Lionel Johnson, un jeune critique d'une érudition incomparable, professait pour Mr Thomas Hardy une admiration profonde. Il nous souvient de longues discussions, dans le pittoresque logis de Gray's Inn qu'habitait le critique, au cours desquelles Johnson, de sa voix saccadée et avec ses gestes fébriles, expliquait son enthousiasme pour l'auteur de *Tess*, et réfutait avec une impatiente vivacité nos objections ou nos réserves. Quand parut *Jude the obscure*, dans le *Harpers' Magazine*, nous le lûmes par fragments mensuels, et quand, presque chaque soir, nous nous retrouvions, à des heures tardives, dans l'arrière-salle d'une taverne de Charing Cross, les discussions reprenaient de plus belle. Tous ces amis de jadis, — dont la plupart ont disparu, et Johnson lui-même, qui eut une fin tristement prématurée, — me pressaient d'entreprendre la traduction des romans de Thomas Hardy afin que les Français pussent admirer aussi cet écrivain de génie. Je me laissai convaincre assez pour commencer une correspondance avec l'auteur que je rencontrai aussi à diverses reprises à cette époque. Mais des difficultés diverses me firent renoncer à ce projet. Toutefois, plusieurs livres de Thomas Hardy ont été traduits en français, et la liste s'en trouve, avec des dates insuffisamment exactes, dans l'ouvrage de M. Frank A. Hedgcock : **Thomas Hardy, penseur et artiste,** *étudié dans les romans du Wessex.* Deux portraits, d'après M. Jacques-Emile Blanche, illustrent ce copieux volume.

Comme le fait remarquer M. Hedgcock, dans son avant-propos, Mr Thomas Hardy, depuis la publication de *Jude l'obscur*, en 1895, n'a rien ajouté à cette série des « romans du Wessex » qui l'avait rendu célèbre. Il faut dire que depuis lors le romancier a eu la coquet-

terie de se créer une nouvelle réputation comme poète, à l'encontre de tant d'autres qui, après avoir courtisé la muse, l'abandonnent pour les profits plus lucratifs du roman. Après cet intervalle de quinze années, observe encore M. Hedgcock, on peut espérer être assez éloigné de l'œuvre achevée pour en avoir une vue d'ensemble et pour en apercevoir la tendance et le développement.

Ce fut une heureuse idée, somme toute, qu'a eue M. Hedgcock de consacrer sa thèse de doctorat à l'auteur des « Wessex novels », encore que ces cinq cents pages soient surabondantes et que le livre eût gagné à être sérieusement élagué. Mais M. Hedgcock a cette excuse, qu'écrivant en français pour un public français, il a cru devoir donner des résumés de chacun des romans de son auteur, ce qui, en ayant l'inconvénient d'ennuyer les quelques personnes qui ont lu ces romans, offre au moins aux autres, beaucoup plus nombreux, l'avantage de connaître sommairement l'œuvre de Thomas Hardy et le moyen de contrôler les déductions et de corriger les jugements du critique, si besoin est de les corriger.

L'ouvrage de M. Hedgcock est donc à la fois un exposé des « Wessex novels » et une étude critique tendant à réformer certains jugements provisoires et partiels qui ont donné naissance à des erreurs et faussé la signification de l'œuvre entière. Par suite d'interprétations insuffisamment établies, on a voulu faire de Mr Thomas Hardy un romancier naturaliste, presque un disciple de Zola, et d'autre part, on a tendance à « le reléguer au rang des simples conteurs et à ne voir en lui qu'un machinateur de scènes à effet, chez qui la pensée serait une quantité négligeable ». Aussi M. Hedgcock s'est-il assigné pour but de démontrer que cette franchise d'expression qu'on a confondue avec la brutalité de Zola a toujours été un trait caractéristique de son auteur et qu'elle va de pair avec une imagination débordante, peu en accord avec la théorie réaliste. En même temps, il révèle à la base des créations de Mr Hardy l'existence d'un système philosophique plus étendu et plus solide que chez aucun autre romancier anglais.

Nous ne pouvons songer à suivre ici toute la discussion de M. Hedgcock, et nous constaterons seulement qu'il a démontré excellemment, bien qu'avec une excessive prolixité, toute l'importance de Thomas Hardy comme penseur et comme artiste. Il est certain que peu de romanciers anglais ont, autant que l'auteur de *Jude l'obscur*, le sens des proportions, une construction et une composition admirablement conçues — qualités qu'il doit, dit-on, à sa profession d'architecte et à sa connaissance familière des tragiques grecs. Aussi M. Hedgcock le définit-il un romancier dramatique, dont le but principal est de nous faire sentir toute l'horreur de la vie, de nous y faire voir un « tangible dilemme » où l'homme se trouve pris, de purger les pas-

sions en les excitant et faire naître ainsi un sentiment de pitié et de douceur envers nos semblables. C'est donc une erreur de réclamer de lui une profonde analyse psychologique et une imitation précise de la réalité.

Comme penseur, M. Hedgcock place Hardy dans « ce groupe de pessimistes occidentaux composé de Léopardi, Alfred de Vigny, Schopenhauer et Renan », mais il dépassa les deux premiers par tout ce que la science moderne a apporté à notre compréhension des conditions de l'existence. Son désespoir, fondé comme le leur sur un sentiment personnel, s'appuie en outre sur des spéculations universelles, et son œuvre nous paraît, dit le critique, comme la réalisation par l'art de cette même pensée qui se développe logiquement dans la philosophie de Schopenhauer. Toutefois, Mr Hardy n'admet pas que Schopenhauer ait exercé une influence sur son œuvre, affirme Mr Edmund Gosse dans une lettre que publie l'auteur. « Je puis vous dire, ajoute l'éminent critique, que je connais intimement M. Hardy depuis trente-cinq ans. En 1874, ni lui ni moi ne connaissions aucunement Schopenhauer. Je doute que nous ayons rencontré même son nom. Les idées qui ont depuis inspiré les livres de M. Hardy existaient déjà dans son esprit et se montraient dans sa conversation : elles étaient un résultat du tempérament et de l'observation plutôt que d'une influence. » Sur ce témoignage rendu à l'indépendance de la pensée de Thomas Hardy, nous renvoyons le lecteur au consciencieux ouvrage de M. Hedgcock, avec la confiance que nous aurons contribué à amener un admirateur de plus au grand romancier du Wessex.

§

Pour compléter sa thèse, M. F.-A Hedgcock a consacré à l'acteur Garrick un très intéressant volume, qu'il intitule : **Un acteur Cosmopolite, David Garrick et ses Amis français.** Les biographes anglais de l'acteur fameux ont passé sous silence ou n'ont dit que peu de choses des relations de Garrick avec des Français tels que Voltaire, Beaumarchais, Favard, Morellet, d'Holbach, Diderot, Mme Necker, Mlle Clairon, Le Kain, Suard et tant d'autres. M. Hedgcock a eu le « modeste dessein » de combler ces lacunes, et il a réussi à montrer quels étaient les amis de Garrick en France et en quelles relations il était avec eux. Nous lui devons donc savoir gré d'avoir rassemblé toute une documentation éparse, à laquelle il ajoute certains détails inconnus et des lettres inédites. L'ouvrage débute par une esquisse très complète de l'activité de Garrick, insistant sur ces côtés de son activité qui ont surtout attiré l'attention des Français qu'il a connus. On savait que Garrick était d'origine gasconne, et M. Hedgcock donne en appendice un document qui prouve

que la famille Garrick était de Bordeaux, bourgeoise et marchande des deux côtés. Cette pièce, extraite des registres de l'Etat-Civil de Bordeaux, 19 avril 1682, est l'acte de mariage du grand-père de l'acteur, David Garric, bourgeois et marchand, et Jeanne Sarrazin, fille de Jean, marchand, de Pons en Saintonge, et de Marie Cabiran. Cet ouvrage, court et bien composé, est une précieuse contribution à l'histoire des relations littéraires entre la France et l'Angleterre.

§

Si je n'ai pas encore parlé d'un petit livre intitulé **An Adventure**, c'est que j'ai tenu à faire lire par d'autres cette invraisemblable aventure afin de voir comment on la prendrait. Les appréciations ont varié suivant les lecteurs, mais tous ont été unanimes dans une incrédulité contre laquelle aucun argument n'a prévalu. Si j'ai tenté cette expérience, ce n'est pas que mon opinion ne fût faite aussitôt ma lecture achevée, mais il m'a paru curieux de mettre à l'épreuve le scepticisme de quelques hommes que j'estime intelligents, et qui sont, aussi, fort libéralement cultivés. Aucun d'eux n'a ajouté foi à l'extraordinaire récit des deux dames anglaises, et la plupart, après avoir soigneusement suivi l'exposé, l'ont trouvé si peu convaincant, si dénué de preuves, malgré quelques semblants maladroitement invoqués, qu'ils se sont dispensés même de perdre à le discuter un temps dont ils avaient un meilleur emploi. D'autres se sont contentés de hausser les épaules, et quelques-uns se sont même fâcheusement permis de désobligeantes réflexions. Somme toute, l'impression générale est que personne ne veut « donner dans le panneau ». De quelle aventure s'agit-il donc ? Voici : deux dames qui allèrent à Versailles en 1901 et 1902 nous relatent les extraordinaires « expériences » qu'elles y eurent. En visitant le petit Trianon, elles virent les édifices et le paysage non pas tels qu'ils sont à présent, mais tels qu'ils existaient à l'époque de Marie-Antoinette. Elles adressèrent la parole à des personnes de cette époque sans éprouver le moindre doute qu'elles étaient bien en communication avec des individus réels. Chacune des deux dames à qui advinrent ces « expériences » donne une relation indépendante de ces événements « remarquables », — relation bien vainement bourrée de références historiques qu'il a fallu, paraît-il, plusieurs années pour rassembler. Tout cela, assurent-elles, a été entrepris « with the idea of *disproving* that anything unusual had happened », et l'éditeur « garantit que les auteurs ont relaté ce qui leur est arrivé aussi fidèlement et exactement qu'il était en leur pouvoir de le faire ». Mais il en faut davantage pour emporter la conviction. Sans doute, en Angleterre, beaucoup de lecteurs ont admis la réalité de ces visions, et le livre a eu un succès considérable. Mais on est assez « gobeur » sur

ces questions, chez nos excellents voisins, où les sciences psychiques et toutes les fantaisies mystico-religieuses trouvent encore de nombreux adeptes. Et nous nous souvenons, à ce propos, que ce sont deux Anglaises aussi, qui, rentrant à bicyclette de Moret à Fontainebleau, prétendirent avoir rencontré, vers la Croix de Montmorin, dans la forêt, le redoutable Chasseur Noir, accompagné de sa meute et de ses cors de fatal présage, et qu'elles eurent de lui frayeur très grande C'est à croire qu'étant donnés deux Anglaises en excursion et des lieux historiques ou légendaires, il se produit tout aussitôt un miracle qui devrait être réservé à des Français, si une vraie justice présidait aux prodiges.

MEMENTO. — Nous avons reçu le premier numéro d'une revue trimestrielle, *Rhythm*, qui se propose de soutenir « tout art, dessin, littérature ou critique, qui sera vigoureux, déterminé, qui aura des racines sous la surface, et sera l'écho rythmique de la vie avec laquelle il est en contact. Dans sa pitié et dans sa brutalité à la fois, il sera réel. Les aspects de la victoire de la vie sont nombreux et ses aspects de l'art nouveau sont multiples ». Car, dit ce manifeste, avant que l'art puisse être humain, il lui faut apprendre à être brutal. C'est là, paraît-il, l'idéal d'un art nouveau, auquel ce magazine contribuera à donner une expression en Angleterre. L'esthéticisme, nous informe-t-on encore, a fait son temps et accompli son œuvre. « Basé sur une réaction, sur une fondation essentiellement négative, il ne pouvait durer ; avec une vision qui voyait exquisement, peut-être, mais d'une façon vacillante et fragmentaire, il a été inévitablement submergé par le flot montant de la vie qui s'étendait au delà de sa sphère. » Tout cela ressemble fort à un ambitieux verbiage, qu'il est intéressant de rapprocher de l'étude de Mr Blaikie Murdoch sur *The Renaissance of the Nineties*, que nous examinions dans une précédente chronique. Mais tous les manifestes de ce genre sont verbeux et vagues ; heureusement, le contenu de ce numéro vaut mieux que l'étiquette et il sera curieux de suivre l'effort louable de ces artistes qui se proposent de créer un mouvement de rénovation artistique.

Plusieurs nouveaux volumes ont paru dans la Collection Tauchnitz : *The Golden Silence*, en deux volumes, par C. N. et A. M. Williamson, roman d'aventure et de passion qui se déroule en Algérie et dans le Sahara ; *Mrs Maxon Protests*, par Anthony Hope ; *Master Christopher*, en deux volumes, par Mrs Henry de la Pasture, une histoire d'amour et de vie provinciale en Angleterre : *The Dawn of all*, par Robert Hugh Benson, qui, comme H.-G. Wells, décrit les récentes merveilles aériennes et les inventions de l'avenir qui amèneront, paraît-il, le triomphe universel et définitif du catholisme, religion de l'auteur.

The English Review n'en a pas fini avec ses ennemis ; les armes du *Spectator* vaincu ont été ramassées par MM. W. H. Smith and Son, qui refusent à présent de mettre la revue en vente sur leur étalage, tout en acceptant cependant de la fournir sur demande expresse de l'acheteur. Comme cette maison non seulement possède des librairies dans toutes les villes importantes d'Angleterre, mais a aussi le monopole exclusif des bibliothè-

qués des gares, on peut aisément s'imaginer quel tort une pareille attitude peut causer à l'*English Review*. Sur ce sujet, Mr. Arnold Bennett a publié dans *The New Age*, du 24 août, une spirituelle chronique agrémentée de quelques citations inattendues et de commentaires aussi sobres que sarcastiques.

The Bookman, dans son numéro d'août, donne, avec beaucoup d'autres articles intéressants, une étude consacrée, par George Somes Layard, à Max Beerbohm et illustrée de nombreuses reproductions, de curieuses caricatures de « Max », avec des portraits par William Rothenstein, W. W. Russell, Charles Conder et William Nicholson.

HENRY.-D. DAVRAY.

LETTRES PORTUGAISES

C. Michaelis de Vasconcellos : *As cem melhores poesias da lingua portugueza* : Ferreira, Lisbonne. — Padre Antonio Vieira : *Sermões completos*, Livraria Chardron, Porto. — Padre Manoel Bernardes : *Nova Floresta* ; Livraria Chardron, Porto. — Fialho d'Almeida et Trindade Coelho. — Trindade Coelho : *Autobiographia e cartas* ; « A Editora », Lisbonne. — Julio Brandão : *Figuras de barro* ; Magalhaes e Moniz, Porto.

Il n'est pas exagéré de dire que le folk-lore contient en germe chacun des divers genres littéraires, que l'effort méthodique de la culture savante aura mission de faire croître et développer plus tard. Toutefois, il arrive que les conditions de race ou de milieu influent plus favorablement sur la floraison de tel ou tel, en sorte que l'on voit, à la faveur du génie, s'épanouir successivement la pastorale et l'épopée par exemple, durant que le drame éclot à peine ou consent à s'atrophier même au profit du seul lyrisme. Les littératures sémitiques sont dans ce cas. Malgré l'exiguïté de son domaine propre, la littérature portugaise ne s'est pas spécialisée ainsi. Elle possède la variété. Certes, le lyrisme demeure sa fonction prédominante, et la récente anthologie composée par les soins de Mme Caroline Michaelis de Vasconcellos : **Les cent meilleures poésies de langue portugaise**, peut servir de preuve ; mais elle ne s'est pas contentée de créer avec Bernardim Ribeiro l'églogue amoureuse, avec Camoens l'épopée moderne, en prolongement de son folk-lore si particulièrement riche ; elle a présidé avec Gil Vicente à l'éclosion du drame péninsulaire ; elle a fourni avec *l'Amadis de Gaule* sa contribution caractéristique à l'évolution du récit d'aventures, d'où devait sortir le roman moderne ; elle a coopéré puissamment avec ses chroniqueurs, les Damião de Goes, les Antonio Galvão, les Diogo de Couto, etc., à l'élaboration de la matière historique où tant de modernes sont tour à tour venus puiser leurs sujets de romans ; elle a brillé dans l'éloquence d'un incomparable éclat, et les **Sermons** du père Antonio Vieira, dont la Librairie Chardron de Porto vient de faire une édition populaire en quinze volumes par les soins du Père Gonzalo Alves,

ont acquis à leur auteur, dès le XVIIe siècle, une renommée européenne. « A cette date, dit Theophilo Braga, les sermons furent en Por-
« tugal ce qu'étaient les comédies pour la société espagnole : c'est
« que la chaire était le seul endroit où l'on eût gardé la liberté de
« tout dire. »

L'édition originale des œuvres de Vieira comprenait deux cent onze sermons et discours, et les exemplaires s'en éparpillèrent un peu partout dans les bibliothèques du monde.

Ne retrouvions-nous pas récemment l'un des précieux volumes à l'étalage d'un modeste bouquiniste rouennais ?

Aucun des grands prosateurs portugais, parmi lesquels Garrett, Camillo Castello Branco, Eça de Queiroz, ne négligea de rendre hommage au génial prédicateur et José Estevam, le grand tribun, faisait largement son profit de la connaissance qu'il avait des *Sermons*.

Un grand écrivain doublé d'un savant de premier ordre, le général Latino Coelho, dont la haute personnalité illustra en ses débuts l'opinion républicaine de Portugal, parle en ces termes du Père Antonio Vieira :

« Il apparaît, dit-il, comme figure principale partout où il est
« besoin d'opposer à l'arrogance castillane un cœur vraiment portu-
« gais, un esprit inventif et fertile, une âme aventureuse et résolue,
« un conseil prudent et modéré. Il ne monta presque jamais en
« chaire sans profiter de cette tribune pour revendiquer le droit des
« humbles, et pour envelopper des apparences dorées de l'homélie
« l'objurgation politique et la véhémente imprécation contre ceux qui,
« à force d'ambition ou d'impéritie, hasardaient l'honneur du royau-
« me et dévoraient la plus précieuse substance de la nation. »

A une époque où l'Inquisition était toute puissante, le Père Vieira eut le courage de la braver ; il fut mêlé à toutes les grandes idées, à toutes les luttes de son temps et la vigueur de son apostolat ne fut jamais affaiblie par la perspicacité de ses vues politiques. Sa parole aisée, entraînante savait enthousiasmer aussi bien les foules mondaines que les peuplades incultes, et c'est à la force persuasive de ses discours que le Brésil dut de secouer le joug étranger, avant même que le Portugal eût réussi à se débarrasser de l'Espagne.

A côté de lui, il convient de placer le Père Manoel Bernardes, à bon droit considéré comme l'un des maîtres de la langue portugaise, et dont l'œuvre, toute empreinte de grâce et de poésie, est en cours de réédition. Cinq volumes la comprendront toute. Le premier a déjà paru, précédé d'une étude magistrale sur l'auteur, due à l'érudition de José Pereira de Sampaio (Bruno). Il a pour titre **Nouvelle Forêt**, recueil de sentences spirituelles et morales et d'apophtegmes variés. Simple, expressif, majestueux sans effort, opulent sans recherche, harmonieux toujours, Bernardes manifeste des qualités

souvent différentes, parfois opposées de celles de Vieira. Il n'a point souci d'extériorité ; son cœur et sa foi lui suffisent.

— « Vieira faisait de l'éloquence, a dit Castilho ; la poésie appar- « tient à Bernardes. En Vieira, habitait le génie ; en Bernardes « l'amour, qui, en étant vrai, est aussi du génie. »

Les prochains volumes contiendront *Lumière et Chaleur* et *Les Fins dernières de l'Homme*, que Camillo Castello Branco tenait en particulière estime.

Le fait que l'on ait pu songer à réimprimer ces chefs-d'œuvre du passé national témoigne assez du culte éclairé que les générations nouvelles ont voué à la véritable tradition lusitanienne. L'effort contemporain s'applique à restituer au Portugal tout ce qui est de chez lui, de façon à stimuler sa force d'assimilation, au regard des multiples apports étrangers dont il s'encombre. Pour réussir, cet effort requiert deux facteurs essentiels : une grande sincérité d'expression chez l'écrivain, favorisée par une profonde culture.

Deux maîtres de la prose portugaise, en ces dernières années, deux créateurs ayant réussi à donner une allure particulièrement expressive et originale au conte descriptif, genre difficile s'il en fut, MM. **Fialho d'Almeida** et **Trindade Coelho**, disparus tous deux prématurément, peuvent nous servir d'exemple.

Leur puissance émotive était sans égale ; la vision passionnée du premier, l'intuition du second leur ont indiqué la voie par où chacun des deux devait utiliser avec plus de succès les ressources de son tempérament; mais c'est à force de se confronter avec les chefs-d'œuvre de la langue, c'est à force d'écouter, d'autre part, conter le peuple qu'ils ont pu atteindre à cette parfaite maîtrise de style qui les désigne à l'admiration de leurs contemporains. Fialho d'Almeida, qui vient de mourir à Cuba dans l'Alemtejo (où il s'était réfugié après une existence ardente de pamphlétaire et critique de mœurs), fut une organisation étrangement riche et vibrante. Peut-être son ironie morbide, son impressionnisme passionné l'empêchèrent-ils de réaliser jamais l'œuvre capitale et de poids qu'on eût pu attendre de lui; mais il laisse des pages qui ne périront point et dont la force émotive égale celle d'un livre entier, comme *Les Pauvres*, *Les Moissonneurs*, *La Madone du Câmpo Santo*. Ses contes : *La Cité du Vice*, *Lisbonne galante*, *Au Pays des raisins*, nous le montrent tour à tour dissecteur tragique et contemplateur idyllique épris de doux paysages ; mais peut-être sont-ce *Les Pasquinades* et *Les Chats* qui nous font sentir le plus intensément cette personnalité multiple et violente, aux élans généreux et toujours inassouvis, à la spontanéité toujours en éveil. Ce coloriste était naturellement un païen ; mais le critique chez lui souffrait de son ironie, qui n'est qu'une forme de l'insatisfaction. Son pouvoir créateur parut ainsi diminuer à mesure que

s'affirmaient l'opulence et la pureté de sa forme, et il s'était enveloppé d'une telle tristesse que la nouvelle de sa brusque mort due à un accident cardiaque put faire croire à un suicide.

Tel avait été, deux ans auparavant, le sort malheureux de Trindade Coelho, qui fut la conscience et la dignité mêmes, et que les abus de pouvoir de la dictature Franco désespérèrent. Nous eûmes naguère l'occasion de présenter ici le conteur de *Mes amours*, d'une originalité si sûre et qui ne doit absolument rien à personne.

On a dit de lui qu'il avait la grâce de Daudet, l'émotion, la délicatesse ironique de Narcisse Oller, le naturel de Pereda. Ces rapprochements ne valent que comme indication de parenté ; ils ne signifient rien d'essentiel ; car Trindade Coelho n'a rien fait d'autre que d'être scrupuleusement attentif aux vibrations de sa sensibilité éminemment intuitive. Son tempérament nostalgique d'homme né aux champs retrouve d'instinct le secret des contes populaires et leur allure simple. Son art est une fleur sauvage éclose tout à coup dans un jardin où le vent en jeta la graine. Dans une magnifique édition, véritable monument de piété filiale, nous avons sous les yeux **l'Autobiographie et les Lettres** du fin styliste. Une préface émouvante signée Carolina Michaelis de Vasconcellos, et qu'il faudra consulter chaque fois qu'il s'agira de rendre hommage à l'artiste, au jurisconsulte, à l'homme de bien, au défenseur des droits du peuple que fut Trindade Coelho, précède le volume. *L'autobiographie* complète le récit des souvenirs de Coïmbre, qui furent publiés à part sous le titre *In illo tempore*, et qu'il eût fallu peut-être incorporer au volume actuel, si ce dernier n'eût été déjà de respectable importance. Nous apprenons là, à notre stupéfaction, que l'auteur dut quitter de fort bonne heure son village natal de Mogadoiro et qu'il n'avait presque jamais vécu à la campagne. Et cependant ses contes sont d'une absolue vérité. Ils ne renferment pas le moindre vestige d'influence citadine, et lui-même s'étonne qu'il réussisse à voir si clairement les choses qu'il n'a pas sous les yeux.

« Sans doute faut-il voir, dit-il, dans mes contes un phénomène « subjectif. Peut-être sont-ce des *regrets mêlés de désir*. En tout « cas, j'ai la certitude que je n'en aurais écrit aucun, si j'étais resté « dans ma terre. »

Après avoir tenté avec succès la nationalisation de quelques contes de Grimm, il s'attela à la dure besogne d'écrire des livres pour les enfants, et se dépensa sans compter autour de cette tâche.

Cependant, nous pensons qu'avec *Mes amours* son meilleur titre de gloire est encore dans ces *Lettres*, dont une faible part seulement a été livrée à la publicité, mais qui sont dignes, pour le charme et la tendresse noble qui en émanent, de figurer à côté des meilleurs spé-

cimens de l'art épistolaire, y compris les célèbres épîtres de Sœur Marianne.

Et puisque nous devons parler enfin du récent volume de contes de Julio Brandâo : **Figures de glaise**, qui tantôt font songer à un Eça de Queiroz plus lunaire (tels *Ballade*, *Vieux conte*), tantôt à Daudet (*Carnaval distant*, *Elégie rustique*), tantôt même à Anatole France (*Cahier de souvenirs*, *le Jeune frère des Mythes*), peut-être n'est-il pas de meilleur hommage à rendre à l'auteur de *Pharmacie Pires* et des *Profils suaves* que de reproduire ici quelques-unes des lignes par lesquelles Trindade Coelho lui témoignait naguère son admiration cordiale :

— « On dirait qu'une rosée d'étoiles vient de pleuvoir sur moi. Je « me sens enveloppé de douceur, comme si un enfant m'avait endor- « mi avec une cantilène, sur un hamac de lin blanc au clair de lune. »

Julio Brandâo aime peindre le contour fuyant des choses et des âmes, et le mystère est son domaine propre ; mais il y glisse parfois la scintillation d'une ironie légère, qui double le charme de sa manière vaporeuse. Peut-être chez lui la fantaisie nuit-elle un peu à l'émotion. Il n'empêche que ce soit, lui aussi, un maître de la langue, et son œuvre déjà compte.

Pour être juste, il faudrait confronter ces productions savantes aux *Contes populaires* dont le regretté Consiglieri Pedroso nous offre un choix. Il semble que l'atmosphère soit bien la même.

Nous y reviendrons à propos de *Nitockris* de Veiga Simões, un jeune de grand talent qui, pour évoquer des paysages abolis, sait unir la force à la grâce.

PHILÉAS LEBESGUE

VARIÉTÉS

Une première adaptation au théâtre de César Birotteau. — Sait-on que soixante-douze ans avant le *César Birotteau* de M. Emile Fabre, un autre *César Birotteau* a été joué sur une scène parisienne ?

Il fut représenté pour la première fois le 4 avril 1838, au Théâtre du Panthéon. C'était quelques mois après la publication du roman de Balzac. Les principaux acteurs s'appelaient Dubourjal, Williams, A. Villot, Mme Lambquin.

L'auteur, Pierre-Etienne Piestre, né à Lyon en 1811, appartenait par sa mère à une famille connue de libraires, celle des Cormon. Il prit leur nom comme pseudonyme littéraire, et son fils, le peintre Fernand Cormon, aujourd'hui membre de l'Institut, l'a rendu célèbre. Pendant un demi-siècle, EUGÈNE CORMON signa plus d'une centaine de pièces, drames, comédies, opéras, opéras-comiques, dont la

plupart en collaboration avec Dennery, Grangé ou Laurencin. Quelques-unes lui ont survécu, telles « Paris la nuit » — « les Crochets du Père Martin » — « les Deux Orphelines ». On lui doit, avec Michel Carré, le livret des « Pêcheurs de Perles ». *César Birotteau* date de ses débuts. Il l'écrivit seul, contre son habitude, et l'on peut croire qu'il n'y mit aucune prétention.

Il ne voulait qu'amuser un public indulgent, peu soucieux de trop fortes émotions. Dans l'intrigue qu'il trouvait toute tracée par Balzac, il se contenta donc de tailler trois actes à peu près égaux, en rajustant çà et là quelques découpures. Il emprunta une scène à droite, un incident à gauche, juste ce qu'il fallait pour conduire l'action à son dénouement, et de ces matériaux de démolition il bâtit sa pièce.

Les personnages originaux sont réduits à une petite phalange indispensable : Claparon, Molineux, Roguin, Crottat, Chaffaroux, l'abbé Loraux disparaissent; par contre Gaudissart, dont l'intervention est assez comique, occupe une place importante. Les événements sont étrangement simplifiés. Dans le détail, l'exposition reste si souvent abrégée qu'elle en devient obscure. Quelques brèves indications suffisent à l'auteur pour faire comprendre comment Birotteau, du haut de son éclatante fortune, tombe à la ruine; des spéculations malheureuses qui l'y entraînent, des agissements louches dont il est la victime trop honnête, il est à peine question. On n'aperçoit guère cette succession de faits un peu complexes, mais si logiquement enchaînés par le romancier, qui aboutissent fatalement à une faillite, ni davantage ce dédale d'obligations morales et de prescriptions légales où se débat la conscience affolée du parfumeur. On ne l'accompagne pas dans ses démarches auprès des Keller ou des Nucingen; on ne partage ni ses angoisses ni sa honte. Le dernier acte est tellement écourté qu'il laisse dans l'ombre la lutte admirable de cette famille contre le déshonneur.

Cependant, malgré tant de lacunes, l'ensemble se tient et parfois même n'a pas trop piteuse tournure. C'est un résultat surprenant que de découvrir encore, sous pareille décomposition, un squelette présentable. L'habileté de Cormon a été non seulement de suivre à peu près la trame essentielle du canevas, sans y broder trop d'arabesques parasites, mais aussi de savoir conserver à César, à Constance, à Popinot, à Pillerault, leurs physionomies authentiques. Pour y réussir, d'ailleurs, il ne s'est pas mis en frais d'invention : il s'est borné à confier à Balzac le soin de faire parler ses personnages. On retrouve dans leur bouche des phrases entières, des tirades reproduites mot pour mot du roman. Elles ont l'avantage de fixer d'une manière assez nette les traits saillants des caractères. Grâce à ce procédé simpliste, les fantoches de la pièce vivent, gardent un pâle reflet de leur

individualité. Birotteau surtout rappelle exactement son modèle et fait bonne figure. Dans le cadre rétréci, mais plus aisément intelligible, de l'intrigue dramatique, ces silhouettes ressemblantes se meuvent avec entrain ; leurs gestes, leurs sentiments, leur langage, les situations qui les rapprochent, tout cela, quoique arrangé, demeure conforme aux données du livre. L'œuvre de Cormon n'est sans doute qu'une très pâle copie, mais ingénieusement exécutée, et, somme toute, presque honorable.

Mais pour la juger telle, encore faut-il négliger ce qui par ailleurs la déprécie et la déforme. Dans cette adaptation scénique, la partie la plus mauvaise appartient en propre à Cormon et doit être distinguée du reste.

Il avait baptisé lui-même son élucubration « *drame-vaudeville* » ; l'accouplement bizarre de ces deux termes exprime bien son défaut de valeur littéraire. Des couplets, pauvrement rimés, sont intercalés dans le dialogue ; Popinot y chante, sur les airs connus de l'époque, les doux yeux qu'il aime, Birotteau les agréments de son métier, Gaudissart ses triomphes de commis-voyageur. Le chœur des employés, dans l'arrière-boutique, donne la réplique et reprend au refrain. C'est de la gaieté légère, facile, vraiment populaire. Mais elle ne paraît guère à sa place. Il est même curieux d'observer qu'elle double l'action plutôt qu'elle ne la pénètre, et laisse partout l'impression d'un plaquage artificiel. On sent que l'auteur s'est vainement efforcé de concilier, avec les tristes aventures de son héros, son désir personnel de badinage. Il a beau multiplier les plaisanteries, généralement peu plaisantes, s'appesantir sur certains épisodes grotesques, comme l'entrée en scène de la Mère Madou, fausser au besoin la psychologie des personnages en exagérant leurs ridicules, éviter enfin de faire mourir Birotteau réhabilité, et baisser le rideau sur les fiançailles d'Anselme et de Césarine, ces « ficelles » ne trompent personne et manquent leur but. Le drame déborde de tous côtés le vaudeville, l'écrase, l'anéantit ; en même temps il perd à ce mélange les médiocres qualités qu'on était encore tenté de lui reconnaître. Aucun sujet ne convenait moins au genre bouffon, à moins de le transposer franchement en parodie, ce qui n'a jamais été l'intention de Cormon. Il n'est pas démontré, même par M. Emile Fabre, qu'on puisse jamais extraire une pièce solide, homogène, vraiment théâtrale, du roman de Balzac. Mais la tentative de son prédécesseur avait été conçue d'une façon si contradictoire qu'elle était d'avance vouée à l'insuccès.

Balzac avait quitté Paris quand cette pièce parut à la scène. La vente de son nouveau chef-d'œuvre, en lui permettant de satisfaire ses créanciers les plus impatients, lui laissait quelque répit ; comme il venait de fournir un labeur considérable, ne s'étant pas couché

pendant vingt-cinq nuits, et qu'il éprouvait le besoin de se « refaire la cervelle », il était parti vers l'Italie et la Sardaigne. Ce voyage cachait en réalité un projet chimérique, un rêve comme il en germa beaucoup dans sa prodigieuse imagination. Il s'était flatté de retrouver et d'exploiter les scories, les prétendues richesses minérales abandonnées par les Romains dans la grande île méditerranéenne. Il est probable qu'il n'eut jamais connaissance du *César Birotteau* de Cormon ; ses lettres n'y font aucune allusion. Cependant on le jouait encore à son retour, vers le 1er juin 1838, et il figurait même au programme le 28 octobre. Après cette date, il disparut de l'affiche. — Méritait-il, même à titre de tardive actualité, d'être un instant tiré de l'oubli ?

RENÉ DESCHARMES.

PUBLICATIONS RÉCENTES

Littérature

Maurice Barrès : *Un discours à Metz 15 août 1911* ; Emile-Paul. 1 »
Sigognes : *Les satyres, extr. des recueils et des manuscr. satyriques, choisies et réunies pour la première fois avec une bibliographie de F. Fleuret* ; Sansot. 4 »

Poésie

H. Duroch : *Le Livre de l'Aimée suivi des heures troubles* ; Figuière. 3 50
Paul Fort : *L'Aventure éternelle* ; Figuière. 3 50

Publications d'art

Georges Servières : *Dresde* ; Laurens »

Roman

Eugène Lagrillière-Beauclerc : *L'Enfant de l'Epave* ; Paclot. » 95
Jean Richepin : *L'Aile* ; Lafitte. 3 50
Pierre Sales : *Allons au plaisir* ; Flammarion. 3 50
Blanche Sari-Flégier : *L'Amour rose et l'Amour noir* ; Jouve. » »

Sociologie

Auguste Chaunier : *La Bulgarie* ; Rousseau. » »
Ch. René-Leclerc : *Le Maroc* ; Genthner. » »

Théâtre

Maurice Pottecher : *Le Mystère de Judas Iscariote* ; Stock. 2 »

MERCVRE.

ÉCHOS

Origine d'un *Conte cruel*. — Une lettre inédite de Stendhal. — Un sermon militaire du Prince de Ligne. — Erratum. — Le Sottisier universel.

Origine d'un « Conte cruel ». — On pourait croire que *Sylvabel*, le troisième des *Nouveaux Contes cruels*, a été inspiré à Villiers de l'Isle-Adam par la *Mégère apprivoisée* de Shakespeare, dont il apparaît comme une transposition. Il n'en est rien. Villiers a copié de beaucoup plus près son modèle, et ce modèle, nous venons de le trouver dans la *Correspon-*

dance secrète, politique et littéraire, un de ces recueils analogues aux *Mémoires* de Bachaumont et à *l'Observateur anglais*, dont le public du dix-huitième siècle fut si friand.

Le rédacteur écrit, à la date du 22 juin 1776 :

L'un des nouveaux Correspondants vrais ou supposés des auteurs de *l'Année littéraire* leur annonce un ouvrage rare intitulé : *la Peau de bœuf, comedie*. Le roman de ce drame est assez singulier. Un gentilhomme Allemand a le courage d'épouser une demoiselle dont l'humeur revêche et acariâtre avoit éloigné tous ceux que ses attraits avoient disposés à prétendre à sa main. Les nouveaux mariés se querellent d'abord à outrance, et la femme finit par devenir d'une douceur d'ange. Voilà le moyen qu'a employé le mari pour réduire ce caractère qui sembloit indomptable. Un beau jour, il fait dépouiller sa femme. Par son ordre, elle est fustigée jusqu'au sang ; après quoi elle est mise dans la peau d'un bœuf nouvellement écorché, où l'on avoit jeté quantité de sel et de poivre. Dans cet état elle est emmaillottée dans un berceau où des valets l'agitent fortement, jusqu'à ce qu'elle promette avec serment d'avoir, par la suite, une aveugle déférence pour toutes les volontés de son mari.

Je connois des Françoises auxquelles ce remède n'auroit pas réussi, et qui auroient aimé mieux périr que de n'être pas toujours les maîtresses. Il est vrai que chez nous c'est un privilège du beau sexe que le plaisir de dominer ; une femme soumise est un être fort rare, et les maris, accoutumés dès l'enfance à cette façon de voir, n'en sont pas pour cela plus malheureux. Tout en ce monde est affaire d'habitude.

Parfois, cependant, il se rencontre ici des hommes singuliers qui veulent être les maîtres chez eux. Un nouveau marié de cette trempe s'aperçut dès le jour de ses noces qu'il auroit de la peine à dompter le caractère dominant et entier de la femme qu'il venoit de prendre ; il prit pour la corriger une voie analogue à celle qui a réussi à l'Allemand de la *peau de bœuf*. Le lendemain du mariage, il mena sa femme à la chasse ; un chien perd la trace de la bête : le nouveau marié, affectant le plus grand sang-froid, lui lâcha un coup de fusil ; un autre chien part trop tôt, autant de mort : la femme de regarder son mari avec beaucoup de surprise.

— Mais, Monsieur, ces pauvres bêtes, qu'ont-elles fait?

— Madame, je ne puis souffrir qu'on contredise mes volontés...

Le chasseur était descendu de cheval, il veut y remonter, le cheval se cabre, un coup de pistolet le jette à bas.

— Monsieur, reprend la femme en tremblant, mais, Monsieur...

— Madame, encore un coup, vous ne me ferez pas changer de manière et mon premier mouvement sera toujours de détruire tout ce qui me contredira...

La femme se tut et au moyen de quelques leçons de cette nature, répétées de temps en temps, elle est devenue la plus soumise et la plus complaisante des épouses. Elle en a tellement pris l'habitude que, quoiqu'elle sache maintenant que cette conduite de son mari étoit une ruse, elle est encore par sa docilité l'exemple des autres femmes...

§

Une Lettre inédite de Stendhal (1).

71 Richelieu,
le 18 juillet.

Monsieur le Directeur (2).

Je laisse le passage du *Joueur*. Je fais abstraction dans cette comparaison de ce qu'il y aurait de vil à *recevoir* de l'argent.

Vérifiez l'époque de *la Jeune fille de Perth*. J'ai mis 1250 au hasard. Je n'ai pas de livres. Ce serait plutôt 1350.

Renvoyez-moi cette épreuve. Je la ferai relier avec d'autres articles de ma façon ; pour mon usage.

(1) Bibliothèque d'Avignon, autographe Requien.
(2) De la *Revue Trimestrielle*.

Sparicio, ce mot est-il le vrai nom du grand peintre espagnol ? Je n'ai pas mes livres.

L'usage de la Revue que vous dirigez, Monsieur, avec tant de succès, permet-il aux auteurs de faire tirer à part cinquante exemplaires de leurs articles ?

On pourrait ne livrer ces exemplaires qu'un mois après l'apparition du numéro de la *Revue Trimestrielle*.

Si la réponse était affirmative, combien me coûteraient cinquante exemplaires de ces articles ?

J'ai l'honneur d'être, Monsieur, votre très humble et tr. ob. serviteur.

H. BEYLE.

§

Un sermon militaire du Prince de Ligne. — Les dernières campagnes antimilitaristes qui viennent d'avoir leur épilogue en cour d'assises auront sans doute pour principale conséquence de rendre plus fréquentes encore, dans les casernes, les conférences dites « morales » au moyen desquelles les officiers tentent de raffermir, chez leurs hommes, le respect et la discipline.

Contrairement à ce que croient les esprits chagrins, le mal — et nécessairement le remède — ne date pas d'aujourd'hui. On en trouve la preuve — entre mille — dans l'élégant « sermon » que le Prince de Ligne, alors colonel d'un régiment wallon, prononça devant ses soldats, lesquels s'étaient rendus coupables de graves infractions aux règlements militaires.

Après un court et majestueux exorde consacré au dieu des armées, le spirituel écrivain y précise, dès l'abord, en ces termes, les devoirs immuables du troupier :

Une subordination sans bornes, un respect pour ceux qui vous commandent, une foi aveugle en leurs paroles, une confiance en leurs promesses, un silence profond quand ils exigent quelque chose de vous, c'est tout ce qu'ils vous recommandent en vertu du pouvoir qu'ils ont reçu du Dieu qui parle par ma voix.

Puis il exhorte ses soldats à pratiquer trois vertus essentielles :

La charité, cette vertu si précieuse, vous empêchera de faire servir entre vous et contre vous-mêmes cet honneur mal entendu qui n'a de réalité que vis-à-vis des ennemis de votre patrie. Que le même esprit vous unisse ! Que l'union règle votre conduite ! Goûtez les plaisirs de l'amitié et que vos casernes retentissent de la joie pure qui règne en vos cœurs !

Je vous ai parlé de la patience : c'est la première vertu des héros. C'est elle qui leur fait souffrir des maux dont le sacrifice est si agréable à Dieu. Dans ces marches forcées, ces bivouacs de l'hiver le plus rigoureux, dans ces gelées, ces frimas, au milieu des glaçons où vos membres presque perclus peuvent à peine soutenir vos armes, c'est là que j'admirerai la douceur d'un chrétien et la fermeté d'un soldat.

O vous ! soldats ! que l'honneur a ralliés à nos drapeaux, soyez vos juges à vous-mêmes. C'est votre sentiment intérieur que j'interroge. Comment appelez-vous ceux qui se dégradent, et qui, indignes du titre de vos camarades, abandonnent toute espèce de sentiment et de raison, et se livrent à la passion qui leur fait perdre l'usage de leur sens? L'ivresse est la marque la plus vile de l'abaissement, et l'abaissement est incompatible avec la noblesse de votre état. Que de reproches à se faire, lorsque des maladies, suite de débauches, vous empêchent de vous trouver en ces jours où vous moissonneriez des lauriers !

Qu'on supprime dans cette page tout ce qui a trait à Dieu et au chrétien, qu'on y remplace le mot charité par le terme plus laïque de solidarité, et

l'on aura la matière d'une conférence telle qu'en pourraient faire à leurs hommes les officiers de la République. Il ne manque même pas, dans ce joli sermon, le petit couplet de rigueur sur la tempérance et sur les maladies honteuses, « suite de debauches », dont on essaie, aujourd'hui, — avec quelle maladresse ! — de préserver Lidoire et Dumanet.

§

Erratum. — L'heureux possesseur d'un des exemplaires des lettres de Mérimée à Panizzi (texte vrai) est, non pas M. Jules Delafosse, comme on nous l'avait affirmé, mais M. Charles Delafosse, membre de la société *le Livre Contemporain*. Nul ne serait mieux que M. Charles Delafosse à même de donner au public l'édition que j'ai réclamée. Il passe pour avoir réussi à faire une collection complète de tout ce qu'a publié Mérimée, livres, articles de revues ou de journaux. Et même prospectus. — HENRI MONOD.

§

Le Sottisier universel.

Mardi soir, vers 5 heures, à Riex, un canon grêlifuge s'est allumé au moment où l'on introduisait une charge de poudre. On suppose qu'une étincelle était restee dans l'âme du canon depuis le coup précédent. — Lausanne, *La Revue*, 25 août.

A vouloir trop prouver, on se brise les ongles et les dents. — *La France*, 18 août.

Chez elles, pudeur, désintéressement, amour : autant de préjugés évanouis, neige fondue sous les piétinements d'un luxe rapace et besogneux. — AUGIER : *Lionnes Pauvres*.

Tous les trois, assure-t-elle, parlent français : le premier, peu ; le second prou : le troisième, pas du tout. — *Le Matin*, 31 août.

... à l'heure actuelle, le candidat républicain n'a pas encore de candidat adverse. La lutte sera donc circonscrite au seul candidat des Gauches. — Montpellier, *Petit Méridional*, 23 août.

Mon fils aîné, le prince héritier du royaume de Saxe, naquit le 15 janvier 1893, après quarante-huit heures de souffrances et d'anxiété. — PRINCESSE DE SAXE, *Matin*, 6 septembre.

Les bibliothèques regorgeaient de gens de lettres. C'étaient à la Mazarine Silvestre de Sacy et Jules Sandeau... Le conservateur de la bibliothèque du Louvre était aussi un homme de lettres, l'auteur des *Iambes*, etc. — *Le Temps*, 3 septembre.

Mlle Marie Leconte, qui villégiature en ce moment à Ragatz, dans le Tyrol, etc. — *Comœdia*, 28 août.

Coquilles

Mais après examen de cette dernière affaire, Me Prunier déclara qu'elle n'était pas soutenable en droit, et se vit aussitôt reprocher par Mlle Goguet d'abandonner la défense de ses intérêts, pour soutenir par contre et en sous marin ceux de son adversaire. — *Le Journal*, 1er septembre.

Le Gérant : A. VALLETTE

Poitiers. — Imp. du MERCVRE DE FRANCE (Blais et Roy), 7, rue Victor-Hugo.

ÉDITION DV MERCVRE DE FRANCE
26, rue de Condé. — (Paris-VIe)

ŒUVRES COMPLÈTES

DE

FRÉDÉRIC NIETZSCHE

Publiées sous la direction de

HENRI ALBERT

Ouvrage couronné par l'Académie Française
Honoré d'une souscription du Ministère de l'Instruction Publique

EN VENTE

PAGES CHOISIES, publiées par Henri Albert, avec une préface. Portrait de Frédéric Nietzsche, gravé sur bois par Julien Tinayre. 1 fort vol. in-18. **3.50**

L'ORIGINE DE LA TRAGÉDIE ou *Hellénisme et Pessimisme*, traduit par Jean Marnold et Jacques Morland. Un vol. in-18. . . . . **3.50**

CONSIDÉRATIONS INACTUELLES (*David Strauss, Les Etudes historiques*), traduit par Henri Albert. Un volume in-18. . . . . **3.50**

HUMAIN, TROP HUMAIN (1re partie), traduit par A.-M. Desrousseaux. Un volume in-18. . . . . **3.50**

LE VOYAGEUR ET SON OMBRE (**Humain, trop humain,** 2e partie), traduit par Henri Albert. Un volume in-18. **3.50**

AURORE (*Réflexions sur les Préjugés moraux*), traduit par Henri Albert. Un volume in-18. . . . . **3.50**

LE GAI SAVOIR. (*La Gaya scienza*), traduit par Henri Albert. Un volume in-18. . . . . **3.50**

AINSI PARLAIT ZARATHOUSTRA, traduit par Henri Albert. Un volume in-18. . . . . **3.50**

PAR DELA LE BIEN ET LE MAL, *Prélude d'une philosophie de l'avenir*, traduit par Henri Albert. Un volume in-18. . . . . **3.50**

LA GÉNÉALOGIE DE LA MORALE, traduit par Henri Albert. Un volume in-18. . . . . **3.50**

LE CRÉPUSCULE DES IDOLES. Le cas Wagner, Nietzsche contre Wagner, L'Antechrist, traduit par Henri Albert. Un vol. in-18. . . . . **3.50**

LA VOLONTÉ DE PUISSANCE, Essai d'une transmutation de toutes les valeurs, traduit par Henri Albert. Deux volumes in-18. . . . . **7.00**

ECCE HOMO suivi des POÉSIES, traduit par Henri Albert. . . . **3.50**

SOUS PRESSE

CONSIDÉRATIONS INACTUELLES (2e série). . . . . 1 vol.

MERCVRE DE FRANCE

26, rue de Condé, Paris

Paraît le 1er et le 16 de chaque mois sur 224 pages et forme dans l'année six volumes

—

Littérature, Poésie, Théâtre, Musique, Peinture, Sculpture Philosophie, Histoire, Sociologie, Sciences, Voyages Bibliophilie, Sciences occultes Critique, Littérature étrangère, Revue de la Quinzaine

La Revue de la Quinzaine s'alimente à l'étranger autant qu'en France. Elle offre un nombre considérable de documents, et constitue une sorte « d'encyclopédie au jour le jour » du mouvement universel des idées.

Epilogues (actualité) : Remy de Gourmont.
Les Poèmes : Pierre Quillard.
Les Romans : Rachilde.
Littérature : Jean de Gourmont.
Histoire : Edmond Barthèlemy.
Philosophie : Georges Palante.
Psychologie : Gaston Danville.
Le Mouvement scientifique : Georges Bohn.
Psychiâtrie et Sciences médicales : Docteur Albert Prieur.
Science sociale : Henri Mazel.
Ethnographie, Folklore : A. Van Gennep.
Archéologie, Voyages : Charles Merki.
Questions juridiques : José Théry.
Questions militaires et maritimes Jean Norel.
Questions coloniales : Carl Siger.
Esotérisme et Sciences psychiques : Jacques Brieu.
Les Revues : Charles-Henry Hirsch.
Les Journaux : R. de Bury.
Les Théâtres : Maurice Boissard.
Musique : Jean Marnold.
Art moderne : Gustave Kahn.
Art ancien : Tristan Leclère.
Musées et Collections : Auguste Marguillier.
Chronique du Midi : Paul Souchon.
Chronique de Bruxelles : G. Eekhoud.
Lettres allemandes : Henri Albert.
Lettres anglaises : Henry-D. Davray.
Lettres italiennes : Ricciotto Canudo.
Lettres espagnoles : Marcel Robin.
Lettres portugaises : Philéas Lebesgue.
Lettres américaines : Théodore Stanton.
Lettres hispano-américaines : Francisco Contreras.
Lettres brésiliennes : Tristao da Cunha.
Lettres néo-grecques : Démétrius Astériotis.
Lettres roumaines : Marcel Montandon.
Lettres russes : E. Séménoff.
Lettres polonaises : Michel Mutermilch.
Lettres néerlandaises : H. Messet.
Lettres scandinaves : P.-G. La Chesnais, Fritiof Palmér.
Lettres hongroises : Félix de Gerando.
Lettres tchèques : William Ritter.
La France jugée à l'Etranger : Lucile Dubois.
Variétés : X...
La Vie anecdotique : Guillaume Apollinaire.
La Curiosité : Jacques Daurelle.
Publications récentes : Mercure.
Echos : Mercure.

PRIX DU NUMÉRO

France : 1 fr. 25 *net.* | **Étranger : 1 fr. 50.**

ABONNEMENT

Les abonnements partent du premier des mois de janvier, avril, juillet et octobre.

France		Étranger	
Un an.............	25 fr.	Un an.............	30 fr.
Six mois...........	14 »	Six mois...........	17 »
Trois mois.........	8 »	Trois mois.........	10 »

ABONNEMENT DE TROIS ANS

France : 65 fr. | **Étranger : 80 fr.**

Envoi franco, sur demande, d'un numéro spécimen et du catalogue complet des Editions du *Mercure de France*.

Poitiers. — Imprimerie du Mercvre de France, BLAIS et ROY, 7, rue Victor-Hugo.